



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

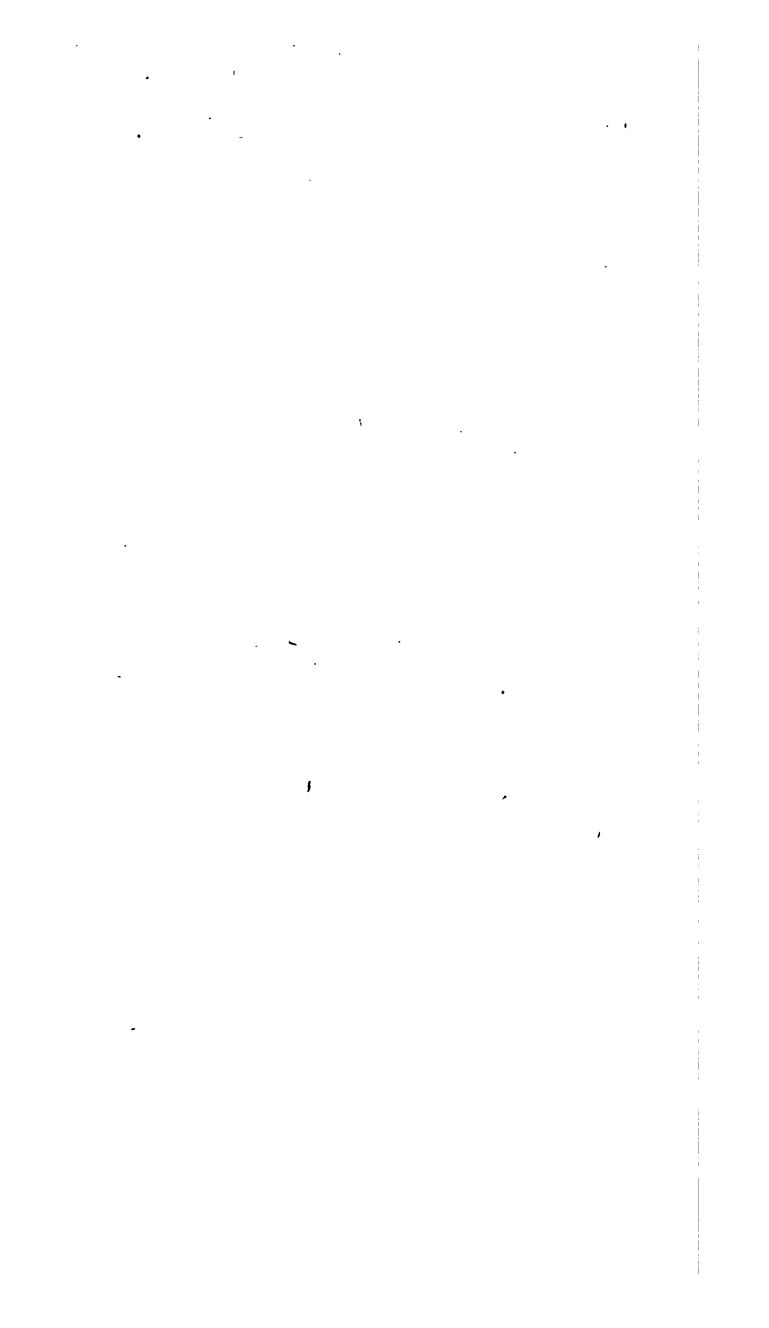
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

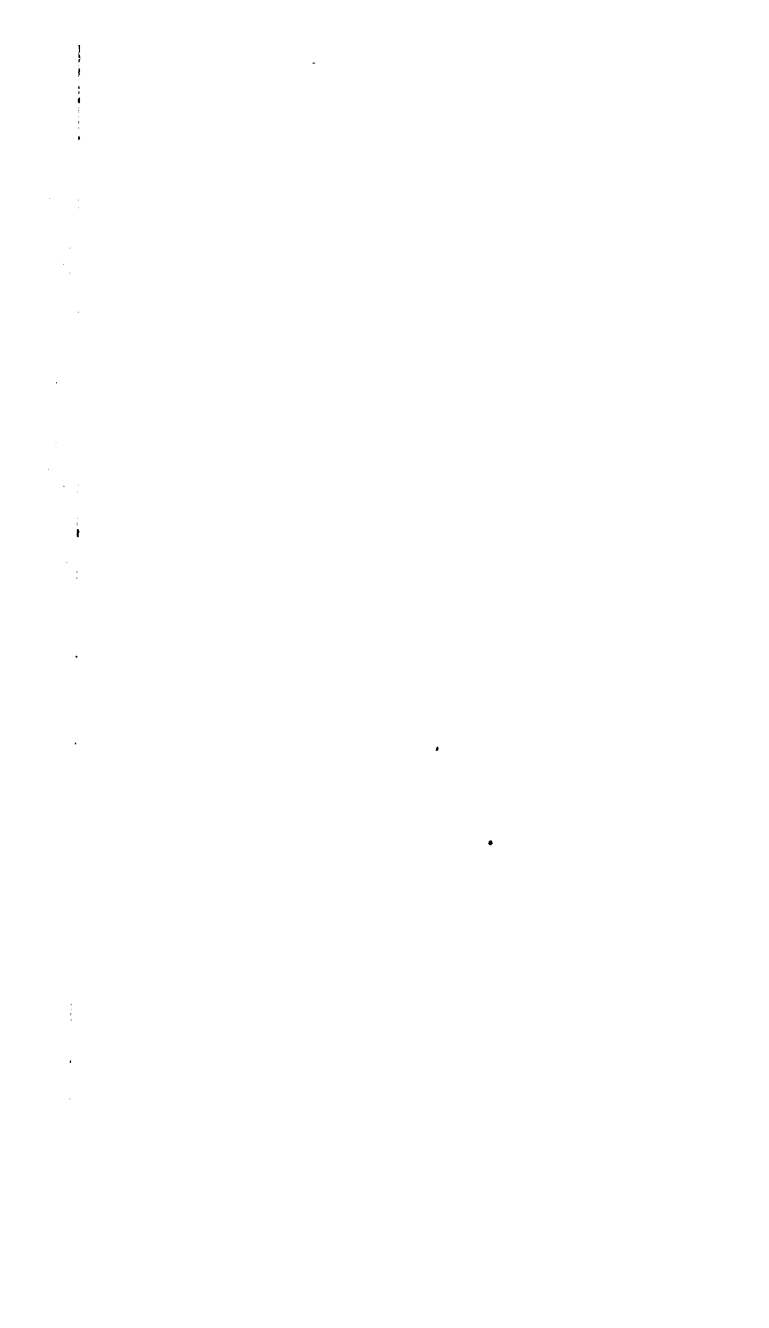
383



1947

571
1947
1947







HISTOIRE
D E
L'UNIVERSITÉ[?]
D E P A R I S.
T O M E P R E M I E R.

11-1
STAN

Les 7 Volumes reliés 21 livres.

HISTOIRE

DE

L'UNIVERSITÉ

DE PARIS,

Depuis son origine jusqu'en l'année 1600.

Par M. CREVIER, Professeur Emérite
de Rhétorique en l'Université de Paris,
au Collège de Beauvais.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, rue
S. Jean de Beauvais, vis-à-vis
le Collège.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE UNITED STATES OF AMERICA

DO hereby certify that

the following is a true and correct copy

of the original as the same appears on the records of the

Department of the Interior

at Washington, D. C.

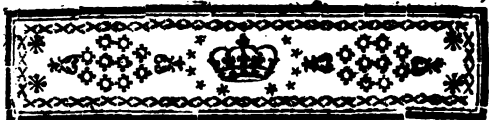
WITNESSED my hand and the seal of the Department of the Interior at Washington, D. C. this 1st day of January, 1901.

JOHN D. LONG

Secretary of the Interior

ALLIED STATES

DEPARTMENT OF THE INTERIOR



P R E F A C E.

JE présente au public un ouvrage qui lui manque , au moins dans notre langue, & dont j'ai souhaité l'existence depuis le premier moment où j'ai eu l'honneur d'entrer comme régent dans l'Université. Devenu membre d'une compagnie illustre, que je regardois comme une seconde patrie, je désirois d'en connoître l'esprit, les usages, la discipline, & les loix : & je pensois même que c'étoit une obligation étroite qu'elle m'avoit imposée, en me communiquant le droit de délibérer souvent, & de donner mon avis, sur les affaires qui l'intéressent. Je m'informai des

secours que je pouvois espérer , pour satisfaire une curiosité qui devenoit pour moi un devoir : & j'appris que le docte & laborieux Duboullai avoit composé une Histoire de l'Université de Paris. J'ouvris le livre , & je me disposois à le lire avec avidité. Mais combien le trouvai-je différent de tout ce qui m'avoit occupé jusqu'alors ? Nourri dans les délices des orateurs & des poètes , auxquelles j'avois seulement entremêlé quelque teinture des connoissances philosophiques , dont la solidité & la sublimité récompensent la sécheresse , je ne rencontrois dans cette nouvelle lecture que des épines ; une collection de pièces écrites pour la plûpart en langage barbare ; & parmi quelques grands faits plutôt indiqués que racontés , une multitude de petits détails ,

P R E F A C E. v

qui me paroissoient dégénérer en minuties , parce que mon auteur m'en montrait peu la liaison , soit entre eux , soit avec d'autres objets plus importants. Tel est en effet l'ouvrage de Duboullai : une mine précieuse , mais qui présente plutôt des matières à façonner , que des richesses toutes prêtes pour l'usage. On doit savoir à cet écrivain un gré infini d'avoir pris sur lui la commission pénible de ramasser un très grand nombre d'excellens matériaux : mais il a laissé à d'autres le soin de les mettre en œuvre. Pour profiter de la lecture d'un pareil ouvrage , il faut du tems & du travail ; il faut une patience , qui ne se rebute ni de la sécheresse des matières , ni de la barbarie du style. Mon tems étoit rempli par les fonctions de l'enseignement public :

mon esprit ne connoissoit encore que des genres d'études , dans lesquels j'étois payé comptant par l'agrément ou par une utilité prompte à se manifester. Je fus donc obligé de renoncer à un plan , qui ne pouvoit compatir ni avec mes occupations , ni avec mon goût : & je me détachai de l'espérance d'acquérir des connoissances, dont je sentoie le besoin , mais qui devenoient inaccessibles pour moi. Un nouvel obstacle m'est survenu par l'espèce de nécessité que la Providence m'a imposée de me livrer à d'autres travaux. J'ai dû achever l'ouvrage que mon illustre & respectable maître M. Rollin avoit laissé imparfait en mourant. J'ai crû être obligé , conformément à ses exhortations plus d'une fois réitérées , de faire marcher à la suite de l'Histoire de la Ré-

P R E F A C E. vij

publique Romaine celle des Empereurs. Au moment où je me suis vu libre de ces engagemens, l'idée de l'Histoire de l'Université, que je n'avois jamais perdue entièrement de vue, s'est réveillée en moi. L'âge m'avoit rendu moins délicat, & plus capable de dévorer les dégoûts d'une étude fastidieuse : il m'avoit procuré aussi un loisir forcé, en m'obligeant de quitter une profession sous laquelle succomboit ma santé affoiblie par les années. A ces motifs se sont joints les desirs & les conseils d'un illustre & incomparable ami, qui aimoit l'Université, je puis dire avec passion, autant qu'est susceptible de passion un homme sage, dont une raison épurée guidait toutes les pensées & tous les mouvemens.

M. Piat, ancien Recteur & greffier de l'Université, mort

viii *P R E F A C E.*

depuis peu d'années , est bien connu parmi nous. Il ne lui a manqué pour l'être plus universellement , & toujours d'une façon très avantageuse , qu'un champ plus brillant & plus vaste où il pût exercer ses talens. Je ne parle point des talens de l'esprit & de la littérature , qu'il possédoit en un degré supérieur , & qu'il cultiva avec succès. Le public ne feroit pas réduit à s'en rapporter sur ce point à mon témoignage , s'il pouvoit avoir un recueil des œuvres diverses de celui dont je parle. Professeur de Rhétorique durant plusieurs années dans un collège très florissant , Recteur remis en place par l'Université plus souvent qu'aucun autre avant lui , génie aisé , fécond , capable de se plier à tous les genres , & trouvant des ressources pour les petits sujets comme pour les

P R E F A C E. ix

grands , il a composé des discours publics ; de courtes harangues au roi , aux princes , aux ministres , aux magistrats ; des pièces de poésie en l'une & en l'autre langue , tantôt sérieuses , tantôt enjouées , & dans lesquelles il savoit orner par les graces d'une imagination légère & délicate un fond de jugement exquis , badin avec décence , grave sans austérité. Mais de tant de productions si dignes de voir le jour , très peu ont paru dans le public : l'auteur lui-même n'y avoit guères d'attache : & il faut avouer que tout estimables qu'elles sont , elles faisoient la moindre partie de son mérite. Ses rectorats multipliés , dans des circonstances difficiles , lui ont donné lieu de faire preuve d'un talent rare dans un homme qui n'avoit jamais connu que les exercices académiques ;

*** P R E F A C E.**

je veux dire l'esprit d'affaires & de gouvernement , l'art de plaire aux Grands , de ménager les égaux , de joindre la prudence à la fermeté , de savoir se rendre agréable en disant vrai , de défendre les droits , la liberté , & la tranquillité de sa compagnie , en évitant de blesser les Puissances , de trouver des expédiens dans les conjonctures embarrassantes , & ces tours heureux qui savent allier les prétentions contraires & renvoyer les deux parties satisfaites. Aussi mérita-t-il l'estime & la confiance de tous les ministres , magistrats , prélats éminens , avec lesquels il lui a fallu négocier pour l'Université : & il en est encore qui pourroient me démentir , si l'amitié me faisoit passer ici les bornes de la vérité. Pour réussir dans ces négociations délicates il avoit une puis-

sante ressource , le désintéressement. Jamais il ne s'est regardé lui-même en travaillant pour son corps : & s'il a été capable de se prêter quelquefois aux desirs de personnes puissantes , ce qu'il envisageoit comme le bien de l'Université a été son motif. Le fruit de son commerce avec les Grands & les distributeurs des graces n'a été qu'une chaire royale d'Eloquence , qui étoit due à son mérite littéraire , & un très petit bénéfice , dont la modicité de sa fortune avoit besoin.

Je puis attester avec confiance la vérité de tous les faits que j'avance ici. Pendant plus de trente ans j'ai vécu avec lui dans la plus grande intimité : & les orages mêmes des dissensions publiques n'ont pû altérer notre amitié personnelle. Il me confioit tout : il me rendoit compte de toutes les démar-

xij *P R E F A C E.*

ches qu'il faisoit en affaires ; il se réjouissoit avec moi des succès , il se consolait avec moi des disgraces. Facile , doux , complaisant sans fadeur , ferme sans dureté , n'abusant jamais du don qu'il avoit d'imposer , en un mot fait pour être aimé , autant qu'il a mérité d'attachement de ma part , autant il m'a rendu de témoignages d'une amitié qui n'a jamais connu la réserve , non plus que le refroidissement.

Les invitations d'un tel ami ont été un puissant aiguillon pour me déterminer à entreprendre l'Histoire de l'Université : & dans l'exécution ses lumières , son esprit d'exactitude & de précision , pouvoient m'être d'un grand secours. J'en ai été privé par une maladie fâcheuse qui l'attaqua trois ans avant sa mort , & dont les tristes impressions, subsistantes,

P R E F A C E. xlii

après le péril passé , l'ont réduit à cesser d'être utile à ses amis & à sa compagnie avant que de cesser de vivre. Le jugement droit & sain , qualité qui le caractérisoit , n'avoit souffert aucune altération. Mais la combinaison des idées demandoit de lui un effort , qu'il n'étoit plus capable de soutenir longtems. Il souhaitoit au moins vivre assez pour pouvoir lire mon ouvrage : & ç'auroit été pour moi une grande consolation. La Providence en a autrement disposé : & elle ne me laisse plus d'autre devoir à remplir à l'égard de mon ami , que celui de lui souhaiter une heureuse paix , dans la confiance que sa vertu , qui a toujours respecté la sainteté du Christianisme , & qui a été encore épurée par la longue affliction d'un état languissant , lui aura mérité une récompense bien supérieure.

xiv P R E F A C E.

à la gloire humaine , dont il n'a jamais été jaloux.

Engagé par ses conseils , & par les motifs que j'ai exposés d'abord , j'ai entrepris l'Histoire de l'Université de Paris : & j'ai embrassé mon sujet dans son tout , études & affaires , grands & petits objets , événemens publics & particuliers , faits éclatans & détails de police & de discipline. L'Histoire de l'Université de Paris est liée à celle de l'Eglise & de l'Etat , & elle en est un supplément. Je n'ai point de grace à demander par rapport aux faits de cette nature. S'ils n'intéressent point dans mon ouvrage , ce sera ma faute de les avoir mal présentés. Ce qui concerne les études & les traits remarquables du caractère & de la vie des savans , les progrès des Lettres , leur décadence , leur renouvellement , la

P R E F A C E. xv

différence de la méthode & du goût suivant lesquels on les a traités dans les différens âges , ce sont des matières qui plaisent à tout amateur de la littérature. Les articles de réglement & de discipline , quoiqu'ils offrent une image de l'antiquité qui pique la curiosité , quoiqu'ils puissent souvent donner lieu à des réflexions utiles & judicieuses , ont néanmoins par eux-mêmes quelque chose de sec & même de petit , qui semble porter avec soi l'ennui & le dégoût. Mais je ne pouvois les omettre , sans manquer à l'un des principaux points de vûe que je me suis proposés. J'ai voulu fournir à mes confrères un secours que je regrette de n'avoir pas trouvé dans les besoins. J'ai eu dessein de leur mettre sous les yeux les loix , les usages , les privilèges du corps dont ils sont mem-

xvj *P R E F A C E.*

bres , & au gouvernement d'un quel ils doivent prendre part. Ainsi j'ai été obligé par une nécessité indispensable d'entrer dans une exposition détaillée des statuts académiques , des bulles des papes , & des ordonnances de nos rois , qui régulent la police intérieure de l'Université ; & qui accordent à la compagnie des privilèges & des droits. Ceux de mes lecteurs qui craindront que ces matières ne les ennuyent , peuvent les passer. Les sommaires qui accompagnent les marges , leur donneront sur ce point les indications nécessaires.

Un autre fruit que mes confrères membres de l'Université pourront tirer de la lecture de mon ouvrage , c'est de connoître d'une façon plus précise & plus parfaite toute la gloire de nos pères , & de s'animer d'une

P R E F A C E. xvij

noble émulation pour y atteindre & la perpétuer. Mais ici distinguons les objets , & appliquons-nous l'avis que donnoit Plutarque aux magistrats municipaux des villes Grecques, ^{Plut. Πολιτ. Παραγγέλματα} soumises de son tems à la puissance des Romains , & déchues de leur ancienne splendeur. » Leur
» citer , dit ce sage écrivain ,
» & les exhorter à imiter les
» exploits glorieux & la noble
» fierté de leurs ancêtres , leur
» proposer pour exemples des
» actions qui ne peuvent s'allier
» avec leur état présent , c'est
» témérité , c'est folie. Il est d'au-
» tres traits des anciens Grecs ,
» que l'on peut offrir utilement
» aux yeux de leurs descendans
» comme des modèles de con-
» duite. Ainsi un magistrat d'A-
» thènes parlant à ses conci-
» toyens , ne leur citera point la
» gloire des armes de leurs pères,

xvii] *P R É F A C E.*

» mais le décret d'amnistie après
» l'expulsion des trente tyrans ;
» l'amende prononcée contre
» * Phrynichus , qui avoit mis en
» tragédie la prise de Milet ; la
» joye publique & les couron-
» nes portées solennellement par
» les Athéniens , lorsque Cassan-
» dre rétablissoit la ville de Thé-
» bes ruinée par Alexandre ; le
» deuil général & l'expiation or-
» donnée par le peuple d'Athé-
» nes , pour le carnage que les
» Argiens avoient fait de quinze
» cens de leurs citoyens ; l'at-
» tention à exempter de visite la
» maison d'un nouveau marié ,

* Ce fait est rap-
porté par Hérodote ,
l. VI. La ville de
Milet ayant été sac-
cagée par les Per-
ses , Phrynichus poe-
te tragique fit de cet
événement le sujet
d'une pièce de théa-
tre , qui fut repré-
sentée à Athènes. Les

Athéniens , à la re-
présentation , fon-
dirent en larmes ,
& ils condamnèrent
le poete à une amen-
de de mille drag-
mes , pour avoir re-
nouvéllé le souvenir
des malheurs de la
Grèce.

P R E F A C E. xix

« dans une circonstance où il
« avoit fallu ordonner une re-
« cherche générale par toutes les
« maisons de la ville. Ces faits
« sont bons à présenter , parce
« qu'ils sont imitables encore au-
« jourd'hui. Mais pour ce qui
« regarde les victoires de Ma-
« rathon , de Salamine , & de
« Platée , & tous les exemples
« en un mot qui ne sont pro-
« pres maintenant qu'à enfler les
« cœurs & à produire un vain
« fracas , il faut les laisser dans
« les livres. »

Ce même choix a lieu entre
les faits glorieux que raconte
l'Histoire des antiquités de no-
tre Université. On y verra cette
compagnie littéraire appelée aux
conseils de nos rois , le droit
de faire cesser les sermons dans
tout Paris exercé par elle avec
hauteur , une concurrence de
rivalité vis-à-vis des premières

xx *P R E F A C E.*

compagnies de magistrature , la préséance prise par le Recteur sur les évêques , dans des occasions qui n'étoient nullement académiques. Voilà des traits qu'il ne s'agit plus aujourd'hui de vouloir imiter , & qui ne doivent pas même , je pense , être matières à regrets , parce qu'ils appartiennent à un autre genre de grandeur que celui qui convient à une société de gens d'étude. Ce qui doit produire en nous un zèle d'imitation pour la gloire de nos pères , c'est l'attachement à l'unité de l'Eglise , le zèle pour la doctrine joint à l'amour de la paix , la fidélité envers les princes que la Providence nous a donnés pour maîtres , le maintien de la discipline intérieure des études & des exercices destinés à en accroître & manifester les progrès , la pauvreté soutenue avec dignité ,

P R E F A C E. xxj

& autres vertus semblables, dont l'Université entière a fourni en tout tems de grands exemples. Ajoutez les traits particuliers que présentent plusieurs illustres suppôts : un Standone , luttant dans sa première jeunesse par l'amour de l'étude contre les obstacles de l'indigence , & qui forcé de donner tout le tems de la journée au service d'une communauté , passoit les nuits dans le clocher pour y étudier au clair de la lune : un Almain , qui auroit crû perdu tout moment qu'il n'eût pas donné ou à s'instruire ou à instruire les autres , & qui sorti du cabinet ne connoissoit point d'autre délassement, que d'expliquer à une jeunesse avide de doctrine tout ce qui pouvoit lui être utile : un Gerson , qui après avoir brillé dans un concile général dont il fut l'ame , privé par une faction

•

xix P R E F A C E.

ennemie du moyen d'exercer ses talens sur un grand théâtre , consacra les dernières années de sa vie au soin d'enseigner les enfans , & mourut dans cette utile & religieuse occupation. Tel est le point de vue sous lequel nous devons considérer la vraie splendeur de la compagnie dont nous sommes membres , & la gloire de nos ancêtres : & l'imitation de pareils exemples n'allarmera point les puissances.

Je ne pense point devoir d'excuse à ceux qui , soit hors de l'Université , soit même dans l'Université , croiront leurs prétentions blessées par mes récits. Je n'ai eu dessein de nuire aux droits de personne. Mais la première loi de l'Histoire m'obligeoit de dire le vrai : & l'on ne peut me faire un reproche légitime de m'être étudié à rem-

P R E F A C E. xxiij

plir fidèlement cette obligation. Je parle d'après les actes & les monumens anciens , & lorsque je n'en représente pas les propres termes , j'ai tâché d'en saisir l'esprit. Si je m'y suis trompé , on me fera plaisir de m'avertir de mes fautes , & je me corrigerai. Si les pièces originales parlent comme je les fais parler , ce n'est pas à moi que doivent s'en prendre ceux qui s'y trouveront lésés. Au reste il est facile de vérifier l'exactitude de mes récits. Sur chaque fait je cite mon garant , & la plupart de mes citations renvoient à l'histoire de Duboullai, qui est entre les mains de tout le monde.

On trouvera assez souvent dans cet ouvrage des récits incomplets , des entreprises dont le succès n'est point marqué , des faits auxquels manquent plusieurs circonstances , & la fin qui

les a terminés. Mais je n'ai pû dire que ce que je savois : je me suis arrêté où les monumens venus à ma connoissance m'ont abandonné ; & si de plus savans que moi ont la bonté de me fournir des lumières , pour achever ce que j'ai laissé imparfait , je recevrai leurs secours avec action de graces , & je regarderai comme un devoir pour moi de leur en faire honneur.

Je ne conduis mon histoire que jusqu'à l'an 1600. Plusieurs personnes , à qui je n'avois point caché le dessein de l'ouvrage qui m'occupoit , ont été étonnées que je me fixasse à ce terme. Mais, indépendamment de tout autre motif , Duboullai , qui est mon principal & presque unique guide , ne va pas plus loin : & j'avoue que je n'ai ni l'intelligence ni le courage nécessaires pour feuilleter des registres ,
visiter

P R E F A C E. *xxv*

visiter des archives , & user mes yeux sur des papiers ou parchemins poudreux & à demi effacés.

Comme la question des origines de l'Université a fait naître bien des discussions , j'ai cru devoir donner une courte dissertation sur cette matière , & exposer avec simplicité les idées qui ont résulté dans mon esprit de l'étude réfléchie & de la combinaison des faits. J'ai placé cette dissertation à la fin de tout l'ouvrage , parce que j'ai pensé qu'elle pouvoit ne pas intéresser également tous les lecteurs.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier l'*Histoire de l'Université de Paris*, par M. Crevier. Cet ouvrage inspiré par la reconnaissance & dicté par l'amour de la vérité, est rempli de recherches aussi curieuses qu'intéressantes, qui font honneur au goût & à l'érudition de l'Auteur. Fait à Paris ce 22 Janvier 1761.

CAPPERONNIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand- Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans - Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; **SALUT.** Notre amé le Sieur CREVIER Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Histoire de l'Université de Paris*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. **A CES CAUSES**, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter

Au jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier-Chancelier de France le Sieur de Lamoignon ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un

dans celle de notre Château du Louvre, & un; dans celle de notre très-cher & féal Chevalier-Chancelier de France le Sieur de Lamignon; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le dix-septieme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept-cens soixante-un, & de notre Regne le quarante-sixieme: Par le Roi en son Conseil.

LE BREVÉ

Registré sur le registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 3198, fol. 148, conformément au Règlement de 1723, qui fait défenses, art. 41, à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires, prescrits par l'art. 108 du même Règlement. A Paris ce 9 Mars 1761.

G. SAUGRAIN, Syndic.

HISTOIRE



HISTOIRE

DE

L'UNIVERSITÉ

DE PARIS.

LIVRE I.

§. I.

AVANT-PROPOS.



ENTREPRENS d'écrire L'Université
l'histoire d'une compagnie de Paris ,
qui est dans une possession mère des
constante & immémoriale sciences &
des beaux arts.

d'être regardée comme la mère des
sciences & des beaux arts , & du sein

Tome I.

A

2 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

de laquelle est sorti , depuis six siècles au moins , tout ce qui s'est répandu de lumières dans l'Europe. L'Université de Paris a joui pendant un très long tems de l'avantage & de la gloire d'être en quelque façon la seule source du savoir. Elle a tout embrassé ; les connoissances qui servent d'introduction à toutes les autres , l'étude de la Religion , les Loix , la Médecine ; rien de ce qui peut aider & perfectionner , par les recherches de l'esprit , la société humaine , n'a été omis dans son plan. D'autres Universités ont été ensuite établies sur son modèle : nous avons vû paroître , surtout au siècle dernier , des compagnies littéraires d'un nouveau genre , & dévouées par leur destination à certaines parties de la littérature. Mais ces Universités , ces compagnies , sont des émanations de l'Université de Paris : & leur gloire , qui est grande , augmente celle de la tige à laquelle elles doivent leur origine.

Jamais Corps n'a reçu tant d'éloges , tant & de si beaux privilèges que l'Université de Paris : les deux Puissances se sont épuisées en témoignages d'estime & de protection à

son égard. Les souverains Pontifes, dans des tems où leur autorité éclipsoit presque celle des Princes temporels, ont disputé à nos Rois l'honneur de favoriser & de faire fleurir une compagnie également utile à la Religion & à l'Etat, & dont les avantages étoient regardés avec raison comme un bien public.

En effet j'ose dire, que de tous les établissemens littéraires, celui des Universités est le mieux entendu. Il vise tout entier à l'utile : & le brillant ne s'y joint que comme l'accompagnement inséparable du bon usage des talens de l'esprit. Une Université est un corps tout composé de personnes occupées, de maîtres qui enseignent, & d'étudiants qui s'instruisent. Les leçons qui s'y donnent, ont pour objet premièrement les connoissances nécessaires dans tout emploi où l'on fait exercice de la faculté de raisonner & de penser, la Grammaire, la Rhétorique, la Philosophie, instrumens universels, & donc l'usage s'étend à tout. Après ces provisions préparatoires l'élève est à portée de choisir la profession dans laquelle il prétend servir la Patrie, &

Son institut
vise tout entier
à l'utile.

4 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
procurer l'avantage de ses frères : &
là l'Université lui offre encore ses se-
cours , différens suivant la différence
des goûts & des vocations. Qui se
destine au ministère des Autels , s'a-
dresse aux maîtres en Théologie. Les
Ecoles de Droit forment les Magi-
strats , & ceux qui éclairent la justice
dans les Tribunaux Ecclesiastiques &
Civils. Veut-on se consacrer au soin
de guérir les infirmités dont le corps
humain est accablé dans cette vie ?
Cet art si nécessaire est enseigné par
des maîtres , qui conduisent les aspi-
rans dans des routes immenses par
leur étendue , & difficiles par leur
obscurité. C'est ainsi que les Univer-
sités égalent par la multiplicité de leurs
secours celle des besoins de la société.
Après le cours des études fini , el-
les retiennent quelques-uns des su-
jets qu'elles ont formés , pour conti-
nuer la tradition & la chaîne de l'en-
seignement. Elles renvoient les au-
tres , pour se distribuer dans les fon-
ctions extérieures dont ils se sont
rendu capables par les connoissances
qu'ils ont acquises. La République est
servie , & les Lettres sont mises à
l'abri de l'unique reproche qu'on puisse

leur faire avec quelque sorte de fondement, qui est de retirer leurs amateurs de l'action, & de les livrer à des spéculations subtiles, toujours sans fruit, & souvent avec danger.

Une circonstance qui dispose l'Université de Paris à entrer plus parfaitement dans le système de l'utilité publique, c'est que par sa constitution essentielle elle est toute composée de séculiers: en sorte que les réguliers qu'elle a été forcée d'admettre, elle ne les a admis que sous des clauses & des restrictions qui les empêchent de dominer, & qui assurent aux séculiers toute la prééminence. Cette observation est importante. Les communautés régulières ont leurs avantages, que je ne prétens point leur contester. Mais il est certain qu'elles ne peuvent se prêter qu'à demi & avec réserve à l'esprit & aux vues de tout autre Corps auquel elles s'associent; & qu'à l'intérêt général de ce Corps elles mêlent leur intérêt particulier, qui ordinairement même est le plus fort, étouffe son rival, & l'anéantit. Au lieu que les séculiers étant isolés, & libres de tout engagement différent de celui qui les lie à la Re-

Un de ses avantages est d'être essentiellement composée de séculiers.

6 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

ligion & à la Patrie , marchent sans entraves où les appelle le service de l'une & de l'autre. Les maîtres qui enseignent dans l'Université de Paris n'ont point d'autres supérieurs , à qui ils soient comptables de leurs leçons & de tous les actes de leur profession , que ceux que l'ordre public impose à tous les citoyens. Leurs travaux sont en vue , & n'ont rien qui les dérobe à l'œil du Prince & des Magistrats.

Sen attache-
ment aux
maximes du
Royaume sur
les deux
Puissances.

L'Université de Paris est donc intimement liée avec l'Etat, dont elle fait partie. Elle trouve dans la Puissance publique la protection dont elle a besoin , & elle s'acquiesce envers la Patrie en mettant tous ses soins à inspirer aux élèves qu'elle forme les sentimens de citoyens & de Français. C'est-là un des principaux caractères , & , je puis le dire , la gloire propre de notre Université , à laquelle on ne doit point attribuer , soit les écarts de quelques particuliers , soit les démarches extorquées du grand nombre par la violence dans des tems d'oppression & de tyrannie. Son premier objet est Dieu & la Religion. Mais elle fait que Dieu lui-même lui

ordonne de regarder comme les premiers des devoirs humains ceux qui se rapportent à la Patrie , & au Souverain qui en embrasse en sa personne tous les droits. De là ce zèle courageux & éclairé , qui a toujours animé l'Université de Paris pour la défense de nos précieuses maximes sur l'indépendance de la Couronne , sur la distinction des deux Puissances , sur les droits légitimes du Chef de l'Eglise , & sur les droits respectifs de l'Eglise elle-même vis-à-vis de son Chef. Ces maximes , si importantes pour la tranquillité & la paix de l'Eglise & de l'Etat , ont toujours eu des adversaires : & notre Université partage avec le Parlement la gloire de les avoir fidèlement soutenues , & transmises jusqu'à ces derniers tems dans toute leur pureté. Elle est redevable, comme je l'ai dit, aux deux Puissances de ses accroissemens & de son éclat : & attentive à se montrer reconnoissante , mais sans préjudice des droits de la justice & de la vérité , elle a rendu à chacune ce qui lui appartient , & a toujours enseigné le respect pour les limites qui les séparent.

9 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Elle a toujours été féconde en hommes illustres.

C'est ainsi que l'Université a servi utilement la société Chrétienne & Politique en général. Chaque ordre de l'Eglise & de l'Etat en particulier n'en a pas reçu de moindres avantages par les grands hommes qu'elle a produits dans tous les genres. Qui pourroit compter le nombre des illustres personnalités qui sont sortis de son sein, surtout lorsque regardée seule comme le centre des sciences & des arts, elle voyoit accourir à elle toutes les nations de l'Europe; & que la grande Bretagne, l'Italie, l'Allemagne & les pays du Nord lui envoient tous ceux qui vouloient puiser à la source de toute bonne doctrine? On peut comparer sa fécondité à celle que Virgile loue & admire dans l'ancienne Rome, mère d'une infinité de glorieux enfans, & environnée d'une nombreuse famille de héros & de demi-Dieux. En effet l'Université compte parmi ses élèves des Papes, des Princes & des Rois, des Cardinaux, de saints & doctes Evêques, de grands Magistrats, qui nourris de son lait conservoient dans leur plus haute élévation les sentimens de piété filiale envers la mère de leurs esprits. Mais pour me renfermer

dans ceux qui lui appartiennent d'une façon spéciale, comme s'étant occupés durant toute leur vie des fonctions & des connoissances qui lui sont propres, quelle gloire ne se font pas acquise un Gerson dans la Théologie, un Rebuffe dans le Droit, un Fernel dans la Médecine, un Jean de Salisbury, un Nicolas de Clemengis, un Turnébe, un Vatable, un Oronce Finé, dans l'étude des Langues; dans la Philosophie, & dans les arts; & tant d'autres savans, qui après avoir été la lumière des siècles où ils ont vécu, éclairent encore la postérité par leurs écrits? Je ne parle point de ceux qui ayant brillé depuis 600, n'entrent point dans le plan de mon Ouvrage.

La splendeur dont a joui de tout temps l'Université, n'est point l'effet de la fortune & de l'opulence. Et le Corps, & les particuliers qui le composent, ont toujours formé leur vertu à l'école de la pauvreté. C'est, je pense, un phénomène, qu'une compagnie qui subsiste depuis tant de siècles, toujours protégée & honorée des Grands & des Rois, soit restée pauvre, & infiniment éloignée d'atteindre aux ri-

Sa pauvreté
glorieuse.

10 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
chesses que d'autres Sociétés qu'elle a
vu naître ont accumulées en peu d'an-
nées. L'Université en corps a peu de
revenu. Les Facultés & les Nations
sont pauvres : les Collèges ont à peine
de quoi faire subsister leurs Boursiers.
Tout annonce la pauvreté. Et les Sup-
pôts ne dégèrent point de cette
gloire. Riches de leur médiocrité seu-
lement, & préférant aux richesses le
bon esprit qui apprend à s'en passer,
ils se consacrent à des travaux pén-
bles, dont la principale récompense
est d'avoir rendu service à la Religion
& à l'Etat.

Fais sont les caractères les plus
marqués de l'Université de Paris : &
je me flatte qu'un Corps tout dévoué
à l'utile, consistant en Suppôts qui
n'ont point d'intérêt propre au pré-
judice de l'intérêt public, attaché aux
maximes du Royaume, fécond en
hommes illustres, & qui coûte si peu à
l'Etat, mérite bien qu'on le connoisse ;
& que ses annales ne restent pas igno-
rées, comme je puis dire qu'elles le
sont, non-seulement de ceux du de-
hors, mais souvent de ses propres
membres & de ses chefs.

Au reste par les éloges que je donne

à l'Université, je ne prétens point exclure certaines imperfections inséparables de la condition humaine. Je ne me propose point d'écrire un panégyrique, mais une histoire : & malgré les liens qui m'unissent à un Corps auquel je dois mon éducation, le peu de connoissances & de goût que j'ai pû acquérir, & l'honnête repos dont je jouis actuellement, les droits de la vérité me seront toujours les plus précieux. L'Université n'a point besoin du mensonge ni de la dissimulation pour conserver sa gloire : & elle me défavoueroit elle-même, si j'osois employer le faux pour la louer.

Avant que d'entrer en matière, je vais donner ici un Tableau de l'Université de Paris, comme un secours nécessaire pour l'intelligence d'une grande partie de ce qui sera raconté dans cet ouvrage.



T A B L E A U

DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

L'Université de Paris est composée de sept Compagnies, savoir

La Faculté de Théologie, qui a pour chef le plus ancien de ses Docteurs séculiers, sous le nom de Doyen.

La Faculté des Droits, qui n'avoit été établie que pour le Droit Canon, mais qui est autorisée par l'Ordonnance de 1679 à enseigner aussi le Droit Civil. Elle a son Doyen, qui est choisi chaque année entre ses Professeurs suivant l'ordre d'ancienneté.

La Faculté de Médecine, qui a un Doyen électif, dont la charge dure deux ans.

La Nation de France,

La Nation de Picardie,

La Nation de Normandie,

La Nation d'Allemagne, autrefois d'Angleterre.

Ces quatre Nations ont chacune leur chef, que l'on appelle Procureur, & qui change tous les ans.

Toutes ensemble elles forment la Faculté des Arts; mais elles n'en sont pas moins quatre Compagnies distinctes, dont chacune a son suffrage dans les affaires générales de l'Université.

Le Recteur choisi par les Nations, ou leurs représentants, & tiré du Corps de la Faculté des Arts, est Chef de toute l'Université, & Chef de la Faculté des Arts en particulier.

Trois principaux Officiers, qui sont perpétuels,

Le Syndic,

Le Greffier,

Le Receveur,

Tous trois Officiers de l'Université, & tous trois tirés de la Faculté des Arts.



L Es commencemens de l'Univer-
sité de Paris n'ont point d'épo-
que marquée & certaine, si ce n'est
le rétablissement des Etudes dans l'Em-
pire François par Charlemagne. Ainsi
ce n'est point l'entêtement pour une
chimère glorieuse, mais la seule né-
cessité de partir d'un point fixe, qui
m'oblige, en commençant l'histoire
de l'Université de Paris, de remon-
ter jusqu'au Prince à qui les Lettres
doivent parmi nous leur renaissance.
Ce n'est pas que je prétende soutenir
que notre Université avec son Chef,
ses Magistrats, ses Loix, ses privilè-
ges, ait été établie à Paris par Char-
lemagne. Mais j'ose avancer, sans
craindre d'être démenti par les plus
sévéres critiques, que cette illustre
Ecole remonte par une chaîne sui-
vie de disciples & de maîtres jusqu'à
Alcuin, qui sous la protection de Char-
lemagne a contribué plus qu'aucun au-
tre à faire refleurir les belles connois-
sances dans nos contrées, d'où el-
les avoient été bannies par la barba-

L'Université
de Paris re-
monte jus-
qu'à Charle-
magne.

14 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
rie des siècles précédens. Car elles ne
furent pas introduites , mais rappelées
par Charlemagne dans les Gaules ,
où elles avoient déjà fait une lon-
gue & utile habitation.

Description
abrégée de
l'état des
Lettres dans
les Gaules
jusqu'à ce
Prince.

Les Gaules ont toujours été fé-
condes en esprits heureusement nés
pour les sciences , & disposés à se per-
fectionner par la culture. Mais il faut
convenir que ces précieuses semen-
ces n'ont fructifié qu'à l'aide du com-
merce avec les Romains. Tout ce qui
précède cette date , les traces confu-
ses qui nous restent de la sagesse des
Druides , & des chants poétiques de
nos anciens Bardes , ne sont que des
ébauches d'une belle nature , à qui
l'art a manqué.

Mais aussi dès que Rome nous eut
communiqué ce goût de littérature ,
qu'elle avoit elle-même reçu de la
Grèce , nos Gaules , comme un sol
fertile de sa nature ; qui après avoir été
long tems laissé en friche commence
à être cultivé , produisirent d'excel-
lens fruits. L'éloquence & la poésie
y fleurirent avec éclat. Rome sous ses
Empereurs n'a point eu d'orateur plus
célèbre que Domitius Afer né dans
la ville de Nîmes. Au troisième siè-
cle de J. C. Euménius conservoit à

Au-tun une image encore assez ressemblante de l'éloquence des bons tems. Dans le quatrième , Ausone né à Bordeaux étoit la gloire de la Poësie Latine. La Religion Chrétienne , qui s'introduisit dans les Gaules dès le second siècle , & qui y devint dominante dans le quatrième , sanctifia le goût des Lettres sans le détruire. Sulpice Sévère , S. Prosper , Salvien , S. Césaire , ne sont pas des Virgiles & des Cicérons pour les beautés du style. Mais à la dignité des choses , & à la sainte richesse du sens , ils joignent l'ordre , la clarté , la justesse du raisonnement , & une élocution qui se ressent de la politesse des bonnes études.

L'Invasion des Barbares , Gots , Vandales , Bourguignons , Francs , commença à ramener dans nos Gaules l'ancienne grossièreté , que la conquête des Romains en avoit chassée. Ces Nations féroces ne connoissoient que la violence & les armes. Elles n'avoient nulle idée de tout ce qui s'appelle aménité , graces , culture d'esprit ; & leurs succès les disposoient à ne concevoir que du mépris pour des arts qui n'avoient pu protéger ceux qui les cultivoient. Sous

16 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
de tels dominateurs la Gaule vit s'affoiblir beaucoup le goût de la belle littérature , & il ne lui en resta guères que ce que put sauver la Religion.

Cependant le désastre n'auroit pas été complet , si les Barbares une fois établis dans les Gaules eussent pû y vivre en paix. Avant que de faire des conquêtes sur les Romains , ils avoient eu pendant long-tems avec eux de grandes relations , non pas seulement comme ennemis , mais souvent comme alliés & comme troupes auxiliaires. Ils embrassèrent même leur Religion : & si les Francs eurent seuls le bonheur de la recevoir dans toute sa pureté , le Christianisme , même Arien , tel qu'il s'établit chez les Gots & les Botruguignons , avoit moins d'opposition aux Lettres , que les superstitions Germaniques. D'ailleurs ces conquérans Barbares n'étoient point des tyrans qui cherchassent à exterminer ou à tourmenter les peuples vaincus par leurs armes. Ils avoient assez d'intelligence en politique pour sentir qu'il étoit de leur intérêt de ménager leurs nouveaux sujets. En effet , si l'on excepte les persécutions qu'un faux zèle inspira à quelques-uns des rois Bour-

guignons & Visigots contre les Prélats Catholiques de leurs Etats , du reste tous les Princes d'origine Germanique , qui régnèrent dans les Gaules pendant les cinquième & sixième siècles , laissèrent les Gaulois vivre selon leurs loix & leurs mœurs , & par conséquent suivre leur attrait pour les études. Eux-mêmes ils en prirent quelque connoissance. Alarie dernier roi des Visigots dans les Gaules , publia en 506 pour l'usage des peuples qui lui obéissoient le Code Théodosien. Gondebaud , roi des Bourguignons , semble n'avoir pas été ignorant , & Sigismond son fils , instruit & converti à la foi Catholique par saint Avit de Vienne , ne pouvoit manquer d'avoir quelque estime pour la littérature Romaine , au moins en la partie qui touchoit la Religion. Parmi nos rois Francs , Childebert I paroît avoir été lettré jusqu'à un certain point. Chilpéric I faisoit des vers Latins , mauvais sans doute , mais qui sont une preuve du cas que ce prince faisoit des Lettres Romaines. On prétend , & on prouve assez bien , que le palais de nos rois de la première race renfermoit une Ecole destinée à l'instru-

ction de la jeune Noblesse qui s'attachoit à leurs personnes. En général, par un effet de la supériorité naturelle que prennent les belles connoissances sur l'ignorance & la rusticité, les rois & les peuples vainqueurs des Gaules empruntèrent plutôt les mœurs des vaincus, qu'ils n'entreprirent de les soumettre à leurs usages barbares. De-là il s'ensuit que les Lettres se soutinrent jusqu'à un certain degré dans les Gaules sous la domination des premiers conquérans venus de Germanie; & qu'elles auroient pû s'y préserver d'une chute totale, si la paix eût régné entre ces princes.

Les guerres intestines portèrent aux Lettres le coup mortel. Elles furent continuelles sous toute la première race de nos rois. Les Francs attaquèrent d'abord les peuples Germains qui partageoient les Gaules avec eux. Clovis détruisit la domination des Visigots dans la partie méridionale de la Gaule. Les enfans de Clovis s'emparèrent du royaume des Bourguignons. Lorsque les Francs furent parvenus à dominer seuls dans les Gaules, les partages de la Monarchie à la mort de chaque roi entretenirent

des guerres éternelles entre des frères avides , & jaloux les uns des autres. La race de Clovis étant venue à s'affoiblir , les Maires du Palais usurpèrent l'autorité. Or toute usurpation , par une nécessité inévitable ; amène des dissensions & des guerres. Les efforts que tentèrent quelques-uns des Rois pour reprendre leur autorité , les jalouxies entre les Ministres & les Maires des différens royaumes qui composoient la Monarchie , opérèrent une confusion horrible dans tout l'Empire François. La licence régnoit partout & avoit pris la place des loix. Dans un trouble si affreux les Lettres amies de la paix furent réduites au silence , & elles ne trouvèrent d'autres asyles que les Eglises & les Monastères. Charles Martel , prince comparable aux plus grands guerriers , mais uniquement homme de guerre , poursuivit encore les Lettres dans ces derniers asyles , en dépouillant les Eglises de leurs biens , qu'il donnoit à ses Capitaines. C'est ce qui lui a attiré tant de malédictions de la part des Ecclésiastiques & des Moines , qui l'ont damné sans miséricorde. Leur zèle , échauffé par l'intérêt , les a sans

10 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

doute emportés trop loin. Mais il est certain que les Lettres , pour me renfermer dans mon objet , n'ont pas lieu de se louer de ce prince. Si la trop grande opulence devient une tentation de négligence pour ceux qui les cultivent ; de l'autre côté la misère , en les forçant de s'occuper uniquement des besoins du corps , rétrécit leurs esprits.

r. III. p. 423. C'est ainsi que les Lettres périrent totalement dans les Gaules , à la réserve des foibles débris qu'en conserva la Religion : & les savans Auteurs de l'Histoire Littéraire de la France ont observé avec raison , que s'il est un siècle qui mérite singulièrement la qualification de siècle d'ignorance , c'est le septième , auquel il faut joindre la première & plus grande partie du huitième.

Pépin , qui fit entrer dans sa maison le titre & les honneurs de la royauté , dont elle possédoit déjà la réalité depuis long-temps , fut un prince dont le caractère sembloit propre à favoriser la renaissance des Lettres. Il étoit aussi prudent & aussi modéré que vaillant. Il considéroit & honoroit beaucoup les gens d'Eglise , &

il n'omit rien pour les mettre dans ses intérêts. Mais la durée de son règne fut assez courte , & les soins nécessaires pour affermir son autorité , & pour faire goûter un changement tout-à-fait contraire au génie & aux maximes de la Nation , l'occupèrent tout entier.

Ce fut Charlemagne son fils , qui eut la gloire de rappeler à la vie les Lettres , réduites depuis plus d'un siècle & demi à un état de mort. Prince vraiment digne du nom de Grand qu'il porte dans l'Histoire ; qui réunissoit en lui seul tous les genres de mérite , grand guerrier , grand politique , sage législateur ; l'un de ces génies élevés qui embrassent tous les besoins , qui remédient à tous les inconvéniens, qui favorisent toute vertu ; génie créateur , & propre non à profiter des leçons & des exemples d'autrui , mais à devenir lui-même une leçon & un exemple pour toute la postérité ; enfin prince religieux , & couronnant toutes les vertus & tous les talens par une piété rare & sincère , qui en rapportoit la gloire au seul Auteur de tout bien.

Renouveau-
ment des
Etudes par
Charlema-
gne.

Le zèle pour le rétablissement des

22 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Etudes est d'autant plus digne d'admiration dans Charlemagne, *qui c'est un goût qu'il tira de son propre fond, & dont il n'étoit redevable qu'à lui-même*, n'ayant eu, à ce qu'il paroît, aucune éducation dans son enfance en ce qui regarde les Lettres. Il étoit Roi, & âgé de plus de trente ans, lorsqu'il prit de Pierre de Pise, qu'il avoit connu à Pavie, des leçons de Grammaire. Il avoit encore quelques années de plus, lorsqu'il étudia avec l'aide d'Alcuin la Rhétorique, la Dialectique, & les autres Arts libéraux.

Hist. Un. P. E. l. p. 92. Eginhart son historien s'est exprimé d'une façon qui a donné lieu à plusieurs de penser que ce prince ne faisoit point écrire. C'est ce qu'il n'est pas possible de se persuader, & la fausseté du fait est prouvée. Mais il résulte au moins des termes dont se sert Eginhart, que Charlemagne avoit de la peine à former les caractères Romains : ce qui prouve que l'on avoit eu peu de soin de lui façonner la main à l'écriture dans ses premières années. Il n'est pas nécessaire d'observer que le succès répondit à l'ardeur qu'un aussi beau génie avoit de s'instruire. Il étoit naturellement élo-

Hist. Litt. de la Fr. T. IV. p. 179.

quent , & il fortifia par l'étude les heureuses dispositions qu'il avoit apportées en naissant , en sorte qu'il s'expliquoit avec clarté , avec grâce , avec dignité , sur toutes sortes de matières , & cela non-seulement dans sa langue maternelle , mais en Latin , qu'il s'étoit rendu parfaitement familier. Pour ce qui est du Grec , il l'entendoit mieux qu'il ne le parloit.

Comme il fut toujours plein de Religion , c'étoit à cet objet sacré qu'il dirigeoit toutes les connoissances qu'il se mettoit en peine d'acquérir. Il se rendit habile dans la Théologie , & dans la science de la discipline Ecclésiastique : & sur des matières si importantes , même pour la tranquillité de l'Etat , il n'étoit point obligé de s'en rapporter aveuglément aux lumières d'autrui. Au contraire on peut dire qu'il fut l'ame de tous les Conciles qui se tinrent sous son règne dans l'étendue de ses vastes Etats. C'est à lui qu'appartient la gloire d'avoir étouffé l'hérésie naissante de Félix d'Urgel & d'Elipand de Tolède. C'est sa sagesse qui respire dans ces beaux réglemens connus sous le nom de Capitulaires, qui avec

24 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

les affaires séculières embrassent presque toutes les parties de la police Ecclésiastique. Enfin il remplit avec autant de fidélité , mais peut-être avec plus de lumières que Constantin , les fonctions d'Evêque du dehors , que lui imposoit la dignité Royale & Impériale.

Hist. Un. P. T. I. p. 93. Son zèle s'étendoit à tout ce qui intéressoit le culte Divin. Le chant , le comput Ecclésiastique , furent des objets dont il s'occupa : & il en fit venir des maîtres de Rome , ou il envoya des clercs François pour s'en instruire à cette première Ecole du monde Chrétien.

Sous un prince si décidé amateur des Lettres , il n'étoit pas possible que le goût ne s'en réveillât. Les Eglises Cathédrales & les principales maisons Monastiques , animées par ses exemples , par ses exhortations , par ses Ordonnances , firent refleurir les Ecoles. Pour en aider les progrès , Charlemagne alla chercher chez l'étranger les * secours qu'il trouvoit

* Je ne crois pas digne d'être inséré dans un Ouvrage sérieux , mais je ne dois pas totalement omettre le conte aussi fameux qu'absurde de ces deux savans Hibernois , qui vinrent dans la ville où se trouvoit Charlemagne crier à haute voix :
diffici-

difficilement dans la France. Il tira ^{Hist. Ita. T. IV.} du * Norique Leidrade ; de l'Italie , Théodulfe : qui devinrent l'un archevêque de Lyon , l'autre évêque d'Orléans , prélats très-éclairés , & qui se firent un devoir de seconder les intentions du prince pour bannir l'ignorance du clergé François , & y rappeler l'amour des études. Outre ces deux grands Evêques , Charlemagne fit venir encore en France dans le même dessein un grand nombre d'autres étrangers. » Vous avez rassem- ^{Hist. Un. P. T. I. p. 94} blé , lui dit Alcuin , des différen-
 » tes parties du monde les amateurs
 » de la sagesse , pour être les coad-

SCIENCE A VENDRE ; & qui présentés à ce Prince , furent admirés par lui , & établis chefs & maîtres de l'Ecole de son Palais. Ce conte est ancien , puisqu'il a été écrit par le moine de S. Gal. (*Hist. Un. Par. T. I. p. 102.*) Mais le défaut de dignité & de vraisemblance saute aux yeux , & suffit pour le faire tout d'un coup rejeter. Il ne peut avoir d'autre fondement , que le zèle de Charlemagne pour le rétablissement des études , & les res-

sources qu'il emprunta des étrangers pour ce grand dessein. Le nom de Clément , dont le moine de S. Gal appelle l'un de ces deux aventuriers , n'est point un nom supposé. On trouve réellement un Clément , qui travailla sous Charlemagne à l'instruction de la nation Française. J'en ferai mention dans la suite.

* Pays entre le Danube & les Alpes , qui comprenoit une grande partie de l'Autriche , la Styrie , la Carinthie , &c.

26 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

» jureurs de votre bonne volonté ; »
& selon Eginhart la multitude en étoit si grande qu'elle sembloit être à charge, non seulement au palais , mais au royaume. Elle ne l'étoit pas au prince , que sa grandeur d'ame & l'étendue de ses vûes mettoient à portée d'en sentir tout l'avantage.

Celui de tous les savans étrangers , dont la gloire est venue à nous avec le plus d'éclat , est le célèbre Alcuin , que Charlemagne , comme nous l'avons observé , prit lui-même pour maître , & qu'il établit chef & modérateur de l'Ecole de son Palais. C'est cette Ecole que nous devons considérer avec le plus d'attention , puisque c'est à elle que l'Université de Paris rapporte son origine.

Ecole Palatine.

J'ai déjà dit que dès le tems de la première race de nos rois, on trouve des vestiges d'une Ecole tenue dans leur Palais , où la jeune Noblesse se formoit & s'instruisoit pour les places qui demandoient des lettres & des connoissances *.

Mais si Charlemagne n'a pas la gloire d'avoir été le premier insti-

* On peut consulter sur ce point l'Histoire Littéraire de la France, T. III, p. 424.

tuteur de l'Ecole du Palais, au moins l'a-t-il renouvelée, & portée à un plus grand éclat qu'elle n'avoit jamais eu. Il en fit une nouvelle * Athènes, *Hist. Un. P. r. l. p. 100* préférable, dit Alcuin, à l'ancienne, autant que la doctrine de J. C. est supérieure à celle de Platon.

Il paroît par les lettres & par les autres ouvrages d'Alcuin, que dans cette Ecole on enseignoit tous les beaux arts, à commencer par la Grammaire. Mais toutes ces études rendoient à celle de la Religion, qui en étoit le terme & le couronnement. On étudioit la Grammaire pour mieux entendre l'Ecriture sainte, & pour pouvoir la transcrire plus correctement. La Musique, à laquelle on s'appliquoit beaucoup, étoit presque toute renfermée dans le chant Ecclésiastique. C'étoit pour mieux entrer dans la pensée des Pères, & pour se mettre en état de démêler & de réfuter les erreurs contraires au dogme chrétien, que l'on cherchoit à se rendre habile dans la Rhétorique & la Dia-

* Atteindre pouvoir bien entendre par sa *nouvelle Athènes* l'Ecole de France en général. Mais s'il faut appliquer cette expres-

sion à une Ecole particulière, aucune assurément n'en est plus digne que celle du Palais.

28 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

lectique. En un mot, l'esprit & du prince & des savans qui travailloient sous ses ordres à rappeller les belles connoissances, étoit de les rapporter toutes à la Religion, & de ne considérer comme vraiment utile que ce qui tendoit à cette fin. Les questions que proposoit souvent Charlemagne à Alcuin n'avoient point d'autre objet. C'étoit aussi sur cette matière que consultoient le même Alcuin & les courtisans, & même les princesses, comme il paroît par la lettre de Gisèle & de Richtrude, l'une sœur, l'autre fille de Charlemagne, & par la réponse d'Alcuin. Ce pieux savant se livroit tellement à l'étude de la Religion, que devenu * plus sévère dans ses dernières années, & suivant les mouvemens d'un zele peut-être excessif, mais bien louable dans son principe, il n'approuvoit pas que l'on s'occupât de la lecture des auteurs payens, & surtout des poètes. Par cette façon de penser il entroit dans les sentimens du prince, qui n'a jamais souhaité d'avoir des Cicérons & des

p. 105.

Miss. Litt. de la Fr. T. IV. p. 112

* Il paroît par son poème 221 à Charlemagne, cité dans l'Histoire de l'Université, T. I. p. 282. qu'il avoit pendant un tems autorisé la lecture de Virgile dans les Ecoles.

Virgiles , mais des Jérômes & des ^{Hiſt. Un. P.} Augustins. ^{T. L. p. 103.}

Tel étoit donc le plan des études qui se faisoient dans l'Ecole Palatine. Elles embrassoient les arts libéraux comme moyens ; & la Religion comme fin. L'attention de Charlemagne soit à réformer & épurer les loix Barbares, soit à dresser lui-même de nouvelles constitutions, par rapport à l'une & à l'autre police, peut incliner à croire que dans l'instruction de la jeunesse il ne négligea pas l'étude des loix canoniques & civiles. C'est une conjecture , dont on fera tel cas que l'on voudra. Pour ce qui est de la Médecine , ce prince l'estimoit peu , & n'en faisoit aucun usage. Alcuin parle néanmoins d'un édifice ^{Hiſt. Un.} consacré dans le Palais à la science ^{Par. T. II.} d'Hippocrate ; *Hippocratica testa*. Dans un des capitulaires de Charlemagne daté de Thionville en 805 , il est ordonné que l'on envoie les enfans étudier la Médecine. Duboullai réunissant ces deux textes , en conclut que la Médecine s'enseignoit dans l'Ecole du Palais. La preuve n'est pas forte : & d'ailleurs si cette étude y a été plantée , il est certain qu'elle

40 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

n'y a pas pris racine. On ne cite nul Médecin qui y ait été instruit, nul maître qui y ait enseigné la Médecine. Dans les trois siècles qui suivirent Charlemagne, on voit les Arts & la Théologie cultivés avec plus ou moins d'éclat. De Médecine, il n'est fait presque aucune mention.

L'Ecole du Palais n'étoit pas seulement pour la première Noblesse du royaume. On y admettoit aussi des enfans de moindre condition : & *Hist. V. p. 7. r. l. p. 103.* Charlemagne, au milieu des soins du gouvernement d'un vaste empire, trouvoit encore des momens pour veiller par lui-même aux progrès que faisoit cette jeunesse dans les arts qu'on lui enseignoit. C'est ce que nous apprend le moine de S. Gal, auteur d'une histoire de Charlemagne : écrivain d'une critique peu exacte, mais assez * voisin des tems dont il parle, pour mériter d'être crû sur les faits qui ne blessent ni le témoignage des autres monumens historiques, ni la vraisemblance. Voici donc le récit de cet ancien écrivain.

« Le glorieux Roi Charles, dit-il,

* Il écrivit son histoire] les le Gros, arrière-petit-fils de Charlemagne.

» revenant en Gaule après une longue
 » absence, ordonna qu'on lui ameo-
 » nât les enfans qu'il faisoit élever, &
 » qu'ils lui présentassent leurs compo-
 » sitions en prose & en vers. Ceux
 » d'une condition médiocre & même
 » obscure avoient le mieux réussi, &
 » ce qu'apportèrent les enfans des mo-
 » nâches n'avoit aucun prix ni aucune
 » valeur. Alors le sage prince, sui-
 » vant l'exemple du souverain Juge,
 » sépara les bons ouvriers d'avec les
 » négligens, & ayant fait mettre les
 » premiers à sa droite, il leur tint ce
 » langage : *Mes enfans, soyez sûrs*
 » *de ma bienveillance, puisque vous avez*
 » *été fidèles à exécuter mes ordres,*
 » *& à travailler pour votre utilité, de*
 » *tout votre pouvoir. Efforcez-vous d'at-*
 » *teindre au plus haut degré, & comptez*
 » *que je vous donnerai les évêchés &*
 » *les abbayes les plus considérables, &*
 » *que vous serez toujours précieux à*
 » *mes yeux.* » Ensuite se tournant vers
 » ceux qui étoient à sa gauche : *Vous*
 » *autres, leur dit-il d'un ton sévère, nés*
 » *d'un sang noble, enfans des premiè-*
 » *res maisons de mon royaume, ten-*
 » *dres poupons & curieux de vos gra-*
 » *ces, par une vaine confiance en vo-*

32 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

» tre noblesse & en vos riches possessions ,
» vous avez négligé de m'obéir , & de
» marcher dans la route de la vraie
» gloire de votre âge : vous avez pré-
» féré à l'étude des Lettres le jeu ,
» l'oisiveté , & de stériles amusemens.
» Je jure par le Roi du Ciel , que votre
» noblesse & les agrémens de vos per-
» sonnes ne sont auprès de moi d'au-
» cune considération. Et sachez bien , que
» si par une étude sérieuse & empressée ,
» vous ne regagnez ce que vous a fait
» perdre votre indolence pour le bien ,
» jamais vous n'obtiendrez de Charles
» aucune faveur. »

On voit par ce trait combien Charlemagne prenoit à cœur l'instruction de cette jeunesse qu'il faisoit élever dans son Palais , & qu'il regardoit avec raison comme l'espérance de la nation. On voit de plus qu'elle étoit nombreuse : d'où il s'ensuit qu'il falloit de toute nécessité plusieurs Maîtres pour la former dans les différens genres de connoissances qu'on lui proposoit à acquérir. Alcuin , comme je l'ai déjà dit , fut le chef de toute l'Ecole , & il étoit digne par son savoir & par sa vertu de cet important emploi.

Alcuin naquit en Angleterre , & Alcuin.
 il y trouva les secours nécessaires Hist. Litt. de la Fr. T. I. p. 295.
 pour cultiver & perfectionner un gé-
 nie naturellement grand & élevé. Les
 études florissoient dans le clergé An- Fleur. Hist. Eccl. T. XIII. Disc. p. 26.
 glois, surtout depuis que le moine
 S. Augustin , envoyé par S. Grégoire
 le Grand , pour travailler à la conver-
 sion des conquérans de la Grande Bre-
 tagne , y avoit fondé une Ecole qui
 conserva le goût des Lettres & de la Hist. Litt. de la Fr. T. III. p. 447.
 piété. Sigebert , roi des Anglois
 Orientaux , avoit aussi contribué à en-
 tretenir un si grand bien. Batisé &
 instruit en France , au commence-
 ment du septième siècle , & avant que
 les Lettres s'y éteignissent , il en avoit
 transporté dans son pays les louables
 coutumes , & en particulier l'attention
 à établir des Ecoles , qui répandissent
 la lumière parmi des peuples encore
 grossiers. C'est de ces sources que tira
 la doctrine le vénérable Bède , qui eut
 pour disciples Egbert & Elbert suc-
 cessivement archevêques d'Yorck , &
 maîtres d'Alcuin. T. I.

De disciple Alcuin devint maître
 dans la même Ecole où il avoit été
 formé , & il s'y acquit une grande
 réputation. A l'occasion d'un voyage

34 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
qu'il fut obligé de faire à Rome.
Charlemagne, qui connoissoit son mérite, & qui cherchoit par tout des hommes de lettres & de vertu, dont les secours l'aideroient à rétablir les études dans son royaume, l'ayant vû à * Parme l'engagea à venir en France, & pour l'y retenir il lui donna les abbayes de Ferrières en Gâtinois, & de S. Loup à Troyes, & le petit monastère de S. Josse sur mer en Ponthieu. C'est à l'an 780, que les Auteurs de l'Histoire Littéraire de la France rapportent cet événement : & c'est de-là qu'il faut dater les leçons données par Alcuin dans le Palais de Charlemagne. Alcuin fit néanmoins encore un voyage en Angleterre, & un séjour de trois ans. Mais il revint l'an 792. en France, pour n'en plus sortir; & alors il joignit au rôle de restaurateur des Etudes, celui de défenseur de la Foi contre Elipand & Félix, qui renouvelloient en Espagne le Nestorianisme sous le voile d'un autre langage. Charlemagne lui donna dans le même tems l'abbaye de S. Martin de Tours,

* M. l'Abbé Fleuri dans son Hist. Eccl. T. IX. p. 590, dit à Parme.

moins pour l'enrichir , que dans la vûe de rétablir par son moyen la régularité & la splendeur de la maison qu'il lui confioit. Le fait est néanmoins qu'Alcuin , au moyen de cette abbaye ajoutée à celles qu'il avoit déjà , se trouva puissamment riche : & tel est le fondement des reproches que lui faisoit Élipand de Torsède , d'avoir vingt mille esclaves. C'é-
Fleuri, Hist. Eccl. T. X. p. 32.

Mais ce grand homme n'étoit attaché ni à l'éclat dont il jouissoit à la Cour , ni aux amples revenus que lui procuroient ses bénéfices. Il demandoit sans cesse son congé au prince : & enfin lorsqu'en 800 Charlemagne fit à Rome le voyage d'où il remporta la Couronne Impériale , Alcuin , alléguant sans doute les infirmités de son âge , alors de soixante-cinq ans , obtint la permission de ne point suivre la Cour , & il se retira à son abbaye de S. Martin. Ce n'étoit point l'amour de l'oïiveté qui portoit Alcuin à désirer la retraite. Il continua à Tours les mêmes travaux dont il s'étoit occupé si utilement dans le Palais.

l'abbaye de S. Martin , où sa renommée attira un très grand concours d'auditeurs , & où il forma des disciples dignes de lui.

Les princes n'aiment pas qu'on les quitte. Mais Charlemagne étoit au-dessus de ce foible , & il n'eut pas moins de considération & d'amitié pour Alcuin retiré à Tours , qu'il ne lui en témoignoît lorsqu'il le voyoit près de sa personne. Il lui écrivoit , il le consultoit , toujours sur des matières relatives à la Religion : & Alcuin lui répondoit avec l'autorité d'un maître , & la confiance d'un ami.

Il usa de son crédit pour se dépouiller , & par ses instances réitérées il amena Charlemagne à consentir qu'il fit passer ses deux plus grandes abbayes à deux de ses disciples , celle de S. Martin à Fridugise , & celle de Ferrières à Sigulfe. Peut-être avoit-il dès auparavant quitté les autres. Débarrassé alors de tout soin , il se livra entièrement à la prière & à l'étude. C'est dans ce tems d'un parfait loisir qu'il fit de sa main une copie très correcte de l'Ancien & du Nouveau Testament : ouvrage important , & que l'on peut comparer

à une édition nouvelle , avec cette différence qu'Alcuin joignoit le travail manuel à celui de l'érudition & de la critique. Ce fut dans ces pieux exercices qu'il mourut à Tours l'an 804 , âgé de près de soixante & dix ans , ayant fait lui-même son * épitaphe , dans laquelle on ne peut pas louer la pureté du langage ni l'exactitude de la versification , mais où respirent la foi & les sentimens de l'humilité chrétienne. Il demeura toute sa vie dans l'ordre de Diacre , sans monter au Sacerdoce. C'est une question s'il fut moine , & il y a plus de raisons d'en douter que de l'assurer.

Je ne fais s'il faut lui attribuer l'invention d'une pratique qui s'établit parmi les savans de son tems , & qui est encore aujourd'hui en usage dans certaines Académies d'Italie. Ils prenoient de nouveaux noms , dont il n'est pas toujours aisé de deviner la signification , & le rapport avec les personnes. On voit bien pourquoi Charlemagne dans le commerce avec les gens de lettres de son Pa-

* Cette épitaphe est rapportée par Duboullai , T. I. p. 551.

48 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 lais étoit appelé *David*. Mais Alcuin avoit pris les noms de *Flaccus Albinus*, Angilbert gendre du Roi celui d'*Homère*, Riculfe, qui fut archevêque de Mayence, celui de *Dametas*, & ainsi des autres. Cet objet ne mérite pas de nous arrêter.

Partout où parut Alcuin, il porta la lumière, & il forma d'illustres élèves, dans l'Ecole d'York, dans celle du Palais de Charlemagne, dans l'abbaye de S. Martin de Tours. L'Ecole d'York n'est pas de mon sujet. Celle de S. Martin s'affoiblit bientôt par la négligence de Fridugise successeur d'Alcuin, qui favorisa beaucoup le relâchement de la discipline, & conséquemment le dépérissement des études. L'Ecole Palatine eut un meilleur sort.

Succession des Maîtres de l'Ecole Palatine.
 Néanmoins, après qu'Alcuin en fut sorti pour se retirer à Tours, elle tomba en des mains peu capables d'en soutenir la gloire. Nous ne pouvons pas, par exemple, concevoir une idée avantageuse du maître Hibernois, qui y enseignoit l'Astronomie & le comput Ecclesiastique. Ce maître avoit la fantaisie de s'éloigner de la méthode d'Alcuin, dont il au-

La Bousf.
Dissert. en
 1734. p. 34.

Hist. Us. P.
 T. I. p. 105.

roit dû suivre & respecter les traces. C'est un travers, qui le rend suspect d'une basse jalousie. Il mériterait pour-^{Hist. Litt.} tant d'ailleurs des éloges, s'il est le ^{T. IV. p. 22.} même qu'un certain Clément Hibernois, que je trouve nommé parmi ceux qui travailloient au rétablissement des Lettres en France.

Claude, depuis évêque de Turin, ^{p. 223-} gouverna l'Ecole du Palais pendant les premières années du règne de Louis le Débonnaire : homme docte, mais audacieux dans ses opinions, & qui seul entre tous les prélats d'Occident se déclara ouvertement pour les Iconoclastes.

La place de Modérateur de l'Ecole Palatine fut plus dignement remplie par Aldric successeur de Claude, & disciple de Sigulfe, abbé de Ferrières, qui ayant eu pour maître Alcuin, étoit ensuite devenu son collègue & le compagnon de ses travaux dans l'Ecole de S. Martin. Aldric ne s'est pas rendu célèbre par ses écrits : mais il est respectable par sa vertu. Devenu archevêque de Sens, il demeura fidèle à Louis le Débonnaire dans l'horrible tempête qu'excita contre ce bon prince l'ambition.

de Lothaire son fils , appuyée du zèle hypocrite de plusieurs prélats. Tout le reste de sa conduite répondit à ce beau trait de générosité & de respect pour la puissance légitime. : & après sa mort il a mérité d'être honoré comme saint.

p. 224.

Aldric eut pour successeur dans la charge de l'Ecole du Palais Amalain , diacre ou prêtre de l'église de Mets , qui s'est fait un nom dans la littérature , par des traités sur la Liturgie que nous avons encore , & qui fut remplacé par un certain Thomas peu connu d'ailleurs. Telle est la succession des maîtres qui continuèrent les travaux d'Alcuin dans le Palais sous Louis le Débonnaire.

Charles le Chauve son fils , prince d'ailleurs peu digne d'estime , & plus avide d'aggrandir ses Etats , que capable de les bien gouverner , a des droits sur la reconnoissance des gens de Lettres par la protection qu'il leur accorda : & ses premiers soins en ce genre se tournèrent , comme il étoit naturel , vers l'Ecole de son Palais. Quoique son règne ait été continuellement traversé , soit par les guerres intestines , soit par les ravages

Hist. Un. P.
T. I. p.
189-192.

des Normans , qui défolèrent alors toute la France , le zèle décidé du prince pour les belles connoissances leur assura toujours un port tranquille auprès de sa personne : » * Ensorte » que , dit Henri moine d'Auxerre en adressant la parole à Charles lui-même ; » c'est à juste titre que votre » Palais porte le nom d'Ecole , vû » que les exercices de la littérature » n'y sont pas moins cultivés que ceux » de la guerre & des armes. » Il y a sans doute de l'exagération dans cet écrivain, lorsqu'il ne craint point d'élever le prince à qui il parle audessus du grand Charles son ayeul, pour l'attention & l'ardeur à faire fleurir les Lettres dans ses Etats. Mais il articule des faits , qu'il n'auroit pû avancer sans impudence , s'ils n'eussent été vrais & connus , & qui d'ailleurs sont confirmés par d'autres témoins contemporains. Il loue Charles le Chauve sur ce qu'en quelque lieu du monde que brillassent par leur réputation d'habiles maîtres , ce prince les attiroit dans son royaume , afin

* In ut meritò vocetur Schola Palatium , cuius apex non minùs scholaribus, quàm militaribus consuecit quotidie disciplinis.

42 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
qu'ils vinssent y travailler à l'instruction publique. Il remarque en particulier que l'Hibernie lui envoyoit tout ce qu'elle possédoit de sages & de savans.

L'Ecole du Palais fut donc très florissante sous ce règne. » La Cour , dit un autre écrivain , » étoit devenue comme une palestre & un lieu » d'exercice pour toutes les parties » de la sagesse. Aussi toute la Noblesse » & tous les Grands du royaume y envoyoyent-ils leurs enfans , pour s'y » former aux sciences divines & humaines. » Entre ces illustres élèves nous connoissons Herifroi , évêque d'Auxerre , Francon & Etienne successivement évêques de Liège ; Radbod , évêque d'Utrecht , & quelques autres. L'éclat de l'Ecole Palatine , sous le règne de Charles le Chauve , & les bienfaits de ce prince envers les Lettres ont été si grands , que dans un tems où l'opinion opposée à l'origine Carlienne de l'Université de Paris n'avoit pas fait encore de grands progrès , Papire Masson écrivoit que cette compagnie devoit plutôt reconnoître pour instituteur & fondateur Charles le Chauve , que son père ou son ayeul.

Hist. Litt.
T. VII. p. 30.
858. 168.

Hist. Un.
Tom. p. 191.

Deux savans d'un grand renom ,
mais fort différens pour la manière
dont ils l'ont mérité , présidèrent sous
Charles le Chauve à l'Ecole du Pa-
lais , Jean * Scot ou Erigène , c'est-
à-dire Hibernois , & Mannon.

Jean Scot, né en Hibernie, s'adonna
dans son pays à l'étude , & content
de ses progrès , il vint ensuite en
France , invité par l'accueil qu'il sa-
voit que faisoit Charles à tous les
doctes. Il ne fut pas trompé dans
ses espérances , & il se vit non seu-
lement établi dans le Palais , mais
admis à la table & dans la familia-
rité du prince : faveur dont cet étran-
ger n'usa pas comme il devoit , puis-
que souvent il s'échappoit en des pro-
pos si peu respectueux , que l'on ne
fait ce qui doit le plus étonner , ou
la hardiesse du philosophe , ou la
patience du roi.

Il s'étoit fort appliqué à la Phi-
losophie , & il y avoit joint l'étude
de la langue Grecque : avantage rare
dans le tems où il vivoit. Il fit usage
de la connoissance qu'il avoit acquise

* Scot & Erigène sont
deux noms qui signifient
également Hibernois.
L'Hibernie a été long-
tems appelée Scotie ; &
Erin ou Iern est le nom
que lui donnent les natu-
rels du pays.

44 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
de cette langue pour traduire , par
l'ordre de Charles , les ouvrages at-
tribués à S. Denys l'Aréopagite. Cette
version purement littérale , & par
conséquent sans aucune élégance , n'a
pas eu un grand cours , & la ma-
nière dont en parlent ceux qui l'ont
lûe , ne peut pas faire beaucoup d'hon-
neur à son auteur.

Mais le goût d'Erigène pour les
subtilités philosophiques lui a nuï
réellement , & l'a fait tomber dans
de grands écarts en matière de Re-
ligion. Son traité de la division des
Natures semble fait d'après les rêve-
ries de la Philosophie Indienne , &
vise au Spinosisme. Dans les querel-
les sur la prédestination , il s'expliqua
d'une manière qui ne fut pas goû-
tée par les défenseurs de la doctrine
de S. Augustin , Prudence évêque de
Troyes , & l'Eglise de Lyon. Enfin
il attaqua dans un ouvrage exprès la
créance de l'Eglise Universelle sur l'E-
ucharistie , & il se rendit le précur-
seur de Bérenger , qui déclara avoir
puisé ses sentimens dans l'écrit d'E-
rigène. C'est ainsi qu'il s'égara sur les
points les plus importants de nos my-
stères : & tel ne peut manquer d'être

le sort de quiconque se fera persuadé comme lui , qu'avec ^a les raisonnemens de la Philosophie on peut résoudre toutes les questions.

Ses erreurs attirèrent l'attention du Pape Nicolas I , qui dans une lettre écrite au roi Charles , témoigne avoir été informé que Jean Scot ne pense pas sainement sur la Religion : en conséquence de quoi le Pontife demande qu'on lui envoie la version des œuvres de S. Denys l'Aréopagite qu'a faite cet auteur suspect. Je ne sais si la déférence pour cette représentation du Pape engagea Charles à destituer Erigène de la présidence de l'Ecole Palatine , ou si ce fut quelque autre événement que nous ignorons , ou enfin la mort du sophiste , qui rendit la place vacante. Ce qui est certain, c'est que du vivant de Charles , Mannon devint modérateur de l'Ecole du Palais.

Nous savons peu de choses de Mannon , mais assez néanmoins pour en concevoir de l'estime. Il étoit moine & prévôt de Condat , ou S. Claude au mont Jura. Il y a apparence que

^a Quadrivio regularum totius Philosophiæ annosæ questionum solvi;

*Hist. Un.
Par. T. I. p.
183. 184.*

*Hist. Litt.
T. V. p. 657.*

46 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

c'est de-là qu'il fut appelé pour prendre le gouvernement de l'Ecole Palatine. Les élèves qu'il y forma , font honneur à leur maître. J'en ai marqué les trois plus célèbres , Francon & Etienne évêques de Liège , & Radbod évêque d'Utrecht , prélats des plus recommandables de leur siècle par leur savoir & leur vertu. Mannon , après avoir enseigné pendant plusieurs années dans le Palais des rois Charles le Chauve & Louis le Bégue , se retira à son monastère de Condat , où il mourut , laissant une grande réputation de doctrine & de piété. Il est le dernier que nous connoissions des modérateurs de l'Ecole Palatine.

Il est incertain si l'Ecole Palatine a eu une résidence fixe à Paris.

Reste maintenant à discuter où se tenoit cette Ecole , si elle étoit fixe en un lieu , ou suivant la Cour & ambulante , & supposé qu'elle ait eu une résidence fixe , quel étoit ce lieu de résidence. Duboullai , qui prend toujours le parti le plus avantageux à la gloire de son corps , se décide sans hésiter , & prétend que l'Ecole Palatine a été établie par Charlemagne à Paris. On ne peut se dispenser de convenir que les preuves sont

foibles , & que s'il falloit se déterminer pour un lieu particulier , où Charlemagne eût fixé l'Ecole de son Palais , la présomption seroit pour Aix-la-Chapelle. C'est à quoi je ne vois pas de nécessité , & je trouve plus de probabilité dans l'opinion de ceux qui pensent que l'Ecole suivoit la Cour , & se transportoit de lieu en lieu avec elle. Ce n'est qu'un médiocre surcroît d'embarras pour les fréquens voyages de Charles , qu'un nombre de jeunes gens avec leurs maîtres & leurs livres. Le dessein même qu'il eut de mener Alcuin avec lui à Rome , & les prières que lui réitéra ce chef de l'Ecole Palatine en plusieurs endroits de ses ouvrages , pour obtenir dispense de l'accompagner à la guerre , favorisent ce sentiment. Rien n'empêche de croire qu'il en fut de même sous Louis le Débonnaire. Sous Charles le Chauve la question devient moins aisée à décider , & elle demande quelque discussion.

Si la lettre de Nicolas I à ce prince a été écrite telle qu'elle est rapportée par Duboullai , il ne sera plus permis de douter que pendant le règne de Charles le Chauve , Paris n'ait été

*Hist. Un. Fr.
T. I. p. 124.*

48. HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
la demeure stable de l'Ecole Palatine.
Il y est dit en propres termes , que par
les soins du prince les études reflou-
rissent à Paris , & que Jean Erigène
est le chef de l'Ecole qui les cultive ;
& le roi est prié de lui interdire le
séjour de Paris , de peur qu'il n'y
répande sa mauvaise doctrine.

Ces expressions sont claires : & , si
le titre est légitime , il assure à
Paris la possession de l'Ecole du Pa-
lais de Charles le Chauve. Mais l'au-
teur d'une réfutation manuscrite de
* *Ms. p. 141.* Duboullai , que j'ai entre les mains ,
jette des nuages sur l'authenticité de
cette pièce. Nous avons des extraits
ou fragmens de la lettre de Nicolas I
dans Yves de Chartres , dans quelques
historiens Anglois , & ailleurs. Ce
ne sont que des extraits : mais il n'y
est fait aucune mention de Paris. Il
n'y est question que des soupçons sur
la mauvaise doctrine de Scot , & de
sa version de S. Denys l'Aréopagite.
Duboullai a prétendu représenter cette
lettre en entier : on trouve chez lui
une tête & une queue ajoutées aux
fragmens donnés par les autres , &

* Je cite ainsi une réfutation manuscrite de Du-
boullai que j'ai en ma possession.

c'est dans ces additions que se montre Paris. L'auteur qui le réfute, se livrant à ce sujet à la prévention & aux emportemens, qui déshonorent dans son ouvrage un fond d'érudition & de recherches d'ailleurs assez estimable, accuse Duboullai d'avoir fabriqué ces additions. Je suis bien éloigné de croire l'historien de l'Université coupable d'un tel crime : & il n'y a aucun fondement à l'en soupçonner, puisqu'il cite son auteur, Gabriel Naudé dans les *Collectanea ex Bibliotheca Oxon.* Mais je ne voudrois pas garantir que dans le dépôt d'où Naudé a tiré cette pièce, elle n'eût point souffert quelque altération. En l'examinant de près je crois y remarquer un langage plus convenable aux douzième ou treizième siècles qu'au neuvième. En un mot, il me suffit que l'autorité en soit contestée, & que la source n'en soit pas entièrement certaine, pour que je n'ose me déterminer à en faire usage. Je ne voudrois pourtant pas absolument nier, que Charles le Chauve eût fixé à Paris l'Ecole de son Palais. On verra dans la suite ce qui peut donner à ce fait un air de probabilité. Mais

50 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

quant à présent je m'en tiens à ce qui est constant ; & pour remonter à Charlemagne , je me contente de la succession de l'enseignement , transmise d'Alcuin à Remi d'Auxerre , qui enseignoit à Paris à la fin du neuvième siècle.

On remonte
à Alcuin par
Remi d'Au-
xerre.

Remi avoit eu pour maître Henri ou Heiric , moine de S. Germain d'Auxerre. Celui-ci s'étoit formé sous Loup de Ferrières , Loup sous Raban : Raban avoit été disciple d'Alcuin. Il convient à notre plan de dire un mot de chacun de ces hommes illustres , par lesquels s'est perpétuée la doctrine du premier restaurateur des Lettres en France.

Raban, disci-
ple d'Alcuin.

Hist. Litt.
T. V. p. 151.

J'ai rapporté qu'Alcuin dans les derniers tems de sa vie se retira à son abbaye de S. Martin de Tours , & y ouvrit une Ecole. C'est-là que Raban, né à Mayence , offert & consacré à Dieu dès l'âge de neuf ans dans le monastère de Fulde , instruit des premières connoissances dans cette Ecole , vint se perfectionner sous le plus grand maître qui fut alors en Europe. Il passa environ deux ans auprès d'Alcuin , & il profita si bien de ses leçons , que de retour à Fulde

il fut chargé de la direction de l'Ecole de cette célèbre abbaye : emploi qu'il exerça avec un succès éclatant , & dans lequel il forma d'illustres élèves. Les plus renommés sont Walafride Strabon , & Loup de Ferrières. Le mérite de Raban l'éleva successivement à la dignité d'abbé de Fulde , & à celle d'archevêque de Mayence : & durant tout le cours de sa vie , & des différentes charges par lesquelles il passa , il joignit toujours , suivant l'exemple d'Alcuin son maître , la piété & le savoir. Il composa un grand nombre d'ouvrages , presque tous roulans sur les matières de Religion , qui étoient alors le terme , & à proprement parler l'unique objet des études des savans. Parmi ses œuvres se trouve un recueil , je ne dirai pas de poésies ; car rien au monde n'est moins poétique , mais de vers de sa façon , si même on peut appeller vers une prose plate , assujettie à un certain nombre de syllabes , où sont souvent violées les règles de la construction & de la prosodie. On n'en savoit pas plus que cela de son tems. Ces pièces ne sont pourtant pas méprisables pour le sens : & l'hymne

52 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

p. 175. *Veni Creator*, qui est de la composition de Raban, prouve que cet auteur, au défaut de l'élégance & de la correction, savoit mettre dans ses vers, ce qui vaut bien mieux, de l'onction & des sentimens de piété. Il n'est pas de mon sujet d'entrer dans la discussion du parti qu'il prit au sujet de Gothescalc. J'observerai seulement que dans cette affaire il ne fit point le principal personnage, & qu'il paroît n'avoir point saisi l'état de la question. Mais je ne dois pas omettre que Raban embrassa la langue Tudesque dans le cercle de ses études.

p. 188.
r. IV, p. 409. Charlemagne, dont les vûes s'étendoient à tout, avoit eu dessein de dégrossir cette langue encore barbare, & il en avoit même commencé une grammaire, que d'autres occupations plus importantes ne lui permirent point d'achever. Son exemple tourna l'attention de quelques sçavans vers cet objet, & Raban fut du nombre. Il composa un glossaire Latin-Tudesque sur tous les livres de l'ancien & du nouveau Testamens. Ce seroit un trésor précieux pour les amateurs de ce genre d'étude. Mais il est encore caché dans la bibliothèque Impériale de

Viennne, jusqu'à ce que quelque savant acquitte la promesse que Lambécus avoit faite de le donner au public.

Raban n'appartient à notre plan, ^{Loup de Ferrières, disciple de Raban.} que comme disciple d'Alcuin, & maître de Loup de Ferrières, qui né dans la France en fut une des plus brillantes lumières. Loup tient à Alcuin par deux endroits. Il fut disciple de Raban, comme je viens de le dire, & auparavant il avoit eu pour maître dans l'abbaye de Ferrières Aldric, que j'ai compté parmi les modérateurs de l'Ecole du Palais, & qui étoit élève de Sigulfe. Or on se souvient que Sigulfe est un des plus fameux disciples d'Alcuin. Je ne puis me résoudre à passer ici sous silence un beau trait de Sigulfe, que Loup a rapporté. » Sigulfe, dit-il, prêtre & ^{Hist. Un. P. T. I. p. 641.} abbé de notre monastère, avoit vécu jusqu'à un âge avancé dans l'état de » chanoine avec une grande réputation de vertu. Déjà vieux, il se démit de sa charge, il prit l'habit & la profession de moine, & consentit à obéir à celui qui avoit été son » disciple. »

Ce disciple est Aldric, qui ayant ^{Hist. Litt. T. V. p. 215.}

reçu Loup encore jeune dans son monastère, l'instruit & le forma aux arts libéraux. L'Ecole de Ferrières étoit fort propre à donner le goût de la belle littérature. Sigulfe, qui en étoit comme l'instituteur, permettoit à ses élèves de lire Virgile : ce qu'Alcuin, devenu plus rigide dans sa vieillesse, ainsi que je l'ai remarqué, n'approuvoit pas. Ce goût est séduisant, & introduit par Sigulfe dans Ferrières, il s'y étoit sans doute maintenu. Loup le recueillit, & devint l'écrivain le plus poli de son siècle. Raban s'étoit livré presque uniquement à l'étude de la Religion : & c'est pour se perfectionner dans cette science, seule vraiment nécessaire, que Loup déjà Diacre fut envoyé auprès de lui à Fulde par Aldric, qui venoit d'être élevé sur le siège archiepiscopal de Sens.

*Nip. Lit.
T. IV. p. 14.*

T. V. p. 255.

Dans cette Ecole de Fulde Loup se rendit habile théologien, c'est-à-dire qu'il y acquit la science de l'Ecriture & des Pères, en quoi consistoit alors toute la Théologie : & il profita assez des leçons de Raban, pour ne le point suivre dans ses affoiblissements sur les matières de la prédestination & du

libre arbitre. Loup remonta aux four- p. 262.

cés , & par rapport à ces questions il marcha sur la même ligne que Prudence de Troyes , & les autres défenseurs de la doctrine de S. Augustin. Ce qui est bien remarquable , c'est que dans un tems où les esprits étoient fort échauffés il garda une modération parfaite. Il traita les questions en elles-mêmes, sans attaquer ni même nommer les personnes , uniquement occupé du vrai , & prenant toutes les précautions nécessaires pour entretenir la charité & la paix.

Ce ne fut que longtems après sa sortie de Fulde , qu'il composa les écrits dont je viens de faire mention. Durant le séjour qu'il fit en cette abbaye , la querelle ne s'étoit pas encore émue , & il n'eût pas été à portée d'y faire un rôle. Il s'appliqua , comme je l'ai dit , à se rendre habile en théologie , mais sans oublier ses chères humanités. Il y a même lieu p. 256.
de croire qu'il les enseigna à Fulde , rendant ainsi à cette Ecole bienfait pour bienfait ; instruction pour instruction.

Il paroît qu'il y passa environ six ans , au bout desquels revint à son

56 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
monastère de Ferrières , il en fut érabli écolâtre , & ensuite abbé. Mais en devenant le chef de cette maison , il ne se crut pas déchargé de l'obligation d'y exercer la profession publique des Lettres divines & humaines. Malgré les soins que lui imposoit sa dignité , malgré les distractions qui lui venoient de la considération dont il jouissoit à la Cour , des commissions dont le prince le chargeoit , de la part qu'il lui fallut prendre à divers conciles ou assemblées Ecclésiastiques dont il fut le secrétaire , toujours il conserva le goût de l'étude , & celui de répandre les lumières qu'il avoit acquises. Ce travail devint même pour lui une ressource nécessaire dans une circonstance fâcheuse où il se trouva. Il étoit obligé d'aller à la guerre sans être soldat , comme il le dit lui-même , parce que son monastère étoit de ceux qui devoient au roi le service militaire. Dans une action en Angoumois contre Pépin neveu de Charles le Chauve , Loup de Ferrières perdit tous ses bagages & fut fait prisonnier. Lorsqu'il eut recouvré la liberté , il implora le secours du roi Charles , offrant de

reprandre les fonctions de Professeur, si on vouloit lui donner quelque part à la récompense. » Je souhaite, disoit-il, » d'enseigner ce que j'ai appris & ce que j'apprens tous les jours. » Il paroît qu'il demandoit une place parmi les maîtres de l'Ecole du Palais. Il n'est pas certain s'il l'obtint. Mais on ne peut guères douter qu'il n'ait continué de donner des leçons dans son Ecole de Ferrières : & il s'y proposoit la fin que doit avoir en vûe un homme de bien, l'adoucissement & la réforme des mœurs. C'est ce qui paroît par les plaintes qu'il fait contre ceux qui pensent & agissent autrement. »^a Nous ne cherchons, dit-il, pour la plûpart dans l'étude que l'ornement & la parure du style, & il s'en trouve très peu qui désirent d'y acquérir la probité des mœurs, qui est d'un prix infiniment plus grand. Nous craignons les vices du langage, nous nous efforçons de les corriger : & nous

^a Plerique ex ea (sapientia) cultum sermonis quarimus, & paucos admodum reperies, qui ex ea morum probitatem, quod longè conducibilius est, proponant addiscere : & linguæ vitia reformidamus & purgare contendimus, vitæ verò delicta parvi pendimus & augemus.

§8 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

» regardons avec indifférence les vices
» de conduite , que nous ne travail-
» lons qu'à augmenter. »

Hist. Litt.
T. V. p. 258
270.

Il avoit formé une bibliothèque
considérable dans les deux genres de
littérature , sacrée & profane. Il étoit
curieux de l'enrichir des livres qui
lui manquoient , & souvent les ayant
fait venir de fort loin , il les don-
noit à transcrire , ou les transcrivait
lui-même. Tout ce qu'on fait de Loup
de Ferrières , annonce en lui un goût
décidé pour les bonnes études , & de
l'habileté dans le choix des moyens
de les perpétuer. Il eut pour disci-
ple Héiric ou Henri moine de S. Ger-
main d'Auxerre.

Henri, dis-
ciple de Loup
de Ferrières.

Henri (car c'est ainsi que je l'appellerai , parce que ce nom est plus connu & plus doux à l'oreille) a l'avantage , aussibien que Loup de Ferrières son maître , de remonter à Alcuin par deux endroits. Il prit en même tems les leçons de Loup & celles d'Haimon , qui fut depuis Evêque d'Halberstat , & qui étant moine de Fulde étoit venu avec Raban à Tours pour s'instruire auprès d'Alcuin.

p. 317
112.

Henri nous apprend une circonstance de ses études sous ces deux

maîtres , qui fait grand honneur & aux maîtres & au disciple. Dans les tems destinés à la récréation , Haimon & Loup , par forme d'amusement , entretenoient leurs élèves des plus beaux traits qu'ils avoient recueillis de leurs lectures , soit dans les Pères , soit dans les auteurs de l'antiquité payenne. Henri , avide d'apprendre , ne perdoit rien de ce qui se disoit dans ces agréables & utiles conversations. Habile à écrire en notes abrégées , il prenoit soin de conserver tout ce qui sortoit de la bouche de ses maîtres : & la collection qu'il en fit devint assez considérable pour former un petit volume , qu'il dédia à Hildebolde évêque d'Auxerre.

Il avoit été , à son retour de Fulde , chargé de la direction de l'Ecole de son monastère de S. Germain , & il y eut un disciple du plus haut rang ,

a His Lupus , his Haimo Indebant ordine grato ,

Quum quid ludendum tempus & hora daret.

Humanis alter , divinis calluit alter :

Excellit titulis clarus uterque suis.

Hæc ego tum , notulas doctus traxisse furaces ,

Stringebam digitis arte favente citis.

Ces vers m'ont paru assez | *quantité dans l'épithète fu-*
élégans pour pouvoir être | *rases , qui d'ailleurs est*
cités ici. C'est dommage | *jolie & de bon goût.*
qu'il y ait une faute de

60. HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Lothaire fils de Charles le Chauve & son abbé. Ce fut à la prière de ce prince qu'il entreprit le plus grand ouvrage que nous ayons de lui, c'est-à-dire, une vie de S. Germain d'Auxerre traitée en vers & comprenant six livres. Pendant qu'il y travailloit le prince Lothaire mourut, & la douleur qu'il eut de cette mort prématurée, lui fit tomber la plume des mains. Ce ne fut qu'après un assez long intervalle, qu'il put se trouver assez de liberté pour reprendre son travail : & lorsqu'il l'eut achevé, il le dédia à Charles le Chauve alors empereur. C'est à cette occasion qu'il loue avec excès, quoique non sans fondement, la protection que Charles accordoit aux Lettres, & les soins qu'il se donnoit pour les faire revivre dans ses Etats. Henri composa encore d'autres ouvrages, tous se rapportant à la Religion, dont il avoit l'esprit & le cœur remplis. Car sa piété fut éminente, aussi bien que sa doctrine, & son nom est placé entre les saints dans plusieurs calendriers.

Il ne paroît point qu'il ait enseigné ailleurs que dans son monastère.
Remi d'Av. Mais son disciple & successeur Remi

porta la lumière à Reims & à Paris. terre disci-
 Il fut le principal soutien des Let- ple de Henri
 tres en France , & c'est à lui prin- enseigne à
 cipalement qu'elles eurent l'obligation Hist. Litt.
 de s'être préservées d'une seconde dé- T. I. p. 99
 cadence, telle qu'elles l'avoient éprou- 6. suiv.
 vée sous les derniers rois de la pre-
 mière race. Des causes semblables me-
 naçoient de produire un semblable
 effet. La France fut déchirée par les
 guerres intestines entre Louis le Dé-
 bonnaire & ses enfans , & ensuite
 entre les fils de ce prince , qui ne
 cherchoient qu'à se dépouiller & se
 détruire l'un l'autre. Ajoutez les ra-
 vages des Normans, qui désolèrent
 les campagnes , qui jettèrent le trou-
 ble dans les villes , & qui en afflic-
 gèrent & même saccagèrent plusieurs
 des plus considérables. On conçoit assez
 en quel état devoient être les étu-
 des dans des tems si malheureux. Foul- T. I. p. 688.
 ques archevêque de Reims , homme
 de tête & de mérite , les voyant tom-
 bées dans la ville métropolitaine , ap-
 pella des secours du dehors pour les
 ranimer , & il engagea à venir in-
 struire son clergé les deux plus sa-
 vans hommes qui fussent alors, Remi
 d'Auxerre , & Huchald moine de S.

62 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Hist. Litt.
T. VI. p.
210.

Amand, tous deux disciples de Henri dont nous venons de parler. Hucbald, connu par le poëme singulier sur les chauves, dont tous les mots commencent par la lettre C, mais plus digne de mémoire pour un assez grand nombre d'autres ouvrages, où respirent la piété & le zèle du culte divin, n'entre qu'indirectement dans
p. 99. notre plan. Remi, après avoir donné à Reims pendant quelques années des leçons, dans lesquelles il vit souvent au nombre de ses auditeurs son propre archevêque, vint à Paris sans que nous puissions dire avec certitude quel motif ou quelle occasion l'y amena. Mais voyant d'une part qu'il n'est fait mention ni de vocation épiscopale, ni d'aucune liaison de l'Ecole qu'il ouvrit à Paris avec celle de l'Eglise de cette ville, & de l'autre côté que sa venue dans cette même ville concourt presque avec les derniers témoignages qui nous restent de l'Ecole du Palais, je ne puis me refuser entièrement à une idée flatteuse qui me frappe, ni m'empêcher de conjecturer que l'Ecole Palatine pouvoit avoir été établie par Charles le Chauve à Paris, & que Remi vint en continuer la tradition.

Premièrement la supposition de l'établissement de l'Ecole Palatine à Paris par Charles le Chauve, n'a rien d'improbable. Je n'ose assûrer que sous ce prince Paris fût la capitale de l'empire François, comme sous nos rois de la première race. Mais au moins est-il constant que cette ville étoit regardée sur la fin du neuvième siècle où a régné Charles le Chauve, comme une place très importante. C'est de quoi ne permettent point de douter les témoignages des écrivains du tems. *Hist. Un. Pa. T. I. p. 99.*

Abbon, moine de S. Germain des Prés, dans l'histoire qu'il a faite en vers du siège de Paris par les Normans en 886, dont tous les événemens s'étoient passés sous ses yeux, décrit avec complaisance les avantages de la situation de la ville assiégée, & la traite^a de Reine des cités. Aldrevald, moine de Fleuri sur Loire, qui écrivoit avant Abbon, déplorant le triste état auquel les incursions & les ravages des Normans avoient réduit Paris, compare la splendeur ancienne de cette

p. 207.

a. La faisant parler elle même, il lui fait dire :

Præcella

Sunt Polis, ut Regina micans omnes super urbes.

64 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 ville avec sa désolation actuelle. » Lu-
 » tèce ^a, dit-il, illustre capitale du
 » peuple Parisien, ville florissante par
 » la gloire, par les richesses, par la
 » fertilité de son territoire, par la pro-
 » fonde tranquillité dont jouissent les
 » habitans, les délices des rois, le
 » rendez-vous des nations, cette ville
 » célèbre n'est plus qu'un monceau de
 » ruines & de cendres. » L'énergie de
 ces expressions n'a pas besoin de com-
 mentaire, & elle ne laisse aucun lieu
 de douter, que Paris ne fût dès lors di-
 gne de devenir le centre des arts &
 des lettres, & le séjour de la pre-
 mière & plus illustre Ecole qui fût
 dans le royaume. Observons de plus
 que Charles le Chauve fut souvent
 amené par le besoin de ses affaires à
 Paris; qu'il y ajouta des embellisse-
 mens & des fortifications. Après cela
 auroit-on lieu de s'étonner, que ce
 prince y eût eu un Palais, & qu'il y eût
 fixé l'Ecole, que son père & son ayeul

<p>^a Lutetia, Parisiorum mobile caput, resplen- dens quondam gloriâ, opibus, fertilitate soli, incolarum quietissimâ</p>	<p>pace, quam non imme- ritò regum delicias, * emporium dixero popu- lorum.</p>
---	--

* Le texte cité par Duboullai porte divitias. Mais, je
 crois que c'est une faute.

avoient coutume de transporter à leur suite en différens lieux ?

Si l'on admet cette supposition , que rien ne combat , il sera naturel de penser en second lieu , que Remi d'Auxerre vint à Paris continuer , ou si l'on veut ressusciter l'Ecole du Palais. Cette Ecole subsista sous Louis le Bègue : il y a lieu de croire qu'elle se maintint sous ses fils Louis & Carloman , dont l'aîné , quoique peu édifiant dans sa conduite , est loué comme aimant à pénétrer les secrets de la sublime sagesse des saints. Ils ne vécurent pas long tems ni l'un ni l'autre : & Carloman , qui survécut son frère , mourut en 884. De là jusqu'à la fin du neuvième siècle , tems auquel Remi d'Auxerre enseignoit à Paris , l'intervalle n'est pas long. Mais cet intervalle ne fut qu'un tissu des désastres les plus affreux , au moyen desquels l'Ecole Palatine sera tombée dans la langueur , ou se sera peut-être totalement éclipée. Au moment presque où nous perdons de vûe cette Ecole , Remi paroît. On peut donc croire que ce fut pour la réveiller ou la faire renaître qu'il aura été appelé à Paris. Seulement il est bon de re-

Hist. Litt.
T. IV. p.
225 & 226.

66 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

marquer que Paris n'étant plus sous le pouvoir direct des rois , mais de ses comtes , ce sera sous la protection de Robert comte de Paris , que l'Ecole du Palais aura repris vie.

Au reste tout ce que je dis ici de l'Ecole Palatine fixée à Paris sous Charles le Chauve , perpétuée ensuite ou renouvelée par Remi d'Auxerre , je ne le donne que pour une conjecture , qui lieroit plus sensiblement l'Université de Paris avec Charlemagne & Alcuin. Mais ce n'est qu'un mieux être dont nous pouvons nous passer , & la filiation de doctrine depuis Alcuin jusqu'à Remi nous suffit

Hist. Lit. en rigueur.

T. I. p. 100.

Remi enseigna donc à Paris avant & après l'an 900. C'est ce que nous apprend l'auteur de la vie de S. Odon abbé de Clugni. Cet écrivain ne parle que de leçons de Dialectique & de Musique. Mais il n'est pas possible de penser que Remi se renfermât dans ces deux objets. Il est vrai qu'il étoit fort versé dans les arts libéraux. Ce fut un savant grammairien , un dialecticien exact pour le tems où il vivoit , un maître habile du chant Ecclésiastique , qui étoit alors compté

pour beaucoup dans les études. Mais ses premiers & ses plus grands travaux se portèrent vers la Religion, comme il paroît par ses ouvrages, dont une très grande partie roule sur l'interprétation de l'Écriture sainte. Ce qui l'occupoit si fort dans le cabinet, faisoit sans doute la principale matière de ses leçons publiques.

Remi ne vécut pas long tems dans le dixième siècle. On place sa mort vers l'an 908. Mais il laissa des successeurs, qui continuèrent d'après lui dans Paris l'enseignement public. Il falloit que la réputation de cette École, en ce qui regarde particulièrement la Philosophie, fût grande, puisque vers l'an 960, Abbon moine de Fleuri, après avoir dirigé pendant un tems les études de son monastère, vint étudier lui-même à Paris, & y acquérir les connoissances supérieures qui lui manquoient. Il fut un élève bien capable de faire honneur à ses maîtres. Devenu dans la suite abbé de Fleuri, il obtint par son mérite & ses talens une très grande considération, non seulement dans la France, mais à Rome, en Angleterre, & dans toute l'Europe.

Ecole subsistante à Paris depuis Remi pendant le dixième siècle.

Hist. Litt.
T. VII. p.
159.

68 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Nous n'avons plus à citer pour le dixième siècle, qu'Huboldus chanoine de Liège, qu'il ne faut pas confondre avec Hucbald, moine de S. Amand, plus ancien de près d'un siècle. Car pour ce qui est de Gerbert, qui fut sans contredit la plus grande lumière de l'Eglise dans les tems dont je parle, génie supérieur & universel, qui embrassa tous les genres, & qui réussit dans tous, homme non moins propre aux affaires qu'aux études, & qui par son mérite, aidé d'une ambition aussi adroite que vive & ardente, parvint d'une naissance médiocre aux plus hautes dignités Ecclésiastiques, & jusqu'au souverain Pontificat, quoique Duboullai veuille le tirer à lui, & décorer de ce nom illustre la liste des maîtres qui ont enseigné à Paris; je ne vois aucun titre pour nous l'approprier. Huboldus, attaché à l'Eglise de Liège, où les études étoient sur un fort bon pied par les soins de l'évêque Norger, vint néanmoins sur la fin du siècle dont nous parlons à Paris, & s'étant uni aux chanoines de sainte Geneviève, il enseigna avec éclat, & forma un grand nombre de disciples. Mais son évêque

le rappella comme un fugitif qu'il avoit droit de revendiquer, & Huboldus obéit. Paris avoit pour lui des charmes, autant qu'on en peut juger, puisqu'il y fit un second voyage avec la permission de Notger, & y donna de nouveau des leçons. Son zele le porta ensuite à aller illustrer la Bohême par sa doctrine. Voilà tout ce que nous savons d'Huboldus, qui ferme la tradition de l'enseignement public à Paris pour le dixième siècle, & la commence pour l'onzième.

p. 33.

Hist. Litt.
T. VII. p.
103.

L'onzième siècle est plus riche que le précédent, & nous fournit plus de matière pour l'histoire de l'Ecole de Paris. Il offre un nombre assez considérable d'illustres élèves, que la célébrité de l'Ecole y attiroit des différentes parties du monde chrétien ; S. Stanislas, mort évêque de Cracovie, plusieurs grands personnages d'Allemagne qui devinrent de saints évêques, Adalbéron de Vitzbourg, Gebhard de Saltzbourg, Altmanne de Passau. L'Angleterre & Rome même envoient des sujets pour se former à Paris : comme il paroît par les exemples d'Etienne Harding, Anglois de

Pendant
l'onzième.

70 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

naissance , qui fut le troisième abbé de Cîteaux , & de Pierre de Léon , Romain , dont le schisme qu'il excita contre le Pape légitime Innocent II a rendu le nom odieux , mais qui ne manquoit ni de savoir ni de talent. On ne peut pas douter qu'à plus forte raison les provinces du royaume ne peuplassent d'étudiants l'Ecole de Paris : & nous en avons la preuve dans Robert d'Arbrisselles & Abailard , tous deux Bretons , qui vinrent y puiser la doctrine.

Pour ce qui est des maîtres qui enseignèrent durant le cours du même siècle , nous voudrions qu'il nous fût permis de compter avec Duboullai en ce nombre Lanfranc , & S. Bruno. Mais nous ne pouvons donner pour certain ce qui est au moins douteux , ni bâtir un système sur des autorités équivoques. Nous laisserons aussi en doute si Robert d'Arbrisselles , constamment disciple de l'Ecole de Paris , y fit fonction de maître , quoique les termes de l'auteur original puissent le signifier , mais non avec une clarté qui ne laisse aucun nuage. » Robert , dit Baudri de Bourgueil auteur de sa vie , » étoit plein d'une ardeur

» infinie pour s'instruire : & comme *
 » la France étoit alors florissante par
 » les richesses de la littérature , il
 » quitta en fugitif la Bretagne sa pa-
 » trie , il vint en France , il entra
 » dans la ville que l'on nomme Pa-
 » ris , & y trouvant tous les secours
 » nécessaires pour remplir le désir qu'il
 » avoit d'acquérir la science , il y
 » fixa son séjour , assidu lecteur. » Ce
 dernier mot *lecteur* ** fait toute la diffi-
 culté. Il peut se prendre pour un Pro-
 fesseur qui *lit* & explique un auteur
 à ses écoliers. Il peut aussi signifier
 un étudiant qui *lit* dans la vûe de
 s'instruire lui-même. Je ne vois rien
 qui décide nécessairement pour le pre-
 mier sens. C'est encore avec moins
 de fondement que Duboullai a mis
 au nombre des maîtres de Paris ,
 soit Roscelin , inventeur ou du moins
 principal promoteur de la secte des
 Nominaux , soit le trop fameux Bé-

* C'est - à - dire le pays
 qui obéissoit directement
 au roi des François. La
 Bretagne n'est point cen-
 sée par cet écrivain faire
 partie de la France.

** Cette même équi-
 voque m'a empêché de
 compter Odon de Clu-

gni parmi les maîtres qui
 enseignèrent dans Paris
 au dixième siècle. Il est
 dit qu'Odon *lut* à Paris
 la Dialectique de S. Au-
 gustin , & Martianus Ca-
 pella. *Hist. Un. Par. T.*
I. p. 615.

renger , père de l'hérésie des Sacramentaires. Un zèle peu discret a porté cet écrivain à rassembler dans l'Université de Paris tout ce qui a brillé en France par les lumières & par le savoir. J'aime mieux suivre les auteurs * de l'Histoire Littéraire , qui n'ont eu dans la matière dont il s'agit d'autre intérêt que celui de la vérité.

Hist. Litt.
T. VII. p.
103 & 104.

Huboldus enseignoit à Paris , ainsi qu'il a été dit , au commencement de l'onzième siècle. Peu de tems après , Lambert , disciple de Fulbert de Chartres , non seulement donnoit des leçons publiques dans cette même ville de Paris , mais il y amassa par la profession des biens considérables. C'est ce qui est assez singulier dans un état peu d'accord ordinairement avec la fortune. Si Lambert usa d'exactions , s'il se laissa aller à l'avidité , il est sans doute condamnable. Mais l'excès seul en ce genre mérite la censure. Il y a long tems que l'on a appliqué aux soins de l'instruction ce que

* Je ne les suis pas même aveuglément. Ces savans auteurs mettent au nombre des Professeurs de Paris Jean , chef des Nominaux, & Roscelin , mais sur une simple conjecture & sans en alléguer de preuve bien positive.

Quintilien a dit de la profession d'avocat : ^a C'est un genre de bienfait ,
 „ qui ne doit ni se vendre , ni être
 „ perdu pour le bienfaiteur. „ Un maître ,
 ainsi qu'un auteur ,

*Peut sans honte & sans crime
 Tirer de son travail un tribut légitime.*

Les moines mêmes qui enseignoient dans le tems dont je parle ici , ne s'interdisoient pas l'usage de ce droit. Il est dit de Lanfranc , le plus illustre d'entre eux , qu'il ouvrit son Ecole au Bec pour soulager la pauvreté du monastère par les libéralités des écoliers.

*Hist. Un.
 Par. T. I. p.
 616.*

Drogon Parisien , vers le milieu de l'onzième siècle , professa dans sa ville natale les sciences humaines. Mais bientôt il se dégoûta de ce pénible emploi , & il préféra la paisible occupation de l'étude de la Théologie dans le cabinet.

*Hist. Litt.
 T. VII. p.
 104.*

Trithème , qui écrivoit à la fin du quinzième siècle & au commencement du seizième , a mis au rang des Professeurs de Paris , dans le tems dont il s'agit ici , un Willeram ou Valram

^a Nec venire hoc beneficium oportet , nec perire.
Quint. Inst. Orat. lib. XII. c. 7.

Allemand. Ce témoignage , si éloigné pour les tems , n'a pas par lui-même une grande force , & il est encore affoibli par la fausseté d'une circonstance dont il est accompagné. Willeram fut le premier , selon Trithème , qui enseigna la Philosophie à Paris avec réputation. Or c'est ce qui ne peut se soutenir. Dès le milieu du dixième siècle la Philosophie étoit sur un pied florissant à Paris , puisqu'en 960 , ainsi que nous l'avons dit , Albon moine de Fleuri , déjà instruit de la Grammaire , de l'Arithmétique , & de la Dialectique , vint à Paris pour augmenter ses connoissances , & réellement il y prit des leçons d'Astronomie. Ainsi nous ne nous décidons point sur ce qui regarde Willeram.

CH. IX. p.
280.

Il n'en est pas de même d'un autre célèbre Allemand , Manegolde de Lutrembach , savant en Philosophie & en Théologie , & qui constamment donna des leçons en ce double genre à Paris. Une singularité remarquable en ce qui concerne Manegolde , c'est que dans le tems qu'il professoit les sciences humaines & même divines , il étoit marié. Mais sa femme , ver-

taeuse & instruite , étoit digne d'un tel mari : & ses filles devinrent assez savantes dans l'étude de l'Ecriture sainte , pour en tenir Ecole en faveur des personnes de leur sexe.

Anselme , connu sous le nom d'Anselme de Laon , parce qu'il étoit né dans le territoire de cette ville , & qu'il y acquit sa plus grande célébrité par des leçons de Théologie , qui eurent un éclat merveilleux , avoit auparavant enseigné à Paris en même tems que Manegolde : & Guillaume de Champeaux les eut l'un & l'autre pour maîtres. T. X. p. 170
C^o suiv.

Nous voici arrivés à Guillaume de Champeaux , depuis lequel les plus grands adversaires de l'antiquité de l'Université de Paris reconnoissent la succession de l'Ecole & de ses maîtres. C'est aussi peu avant le tems où enseignoit ce même docteur , que les études prirent une nouvelle face. C'est donc ici le lieu de nous arrêter un moment , au passage de l'ancienne méthode à la nouvelle , pour en faire la comparaison. Je considérerai & la nature des études , & la manière de l'enseignement : & comme les études étoient , ainsi qu'on l'a vu , principalement

Guillaume de Champeaux.

Réflexions sur les études en usage , & sur la manière d'enseigner , depuis le renouvellement des Lettres par Alcuin jusqu'au douzième siècle.

& presque uniquement renfermées dans les sept arts libéraux , & dans la doctrine de la Religion , mes réflexions se renfermeront aussi dans ces mêmes objets. Je parlerai de l'étude de la Grammaire & des Lettres humaines , de la manière dont les anciens maîtres étudioient la Théologie , & écrivoient sur les matières de la Religion , du goût nouveau pour la Philosophie qui faisoit les esprits vers le milieu de l'onzième siècle , & enfin de l'effet qui en résulta par rapport à la Théologie , dans laquelle s'introduisirent les subtilités de la Dialectique. Je commence par ce qui regarde la Grammaire & les Humanités.

Etudes de la
Grammaire
& des Lettres
humaines.

Il n'appartient qu'à ceux qui ignorent le prix du savoir , & la liaison de toutes les différentes espèces de connoissances entre elles , d'en mépriser aucune partie. Je ne dis pas qu'elles soient toutes égales. La dignité , l'étendue , la difficulté des objets , mettent entre elles des différences pour le prix & le rang. Je dis seulement qu'il n'en est aucune qui ne mérite d'être estimée , & que celles qui paroissent les moindres demandent de l'application & des talens , & sont

même supérieures par une utilité plus universelle. L'Université est composée de Théologiens, de Juristes, de Médecins, de Philosophes, de Rhéteurs, d'Humanistes, & de Grammairiens. Les rangs sont réglés dans le corps, & ils doivent être conservés. Mais outre qu'il n'y a des uns aux autres aucune subordination de dépendance, toutes ces professions sont estimables, toutes sont belles & utiles, & celles que l'on regarde quelquefois comme inférieures sont nécessaires à leurs sœurs. C'est donc à tort que ceux qui traitent les sciences plus hautes, laissent échapper dans certaines occasions des marques de mépris pour leurs confrères, dévoués à des travaux d'un autre genre. La réfutation manuscrite de Duboullai, que j'ai citée plus d'une fois, est infectée de cet esprit. L'auteur veut à peine reconnoître les Rhéteurs & les Grammairiens pour membres de l'Université. Qu'arrive-t-il delà ? ^a Que ceux à qui l'on reproche la petitesse prétendue de l'objet dont ils s'occupent, reprochent aux autres la sécheresse &

^a *Ac tibi contra
Evenit, inquirant vitia ut tua rursus & illi. Hor.*

78 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
la barbarie. Evitons ces excès réci-
proques , & rendons à chaque par-
tie des belles connoissances ce qui lui
est dû.

La Grammaire est, suivant son idée
primitive , l'art de parler & d'écrire
correctement : & cet art est absolu-
ment nécessaire à quiconque veut par-
ler & écrire sur quelque matière que
ce puisse être. Aussi n'a-t-il pas été
dédaigné de ceux que nous nous fai-
sons gloire de regarder comme nos
pères & nos auteurs. Charlemagne
amena de Rome des Grammairiens
en France. On enseignoit la Gram-
maire dans l'Ecole Palatine , & Al-
cuin en a fait un traité. Ce goût étoit
universel , & parmi ceux qui ont écrit
de la Grammaire au tems où les étu-
des se renouvelèrent en France , on
compte les noms les plus illustres dans
la littérature , Smaragde abbé de S.
Mihel , Raban , Rathier évêque de
Vérone. Ce même goût se perpétua :
& en effet , puisque la Grammaire
est le fondement des Lettres , l'étude
n'en peut être négligée que dans le
cas où les Lettres elles-mêmes pé-
rissent. Elle a droit sur toutes les Eco-
les , avec cette différence que les pe-

*Hist. Un.
Par. T. I. p.
131.*

*Hist. Litt.
T. IV. p.
275. & VI.
174.*

tires s'y renferment & ne passent point au delà, aulieu que les grandes en l'embrassant y ajoutent les autres connoissances auxquelles celle-ci sert d'entrée. Elle s'enseignoit, comme je viens de le dire, dans l'Ecole Palatine, & elle a été pareillement enseignée dans l'Ecole de Paris, qui en est une émanation. Remi d'Auxerre donna l'exemple. Il étoit habile Grammairien, & il a écrit des commentaires sur Donat, sur Martianus Capella, & sur Priscien. On ne peut pas douter que ceux qui succédèrent à Remi n'aient marché sur ses traces. Nous voyons par les témoignages d'Abailard, de Jean de Salisburi, & de plusieurs autres, que la Grammaire étoit de leur tems fort cultivée à Paris : & le plus ancien statut que nous ayons, qui est de l'an 1215, ordonne que dans les Ecoles on lise les deux Prisciens, c'est-à-dire l'ouvrage même de Priscien, & l'abrégé qui en avoit été fait pour la commodité des commençans.

Au reste il ne faut pas considérer la Grammaire comme concentrée uniquement dans l'étude des règles du discours. De tout tems, même chez

T. VI. p.
119 & 120.

Hist. Vn.
par T. III.
p. 12.

80 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 les Grecs & les Romains , l'emploi
 des Grammairiens s'est étendu jusqu'à
 l'explication des poètes : ce qui , par
 une suite nécessaire , emporte l'atten-
 tion à former le goût des jeunes dis-
 ciples dans l'art de parler & d'écrire ,
 non seulement avec correction , mais
 avec clarté , précision , & élégance.
 La Grammaire ainsi entendue em-
 brasse tout ce que nous comprenons
 sous le nom d'Humanités : & de là
 vient que le nom de *Grammairien* étoit
 un titre d'honneur , que l'on donnoit
 par distinction à ceux dont on esti-
 moit singulièrement le savoir : il re-
 venoit à peu près à ce que nous ap-
 pellons aujourd'hui *homme de Lettres*.
 Nous avons le plan d'études qui se
 pratiquoit dans les Ecoles de Gram-
 maire au commencement du dou-
 zième siècle , tracé par une habile
 main. Jean de Salisburi nous expli-
 que en détail la méthode que suivoit
 Bernard de Chartres , illustre Gram-
 mairien , qui ne paroît pas avoir en-
 seigné à Paris , mais dont l'exemple ser-
 voit sans doute de règle à tous ceux
 qui se piquoient dans ce même genre
 de remplir dignement leurs devoirs.
 C'est ce que Jean de Salisburi atteste

Hist. Un.
 Par T. I. p.
 515 & 516.

DE PARIS , LIV. I. 81
en particulier de Guillaume de Conches & de Richard l'Evêque, ses maîtres de Grammaire.

Le morceau dont je parle est trop long pour être transcrit ici : mais il vaut la peine d'être lû en entier par nos Professeurs de Grammaire & d'Humanités , qui reconnoîtront avec satisfaction dans la pratique d'un maître si célèbre & si ancien , ce qu'ils pratiquent eux-mêmes tant de siècles après lui. Je me contenterai d'en rapporter en abrégé ce que j'y trouve de plus capable d'intéresser tous les amateurs des Lettres.

Bernard de Chartres expliquoit dans ses leçons les bons auteurs : & en les expliquant , il accoutumoit ses disciples à faire sur le texte qu'ils lisoient l'application de leurs règles. Il ne se renfermoit pas dans ce qui appartient proprement à la Grammaire. Il faisoit observer les tours oratoires , & les finesses de l'art de persuader. Il remarquoit la propriété des termes , & les expressions métaphoriques ; quel est le mérite de l'ordre & de la disposition des parties du sujet ; quelle attention il faut avoir

82 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

à toutes les convenances dans le choix des mots & des pensées ; quelle doit être la variété du style selon la différence des matières , tantôt simple , précis , ne disant que le nécessaire , tantôt plus abondant , & se donnant une carrière plus étendue. Enfin si dans le cours de la lecture il se présentait quelque trait qui se rapportât aux autres sciences , Bernard avoit soin de l'éclaircir , non pas en épuisant la matière , comme s'il l'eût traitée de dessein formé , mais en se proportionnant à la capacité de ses auditeurs.

Il cultivoit soigneusement leur mémoire , les obligeant de lui réciter les plus beaux morceaux des historiens , poètes , ou orateurs , qui leur avoient été expliqués : il leur faisoit rendre compte exactement de ce qu'ils avoient entendu , & le lendemain étoit toujours le disciple du jour précédent.

Il les exhortoit à lire eux-mêmes dans le particulier , mais avec choix , de manière qu'ils évitassent ce qui ne seroit bon qu'à repaître une vaine curiosité , & se contentassent d'envisager & d'étudier les grands modèles.

„^a Car , disoit-il d'après Quintilien ,
 „ rechercher tout ce qu'ont dit sur cha-
 „ que matière les plus misérables écri-
 „ vains , c'est ou misère & petitesse ,
 „ ou vanité ridicule ; c'est perdre un
 „ tems précieux , & accabler de fu-
 „ perfluités l'esprit & la mémoire , qui
 „ s'occuperbient plus utilement d'au-
 „ tres lectures. „

Il savoit qu'il ne suffisoit pas d'é-
 couter les préceptes , & d'étudier les
 exemples , si l'on ne s'accoutume à
 produire au dehors les richesses que
 l'on a assemblées dans le trésor de la
 mémoire , & si l'on ne réduit en pra-
 tique ce que l'on a appris en spécula-
 tion. Sur ce principe , il vouloit que
 ses écoliers composassent tous les jours
 en prose & en vers , & il établissoit
 entre eux des conférences , où ils s'in-
 terrogeoient & se répondoient mu-
 tuellement : exercice dont Jean de Sa-
 lisburi vante avec raison l'utilité, „^b Si
 „ pourtant , ajoute-t-il , la charité

^a Si quidem persequi
 quid quis unquam con-
 temptissimorum homi-
 num dixerit , aut nimis
 miseris , aut inanis jactan-
 tiaz est , & detinet arque
 obruit ingenia melius
 aliis vacatura. Quintil.

Inst. Græc. lib. I. c. 5.

^b Si tamen hanc sedu-
 licatem regit caritas , si
 in profectu Litterarum
 servatur humilitas. Non
 enim est ejusdem hominis
 Litteris & carnalibus vi-
 tiis inservire.

84 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

» gouverne cette ardente émulation ;
 » si en faisant des progrès dans les
 » Lettres on conserve l'humilité. Car
 » un même homme ne doit pas ser-
 » vir deux maîtres aussi différens que
 » les Lettres & les vices. »

*Mss. Un.
 Pat. T. II.
 p. 729.*

C'est à quoi veilloit diligemment Bernard de Chartres, qui étoit plein de Religion, & qui pensoit que la première & la principale clef de la science étoit l'humilité, à laquelle il donnoit pour compagne la pauvreté. Les matières sur lesquelles il exerçoit ses écoliers étoient toujours propres à édifier la foi & les mœurs : & chaque journée finissoit par la récitation de l'Oraison Dominicale, & par la prière pour les morts, qui étoit la grande dévotion de son tems.

On voit par l'exposé que je viens de faire de la méthode d'enseigner de Bernard de Chartres, que son Ecole étoit autant Ecole de Rhétorique que de Grammaire, ou du moins une excellente préparation à la Rhétorique. Tel est en effet l'office du Grammairien : il doit préparer les voies au Rhéteur. C'est une question s'il suffit, & si l'étude de la Rhétorique ne devoit pas être précédée de celle

de la Dialectique, & même de la Morale. Un ancien auteur cité par Duboullai le pensoit ainsi : & cette opinion ne manque pas encore aujourd'hui de partisans. L'usage a prévalu dans nos Ecoles de toute antiquité, comme il paroît par l'ordre dans lequel un^e vers connu de tout le monde exprime les sept arts libéraux.

*Hist. Uss.
Par. T. II.
p. 284.*

En prouvant l'antiquité de l'étude de la Grammaire parmi nous, j'ai prouvé celle de la Rhétorique, qui * marche volontiers du même pas : & je ne crois pas que quiconque admettra le premier article, veuille incidenter sur l'autre. Je pose donc pour constant, que les Grammairiens & les Rhéteurs datent de la même antiquité dans l'Université de Paris, & dans l'Ecole qui lui a servi de berceau, que les Philosophes & les Théologiens ; & qu'ils ont même l'avantage en ce point sur ceux qui professent le Droit & la Médecine.

J'ai promis en second lieu de donner

* *Lingua, tropus, ratio, numerus, tonus, angulus, astr.*

- * Je ne connois d'exception à cette règle, que le tems où la barbarie scholastique a entièrement dominé dans les études, c'est-à-dire les treizième & quatorzième siècles. J'aurai soin de faire remarquer cette éclipse singulière de la Rhétorique.

86 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Etude de la
Religion ,
renfermée
dans la scien-
ce de l'Ecri-
ture & des
Pères.

une idée de la manière dont nos anciens Théologiens , à compter depuis Alcuin , étudioient & traitoient dans leurs ouvrages les matières de Religion. La nécessité de mon sujet m'entraîne à parler de Théologie , quoique je ne sois point Théologien. Mais dans l'occasion présente , & dans toutes celles que je pourrai avoir de manier une nature d'objets qui demande du respect & des ménagemens , je prendrai deux précautions : l'une de ne me point trop étendre , & de me renfermer dans les bornes prescrites à un historien ; l'autre , de ne marcher que d'après des guides sûrs , & avec lesquels je ne craigne point de me tromper.

Voici de quelle manière s'exprime sur l'article dont il est ici question l'illustre Abbé Fleuri , qui , comme tout le monde fait , à une grande étendue de connoissances joignoit un judicieux esprit de remarque , & une droiture de sens admirable. » Quoi-
T. XIII.
» que les savans fussent rares , dit-il dans son troisième discours sur l'Histoire Ecclésiastique , » & les études » imparfaites , elles avoient cet avantage que l'objet en étoit bon. On

» étudioit les dogmes de la Religion
 » dans l'Ecriture & dans les Pères ,
 » & la discipline dans les canons. Il
 » y avoit peu de curiosité & d'inven-
 » tion , mais une haute estime des
 » anciens : on se bornoit à les étu-
 » dier , les copier , les compiler , les
 » abrégér. C'est ce que l'on voit dans
 » les écrits de Bède , de Raban , &
 » des Théologiens du moyen âge : ce
 » ne sont que des recueils des Pères
 » des six premiers siècles. » Ce témoi-
 gnage de M. l'Abbé Fleuri dit tout :
 & d'ailleurs chacun peut s'éclaircir du
 fait par ses yeux. Ainsi nos humbles
 & prudents Théologiens , soit qu'ils
 établissent les dogmes , ou combat-
 tissent les erreurs , donnoient peu à
 la raison humaine : leur doctrine se
 réduisoit aux autorités de l'Ecriture
 & des Pères. Leurs commentaires sur
 l'Ecriture n'étoient qu'un tissu des pas-
 sages des Pères sur les livres com-
 mentés. Cette méthode n'est pas pro-
 pre à flatter la vanité d'auteur : mais
 elle est bien édifiante & bien sûre ,
 si l'esprit humain savoit s'y borner.
 Le goût de la Philosophie , tel qu'il
 s'établit vers le milieu de l'onzième
 siècle , y apporta du changement.

88 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Philosophie.
Secte des No-
mineux, Dis-
crédit de la
Grammaire
& des Lettres
humaines.

Hist. Un.
Par. T. I. p.
349 & 615.

Dans les premiers tems la Philosophie (c'est le troisième article que je me suis proposé de traiter) ne comprenoit que l'étude de * la Dialectique, & des quatre principales parties des Mathématiques, savoir l'Arithmétique, la Musique, la Géométrie, & l'Astronomie. Ces derniers objets n'ont qu'un rapport indirect à l'étude de la Religion. Pour ce qui est de la Dialectique, on la traitoit avec sobriété & simplicité. Remi d'Auxerre expliquoit sur cette matière le livre des dix Catégories attribué à S. Augustin, & qui passoit alors pour un ouvrage légitime de ce Père. On étoit si plein de respect pour la Religion, que même dans les choses qui ne la regardent pas immédiatement, comme le choix des auteurs employés à l'instruction de la jeunesse, on préféreroit le chrétien au profane. C'est dans cet esprit qu'Alcuin blâmoit Singulièrement de faire lire Virgile à ses disciples. L'onzième siècle ne fut pas si scrupuleux, & il préféra sans difficulté la Dialectique d'Aristote à celle

* Je parle suivant l'usage moderne, qui fait de la Dialectique une partie de la Philosophie. L'ancienne Ecole l'en distinguoit.

que l'on croyoit être de S. Augustin.

Aristote dès longtems étoit connu ^{Hiß. Litt.}
en France. Mannon & Jean Erigène ^{T. IV. p. 246 & 252.}
au neuvième siècle en avoient com-
menté ou traduit quelques ouvrages.

Au dixième siècle son traité ^{περί Τ. VII. p. 653}
^{ἐρμηνείας}, c'est-à-dire, des signes in-

terprètes de nos pensées, & ses To-
piques, faisoient la matière des leçons
de quelques maîtres. Mais en général
il n'avoit pas une grande vogue, &
son nom ne brilloit pas. Dans l'on-

zième siècle il fit fortune. Le corps ^{T. VII. p.}

de ses écrits pénétra alors en France ^{11.}

par l'Espagne, où les Arabes en fai-

soient un cas singulier. Ils ne furent

pas moins bien accueillis dans nos

Écoles; & ils y portèrent un goût de

subtilités & d'analyse quintessenciée;

la manie de tout définir, de multi-

plier les divisions & les subdivisions,

dans lesquelles l'esprit perd de vûe son

objet à force de le réduire en parcelles;

enfin l'amour de la dispute, & l'art

d'échapper au vrai à la faveur de di-

stinctions frivoles. Je ne dis pas que

tous ces défauts soient dans Aristote:

mais on ne peut disconvenir qu'il ne

soit subtil, & par conséquent pro-

90 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
pre à opérer les mauvais effets que
j'ai marqués dans ceux qui le pren-
nent pour leur unique maître. C'est
ce qui paroît par la naissance de la
secte des Nominaux , qui est à peu
près de même date que l'étude &
le goût des ouvrages d'Aristote en
France.

Hist. Un.
Par. T. L. P.
443. Les Nominaux soutenoient qu'il n'y
avoit point de science des choses , mais
seulement des noms. Ceux qui pri-
rent le sentiment contraire , furent
appelés Réalistes , comme qui diroit
partisans des choses. L'opinion des
Nominaux a un premier aspect qui
révolte , & elle est effectivement dan-
gereuse , & destructive de toute vé-
rité. Mais il ne faut pourtant pas croire
qu'elle fût une absurdité palpable ,
qui ne pût prendre faveur que dans
un siècle grossier , & telle qu'il suffit
d'un peu de sens commun pour s'en
défendre. Elle étoit fondée sur une
difficulté qui a toujours exercé les Phi-
losophes , & qui toujours les exer-
cera : je veux dire sur les embarras
qui environnent la question de la na-
ture de nos idées. Voici de quelle ma-
nière procédoient les Nominaux.

Il n'y a point * de science, disoient-ils, des objets singuliers, dont l'existence n'est point nécessaire, & qui dans leurs modalités sont sujets à de perpétuels changemens. La science ne peut donc rouler que sur les idées universelles. Or ces idées universelles n'existent point. L'homme en général, le cercle en général, ne sont point dans la nature; mais seulement tel homme, tel cercle déterminé. Les noms seuls sont quelque chose d'universel & d'existant. C'est donc sur les noms seuls que la science peut avoir prise.

Ce système souffroit en premier lieu une exception qui y faisoit une brèche considérable. Dieu existe nécessairement & immuablement, & par conséquent il est objet de science. En second lieu, qui ne voit que nier

* Qui croiroit que cette doctrine se soit remontrée de nos jours, & ait pu plaire à un Philosophe du premier ordre ! M. de Fontenelles, dans des fragmens, qui véritablement n'ont paru qu'après sa mort, & qui peuvent être regardés comme contenant des pensées plutôt hasardées qu'arrêtées par l'auteur,

a enseigné que les idées universelles ne représentent rien, & que ce ne sont que des idées de mots. Les Journalistes de Trévoux (Nov. 1759) ont eu soin de relever & de réfuter cette erreur renouvelée des Nominaux, qui détruit le fondement de toutes nos connoissances.

94 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
cle. Elle eut pour père un certain Jean
surnommé le Sophiste : titre qui alors,
comme dans sa première origine chez
les Grecs , n'emportoit rien que d'hon-
orable. Jean est peu connu , & ce-
lui qui donna le plus de relief à la
secte des Nominaux fut Roscelin , na-
tif de Bretagne , & chanoine de Com-
piegne. Abailard s'y attacha , & la
transmit aux âges suivans.

Nous n'avons point de preuves que
Roscelin ait enseigné à Paris. Nous
sommes donc dispensés d'entrer dans
le détail de son histoire. Mais ce qui
convient au sujet que nous traitons
ici , c'est d'observer qu'il montra par
son exemple combien il est périlleux
d'introduire le raisonnement philo-
sophique dans les matières de Reli-
gion , à moins que l'on n'y joigne la
circonspection d'une foi humble &
soumise. Roscelin s'égara par rapport
au plus sublime de nos mystères. Il
avança que les trois personnes de la
sainte Trinité sont trois choses, comme
trois anges ou trois hommes , disant
que s'il n'en étoit pas ainsi , on ne
peut concevoir comment le Père &
le S. Esprit ne s'étoient pas incarnés
aussi bien que le Fils : d'où il conclut

que l'on pourroit dire trois Dieux , si l'usage permettoit cette expression. Son erreur fut condamnée : il l'abjura , mais de bouche seulement : il y revint , & il se fit encore d'autres affaires fâcheuses par un caractère inquiet & turbulent. Enfin néanmoins il paroît qu'il renonça de bonne foi à ses mauvais sentimens : & il passa tranquillement les dernières années de sa vie en Aquitaine dans la pratique des bonnes œuvres.

On sent assez que l'orgueil philosophique avoit influé dans les égaremens de Roscelin , comme il influa dans ceux de Bérenger son contemporain , homme intelligent & éclairé , mais qui ne sçut pas dompter la présomption du raisonnement humain , & qui étant tombé dans une erreur capitale sur le sacrement de l'Eucharistie , multiplia les rétractations & les rechûtes , & finit cependant , comme Roscelin , à ce que l'on assure , par une sincère pénitence. J'indique seulement ces faits , qui ne sont pas de mon sujet. Mais je dois observer que l'orgueil a toujours été regardé comme l'un des écueils des études philosophiques , & que ce n'est pas

Cic. de Or. sans raison que Cicéron qualifioit la
l. I. Philosophie d'altière & dédaigneuse :
Ista prapotens & gloriosa Philosophia.

De cette disposition, qui ne se trouve pas aſſûrément dans tous les Philoſophes , mais qui régnoit dans ceux de l'onzième & du douzième ſiècles , naquit le mépris de la partie des Lettres qui a pour objet la pureté , les graces , & les ornemens du diſcours. Remplis du mérite de leur Philoſophie , ils ne connoiſſoient rien d'eſtimable hors d'elle , & ils ne ſentoient pas qu'il n'y a que l'union & le concert des beaux arts & des études philoſophiques , qui puiſſe former des hommes accomplis ; parce que ſi la connoiſſance des choſes eſt néceſſaire aux gens de Lettres , afin que le diſcours ne ſoit pas vuide & deſtitué de ſolidité , d'un autre côté l'aménité des Lettres empêche l'étude des choſes de dégénérer en ſécherelle & en barbarie.

Hiſt. Un. Ce qu'il y a de bien ſingulier , c'eſt
Par. T. I. p. que quelques uns de ceux qui ſe fai-
512 & ſeqq. ſoient le plus valoir renfermoient toute la Philoſophie dans la Dialectique , qui n'eſt pourtant qu'un inſtrument pour parvenir aux autres ſciences ; & cette Dialectique même , ils l'amuſoient

soient à des questions, non seulement inutiles, mais puériles & ridicules. Ainsi on examinoit sérieusement & longuement, si un porc que l'on mène au marché pour le vendre est tenu par l'homme, ou par la corde qu'on lui a passée au cou; si celui qui a acheté la chappe entière, a acheté le capuce. Comme deux négations en Latin valent une affirmation, ils jouoient sur les négations tellement multipliées dans les phrases, que l'on n'y entendoit plus rien, & que pour constater le nombre de ces négations, & décider en conséquence si la proposition étoit affirmative ou négative, il falloit dans les disputes se servir de pois ou de perites fèves, par le moyen desquels on les comptoit. En comparaison de cette belle Dialectique, ils méprisoient tous les autres arts. Ils ne vouloient point surtout que l'on étudiât la Rhétorique, fondée sur ce solide raisonnement: que l'éloquence est un don de la nature, & que par conséquent les leçons que l'on en fait sont inutiles, & à ceux qui en ont reçu le talent, parce qu'ils deviendroient éloquentes sans elles, & à ceux qui ne l'ont point reçu, parce qu'avec elles

*Hist. Un.
P. R. II.
P. 143
1699.*

98. HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
ils n'acquerront point ce que la nature ne leur a pas donné. En conséquence ils proscrivoient la lecture des bons auteurs de l'antiquité.

Nous apprenons ces inepties d'une partie des Philosophes des onzième & douzième siècles par un témoin oculaire, Jean de Salisburi, qui vint étudier à Paris en l'année 1136. Cet écrivain, le plus poli & le plus judicieux de son siècle, traite ces misères comme elles le méritent. Il emploie & la dérision & l'indignation contre des rêveries, également méprisables & nuisibles à tout bon goût. Il ne nous fait pas connoître le chef de la secte qui les débitoit, & il le désigne seulement par le nom emprunté de Cornificius, faisant allusion à ce Cornificius, qui suivant l'auteur de l'ancienne vie de Virgile, se déclara l'ennemi & le censeur du plus grand des Poètes.

Au reste il ne faut pas croire que la secte de Cornificius & des Cornificiens fût seule en possession des Ecoles. Jean de Salisburi cite d'autres maîtres, qui s'en distinguoient entièrement, & dont il avoit pris lui-même les leçons. Mais néanmoins on ne peut douter qu'une

Philosophie sèche, quoique non pas livrée aux travers que je viens de marquer, n'ait prévalu dans Paris, n'y ait retardé le progrès des Lettres, & diminué la considération due à ceux qui les enseignoient. Et comme c'est dans les tems dont nous parlons que l'Ecole de Paris prit forme de Compagnie, c'est à cette source, si je ne me trompe, qu'il faut attribuer une petite inégalité qui subsiste encore aujourd'hui sur certains points entre les Grammairiens & les Rhéteurs d'une part, & de l'autre les Professeurs de Philosophie. La Philosophie dominoit seule : les Lettres étoient peu cultivées. De là il est arrivé, que l'Université de Paris, en ce qui regarde les Arts, n'étoit presque regardée que comme une Ecole de Philosophie : & suivant notre usage actuel, pour être reçu Maître es Arts il est nécessaire d'avoir fait son cours de Philosophie dans nos Ecoles Académiques, mais non ceux de Grammaire & de Rhétorique. Si Jean de Salisburi en eût été crû, les choses n'auroient pas pris cette tournure, & les sept Arts libéraux auroient marché du même pas.

Les Lettres n'éprouvèrent pas seu-

Théologie
scholastique.

les les influences d'un goût philosophique poussé trop loin : les études théologiques s'en ressentirent aussi , & c'est à ce goût que doit sa naissance la Théologie scholastique. Lorsque les esprits se furent aiguisés & subtilisés , on trouva trop simple & trop unie la méthode des Théologiens du moyen âge , qui ne connoissoient que les autorités de l'Ecriture & des Pères. On voulut raisonner , on fit un art de l'étude de la Religion : & de là , comme de toutes les inventions humaines , naquit un bien , naquit un mal. Car dans la Théologie scholastique il y a de l'un & de l'autre : & de même que l'admirer & l'étudier seule , c'est un excès ; c'en est un aussi de la blâmer universellement , & de mettre sur son compte l'abus que quelques uns en ont fait , & que d'autres plus sages ont scû éviter.

Les trois principaux caractères de la Théologie scholastique , si je ne me trompe , sont premièrement de réunir en un corps toutes les matières de la Religion , pour en faire un système général ; en second lieu de les traiter , non par l'autorité seule , mais en partie par le raisonnement ;

enfin d'y employer le style géométrique, & de procéder par voie d'argumentation, par axiomes, propositions à prouver, corollaires. Examinons les avantages & les inconvéniens de chacune de ces trois pratiques.

Les Pères & les anciens Théologiens n'ont point traité systématiquement les matières de la Religion. Ils en discutoient les différens articles suivant les occasions, soit pour répondre à une consultation, soit pour combattre une nouvelle erreur, soit pour quelque autre besoin. Mais puisque dans la science de la Religion, comme dans les sciences humaines, tout se tient, & qu'une partie des vérités révélées influe dans l'autre, ne peut-on pas dire qu'il n'y a rien que de bon & de louable en soi à en former un corps, où se manifeste la dépendance & la connéxité de toutes les parties entre elles ? C'est ce qu'exécuta, au moins en partie, Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, & ensuite archevêque de Tours, prélat recommandable par son esprit, par sa doctrine, & même par un goût de littérature, qui lui a fait produire des poésies dignes d'estime pour l'élégance

*Hist. Litt.
T. VII. p.
149.*

102 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
& l'aménité du style. Avant lui S. Anselme avoit commencé à discuter certaines matières théologiques , uniquement pour les éclaircir , & sans rapport à aucune conjoncture particulière. Hildebert voulut former un tout, & il donna ainsi l'exemple aux Théologiens qui le suivirent , de composer ce qu'ils appellèrent des *sommes* théologiques. On fait que le plus renommé de ces ouvrages est le livre des *Sentences* de Pierre Lombard , ainsi intitulé par son auteur , parce qu'il est une collection des sentences ou pensées des Pères sur chaque article. Ce livre eut un succès prodigieux : il fut adopté dans les Ecoles , & il servit de texte aux leçons & aux commentaires des Professeurs , en sorte que Pierre Lombard peut être regardé comme le père de la Théologie scolastique. Mais il est bien remarquable que ce chef de la nouvelle méthode de traiter la Théologie se rendit le disciple & l'écho des Pères, ainsi que les anciens Théologiens , mettant seulement plus d'ordre dans les matières, & y donnant une plus grande part au raisonnement.

Cette méthode systématique est sans

doute propre à instruire & à éclairer : mais elle a un inconvénient. En embrassant tout un grand & vaste sujet , & en le parcourant dans toute son étendue , il est bien aisé qu'il se présente des questions , qui paroissent nécessaires ou convenables pour compléter le système , & sur lesquelles cependant la Révélation n'apprend rien. Cette porte une fois ouverte à la curiosité donnera facilement entrée à d'autres discussions , qui sembleront naître des premières , & qui seront ou pèssilleuses, ou quelquefois puériles & peu décentes. C'est ce qui est arrivé à plusieurs Scholastiques. Ils ont abusé de ce qui étoit bon en soi.

Le second caractère que j'ai observé dans la Théologie scholastique, consiste à mêler jusqu'à un certain point le raisonnement humain à l'autorité. Cette pratique , pour être utile , a besoin d'être maniée avec une extrême circonspection. C'est pour l'avoir suivie inconsidérément , que Bérenger , Roscelin , Abailard , Gilbert de la Porrée , sont tombés en différentes erreurs. Pierre Lombard lui-même n'en est pas exempt.

Mais si on renferme cette même

104 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
pratique dans ses justes bornes, elle
peut souvent être avantageuse, & en
certains cas presque nécessaire. Tirer
des textes de l'Écriture & des Pé-
res, bien entendus, bien combinés,
des conséquences régulières & qui
y sont évidemment renfermées, c'est
profiter de la lumière que Dieu nous
présente. La raison, aidée de la Ré-
vélation, démontre les premiers princi-
pes de la Religion naturelle, l'existence
de Dieu, la distinction de l'ame &
du corps, les règles primitives des
mœurs. Pourquoi refuser le secours
que les lumières naturelles offrent ici
à la Religion? S. Anselme, l'un des
plus grands Métaphysiciens qui aient
jamais été, a travaillé dans ce plan,
& il en a été loué. Si l'on a affaire
à un adversaire, qui soit homme d'es-
prit, & instruit des sciences huma-
ines, & qui s'en serve pour accrédi-
ter des erreurs, n'est-ce pas une es-
pèce de nécessité, pour le convain-
cre lui-même, pour empêcher qu'il
ne séduise les autres, de le combat-
tre avec ses propres armes? Béren-
ger, Roscelin, étoient de ce caractère:
& les défenseurs de la Foi catholi-
que, tels que Lanfranc & Anselme,

ont raisonné sagement contre de téméraires raisonneurs. Distinguons donc encore ici l'abus d'avec la chose dont on abuse : & souvenons-nous que s'il est constant qu'en matière de Théologie la raison ne doit jamais servir de guide, elle peut cependant marcher utilement & avec confiance d'après l'autorité.

La méthode des Géomètres convient mieux à la matière qu'ils traitent, qu'à toute autre. Il n'est question pour eux que d'idées claires & distinctes, qui ne sont susceptibles ni de confusion ni d'erreur. Les conséquences sont liées nécessairement avec les principes, & elles deviennent elles-mêmes des principes féconds en conséquences de pareille nature. Aucune autre science n'a le même avantage, au moins dans toutes ses parties. Mais s'ensuit-il que la méthode des Géomètres ne soit applicable à aucune autre science ? C'est ce que je ne vois pas. Cette méthode est singulièrement favorable pour l'enseignement. Des élèves, pour qui tout est encore nouveau, ont besoin qu'on les mène par la main : & c'est le service que leur rend la forme syllogistique, & l'at-

rention à distinguer nommément la proposition d'avec sa preuve , & d'avec les objections que l'on peut y opposer. Si même il se glisse quelque erreur dans le raisonnement , cette erreur sera plus aisée à démêler par la manière de procéder sèche & précise dont il s'agit , que si elle se trouvoit revêtue des graces du discours , & soutenue du sentiment que l'éloquence fait y jeter. Ce n'est donc point sans raison que la méthode des Géomètres a été adoptée dans les Ecoles de Théologie & de Philosophie. Mais gardons-nous des inconvéniens , tels qu'une subtilité qui dégénère en pointillerie , & d'une barbarie de style , qui déshonore la dignité de la matière.

Cette barbarie après tout ne doit point être mise sur le compte de la Scholastique , qui par elle-même ne l'exige point. Premièrement les avertissemens , les préfaces , les expositions des différens sujets , les réflexions sur certaines questions importantes que l'on vient de traiter , tout cela est susceptible d'un style suivi , coulant , & même orné , si la matière le comporte. En second lieu , dans ce qui est pu-

rement scholastique il faut distinguer les mots & le tour de la phrase. Chaque art, chaque profession a ses termes propres. Le Christianisme en s'introduisant dans le monde, y a introduit des mots nouveaux : & Cicéron a été obligé d'en forger pour faire passer la Philosophie de la langue Grecque dans la sienne. Il ne doit y avoir nulle difficulté sur ce point. Mais en employant des mots nouveaux, & si l'on veut, barbares, on pouvoit conserver le tour de la phrase Latine : & si nos Scholastiques des onzième & douzième siècles ne l'ont pas fait, c'est à leur ignorance & à leur mauvais goût qu'il faut s'en prendre, & non à la nature de la méthode qu'ils ont suivie. Rien ne les empêchoit, en s'astreignant à l'argumentation syllogistique, de construire leurs phrases d'une manière conforme au génie de la langue qu'ils parloient. Mais trop entêtés, comme je l'ai dit, du mérite de leur genre, ils dédaignèrent toute autre étude : & , comme ils avoient pris l'ascendant, & s'étoient mis en possession de l'estime du public, ils réussirent même à décréditer les arts qui ont pour objet les

108 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
agréments & la politesse du style.

De tout ce que je viens de dire sur la Scholastique, il résulte, ce me semble, que cette méthode est bonne & utile en soi, & qu'il ne s'agit que de l'épurer des vices qu'y avoient mêlés ceux qui les premiers en ont fait usage. C'est à quoi ont travaillé efficacement nos Théologiens des derniers tems, depuis que le bon goût, renouvelé d'abord dans les Lettres, s'est communiqué & étendu aux autres Arts. Ainsi par exemple Abailard avoit établi la coutume de traiter toutes les matières problématiquement, le oui & le non, le pour & le contre : *Sic & non*. C'est un plan sujet à de grands inconvéniens, & qui peut habituer les esprits à regarder toutes choses d'un œil de Pyrrhonien, & à se jouer du vrai & du faux. Cet abus & plusieurs autres ne sont plus connus parmi ceux qui écrivent aujourd'hui sur la Théologie.

Un autre mauvais effet de la Scholastique a été de faire négliger l'étude des Pères. On s'imaginoit trouver tout dans ces sommes théologiques, & la paresse persuadoit qu'il étoit donc inutile de remonter aux

sources. Je voudrois pouvoir dire de cet oubli de l'antiquité, comme je l'ai dit des autres abus dont je viens de parler, que l'on s'en est corrigé aujourd'hui : & il est vrai que durant le cours des deux siècles qui ont précédé celui où nous vivons, le respect & le zèle pour les ouvrages des anciens Docteurs du Christianisme s'étoit réveillé, & que par les travaux de plusieurs doctes & pieux personnages, l'étude en est devenue plus facile que jamais. Maintenant ce goût se perd. Une Philosophie, non pas scholastique, mais plus altière & plus audacieuse que celle des Roscelins & des Abailards, enseigne à mépriser tout ce qu'ont respecté nos devanciers. Aidée de la paresse, elle s'efforce d'accréditer l'opinion la plus funeste aux progrès de la littérature en tout genre, qui est qu'avec de l'esprit on a tout ; & que c'est être dupe, que de chercher avec peine dans les pensées des autres, ce que l'on peut tout d'un coup trouver dans les siennes. Dieu veuille préserver la Religion & les Lettres de l'altération & de la barbarie dont nous menace une si folle présomption.

110 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

*Cinquième
discours sur
l'Hist. Eccl.
T. XIII.*

Il a fait cette grace , en ce qui regarde la doctrine de la foi & des mœurs , aux siècles sur les études desquels je viens de donner quelques observations. » J'admire , dit M. l'Abbé Fleuri , » que dans des tems si mal-
» heureux , & avec si peu de secours ,
» les Docteurs nous aient si fidèlement
» conservé le dépôt de la tradition
» quant à la doctrine. Je leur donne
» volontiers la louange qu'ils méritent , & remontant plus haut , je
» bénis autant que j'en suis capable ,
» celui qui suivant sa promesse n'a ja-
» mais cessé de soutenir son Eglise. »

Ainsi parle un auteur que l'on n'accusera pas d'avoir été trop favorable aux Scholastiques , mais qui ne connoît aucun excès : & c'est une consolation pour moi , dans le pénible travail que j'ai entrepris , de penser que l'Ecole dont j'écris l'histoire , n'a pas rendu de moindres services à la Religion qu'à la littérature. Je reprends le fil de ma narration , à l'endroit où je l'ai interrompu.

§. II.

NOUS avons prouvé la suite & la succession de l'Ecole de Paris , depuis l'époque où elle paroît prendre la place de l'Ecole Palatine , jusqu'au commencement du douzième siècle. Durant cet espace , qui est de deux cens ans , on l'a vû sublister dans des maîtres célèbres , qui ont formé d'illustres disciples. Mais il faut convenir que sa grande splendeur ne date que du commencement du douzième siècle. Jusques-là elle avoit eu des rivales , dont quelques unes peuvent même se glorifier d'avoir jetté dans ces anciens tems une plus grande lumière. Les Ecoles de Reims sous Gerbert , de Chartres sous Fulbert , de l'abbaye du Bec sous Lanfranc & sous Anselme , étoient plus fréquentées , & plus fécondes en grands hommes. Mais depuis le terme que nous marquons , l'Ecole de Paris a pris le dessus , & a même obscurci & éclipsé les autres , dont le sort étoit artaché à celui des maîtres qui les avoient fondées ou régies.

La grande célébrité de l'Ecole de Paris commence au douzième siècle sous Guillaume de Champeaux.

La splendeur de l'Ecole de Paris

112. HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

avoit des racines plus durables dans la gloire de la ville qui lui a prêté territoire , & qui , sous l'auguste maison des Capets , devenue incommutablement la capitale du royaume , & la résidence de nos Rois , a acquis le droit de rassembler dans ses murs tout ce qu'il y a de plus grand en chaque genre , & particulièrement dans les Lettres. L'Ecole de son côté a rendu à la ville une partie de l'éclat dont elle lui étoit redevable , & a contribué à l'aggrandissement de son enceinte & de sa renommée. C'est sous Guillaume de Champeaux que commence cette grande célébrité des études de Paris , qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Histoire de
Guillaume
de Cham-
peaux , & des
commence-
mens d'A-
bailard.

Hist. Un.
Par. T. II.
p. 3 & seqq.

Guillaume étoit natif de la petite ville de Champeaux en Brie , dont il porte le nom , suivant l'usage des tems où il vivoit. Il fut instruit , comme nous l'avons dit , par Manegolde : & il perfectionna ses connoissances en Théologie sous Anselme , qui enseignoit à Paris sur la fin de l'onzième siècle , qui tint ensuite l'Ecole de Laon avec un tel éclat , qu'il mérita d'être regardé^a comme la lumière de l'Eglise

^a Totius Franciæ , imo Latini orbis lumen.

Latine. Guillaume enseigna à Paris la Rhétorique, la Dialectique, & la Théologie, avec un succès non moins brillant, & un très grand concours d'auditeurs. Sa réputation lui attira un disciple célèbre, mais qui ne se piqua pas de reconnoissance envers son maître, & qui au contraire s'en rendit le fléau. C'est le trop fameux Abailard.

Pierre Abailard naquit vers l'an de J. C. 1080, dans le diocèse de Nantes à Palais ou Palet, d'où lui est venu le surnom de *Palatinus*. Né avec beaucoup d'esprit & peu de courage, il préféra sans difficulté à la profession militaire, que son père avoit exercée, & où entroient ses frères, les occupations moins périlleuses de l'étude : toute son avidité pour la gloire se tourna de ce côté, & il aima mieux, comme il le dit lui-même, s'enrôler sous les enseignes de Minerve, que sous celles de Mars.

Il se livra d'abord à la Dialectique, étude qui convenoit à un esprit subtil tel que le sien, & dont le goût dura en lui autant que sa vie. Son ardeur pour apprendre ne trouva pas une pâture suffisante dans sa province.

114 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Il voyagea , parcourut les différentes Ecoles où l'on enseignoit la Dialectique , & enfin il vint à Paris , où cette étude florissoit plus que partout ailleurs sous-Guillaume de Champeaux.

Il avoit dans l'esprit toutes les qualités propres à lui mériter l'attachement d'un maître habile & homme de bien : & réellement Guillaume le considéra d'abord , & l'aima. Mais bientôt la présomption du disciple devint à charge au Professeur. Abailard , qui avoit de l'avance , ne se contenta pas d'effacer ses compagnons d'étude : il s'attacha à fatiguer & à harceler son maître , & il lui proposoit sans cesse des difficultés , non pour s'éclaircir , mais pour le faire succomber dans la dispute. Ou il remporta sur lui la victoire , ou il crut la mériter : & dédaignant de prendre des leçons d'un homme auquel il s'imaginoit être supérieur , il eut l'ambition de devenir maître lui-même , & d'ouvrir une Ecole.

Il ne put , ou il n'osa entreprendre d'enseigner dans Paris , & il porta ses vûes sur Melan , ville alors considérable par la résidence qu'y faisoit quel-

quefois la Cour. Guillaume, qui le craignoit , le traversa dans ce dessein. Mais il étoit peu agréable à quelques seigneurs , auprès desquels son opposition à Abailard valut à celui-ci une recommandation. Abailard appuyé par eux l'emporta ; & s'étant établi une chaire à Melun , il y professa avec beaucoup d'éclat la Dialectique , & peu de tems après , pour se rapprocher de Paris , il se transporta à Corbeil. La vivacité avec laquelle il embrassoit le travail , altéra sa santé : & il fut obligé de faire un voyage en Bretagne pour reprendre l'air natal. Mais la passion pour la gloire des études le ramena bientôt à Paris , où il revint chercher son adversaire , qui durant cet intervalle avoit changé d'état & de demeure , & enseignoit à S. Victor.

Guillaume de Champeaux dans sa première position étoit archidiacre de l'Eglise de Paris , & il tenoit les Ecoles du cloître avec une grande célébrité. Les attaques redoublées que lui livra Abailard , le chagrinèrent , diminuèrent l'éclat de sa réputation & le nombre de ses auditeurs. Peut-être ces dégoûts contribuèrent-ils à le

116 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
détacher de sa place , & à lui inspirer le désir d'une sainte retraite. Car Dieu se fait quelquefois des motifs humains pour commencer à toucher ceux qu'il veut attirer à lui. Si ces considérations , qui sentent trop la chair & le sang , donnèrent à Guillaume les premières idées d'un changement d'état , nous devons croire qu'elles furent ensuite rectifiées & épurées par des sentimens plus chrétiens , & que ce fut la vûe d'aller à Dieu par une voie plus parfaite , qui l'engagea à quitter son archidiaconé & son école , pour prendre l'habit de chanoine régulier , & se renfermer dans la maison de S. Victor. La vertu dont il fit toujours profession nous autorise à juger ainsi , & ne nous permet pas d'écouter les discours de son ennemi , qui assure que bien des gens attribuoient à Guillaume l'intention de parvenir plus aisément , par un extérieur plus composé & plus édifiant , aux premières places ecclésiastiques : comme en effet il fut peu après nommé à l'évêché de Châlons. Nous entrerons plutôt dans les sentimens d'Hildebert évêque du Mans , qui instruit de sa retraite lui écrivit en

ces termes : » Votre conversion & *Hist. Un. par. T. II. p. 25.*
 » votre nouveau genre de vie me
 » comblent de joie , & j'en remercie
 » celui à la grace duquel vous êtes
 » redevable d'être enfin devenu Phi-
 » losophe. Car vous ne l'étiez pas vé-
 » ritablement, lorsque des connoissan-
 » ces philosophiques par vous accumu-
 » lées vous ne déduisiez pas la vraie
 » science, celle des mœurs. C'est main-
 » tenant que vous en tirez le fruit
 » & le suc , en y puisant la bonne
 » conduite. »

L'entrée de Guillaume de Cham- *Maison de S. Victor. p. 24.*
 peaux à S. Victor est l'époque , sinon
 de la naissance , du moins de la gloire
 de cette illustre maison. C'étoit une
 ancienne chapelle , dépendante ori-
 ginairement des moines de S. Victor
 de Marseille , & dans laquelle on
 avoit depuis introduit des chanoines
 réguliers de la congrégation de S. Ruf.
 Guillaume en s'y retirant l'an 1109
 y mena plusieurs de ses disciples ;
 il y ouvrit une Ecole, suivant le conseil
 du même Hildebert dont je viens de
 parler , & de quelques autres graves
 personnages , qui ne croyoient pas
 qu'il lui fût permis d'enfouir son ta-
 lent , & de refuser la communication

118 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 de ses lumières à ceux qui pouvoient
 en tirer du profit. L'Ecole de St. Victor,
 fondée par un maître fameux, prit
 de la célébrité en naissant : & telle
 est l'origine de la splendeur de cette
 maison , qui devint une pépinière
 de pieux & savans Théologiens.

Suite des dé-
 mêlés d'A-
 bailard & de
 Guillaume
 de Cham-
 peaux.

Hist. Un.
Par. T. II.
p. 9. 10. 25
et seq.

Guillaume ne jouit pas longtems
 de la tranquillité qu'il avoit cherchée
 dans sa retraite. Abailard avoit re-
 couvert sa santé , & étant revenu à
 Paris , il se remit sous la discipline
 de son ancien maître , pour appren-
 dre de lui , dit-il , la Rhétorique.
 Mais l'événement donne lieu de pen-
 ser , qu'il cherchoit plutôt l'occasion
 de lui livrer de nouveaux assauts.
 Laisant la Rhétorique , qui ne fournit
 pas matière à dispute , il l'attaqua sur
 la question des Universaux , par rap-
 port à laquelle Guillaume suivoit un
 sentiment , dont il ne voyoit pas sans
 doute les conséquences dangereuses ,
 mais qui a été qualifié avec raison
 par Bayle un Spinosisme non déve-
 loppé. Il prétendoit que la nature gé-
 nérique ou universelle existoit la même
 dans tous ses individus, qui par consé-
 quent ne différoient point entre eux
 par le fond de l'être , mais par la

simple diversité des accidens. Abailard soutenoit au contraire, & avec raison, que cette prétendue identité de nature dans les individus n'est qu'une ressemblance; que l'idée qui les représente est une, mais que les individus sont des êtres différens. Il avoit trop d'esprit & de talens pour ne pas faire valoir tous les avantages d'une thèse si solidement & si exactement vraie: & Guillaume eut assez de bonne foi pour reconnoître qu'il s'étoit trompé, & pour abandonner son opinion. Ce fut un triomphe complet pour Abailard, dont la réputation s'accrut infiniment par la défaite d'un tel adverfaire. Le successeur même de Guillaume dans l'Ecole du cloître, fut prêt de céder la chaire à Abailard, pour se ranger au nombre de ses auditeurs. Mais Abailard préféra une autre Ecole qui lui fut offerte, & où sous l'autorité de celui qui en avoit le titre, il enseigna la Philosophie avec un succès prodigieux. Malheureusement pour lui le titulaire de cette Ecole avoit mauvaise renommée du côté des mœurs. Guillaume le fit casser, & mit en sa place un de ses disciples, ennemi décidé d'Abailard.

qui moyennant ce changement fut obligé de retourner à Melun , & d'y rouvrir l'Ecole qu'il y avoit déjà tenue quelques années auparavant. Guillaume ayant éloigné son rival , voulut fermer la bouche à ceux qui l'accusoient de n'avoir point changé de conduite, en changeant d'état , & d'être dans sa prétendue retraite aussi dissipé & aussi répandu , que lorsqu'il vivoit ecclésiastique séculier. Il quitta donc la maison de S. Victor , & se retira avec ses confrères & ses disciples à une petite ferme plus éloignée de la ville.

Le calme paroissoit rétabli par la retraite des deux combattans. Mais Abailard avoit eu le dessous , & il ne trouvoit pas Melun un théâtre digne de lui. Son dépit & son ambition ne lui permirent pas de garder le repos. Dès qu'il vit Guillaume éloigné de Paris , il revint établir , dit-il , son camp sur le mont sainte Geneviève , pour ferrer de près l'émule qu'on lui avoit opposé : & Guillaume de son côté revint à S. Victor pour appuyer son ami.

La guerre recommença avec une nouvelle vivacité. Mais le Professeur
mis

mis en place par Guillaume n'étoit pas capable de soutenir le choc contre Abailard. Il succomba, s'avoua vaincu, quitta sa chaire, & alla ensevelir sa honte dans un monastère. Alors il fallut que Guillaume entrât en lice, & les combats furent continuels entre les deux chefs, & entre les disciples de l'un & de l'autre. Abailard en parle de façon à s'attribuer la victoire, quoiqu'il veuille bien se servir d'une expression plus modeste, & se faire à lui-même l'application du mot d'Ajaj dans Ovide : » Si vous me demandez quel fut le succès du combat, » je n'ai point été vaincu. » Il quitta pourtant le premier la partie. Des affaires domestiques furent pour lui une raison ou un prétexte de faire encore un voyage en Bretagne : & pendant son absence, c'est-à-dire en 1113, Guillaume de Champeaux devint évêque de Châlons. L'élévation de Guillaume à la prélature mit fin à la rivalité entre lui & Abailard. Ils n'eurent plus l'occasion de se heurter, & ils ne la cherchèrent point. Je serois fort porté à croire qu'au fond Abailard avoit de l'estime pour le mérite de Guillaume ; & que celui-ci,

222 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
parvenu à une première dignité dans
l'Eglise, étoit trop grave & trop ju-
diciaire pour ne pas éviter de se com-
mettre avec un jeune téméraire.

Observations
particulières.

Hist. Un.
Par. T. II.
p. 10 & 11.

J'observerai que dans le récit de
cette contestation se manifeste bien
clairement la multiplicité des Ecoles.
Nous en voyons trois exactement di-
stinguées, l'Ecole du cloître, * celle
de S. Victor, & celle de sainte Ge-
neviève. Elles n'étoient pas les seules.
Nous en avons citée une différente, qui
fut prête à Abailard par le maître
qui la tenoit. Dans la vie de Goswin
abbé d'Anchin, qui dans sa jeu-
nesse prit les leçons de Guillaume
de Champeaux, & combattit avec
zele contre Abailard, il est dit que
la Dialectique étoit enseignée à Paris
par un grand nombre de maîtres :
à quàm plurimis magistris : & nous en
pouvons nommer un très célèbre ; Jos-
selin, depuis évêque de Soissons.

Je ne vois rien qui donne lieu de
penser que ces Ecoles fussent corps

* Les maisons de S.
Victor & de sainte Ge-
neviève n'étoient point
alors comprises dans l'en-
ceinte de la ville. Mais
nous avons déjà observé
qu'il doit nous être per-

mis d'approprier à Paris
ce qui appartient à des
lieux voisins de la ville
dans les anciens tems, &
réunis avec elle dans les
tems postérieurs.

ensemble. On remarque bien quelques traces d'une discipline, un maître destitué pour cause de mauvaise réputation, Abailard enseignant sous l'autorité d'un Professeur titulaire. Mais ce ne sont là encore que de légères ébauches. L'ancienne liberté d'ouvrir Ecole étoit bien peu restreinte. Celle de S. Victor est érigée, celle de sainte Geneviève se renouvelle, sans aucune marque d'autorisation de la part de quelque puissance que ce soit.

L'Ecole de S. Victor, en perdant Guillaume de Champeaux, ne déchu^{Etat florissant de la maison de S. Victor.} point de sa célébrité & de sa splendeur. Le régime de la maison prit^{Hist. Vn. par. T. II.} forme & consistance. Il paroît que p. 17.

Guillaume en avoit été le supérieur sans aucun titre distingué. Gilduin, son successeur dans la supériorité, acquit le titre d'abbé de S. Victor. La maison s'accrut en édifices & en revenus sous la protection de Louis le Gros : & elle devint de plus en plus florissante par la régularité de la discipline, & par les études de Théologie.

Guillaume de Champeaux, le plus^{Suite de l'histoire d'Abailard.} habile maître de Paris, ayant cessé d'y enseigner, Abailard se proposa de p. 40.

124 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 le remplacer , & il partit de la Bre-
 tagne dans ce dessein. Il ne craignoit
 plus aucun rival en Philosophie , mais
 la science de la Théologie lui man-
 quoit. Pour l'acquérir , il alla à Laon
 prendre les leçons d'Anselme , qui
 passoit pour le plus grand Théologien
 de toute l'Eglise. C'est ici que ce jeune
 présomptueux montra , plus qu'il n'a-
 voit encore fait , son vice dominant.
 Il est incroyable avec quel mépris
 il parle d'un maître universellement
 estimé. » C'étoit plutôt , dit-il , un
 » long usage , que le talent , qui avoit
 » fait un nom à ce vieillard. Si vous
 » veniez le consulter sur quelque diffi-
 » culté qui vous rendît incertain , vous
 » vous en retourniez plus incertain
 » qu'auparavant. A l'entendre débiter
 » des leçons préparées , il paroissoit
 » merveilleux : devant ceux qui l'inter-
 » rogeoient il n'étoit plus rien. On ne
 » trouvoit en lui qu'une grande abon-
 » dance de belles paroles , mais vui-
 » des de sens & de raison. C'étoit un
 » feu qui ne donnoit que de la fumée :
 » c'étoit un arbre garni de feuilles sans
 » aucun fruit. »

Hist. Litt.
de la Fr. T.
Vol. I, p. 29-
92.

On ne peut contenir son indigna-
 tion, en voyant traiter ainsi un homme

qui, pendant quarante ans qu'il professa la Théologie, fut regardé, ainsi que je l'ai dit, comme la lumière & l'oracle de l'Eglise Latine; que l'on appelloit le Docteur des Docteurs, & à l'Ecole duquel se formèrent de grands Théologiens, de savans & pieux Prélats, qui illustrèrent non seulement la France, mais l'Angleterre, l'Allemagne & l'Italie. Ce qui résulte de la description maligne d'Abailard, c'est qu'Anselme ne se piquoit pas de subtilité, qu'il avoit besoin de se préparer pour répondre aux questions qu'on lui propoisoit, & qu'il savoit être arrêté par des difficultés réelles, qu'un esprit décisif & hardi auroit tranchées. Abailard eût mieux fait d'imiter cette sage circonspection, que de la tourner en ridicule.

C'est de quoi il étoit bien éloigné. *Hist. Un.*
 Dès qu'il eut pris quelques leçons de *Par. T. II.*
 ce vénérable Docteur, il commença *p. 41-43.*
 à s'en dégoûter, il cessa de fréquenter assidument l'Ecole, il témoigna ouvertement son mépris pour un maître considéré & respecté: & par là il indisposa contre lui, & ses disciples, & Anselme lui-même. Il fit

plus : il s'érigea de son autorité en Docteur , & pour son coup d'essai il entreprit , par une espèce de défi , l'explication de la prophétie d'Ezéchiél. On eut beau lui représenter que novice comme il étoit dans l'étude de l'Ecriture , & de la science de la Religion , il ne pouvoit manquer d'échouer. Il répondit que sa manière n'étoit pas d'attendre la lenteur de l'usage pour faire des progrès , & que l'esprit suffisoit. En effet il remplit l'engagement qu'il avoit contracté , & à l'aide d'un commentaire il entama l'interprétation d'Ezéchiél ; & donna , suivant l'usage du tems , une glose sur le texte. Comme il avoit beaucoup d'esprit , une éloquence naturelle , & cultivée par l'exercice , & toutes les graces extérieures ; ces qualités brillantes couvrirent en lui le défaut de savoir. Ses leçons s'accréditèrent ; il y eut grand empressement à venir les prendre. Anselme fut piqué de ce vol ambitieux , & se trouvant aiguillonné encore par deux de ses disciples , Albéric de Reims & Lotulfe de Novare , qui tenoient le premier rang dans l'Ecole de leur maître , & qui par là étoient plus sus-

cepribles de jalousie contre un nouveau venu qui les effaçoit, il interdit à Abailard d'enseigner sur son territoire, alléguant qu'il craignoit qu'on ne lui imputât les erreurs qui pourroient échapper à l'impéritie du téméraire interprète. Abailard traite cette difficulté qu'on lui opposoit de chicane, qui n'avoit jamais été faite à personne. Il fallut pourtant qu'il obéît. Il se retira de Laon après un séjour de peu de durée, plein de sa gloire, & bien content de lui-même, ne prévoyant pas que les ennemis qu'il s'étoit attirés par ses manières insolentes le retrouveroient dans la suite.

Il vint à Paris, où il étoit bien connu, & tout en arrivant il obtint la chaire du cloître, qu'il ambitionnoit depuis longtems, & il y enseigna en même tems la Théologie & la Philosophie. Il réussit au gré de ses vœux, & pendant un tems considérable il eut lieu de s'applaudir, & de la gloire qu'il s'acquéroit, & des émolumens de ses leçons, qui lui faisoient une fortune. On accouroit de toutes parts pour l'entendre. Il lui venoit des disciples de *Hist. Un. par. T. II. p. 51.* toutes les provinces de la France, de Rome, d'Angleterre, d'Allemagne.

Il se livra tout entier à la joie d'une prospérité si complète. Sa vanité satisfaite lui persuadoit qu'il étoit le seul Philosophe qui fût au monde. Plus de concurrent qui l'inquiétât : aucun nuage , aucun trouble qui lui fût suscité du dehors. Une passion qui a causé mille désordres , vint changer sa félicité en un abîme de malheurs. Il n'est personne qui ne sache l'histoire de ses amours & de son mariage avec Héloïse , & de la vengeance cruelle qu'exerça sur lui la parenté de cette jeune personne. Je ne dois point entrer dans ces détails , qui seroient ici déplacés : & il me suffit de dire qu'humilié à l'excès , désespéré , confus , Abailard n'eut de ressource que l'état monachal. Il se fit religieux Bénédictin à S. Denys , & obligea Héloïse , qu'il avoit épousée , de prendre le voile à Argenteuil. Elle fit ce sacrifice uniquement par obéissance pour un mari qu'elle adoroit malgré tous ses malheurs. C'est ce qu'elle protesta elle-même au moment qu'elle alloit recevoir le voile des mains de l'évêque de Paris. Comme elle étoit extrêmement lettrée , elle se rappella alors & prononça les vers

Hist. Un.

Par. T. II.

p. 47 & 49.

que Cornélie dans Lucain adresse à Pompée fugitif après la bataille de Pharsale : » ^a O illustre époux , qui
 » méritiez une alliance plus heureuse
 » que la mienne ! Faut-il que la for-
 » tune ait eu tant de pouvoir sur une
 » tête si précieuse ! Pourquoi , haïe
 » du ciel comme je le suis, vous ai-je
 » épousé , si je devois vous rendre
 » malheureux ? Vengez-vous aujour-
 » dhui : ou plutôt je prens sur moi
 » le soin de vous venger. » C'étoient là
 d'étranges dispositions pour embrasser
 la profession religieuse. Elles seroient
 inexcusables quand elles n'auroient été
 que passagères. Mais elles durèrent
 longtems.

Ce fut en 1117 que ces deux mal-
 heureux époux prirent l'habit monasti-
 que. Abailard pouvoit avoir alors 36
 à 37 ans. Tout le reste de sa vie ne
 fut qu'un tissu d'infortunes. Il s'étoit
 flatté de trouver un asyle dans le cloî-
 tre. Mais il y portoit un esprit in-
 quiet, avide de gloire, pensant d'a-
 près lui-même jusques dans les ma-

^a O maxime conjux !
 O thalamis indigne meis ! Hoc juris habebat
 In tantum fortuna caput ! Cur impia nupsit ,
 Si miserum factura fui ? Nunc accipe poenas ,
 Sed quas sponte luam. *Lucan. Phars. VIII. 95.*

tières où la raison doit plier sous le joug de l'autorité. Avec un tel caractère il ne pouvoit espérer que le sort qu'il eut, beaucoup d'ennemis, beaucoup de traverses.

Il commença à se rendre insupportable aux moines ses confrères, & à l'abbé son supérieur, en se portant pour censeur de leur conduite. Il est vrai que selon lui ils donnoient grande prise à la censure par une vie très dérangée, dans laquelle l'abbé se distinguoit au dessus de tous les autres, regardant comme un privilège de sa place la licence de se livrer à de plus grands excès. Mais d'abord, après ce qu'Abailard avoit fait lui-même, le personnage de réformateur lui convenoit bien peu : & d'ailleurs Duboullai observe qu'il est le seul qui peigne ce monastère sous de si odieuses couleurs, & qu'Adam, qui en étoit alors abbé, est loué en plus d'un endroit par Suger son successeur, & s'est rendu recommandable par des aumônes abondantes dans des tems de calamité.

Cependant Abailard avoit laissé à Paris une si grande réputation de ses talens, que l'ardeur des étudiants lui donna à peine le tems de se bien

guérir de sa plaie. Ils vinrent en foule le prier de reprendre ses leçons : ils demandèrent cette permission pour lui à l'abbé avec les plus grandes instances : & l'abbé y consentit d'autant plus aisément , que c'étoit une occasion pour lui de se défaire d'un moine turbulent & ennemi de la paix. Car on ne permit pas à Abailard d'enseigner dans le monastère : on lui donna pour tenir son Ecole un * hospice qui en dépendoit , mais qui en étoit séparé. Là il commença ses leçons avec un tel concours d'auditeurs , que les maisons d'alentour ne suffisoient pas pour leur logement , ni le pays pour leur subsistance. Il enseignoit en même tems les sciences humaines & la Théologie ; mais , à ce qu'il assûre , avec cette attention bien convenable à un religieux , de faire envisager les premières comme la voie , & l'autre comme le terme. Les connoissances de belles Lettres & de Philosophie étoient , selon qu'il s'exprime ,

* Les auteurs de l'Histoire Littéraire de la France, T. XII. p. 84. disent que c'est à S. Ayoul de Provins qu'Abailard fut envoyé tenir son Ecole. Ils ne le di-

sent pas sans fondement. Néanmoins, comme il reste de la difficulté, je m'en suis tenu à l'expression vague du texte original, *ad cellam quamdam*.

une amorce entre ses mains pour mener ses disciples à l'étude des choses divines. Rien n'eût été mieux, s'il eût ajouté la précaution de ne point traiter les choses divines d'une manière trop humaine. Mais il avoue lui-même qu'il avoit plus de réputation comme Rhéteur & comme Philosophe, que comme Théologien; & quand il ne l'avoueroit pas, les faits parlent, & la suite de sa vie & de ses études prouve qu'il en devoit être ainsi. Il aimoit la gloire, & il ne se piquoit point de marcher par les routes battues : la nouveauté avoit pour lui des charmes. Il introduisit donc les subtilités de la Dialectique, qui étoient son goût & son talent, dans l'explication des mystères de notre Foi. Par une méthode si hasardeuse il avança des erreurs, ou du moins des propositions justement suspectes : & il excita contre lui une tempête violente, dont il ne put se tirer que par une soumission au moins extérieure.

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 66 & seqq.* Albéric & Lotulfe, fidèles disciples d'Anselme de Laon, & anciens rivaux d'Abailard, professôient la Théologie à Reims, en même tems que celui-ci l'enseignoit dans la maison

que l'abbé de S. Denys lui avoit assignée. Ils étoient tous deux gens de mérite, mais ils n'avoient pas à beaucoup près le brillant d'Abailard, qui prétend que leurs Ecoles étoient désertes en comparaison de la sienne. Il assûre que c'est par jalousie de ne pas réussir aussibien que lui, qu'ils s'acharnèrent à le persécuter; que leurs maîtres, Anselme de Laon & Guillaume de Champeaux, étant morts, ils avoient l'ambition de les remplacer, & de régner comme eux dans les Ecoles, & qu'ils regardoient de mauvais œil un émule qui leur enlevait la gloire du premier rang. Mais dans une bonne cause poursuivie par des gens de bien, ne cherchons point de mauvais motifs: & puisqu'il est constant que la témérité d'Abailard étoit répréhensible, pensons qu'Albéric & Lotulfe se portoient par un vrai zèle à la réprimer *.

* Ma façon de juger ici pourra paroître à quelques uns marquer de la simplicité. Je n'en rougis point. Mais je ne suis pas fâché de citer aux amateurs d'une censure maligne & hardie le sentiment d'un écrivain, qui

ne passera jamais pour scrupuleux, & qui pensoit par rapport aux grands hommes de l'antiquité comme je pense sur ceux qui se sont distingués, quoiqu'avec moins d'éclat, dans l'ordre de la science & de la vertu.

134 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Il avoit composé pour ses disciples un traité sur la Trinité, au sujet duquel voici deux faits prouvés : l'un, qu'il se glorifioit de voir clair dans le mystère ineffable qu'il expliquoit, & de le rendre pleinement accessible à la raison ; l'autre, qu'il attribuoit la toute-puissance au Père à un meil-

Montagne, l. I. c. 36, s'exprime ainsi : « Je vois
« la plupart des esprits
« de mon temps faire les
« ingénieux à obscurcir
« la gloire des belles &
« généreuses actions an-
« ciennes, leur donnant
« quelque interprétation
« vile, & leur controu-
« vant des occasions &
« des causes vaines. Gran-
« de subtilité ! Qu'on me
« donne l'action la plus
« excellente & pure :
« je m'en gais y fournir
« vraisemblablement cin-
« quante vicieuses inten-
« tions. Dieu sçait, à qui
« les veut estendre, quel-
« le diversité d'images ne
« souffre notre interne
« volonté. Ils ne sont pas
« tant malicieusement,
« que lourdement & gros-
« sièrement, les ingé-
« nieux avec leur médi-
« sance. La même peine
« qu'on prend à détracter
« de ces grands noms, &
« la même licence, je la
« prendrois volontiers à

leur prêter quelque
« tour d'épaulement pour les
« hausser. Ces rares figu-
« res, & triées pour l'e-
« xemple du monde par
« le consentement des sa-
« ges, je ne feindrois pas
« de les recharger d'hon-
« neur, autant que mon
« invention pourroit en
« interprétation & favo-
« rable circonstance. . . .
« Ce que ceux-ci font au
« contraire, ils le font ou
« par malice, ou par le
« vice de ramener leur
« créance à leur portée,
« ou, comme je pense
« plutôt, pour n'avoir
« pas la veue assez forte &
« assez nette, ni dressée à
« concevoir la splendeur
« de la vertu en sa pureté
« naïve. Ces maximes
« pleines d'humanité & de
« sagesse auront encore
« mieux leur application à
« l'égard de S. Bernard,
« qui a été fort critiqué
« pour la guerre que nous
« lui verrons faire à Abai-
« lard.

leur titre qu'au Fils & au S. Esprit, & mettoit de la différence dans ce qui n'en souffre aucune. Il employoit encore une comparaison louche, & disoit : De même que la majeure, la mineure, & la conclusion, ne sont qu'un seul syllogisme, ainsi le Père, le Verbe, & l'Esprit, ne sont qu'une seule essence. On sent assez que tout cela n'est guères orthodoxe. Albéric & Lotulfe s'en scandalisoient avec raison : & de plus ils attaquoient Abailard sur le droit qu'il se donnoit de tenir Ecole, & ils lui reprochoient d'enseigner sans maître : c'est l'expression littérale, *sine magistro* : expression, qui a été interprétée diversement, & qui a besoin d'être expliquée.

Elle s'explique, ce me semble, fort naturellement par l'usage des siècles postérieurs. On ne connoissoit point encore du tems d'Abailard les titres de Docteur & de Bachelier, mais la chose existoit quant à l'essentiel. Lorsque la discipline de l'Université de Paris fut parfaitement établie, il fallut d'abord prendre pendant un certain tems les leçons d'un maître pour devenir Bachelier ; & le Bachelier, s'il vouloit obtenir la *Licence*,

ou permission d'enseigner, devoit faire lui-même un ou plusieurs cours de leçons publiques, sous la présidence & la direction d'un Docteur. Cet ordre, fondé sur le bon sens, s'observoit dès le tems d'Abailard, qui n'y avoit pas satisfait. Il n'avoit jamais eu d'autre maître de Théologie qu'Anselme de Laon, dont il n'étoit demeuré disciple que bien peu de tems, & sous lequel s'étant ingéré de faire des leçons il avoit reçu défense de les continuer. Abailard étoit donc dans le cas, suivant la pratique établie en son tems, d'avoir un maître qui le présidât & le dirigeât dans ses leçons : & il y avoit lieu de lui reprocher qu'il enseignoit *sans maître*, pendant qu'il auroit dû en avoir un au dessus de lui, & n'enseigner qu'en second. Au reste il est bon d'observer, que ce moyen ne fut employé que subsidiairement par les accusateurs d'Abailard ; & , s'il eût été seul, on peut croire qu'il seroit demeuré sans effet. Il est très vraisemblable que le cours des études alors étoit plutôt réglé par un usage traditionnel, que par une loi dans les formes.

L'objet essentiel de l'affaire d'Abailard fut ce qui intéressoit la pureté du

dogme : & ses adversaires , Albéric & Lotulfe , firent entrer dans leurs vûes Raoul surnommé le Verd , archevêque de Reims , lié anciennement avec S. Bruno , & qui n'étant encore que prévôt de la même Eglise , avoit formé avec ce pieux & savant ami la résolution de se retirer du monde. Il changea d'avis , & n'exécuta point son dessein. Mais on conçoit qu'un prélat qui a un pareil trait dans sa vie , doit être présumé homme de bien.

Cet archevêque demanda donc à Conon , qui étoit légat du S. Siège en France , & indiqua avec lui un concile à Soissons , où Abailard fut obligé de comparoître , & d'y apporter son traité de la Trinité. Il dit qu'en arrivant il pensa être lapidé par le peuple , auprès duquel on l'avoit décrié comme un hérétique. Cependant l'émeute se calma , & il présenta son écrit au légat , le soumettant à la censure du concile , & promettant d'y corriger ce qu'il pourroit avoir avancé de contraire à la Foi.

Il se mettoit en règle : mais , si l'on s'en tient à son récit , la conduite du légat & du concile ne fut pas fort

138 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
régulière. L'archevêque Raoul & les
deux dénonciateurs furent les seuls
examineurs de son livre , & sans
rendre compte de ce qu'ils y trou-
voient de répréhensible , ils en extor-
quèrent par brigue & par cabale une
condamnation. En vain Geoffroi évê-
que de Chartres , prélat d'un très grand
mérite , représenta que l'accusé devoit
être interrogé & entendu avant que
l'on prononçât un jugement. En vain ,
sur le refus que firent les adversaires
d'entrer en dispute contre un sophiste
dont le talent étoit d'éblouir par de
belles paroles , le même Geoffroi in-
sista pour renvoyer l'affaire à un autre
concile qui se tiendrait à S. Denys.
Albéric & Lotulfe prétendirent que
pour condamner Abailard , il suffisoit
qu'il eût enseigné sans être autorisé
par l'Eglise : & Raoul ne voulut point
entendre parler d'un concile qui ne
s'assembleroit point dans l'étendue de
sa province. L'infortuné Abailard fut
mandé , & obligé de jeter son livre
au feu de sa propre main : on lui fit
réciter pour profession de Foi le sym-
bole attribué à S. Athanase , ce qu'il
n'exécuta qu'avec beaucoup de peine ,
& au milieu des soupirs & des sanglots

qui lui coupoient la voix : après quoi on l'enferma comme prisonnier dans l'abbaye de S. Médard de Soissons.

Si l'on doit croire que les choses se soient ainsi passées , on ne peut douter que toutes les loix divines & humaines n'aient été violées dans la condamnation d'Abailard. Mais il ne feroit pas raisonnable de s'en rapporter à la bonne foi de la partie intéressée ; & d'ailleurs la violence n'étoit point nécessaire où le fond de la cause étoit mauvais. Il ne disconvient point lui-même que l'on trouvoit dans son écrit cette proposition , *Le seul Dieu le Père est tout-puissant* ; proposition qui entendue comme exclusive par rapport au Fils & au S. Esprit , est une hérésie manifeste. Si l'on veut se donner la peine de lire la lettre que Gau-^{Hist. Un.}
tier de Mortagne , écrivain très-ju-^{Par. T. II.}
^{p. 69-72.}
diciaux , & dans lequel ne paroît pas l'ombre de prévention ni de fiel , adressa à Abailard lui-même sur son traité de la Trinité , on se convaincra que l'auteur de ce traité , en parlant d'une manière si haute, substituoit souvent la raison humaine à l'autorité de la Révélation.

Il me paroît donc prouvé incon-

140 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
testablement qu'Abailard fut justement
condamné : & s'il y eut de la précipitation dans le jugement, peut-être craignoit-on le crédit de ses protecteurs : car Abailard avoit de grands amis. Un zèle pieux & ardent peut avoir persuadé à ses adversaires que le mérite de la cause les dispensoit d'observer exactement les formes ; & ils ne pensèrent point assez que * condamner un coupable sans l'entendre, c'est lui donner l'air & la faveur d'un innocent opprimé. D'un autre côté il est plus que vraisemblable qu'Abailard dans son récit avoit chargé les choses au désavantage des promoteurs de sa condamnation. En réunissant ces différens points de vûe, on se formera, je croi, une idée aussi juste qu'il soit possible de tout cet événement.

Le légat n'avoit pas été extrêmement contraire à Abailard. Il ne le tint que fort peu de tems à S. Médard, & il le renvoya bientôt à son monastère de S. Denys. Si ce séjour ne lui convenoit pas, c'étoit sa faute d'avoir indisposé ses confrères contre lui par une conduite imprudente.

* Inauditi atque indefensi tanquam innocentes perierant. Tac. Hist. 2). 6.

Ce légat dont il avoit si peu d'occasion de se plaindre , est pourtant traité par lui avec le dernier mépris , & taxé d'une ignorance grossière. Abailard raconte que comme on lui reprochoit dans le concile d'avoir osé soutenir que le seul Dieu le Père étoit tout-puissant , le légat se récria qu'il étoit surprenant qu'un homme habile fût tombé dans cette erreur , vû que les enfans mêmes savoient qu'il y a trois tout-puissans. La bévûe fut relevée sur le champ par quelqu'un de l'assistance , qui cita , en élevant la voix, les paroles du symbole de S. Athanase : » Il n'y a point trois tout-puissans , mais un seul tout-puissant , » Le fait est très singulier : & je le donne tel que je le trouve , sans vouloir ni l'affirmer ni le nier.

Abailard ne put pas demeurer un an à S. Denys sans s'y attirer une nouvelle affaire. Il savoit , comme il le dit lui-même , qu'il étoit malvoulu des moines. Ainsi la prudence lui dictoit d'éviter tout ce qui pouvoit leur déplaire. Cependant il s'avisa de jeter du doute sur une opinion chérie dans le monastère , & qui étoit regardée comme en faisant la gloire.

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 85.*

S'appuyant sur un passage du vénérable Bède , il osa contester la venue de S. Denys l'Aréopagite en Gaule : & comme on lui opposoit l'autorité d'Hilduin , abbé de S. Denys sous Louis le Débonnaire , qui a prétendu prouver dans un ouvrage exprès que S. Denys l'Aréopagite est le même que S. Denys de Paris , Abailard répondit que le témoignage de Bède lui paroissoit préférable. Aujourd'hui , & depuis plus d'un siècle , la chose ne souffre aucune difficulté. Il n'est personne qui ne sache que S. Denys qui a prêché la Foi à Paris, n'y est venu que vers le milieu du troisième siècle , & par conséquent ne peut être le même que l'Aréopagite converti par S. Paul. Mais alors l'opinion contraire étoit dominante , ou plutôt la seule reçue. La proposition d'Abailard fut jugée un blasphème , & les moines devant qui il l'avoit avancée , coururent en porter leurs plaintes à l'abbé. Celui-ci n'en fut pas moins indigné : il menaça Abailard de lui en faire un crime d'Etat , & de le déférer à la Cour , comme diminuant la splendeur de la couronne de France , qui se glorifioit d'avoir

un disciple de S. Paul pour patron : & en attendant il le fit garder à vûe. Abailard craignit avec raison les suites de cette menace : il se sauva furtivement de S. Denys ; & comme il favoit que Thibaut comte de Champagne avoit de la bonté pour lui , il se retira sur les terres de ce prince , dans le monastère de S. Ayoul à Provins. L'abbé Adam l'y poursuivit : il lui déclara qu'il l'excommunieroit s'il ne revenoit à son monastère : il défendit au prieur de S. Ayoul de donner asyle à un moine fugitif : & en même tems il exigea du coupable une rétractation. J'ai dit dès le commencement que ce Philosophe , le plus bel esprit de son siècle , n'avoit pas de courage. On en a vû la preuve dans les larmes qu'il répandit au concile de Soissons. Il montra encore sa lâcheté dans l'occasion dont il s'agit , & il écrivit une longue lettre adressée à l'abbé Adam & à ses moines ; pour abjurer le sentiment de Béde , & embrasser celui d'Hilduin. Il y a lieu de croire que cette rétractation commença à calmer un peu la colère de l'abbé. L'affaire tourna en négociation. Abailard demandoit qu'il lui fût

permis de vivre en moine partout ailleurs qu'à S. Denys. Adam mourut avant que le traité fût conclu. Suger son successeur , auprès duquel Abailard renouvela ses instances , ne se rendit pas facilement. Il avoit peine à dépouiller son monastère de l'honneur de compter au nombre de ses sup pôts un homme d'une si grande célébrité. Il fallut que les plus grands seigneurs du royaume interposassent leurs sollicitations. Enfin Suger consentit qu'Abailard allât vivre dans une solitude , mais sous la condition expresse qu'il ne s'enrôleroit dans aucune autre abbaye.

Abailard ne fait dire du bien de personne. Il attribue aux seigneurs du conseil du Roi qui le protégèrent un motif bien étrange. Selon lui , ils pensoient que le Roi tiendrait cette grande abbaye plus soumise à ses volontés , & en tireroit de plus grands avantages , tant que le désordre y régneroit : & ce fut par cette raison qu'ils favorisèrent sa sortie , le sachant amateur de la bonne discipline. Je comprends que cette façon de tourner la chose flatte la vanité de celui qui parle : mais je n'y vois nulle vraisemblance. Abai-

Abailard se trouvant libre de se choisir une retraite, alla chercher un lieu solitaire sur les terres du comte de Champagne, à deux lieues de Nogent sur Seine, dans la paroisse de Quincei, sur la petite rivière d'Ardusson, & là ayant obtenu qu'on lui cédât un emplacement désert, il y bâtit de roseaux & de chaume un petit & pauvre oratoire en l'honneur de la sainte Trinité, protestant ainsi par action de la pureté de sa foi sur ce sublime mystère. Il nomma le lieu Paraclet, c'est à-dire Consolateur, parce qu'il espéroit y trouver enfin sa consolation après tant de disgrâces. Il n'avoit pour toute compagnie qu'un clerc, qu'il avoit amené avec lui. Mais bientôt ce désert se peupla prodigieusement.

C'est une chose vraiment surprenante, que l'attachement & l'estime des disciples d'Abailard pour leur maître. Ils n'eurent pas plutôt connu le lieu de sa retraite, qu'ils vinrent l'y chercher. Ils quittoient, dit-il lui-même, les villes & les châteaux pour une solitude, des maisons commodes pour des cabanes de joncs & de roseaux, une nourriture abondante

*Miss. Un.
Par. T. II.
p. 95.*

& délicate pour un vivre grossier d'herbages & de pain bis. Il étoit difficile qu'Abailard se refusât à un tel empressement , & la nécessité le contraignoit de s'y prêter. Sa pauvreté étoit extrême. Il ne lui étoit rien resté des gains immenses qu'il avoit faits dans ses leçons de Paris : & ses malheurs ne l'avoient pas rendu plus économe. Il avoit enseigné , comme moine de S. Denys , avec un grand concours d'auditeurs , & il n'en manquoit pas moins du plus étroit nécessaire. Ses disciples y suppléèrent largement. Ils se chargèrent de tout le soin de la subsistance & de l'entretien de leur maître , afin que libre de tout embarras il pût vaquer uniquement à leur instruction. Ils améliorèrent même & embellirent les pauvres édifices qu'ils avoient trouvés en arrivant , & ils bâtirent en pierre l'oratoire du Paraclet , qui n'étoit d'abord , comme je l'ai dit , que de roseaux , & couvert de chaume.

C'étoit une ressource pour Abailard , s'il eût pû apprendre à modérer sa passion pour la gloire , & pour les nouveautés capables de faire du bruit ; à ne point traiter les matières théo-

logiques en Philosophe ; en un mot, à captiver son esprit hardi sous le joug de la Foi. Mais rien ne put le réformer sur cet article. Il méprisoit la censure prononcée contre lui au concile de Soissons. Il recommença dans son Ecole du Paraclet à parler du mystère de la Trinité d'une manière, qui au moins s'éloignoit du langage reçu : il ajouta de nouvelles erreurs sur la grâce, sur la rédemption de J. C. sur le péché originel : & par ce travers incorrigible il se mit sur les bras deux redoutables adverfaires, S. Norbert & S. Bernard, respectables personnages, qui n'avoient peur-être pas d'aussi brillans talens qu'Abailard pour les sciences humaines, mais qui le surpassoient infiniment par la pureté de leurs intentions, & par l'humble simplicité de leur foi. Il est dangereux d'être attaqué par des hommes qui passent pour des saints & des apôtres : & c'est la réputation qu'avoient à juste titre S. Norbert & S. Bernard. Ils parloient avec force contre les opinions hazardées d'Abailard : ils le traitoient ouvertement d'hérétique dans leurs entretiens particuliers, & dans leurs

*Hist. Un.
Par. T. II. p.
106.*

conférences publiques, auprès des prélats, auprès des grands. Abailard sentit le péril, & il en fut troublé. Il vivoit dans des trances continuelles : & il avoue lui-même que dès qu'il entendoit parler de quelque assemblée ecclésiastique il entroit en tremblement, s'imaginant qu'il alloit y être traduit & condamné. Sa douleur alloit souvent jusqu'au désespoir, jusqu'à lui faire naître la pensée de fuir en terre étrangère & infidèle, pour y trouver parmi les ennemis de J. C. le repos que lui refusoient ceux qui étoient Chrétiens comme lui. Il prétendoit bien ne pas renoncer à sa Religion. Mais il étoit flatté de l'idée folle, que la réputation de mauvais Chrétien, que lui attiroient les accusations de ses adversaires, pourroit lui être utile auprès des Mahométans, qui en seroient d'autant mieux disposés à espérer qu'il ne seroit pas difficile de le faire leur prosélyte.

Dans ces agitations cruelles il regarda comme un dénouement favorable son élection à l'abbaye de S. Gilles de Ruys dans le diocèse de Vannes. Les moines de ce lieu l'ayant élu pour leur abbé, du consentement

du seigneur territorial , & ayant obtenu l'agrément de Suger, de qui Abailard dépendoit toujours comme moine de S. Denys , il profita de l'occasion qui se présentoit à lui de se soustraire aux traverses dont il étoit menacé. Ce n'est pas que cet établissement lui plût beaucoup. » C'est , dit-il , » une terre barbare : la langue du pays » m'étoit inconnue, les moines décriés, » pour leurs débauches publiques & » leur indomptable opiniâtreté , le » peuple grossier & féroce. » Mais le mal présent est toujours celui qui affecte davantage, & Abailard étoit extrêmement frappé des inconvéniens de sa situation actuelle au Paraclet. Il se détermina donc à se transporter à S. Gildas.

Dans ce nouvel état les maux qu'il éprouva surpassèrent infiniment ceux auxquels il s'étoit attendu. Il avoit à souffrir d'une part l'oppression d'un petit tyran voisin , qui envahissoit tous les biens du monastère , de l'autre la brutalité de ses moines , ennemis de toute discipline , & qui le mettoient en péril de sa vie , s'il entreprenoit de les réformer. Retombant donc dans ses perplexités , il se reprochoit son changement , il regrettoit le Paraclet.

Un nouvel événement le mit dans le cas d'y revenir.

*Hist. Un.
Pa. T. II.
p. 103.* Héloïse étoit devenue prieure du monastère d'Argenteuil , & dans le tems dont je parle elle en fut chassée par l'abbé Suger , qui prétendit que ce monastère étoit une ancienne dépendance de son abbaye de S. Denys ; & que l'on devoit d'autant moins y souffrir les religieuses qui l'occupoient actuellement sans bon titre , qu'elles y menaient une vie scandaleuse. Si cette dernière allégation de Suger fut prouvée , il en résulta un préjugé peu honorable pour Héloïse. Quoi qu'il en soit , l'abbé de S. Denys gagna sa cause auprès du pape Honorius II , devant lequel il l'avoit portée , rentra dans le monastère d'Argenteuil , dont il fit un prieuré de moines Bénédictins , comme il l'est encore aujourd'hui ; & Héloïse expulsée avec toute sa communauté se trouvoit sans asyle. Abailard lui céda l'établissement qu'il avoit au Paraclet , & il revint de Bretagne pour l'en mettre en possession. Il fit autoriser ce nouvel arrangement par les supérieurs ecclésiastiques , par l'évêque diocésain Hatton de Troyes , par le pape

p. 107.

Innocent II, qui avoit succédé à Honorius : & Héloïse, qu'avoit suivie une partie de ses religieuses, présida à cette maison naissante avec le titre d'abbesse. Elle y tint, suivant le témoignage d'Abailard, que rien n'oblige ici de rejeter, une conduite très édifiante. Elle montra une sagesse dans le gouvernement, une patience, une douceur, qui jointes à la réputation de son esprit & de son savoir, lui attirèrent une estime universelle : en sorte que les évêques, dir-il, la regardoient comme leur fille, les abbés comme leur sœur, les laïcs comme leur mère. Cette estime ne fut pas infructueuse, & elle procura de grandes libéralités au Paraclet, qui en avoit besoin. Car Abailard avoit laissé cet oratoire si pauvre, qu'il ne fournissoit pas à l'entretien d'un prêtre qui le desservoit : & Héloïse en peu d'années en fit une maison riche. Elle n'y avoit amené qu'un petit nombre de religieuses : & elle y rassembla une communauté assez nombreuse pour former des colonies, dont quelques-unes subsistent encore, & dépendent du Paraclet comme de leur tige.

Je ne dois pas omettre qu'Héloïse,

*Hist. Litt. de
la Fr. T. IX.
p. 128.*

savante comme elle étoit , & possédant non seulement le Latin , mais les langues Grecque & Hébraïque , fit fleurir dans son abbaye le goût des études liées avec les objets de la piété : & Abailard lui fut pour cela d'un grand secours. Nous avons de lui une lettre par laquelle il exhorte les religieuses du Paraclet à la lecture & à la méditation des divines Ecritures : nous avons les questions proposées par Héloïse & par ses religieuses , sur les difficultés qui les arrêtoient dans cette étude , & les solutions d'Abailard. Son traité sur l'ouvrage des six Jours leur est pareillement adressé.

Epist. Abel.

En venant établir Héloïse au Paraclet , il n'avoit pas renoncé à son abbaye de S. Gildas , & il y retourna. Il n'y trouva que de l'amertume , nul bien à faire , des dangers continuels. Il n'est pas étonnant que le séjour du Paraclet lui plût davantage : & d'ailleurs les besoins spirituels de ses filles , les avis & les secours qu'il avoit à leur donner , c'étoient là des raisons valables qui l'y rappelloient. Il y faisoit donc de fréquens voyages. On en murmura , & malgré son état , on n'approuva pas qu'il entretînt un

commerce si animé avec des religieuses.

Pour faire cesser ces mauvais discours , il résolut de rompre toutes ses liaisons avec le Paraclet , de n'y plus aller , & même de n'y plus écrire : & d'un autre côté ne pouvant se fixer dans son abbaye , dont les moines vouloient absolument le faire périr ; & poussèrent , si nous l'en croyons , la méchanceté & la noirceur jusqu'à tenter d'empoisonner la coupe sacrée lorsqu'il célébroit le saint sacrifice , il se vit réduit à mener une vie errante , sans retraite certaine , fugitif , suivant son expression, comme Caïn. C'est dans ce tems & dans cette position qu'il écrivit à un ami la grande lettre qui contient le récit de ses malheurs.

Cette lettre étant tombée entre les mains d'Héloïse , lui donna lieu d'écrire de son côté à Abailard pour se plaindre de son silence , & le prier de la consoler en lui donnant quelques marques de son souvenir. C'est ainsi que s'ouvrit entre eux le commerce de lettres : c'est là ce qui occasionna ces deux fameuses lettres d'Héloïse , où la passion la plus violente est exprimée par les traits les

plus énergiques. Laissons à Bayle & à ses semblables le soin de recueillir ces traits enflammés & contagieux, d'y insister, de les développer, de les orner de leurs réflexions. Ces idées plaisent à la corruption de leur cœur ; & ils ont même l'attention d'écarter ou même d'affoiblir ce qui pourroit les rendre moins séduisantes, & y apporter quelque correctif. Quant à nous, le respect pour la vertu & l'amour du vrai nous obligent d'observer, que cette même religieuse qui exprime avec trop de vivacité sans doute des sentimens qu'elle auroit dû étouffer, finit par les condamner, par en gémir, par souhaiter d'en être délivrée. » Malheureuse que je suis ! s'écrie-t-elle. » J'ai bien droit de m'approprier les paroles de l'Apôtre : *Qui me délivrera de ce corps de mort ?* » Puissé-je éprouver la réalité de ce qu'il ajoute ! *Ce sera la grâce de Dieu par J. C. notre Seigneur.* » Nous devons observer en second lieu, qu'au premier avis donné par Abailard, Héloïse s'imposa silence sur toute matière peu édifiante, & se renferma dans des objets convenables à sa profession. Elle le pria de l'instruire de

l'origine de l'état monastique par rapport aux personnes de son sexe : elle lui demanda des constitutions pour sa maison. Abailard la satisfit sur ce qu'elle désiroit de lui : & depuis ce tems il ne fut plus mention entre eux que de questions proposées par l'une, comme je l'ai dit, sur l'Ecriture sainte, & répondues par l'autre.

Il nous reste peu de choses à dire d'Abailard jusqu'à l'année 1140, dans laquelle il fut accusé & condamné de nouveau au concile de Sens. Nous voyons seulement qu'en 1136 il enseignoit encore à Paris, comme il est prouvé par le témoignage de* Jean de Salisburi. Ce fait nous ramène à notre objet propre, qui est l'Ecole de Paris, & nous engage à interrompre la suite de l'Histoire d'Abailard.

Jean de Salisburi, qui vint à Paris, comme je viens de le dire en 1136, nous y montre une Ecole com-

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 142.*

Etat florissant de l'Ecole de Paris. Cours d'études qu'y fait Jean de Salisburi. Maîtres célèbres.

* Jean de Salisburi dit qu'il vint à Paris l'année qui suivit la mort du roi d'Angleterre Henri I. caractère qui dénote l'an 1135. Cependant les auteurs de l'Histoire Littéraire, T. IX. p. 66, en-

treprennent de prouver qu'il faut anticiper cette date de dix-huit ans entiers. Mais quel moyen de contredire la date que l'auteur donne lui-même d'un fait qui lui est personnel ?

158. HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
désintéressément, méprisant l'argent,
& uniquement avide de la gloire de
bien faire. Devenu évêque d'Here-
ford, il se démentit un peu, & dans
l'affaire de S. Thomas de Cantorbery
il mollit jusqu'à un certain point,
mais sans embrasser pourtant le parti
des persécuteurs de son archevêque.
Cet illustre savant étoit Anglois, &
ce furent les leçons qu'il fit à Melun
qui lui donnèrent le surnom sous le-
quel il est connu dans l'histoire.

Il composa plusieurs ouvrages, &
entre autres une somme théologique,
qui se garde manuscrite à St. Victor.
Il n'est pas de mon plan, ni de mon
talent, d'entrer dans la discussion d'un
pareil travail. Mais pour faire connoître
la gravité & la dignité de ses fa-
çons de penser, je placerai ici un
passage dans lequel il s'explique sur
les différens motifs qui portent à étu-
dier. » De même que, dit-il, l'œil
» est fait pour chercher la lumière &
» en jouir, ainsi il est naturel à l'ame
» raisonnable de rendre à la con-
» noissance de la vérité. Mais il est
» diverses manières de s'y prendre.
» Quelques uns ne veulent que savoir
» du nouveau, & ce que les autres

» ignorent : & c'est vaine curiosité.
 » D'autres se proposent de s'enrichir
 » par les études : & c'est cupidité. Il
 » s'en trouve qui ne désirent d'éten-
 » dre leurs connoissances que pour
 » nuire au prochain : & c'est étude
 » d'iniquité. L'exercice des Arts qui
 » nous frayent les routes des hautes
 » sciences, je l'appellerai étude d'in-
 » struction. L'étude de consommation
 » est celle qui cherche le vrai pour
 » en jouir, & qui le cherche dans
 » celui qui est en même tems la voie,
 » la vérité, & la vie. »

Après avoir étudié pendant deux p. 142
 ans la Dialectique sous Albéric & Ro-
 bert de Melun, Jean de Salisburi s'exa-
 minant, dit-il lui-même & ap-
 préciant ses forces, se remit à la Gram-
 maire, & du consentement de ses pre-
 miers maîtres, il alla prendre les le-
 çons de Guillaume de Conches, qui
 suivoit l'excellente méthode de Ber-
 nard de Chartres, dont nous avons
 tracé précédemment une idée. Jean
 se loue beaucoup de ce nouveau mas-
 tre, qui lui donna le goût des bons
 modèles. Il l'écoutra pendant trois ans,
 & il assure qu'il ne se repentira ja-
 mais du tems qu'il passa dans cette

P. 743. Ecole. Guillaume de Conches ne fut pas seulement habile Grammairien : il s'appliqua aussi à l'étude de la Philosophie , & il embrassa le système de Démocrite sur les atomes , mais sans doute rectifié par les principes du Christianisme : c'est-à-dire qu'il pensa que les élémens des êtres corporels étoient des atomes , ou particules indivisibles , mais créées & gouvernées par la puissance & la sagesse divine , & non pas éternelles , & ne connoissant d'autre loi que le hazard.

P. 143. Jean de Salisburi fréquenta encore pendant sept ans les Ecoles de divers maîtres , qu'il nomme , Richard l'Evêque , Hardouin le Teutonique ou l'Allemand , Thierri , Pierre Hélie , Guillaume de Soissons , Gilbert , Robert Pullus , Simon de Poissy. Il ne prit point les leçons d'Adam surnommé du Petit pont , mais il gagna l'amitié de ce Professeur , qui ne passoit point pour communicatif , & il sent si bien lui plaire , que dans les entretiens particuliers il tira de lui des éclaircissémens sur plusieurs matières. Il étudia ainsi la Rhétorique , les Mathématiques , la Théologie. Durant une partie de ce tems , comme il

n'étoit pas riche , il se chargea de l'instruction domestique de quelques jeunes enfans de distinction : & il remarque avec raison que ce travail ne lui fut pas inutile , pour inculquer dans son esprit & dans sa mémoire ce qu'il étoit obligé d'expliquer à ses disciples. On ne fait rien plus parfaitement que ce que l'on a enseigné. Jean, par la même raison d'une double utilité pour lui-même , professa aussi publiquement, pendant qu'il écou-
toit comme disciple quelques uns des maîtres dont il vient d'être parlé : & par ces différens exercices il se rendit complètement habile dans les Arts & dans la science de la Religion.

Son cours entier d'études fut donc de douze ans. Mais ce qui paroîtra bien singulier , c'est que plusieurs de ceux qu'il avoit eus pour camarades sur le mont sainte Geneviève dans l'étude de la Dialectique , y étoient restés tout ce tems , livrés à cet unique objet. Il voulut les revoir & se mesurer avec eux. Il les trouva où il les avoit laissés , toujours occupés de minuties sophistiques , & de disputes interminables , qui n'aboutissoient à l'éclaircissement d'aucune vérité. Il

en conclut que si la Dialectique est utile, lorsque l'on s'en sert comme d'une introduction à de plus hautes connoissances, d'un autre côté elle gâte plutôt qu'elle ne perfectionne l'esprit de ceux qui s'y concentrent sans en jamais sortir. Or telle étoit la manie des Cornificiens, secte ignorante & présomptueuse, dont j'ai fait ci dessus mention. Ils dégradotent toutes les autres sciences pour exalter la seule Logique, & tous les autres maîtres pour s'exalter eux-mêmes.

Le récit que Jean de Salisburi nous a laissé du cours de ses études, est très important pour nous mettre au fait de l'état de l'Ecole de Paris, au commencement & au milieu du douzième siècle.

On y voit un grand nombre de maîtres, qui tenoient chacun leur Ecole, les uns près l'Eglise de Notre Dame, les autres sur le mont sainte Geneviève. On en trouve jusqu'à douze indiqués par leurs noms, & ils n'étoient pas les seuls. Ils enseignoient les Arts & la Théologie : il n'est point parlé de Droit ni de Médecine.

Entre cette multitude de maîtres, on ne remarque point un lien commun

qui les unît. Il n'y avoit ni ordre prescrit pour les études, ni nombre d'années fixé. Jean de Salisburi passe de la Dialectique * à la Grammaire, & plusieurs de ses condisciples employent onze à douze ans à l'étude seule du premier de ces arts. L'Ecole étoit donc florissante comme Ecole : elle fournissoit tous les secours nécessaires à ceux qui vouloient s'instruire : mais il ne paroît pas qu'elle formât encore une compagnie ; au moins nous n'en avons point de preuves jusqu'ici. Nous ne tarderons pas à en trouver.

De l'état de l'Ecole tel que nous venons de le décrire, il résulte par rapport à nous, que presque tout ce que nous avons à en dire, dans le tems dont nous écrivons l'histoire, se réduit à faire connoître les principaux maîtres qui y ont fleuri, & leurs plus illustres disciples : & c'est ce que nous allons faire en choisissant les personnages & les traits les plus capables d'intéresser.

Jean de Salisburi nous peint avec

* On peut se rappeler ici l'exemple semblable d'Abailard, qui après avoir étudié & enseigné avec éclat la Dialectique prit des leçons de Rhétorique sous Guillaume de Champeaux.

164 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 des couleurs tout-à-fait estimables
 Richard l'Evêque, l'un de ceux dont
 il prit les leçons. C'étoit^a un homme,
 dit-il, à qui il ne manquoit nul
 genre de connoissances, qui avoit plus
 de sens que de dehors avantageux,
 plus de savoir que de facilité d'élo-
 cution, plus de réalité que de vain
 brillant, plus de mérite que de ta-
 lent ou d'attention à le faire valoir,
 par dessus tout cela grand homme
 de bien, & de mœurs virginales. Il
 §. 770. suivit d'abord dans l'enseignement,
 ainsi que Guillaume de Conches, la
 méthode de Bernard de Chartres.
 Mais de leur tems la manie de pré-
 cipiter les études prévalut : on aim-
 mieux, dit Jean de Salisbury, paroî-
 tre Philosophe que de l'être véritable-
 ment : & il se trouva des maîtres
 flatteurs, qui promettoient de faire
 passer par une espèce de transfusion
 toute la Philosophie dans l'esprit de
 leurs auditeurs en deux ou trois ans.
 Richard & Guillaume cédèrent au tor-
 rent, & se laissèrent entraîner par la
 multitude ignorante : & de là il arriva

^a Hominem verè nul-
 lius expertem disciplinæ,
 & qui plus pectoris habet
 quàm oculis, plus scientiæ
 quàm facundiæ, veritatis
 quàm vanitatis, virtutis
 quàm ostentationis.

que les études de la Grammaire s'abrégerent & tombèrent en décadence. Richard après avoir enseigné long-tems à Paris devint archidiacre de Courances , & mourut évêque d'Avranches.

Adam du Petit pont , ainsi nommé du lieu où il tenoit son Ecole , fut bien différent de celui dont nous venons de parler. Il s'acquit la réputation d'homme vain & envieux : & il paroît l'avoir méritée. Il disoit qu'il n'auroit que très peu d'éccoliers , ou même aucun , s'il enseignoit la Dialectique par une méthode aussi simple , pour les expressions & pour les pensées , que le demanderoit le bien de la chose. Sentiment bas & ignoble ! qui préfère l'intérêt propre à l'utilité publique , & qui oublie que le maître est pour ses disciples , & non les disciples pour leur maître. Adam avoit porté ce même esprit dans ce qu'il écrivoit sur les sciences dont il faisoit profession. Il avoit composé un livre intitulé *Art de différer* ou *p. 1484* *p. 715. 716.* de raisonner , dans lequel se trouvoient de fort bonnes choses, mais mal dites , parce qu'il les avoit enveloppées d'obscurité. » Ses partisans , dit

Jean de Salisburi , » excusoient ce défaut comme venant d'une trop grande subtilité. Pour moi je suis persuadé » que l'origine en est l'envie d'un caractère vain , qui vouloit se faire » passer pour profond en se rendant » inintelligible. » Il est fâcheux qu'Adam déshonorât par ce vice un savoir qui est vanté par ses contemporains. Il enseigna avec réputation la Grammaire , la Rhétorique , & la Dialectique , dans son Ecole du petit pont , & ensuite la Théologie dans celle de la cathédrale , dont il devint chanoine. Enfin il fut élevé à la dignité d'évêque de S. Asaph dans l'Angleterre sa patrie.

Jean de Salisburi dit avoir étudié la Logique & la Théologie sous Gilbert. Mais nous connoissons deux savans de ce nom vers les tems dont il s'agit , Gilbert surnommé l'Universel , & Gilbert de la Porrée. Le premier , né en Armorique , acquit par l'universalité de ses connoissances le surnom d'Universel. Il fut chanoine d'Auxerre , & ensuite évêque de Londres : & dans cette dignité il se conduisit de manière à mériter les éloges de S. Bernard , qui lui

Hist. Litt.
T. IX. p. 71.
& Hist. Un.
Par. T. II.
p. 102 & 735.

écrivait en ces termes : «² Ce n'est pas
 « quelque chose de grand ni de mer-
 « veilleux que le fameux Gilbert soit
 « devenu évêque ; mais que devenu
 « évêque de Londres il vive pauvre-
 « ment , voilà ce qui est magnifique. »
 Nous voudrions bien faire honneur
 à l'Ecole de Paris d'un savant si di-
 gne d'estime. Mais nous n'avons point
 de preuve qu'il y ait enseigné : &
 en tout cas il ne peut y avoir été le
 maître de Jean de Salisbury , qui ne
 vint à Paris qu'en 1136 , un an après
 la mort de Gilbert l'Universel.

Ce fut donc Gilbert de la Porrée ,
 dont Jean de Salisbury prit des le-
 çons , mais pendant un tems fort
 court. Nous aurons occasion de par-
 ler avec plus d'étendue de ce Gilbert ,
 & non pas entièrement à son avan-
 tage. Qu'il nous fût d'observer ici
 qu'il étoit né à Poitiers , qu'il se forma
 sous de grands maîtres , Bernard de
 Chartres & Anselme de Laon , puis *Hist. Litt. de*
 enseigna lui-même à Paris avec beau- *la Fr. T. I X^e*
p. 45.
 coup de distinction , & devint enfin
 évêque de Poitiers en 1142 : esprit

² Non magnum fuit ma-
 gistrum Gilbertum epis-
 copum fieri : sed episco-
 pum Londoniensem pau-
 perem vivere , id plane
 magnificum.

268 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
subtil , & qui ne fut pas toujours assez
attentif à éviter les inconvéniens d'une
Dialectique pointilleuse mêlée dans
la Théologie , mais prudent & ha-
bile à se tirer des embarras que lui
attirèrent ses opinions hazardées.

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 153. &
Hist. Litt. de
la Fr. T. IX.
p. 71.*

Robert Pullus , que Jean de Sa-
lisburi prit pour maître après Gil-
bert , est digne de louanges sans au-
cune exception. Il joignoit la vertu
au savoir , & il sçut être sage avec
sobriété. Sa doctrine étoit saine , &
elle plut à S. Bernard , qui n'étoit
pas aisé à satisfaire sur cet article. Son
goût pour l'étude & son détachement
des honneurs & des richesses le por-
tèrent à refuser un évêché , que lui
offroit Henri I roi d'Angleterre , dont
il étoit né sujet. Mais il ne crut pas
pouvoir résister à la vocation du sou-
verain pontife Célestin II , qui le fit
cardinal , & chancelier de l'Eglise Ro-
maine. Nous avons de lui une somme
théologique , sous le titre de *Livre des*
Sentences.

Outre les maîtres nommés par Jean
de Salisburi comme enseignant à Pa-
ris avant l'an 1150 , j'ai dit que l'on
en connoît d'autres. Je me contente-
rai d'en nommer deux , Joscelin &
Gautier

Gautier de Mortagne. Joscelin , in-^{Hist. Litt.}
 struit d'abord dans l'Ecole épiscopale ^{T. IX. p. 38.}
 de Bourges , vint ensuite enseigner ^{44. 67.}
 à Paris. Il y professoit la Dialecti-
 que sur le mont sainte Geneviève en
 même tems qu'Abailard. Son mérite
 l'éleva sur le siège de Soissons , &
 il y soutint la réputation d'homme
 savant & vertueux , qu'il avoit acquise
 dans l'Ecole de Paris. Il étoit en re-
 lation avec les hommes les plus émi-
 nens de son tems , le pape Eugène IV ,
 S. Bernard , l'abbé Suger. Il prouva ^{Hist. Un.}
 son zele pour la bonne doctrine & ^{Par. T. II.}
 sa capacité , par les attaques qu'il li-
 vra aux erreurs subtiles , & aux sophis-
 mes captieux de Gilbert de la Porrée. ^{p. 751.}

Je compte Gautier de Mortagne ^{p. 77 & 739:}
 entre les ornemens de l'Ecole de Pa-
 ris sur la foi de Duboullai , qui le
 qualifie Professeur de Rhétorique sur
 le mont sainte Geneviève. Il est cer-
 tain que Gautier enseigna à S. Remi ^{Hist. Litt.}
 de Reims , & dans la ville de Laon , ^{T. IX. p.}
 dont il devint même évêque. Mais ^{36. 95.}
 on ne peut pas en conclure qu'il
 n'ait pas exercé la profession à Pa-
 ris. Il n'est point d'Ecole , qui ne
 doive se faire honneur d'avoir eu
 pour l'un de ses suppôts un homme

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 69-77.*

tel que Gautier de Mortagne. Duboullai rapporte quatre lettres de lui rhéologiques & polémiques, fort bien écrites, & dans lesquelles on a lieu d'admirer encore davantage le sens, la force du raisonnement, & la modération envers les personnes. Le même goût de précision & de sagesse se fait remarquer dans une explication qu'il se crut obligé de donner d'une proposition avancée par lui touchant l'incarnation & l'unité de personne en J. C.

p. 201-203.

Je ne doute pas qu'en lisant le petit abrégé que je viens de donner de l'histoire des principaux maîtres qui ont fleuri à Paris dans la première moitié du douzième siècle, on n'ait remarqué que presque tous ceux que j'ai nommés sont parvenus aux premières dignités ecclésiastiques, plusieurs à l'évêché, quelques-uns même au cardinalat. Tel étoit le respect que l'on portoit alors aux Lettres. Et en effet de quel ordre peuvent être tirés plus convenablement les évêques, docteurs de l'Eglise par état, que du nombre de ceux qui ont enseigné avec succès les Lettres divines & humaines ?

Le nom de *Maître* étoit tellement considéré dans ces tems anciens, qu'il devenoit une décoration, même dans les plus grandes places. En écrivant à un cardinal, à un évêque, qui avoient enseigné, on ne manquoit pas de mettre avant leur nom le titre de *Maître*, comme un titre précieux d'honneur & de dignité. C'est ce que nous voyons dans les lettres de S. Bernard, de Jean de Salisburi, & de leurs contemporains.

J'ai promis de dire un mot touchant les plus illustres élèves que forma l'Ecole de Paris au tems dont je parle. J'observerai d'abord que le nombre en est immense : & pour en juger il suffit de considérer, que parmi les disciples du seul Abailard on compte vingt cardinaux, & plus de cinquante évêques ou archevêques. Ce seroit donc un projet impraticable & fastidieux de rassembler cette foule de noms. On en trouvera plusieurs dans le discours qui est à la tête du neuvième tome de l'Histoire Littéraire de la France. Pour moi, sans m'arrêter aux François, dont j'ai eu ou dont j'aurai occasion de parler dans la suite, je citerai ici trois étrangers, Othon

172 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
de Frisingue , le pape Célestin II ;
& Pierre de Léon , duquel j'ai déjà
fait mention sous l'onzième siècle ,
mais qui appartient aussi au douzième.

*Hist. Un.
par. T. II.
p. 109. &
Hist. Litt.
T. IX. p. 76.
160-162.*

Othon étoit fils de Léopold mar-
quis d'Autriche , petit-fils par sa mère
de l'empereur Henri IV , frère uté-
rin de Conrad III , oncle de Fré-
déric Barberousse. Tant de grandeurs
ne furent pas pour lui un obstacle à
l'étude des sciences , & à la pratique
de la vertu. Il vint à Paris perfection-
ner les connoissances qu'il avoit pû
acquérir dans son pays , & à deux di-
verses reprises il se rendit fidèle &
assidu disciple des habiles maîtres qu'il
y trouva. Il apprit d'eux non seule-
ment à connoître la Religion , mais
à l'aimer ; & pénétré du néant des
grandeurs humaines , il se donna à
l'Ordre de Cîteaux , qui dans sa fer-
veur naissante étoit regardé comme
la voie la plus sûre pour aller à la
perfection. Il entra dans le monastère
de Morimond , en devint ensuite
abbé , enfin évêque de Frisingue , d'où
lui est venu le surnom par lequel on
le désigne communément. Il a servi
les princes auxquels le sang le lioit
par ses conseils , & la postérité par

ses écrits. On a de lui une chronique depuis la naissance du monde jusqu'à son tems, & deux livres de l'histoire de Frédéric son neveu : ouvrages très estimés par les connoisseurs, & où brillent le bon sens, la probité, & ce qui est la première vertu d'un historien, un amour incorruptible de la vérité.

Célestin II, dont le premier nom étoit Gui de Castello, Toscan de nation, prit les leçons d'Abailard, & il conserva de l'attachement & de la reconnoissance pour son maître. Devenu cardinal, il le protégea, autant que les torts de cet esprit inquiet & téméraire pouvoient le permettre. Il fut élu pape en 1143, & ne tint le S. Siège que durant cinq mois.

Nous ne citons Pierre de Léon, que comme un homme fameux, & non pas comme un élève capable de faire honneur à l'École où il avoit été instruit. Il étoit Juif d'extraction. Son grand-père s'étant converti au Christianisme, fut baptisé par le S. Pape Léon IX, qui lui donna son nom. Léon étoit très riche & très accredité dans Rome, & il eut un

filz nommé Pierre , dont la fortune & la puissance se portèrent au plus haut degré. Pierre ayant servi fidèlement & courageusement les papes dans la querelle des investitures , fut fait gouverneur de la tour de Crescence , que nous nommons aujourd'hui le château S. Ange. Il eut plusieurs fils , dont celui qui portoit le même nom que lui , fut destiné dès sa naissance , par l'ambition de son père , au trône pontifical. Le jeune Pierre fut envoyé à Paris pour y acquérir de la science , & l'amitié de la nation Françoisë , grands secours par rapport aux idées d'élévation que son père avoit sur lui. Il put bien y devenir habile homme , mais non pas homme vertueux : & quoiqu'à la qualité d'élève de l'Ecole de Paris , il eût joint celle de moine de Clugni , il n'apprit ni à régler ses mœurs , ni à mettre un frein à son ambition. Il fut fait cardinal par Pascal II , & après la mort d'Honorius II il aspira ouvertement à la papauté. La plus saine partie des cardinaux élut Grégoire cardinal de S. Ange , qui prit le nom d'Innocent II. Mais Pierre , appuyé de la faction de ses

frères, se fit élire & reconnoître dans Rome sous le nom d'Anaclet. Il seroit contraire à notre plan de pousser plus loin l'histoire de ce qui le concerne. J'observerai seulement que les liaisons qu'il avoit formées & cultivées avec la France, lui furent inutiles ; que ce royaume, & en particulier le monastère de Clugni, où il avoit porté l'habit de saint Benoît, donnèrent l'exemple de lui préférer son concurrent ; & qu'enfin après avoir persisté huit ans dans son opiniâtreté, il mourut à Rome en 1136, laissant sur son nom la tache odieuse d'auteur de schisme & d'antipape.

On voit par les exemples que je viens de rapporter, que l'Allemagne & l'Italie envoyaient leur jeunesse puiser la science à l'Ecole de Paris. L'Angleterre, plus voisine & plus liée, y accouroit encore avec plus d'empressement. Parmi les illustres Anglois qui s'y formèrent, qu'il me suffise de citer Jean de Salisburi, & le S. Archevêque de Cantorbéri Thomas Bèquet. *Hist. Un.
Par. T. II. p.
775*

Ce concours, animé par le succès, s'augmenta de plus en plus, comme on le verra dans la suite de cette histoire, & acquit à Paris les

176 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Hist. Un.
Par. T. II. p.
253. 485.
580.

glorieux titres de lumière de l'Univers , & de *Cariath sepher* , nom célèbre dans l'Ecriture , & qui signifie en Hébreu *Ville des Lettres*. On lui appliquoit ce qui est dit d'Abéla dans le second livre des Rois. » Que ceux » qui demandent conseil , disoit-on , » aillent le demander à Abéla , & » que ceux qui souhaitent l'instruction » aillent la chercher à Paris. »

Démêlé entre le professeur Galon , & l'évêque de Paris.
p. 128-131.

Avant que de revenir à Abailard , & à sa condamnation dans le concile de Sens , nous avons encore quelques faits des années précédentes à reprendre , dont le plus important par rapport à la suite de notre histoire est le démêlé entre Galon poète & professeur, & l'évêque de Paris Etienne de Senlis , qui avoit été chancelier de France. Nous ne sommes instruits de cette affaire que par des lettres du pape Innocent II , & de l'évêque de Paris , qui n'en contiennent pas le récit , mais en supposent la connoissance. Ainsi nous ne pouvons pas l'expliquer bien nettement. Comme néanmoins cet événement est le premier de son espèce , & sera suivi de plusieurs autres semblables , c'est une nécessité pour nous de mettre ici ce que nous en savons.

Duboullai le place sous l'an 1132 ;
 tems où l'Ecole étoit très florissante ,
 & s'étoit étendue & multipliée sur
 le mont sainte Geneviève. La cause
 du différend ne nous est nulle part
 exposée : mais il fut poussé très loin.
 L'évêque irrité contre Galon & contre
 ses écoliers , mit toute la montagne
 en interdit : ce qui attira les plain-
 tes des chanoines de sainte Gene-
 viève ; & à leur sollicitation , le pape
 Innocent I l'envoya à l'évêque des or-
 dres réitérés de lever l'interdit , aux-
 quels celui-ci après quelque résistance
 se crut enfin obligé d'obéir. L'inter-
 dit fut donc levé par rapport à la cé-
 lébration des offices divins : mais le
 fond de la querelle subsista. Galon ;
 malgré les défenses de l'évêque , conti-
 nua d'enseigner , & fut excommunié
 en conséquence. Le défaut d'audi-
 teurs , qui craignoient plus que lui
 les censures , le réduisit au silence.
 Mais il se pourvut par devers l'arche-
 vêque de Sens , alors métropolitain
 de Paris ; il appella au pape , il im-
 plora l'appui des légats du S. Siège
 en France. Ici nos mémoires nous man-
 quent : nous ne savons point si l'affaire
 fut terminée par un jugement , ou

par un accord entre les parties. Nous voyons seulement qu'Algrinus chancelier de l'Eglise de Paris étoit impliqué dans la querelle, puisque le pape le prit sous sa protection & sa sauvegarde, apparemment pour le mettre à l'abri des insultes des écoliers de Galon.

Je me suis interdite les conjectures. Ainsi je ne chercherai point à deviner ce que les monuments ne disent point. Je me contenterai d'observer, que le démêlé dont je viens de rendre compte, est le prélude des grandes contestations que l'Ecole de Paris a eues dans tous les tems à sonseoir contre l'évêque, & contre le chancelier de Notre Dame; & que c'est ici la première occasion où l'autorité de la cour de Rome intervint dans les affaires de cette Ecole.

Galon, qui tint tête à l'évêque de Paris avec tant de hardiesse, étoit poète, comme je l'ai dit, ou du moins il faisoit des vers. Les auteurs de l'Histoire Littéraire lui attribuent des satyres. Duboullai-cire de lui une petite pièce élégiaque sur la mort de Guillaume Cliton, fils de Robert duc de Normandie, qui périt l'an 1128 en com-

T. IX. p.

171.

Hist. Un.

Par T. II. p.

105.

bâtant pour la possession du comté de Flandres, que le roi Louis le Gros lui avoit donné. Le tour des vers n'est pas mauvais. Pour les choses, on n'y trouve guères que ce qu'un grand & bel esprit du siècle passé a appelé *Jargon poétique*. Le prince mort étoit un autre Mars, un aître, un foudre de guerre, une divinité : son exemple apprend que les Dieux peuvent mourir, & autres futilités pareilles. Deux vers seulement paroissent assez passables : » Il est mort, ce brave » prince, ^a qui ne présenta jamais » le dos à l'ennemi ; & dont les pieds » ne connurent jamais la fuite. »

Nous avons vû en quelle considération étoient les Théologiens de Paris, dont plusieurs parvinrent à l'épiscopat. Avant même que de devenir évêques, ils faisoient un personnage dans les conciles. Le pape Pascal II en célébra un l'an 1107 à Troyes, auquel il appella Guillaume de Champeaux & Joscelin, encore alors Professeurs. Et cet exemple se renouvella dans toutes les occasions.

La maison de St. Victor contribua

Cujus non terga sagittam,
Cujus nosse pedes non potuere fugam.

H vj

Théologiens
de Paris ap-
pellés aux
conciles

Hist. Un.
Par. T. II.
p. 18.

Maison de S.
Victor.

beaucoup en ces mêmes tems à la splendeur de l'Ecole de Paris. La doctrine & la régularité florissoient également dans cette maison, dont l'institut se répandit au loin, & fut adopté même par l'Eglise cathédrale de Séz. Entre les grands hommes qu'elle produisit dans la première moitié du douzième siècle, nous nous contenterons de citer pour le présent Hugues & Yves de S. Victor.

p. 118. Hugues passa pour le plus grand Théologien de son siècle, & il se signala dans tous les genres de travaux utiles à la Religion. Il tint l'Ecole théologique de S. Victor, il prêcha avec succès, il composa une somme de Théologie, & des ouvrages sur la vie spirituelle. Yves parvint aux grands emplois dans l'Eglise. Il fut cardinal, & il exerça avec honneur diverses légations.

Condamnation d'Abailard au concile de Sens. Le cardinal Yves entra pour quelque chose dans l'affaire d'Abailard, à laquelle me rappelle l'ordre des tems. Quoique ce que j'ai à en dire ne regarde qu'indirectement l'Ecole de Paris, je ne me crois pas permis de laisser imparfaite l'histoire d'un personnage si fameux.

Abailard condamné au concile de Soissons, ne s'étoit point corrigé, comme je l'ai déjà observé. Toujours livré à une façon de penser hardie, & au désir de la vaine gloire, dans ses leçons, dans ses écrits, il rebattait ses anciennes erreurs, & il en ajouta de nouvelles. » Lorsqu'il parle de la « sainte Trinité », dit S. Bernard, il « le fait dans le goût d'Arius : c'est « Pélagé sur la grace, c'est Nestorius « sur la personne de J. C. »

Ces imputations sont fortes ; mais on ne peut pas dire qu'elles soient mal fondées. Nous avons vu qu'Abailard s'exprimoit sur la puissance de Dieu le Père en des termes qui rendoient à mettre de l'inégalité entre les personnes divines. Il disoit que la personne de J. C. n'est point une des trois personnes de la Trinité. Il anéantissoit la vertu de la rédemption, en affoiblissant la doctrine du péché originel, & en enseignant que le Fils de Dieu n'est point venu pour nous racheter de l'esclavage du démon, mais pour nous instruire par ses leçons & par ses exemples. Tous les péchés d'ignorance n'étoient point des péchés pour Abailard. On sent

assez combien ces erreurs sont capitales, & il est aisé de voir qu'elles procèdent toutes d'une Philosophie présomptueuse, qui, pour me servir de l'expression d'un illustre & pieux auteur, en voulant expliquer ce qu'elle croit, anéantit souvent ce qu'elle doit croire.

Il est vrai qu'Abailard n'est jamais convenu d'avoir avancé les propositions qu'on lui imputa. Mais un désaveu vague ne prouve pas : & quand même il se seroit lavé sur quelques articles, c'est un fait convenu par ceux* mêmes qui le plaignent, & qui tâchent de rendre odieux son accusateur & ses juges, qu'en plusieurs points il s'est écarté de l'orthodoxie.

Le zèle de S. Bernard étoit donc placé : & quoique parmi ses contemporains quelques uns l'aient jugé trop ardent, quoique Bayle, détracteur décidé de tout ce qui mérite d'être respecté, l'ait peint des couleurs les plus malignes, les faits prouvent que ce zèle non seulement avoit un fondement légitime, mais n'étoit pas

* Bayle dans son Dictionnaire, & même jusqu'à un certain point, Béranger de Poitiers, dans son Apologie d'Abailard.

DE PARIS, LIV. E. 285
même dépourvû de modération.

Premièrement S. Bernard ne se porta point de lui-même à agir contre Abailard. Il y fut excité par Guillaume de S. Thierry, moine Bénédictin, qui ayant lû la Theologie de ce hardi raisonneur, y remarqua diverses propositions erronées, dont il envoya la liste au S. Abbé de Clairvaux, intéressant sa piété à arrêter un tel scandale.

*Fleuri, Hist.
Ecl. T. IX.
p. 544.*

En second lieu, S. Bernard suivit en cette occasion le précepte de l'Evangile touchant la correction fraternelle. Il vit Abailard en particulier, il lui représenta ses erreurs, il lui parla avec tant de force & de douceur, qu'il tira de lui une promesse de corriger ce que l'on reprochoit dans ses écrits. Mais Abailard ne fut point fidèle à ses engagements. Jaloux de la gloire de son nom, & comptant sur la protection qu'il avoit en cour de Rome, il refusa de rien corriger ni rétracter.

Bien plus, ce fut lui qui provoqua l'accusation de S. Bernard, qui voulut que l'affaire fût mise en règle. Sachant que Henri archevêque de Sens devoit tenir un concile de sa province

le jour de l'octave de la Pentecôte, année 1140, il engagea ce prélat à y inviter l'abbé de Clairvaux, afin que le différend fût jugé contradictoirement entre les deux parties. S. Bernard sentit de la répugnance à accepter le défi. Il n'aimoit pas à se commettre avec un antagoniste aussi aguerri; & se défiant de ses talens, il craignoit d'exposer à un affront la cause de la vérité. Enfin néanmoins vaincu par les conseils de ses amis, qui ne pensoient pas qu'il lui fût permis de donner par son absence matière de triomphe au Docteur superbe de tant d'erreurs; il se rendit à Sens pour le tems marqué.

L'assemblée fut nombreuse & auguste. Outre la plus grande partie des prélats de la province de Sens; Samson archevêque de Reims y assista avec trois de ses suffragans; plusieurs abbés; plusieurs maîtres habiles dans les matières de Religion; enfin le roi lui-même Louis le Jeune, accompagné des comtes de Champagne & de Nevers.

S. Bernard & Abailard parurent en présence l'un de l'autre devant le concile, & ils y soutinrent chacun leur

caractère , l'un de zèle & de vigueur , l'autre de foiblesse & de timidité. S. Bernard produisit les ouvrages composés par Abailard , ou qui lui étoient attribués dans le public , & des extraits de ces livres ; & il le somma de nier que ces écrits & ces propositions fussent de lui , ou , s'il les reconnoissoit , d'en entreprendre la défense , ou de les corriger. Abailard n'accepta aucun de ces trois partis , & sans vouloir s'expliquer il appella au pape. On a dit qu'il craignoit une sédition , une émeute populaire , dans laquelle il courroit risque d'être mis en pièces. Mais c'est une allégation vague & sans preuve , & certainement il avoit bien mauvaise grace à décliner un tribunal qui étoit de son choix. Il persista dans son appel malgré les instances des prélats , & refusa opiniâtrément de répondre. Le concile respectant l'autorité du souverain pontife , & néanmoins ne voulant point laisser un libre cours à l'erreur , condamna les propositions qui lui avoient été déferées , mais ne prononça rien contre la personne de l'accusé. Pour terminer l'affaire , les archevêques de Sens & de Reims ,

186 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
& S. Bernard , en rendant compte
au pape de ce qui s'étoit passé dans
le concile , le prièrent de condamner
les livres d'Abailard au feu , & d'im-
poser un éternel silence à ce Docteur
téméraire. S. Bernard écrivit en par-
ticulier aux cardinaux Gui de Castello
& Yves de S. Victor , pour les dé-
tourner d'employer leur crédit en fa-
veur d'un homme qui étoit indigne
de leur protection.

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 155--158.*

Si Abailard avoit des amis en cour
de Rome , d'un autre côté c'étoit une
mauvaise recommandation pour lui
en ce pays-là , que ses liaisons avec
Arnaud de Bresse , personnage sédi-
tieux , qui s'emportant en des investi-
ves contre le clergé , dans lesquelles
il mêloit même des erreurs , excitant
des troubles dans Rome , révoltant
les peuples , venoit d'être banni d'I-
talie par le pape. Arnaud avoit été
disciple d'Abailard , & il s'étoit en-
tretenu entre eux quelque correspon-
dance : non sans doute par rapport
à des complots turbulens , dont ce-
lui-ci n'étoit point capable. Abailard
n'avoit nulle audace pour l'action ,
quoiqu'il en eût beaucoup dans l'es-
prit. Mais on sent aisément combien

il étoit triste & dangereux pour lui , dans la position où il se trouvoit , d'avoir des liaisons même innocentes avec un homme qui étoit l'objet de l'exécration du pape & des cardinaux.

Aussi sa condamnation , juste en elle-même , ne souffrit-elle ni diffi-^{p. 180} culté ni délai à Rome. Innocent II prononça le jugement demandé par les prélats du concile de Sens , & par S. Bernard. Il fit plus. Il leur donna commission d'arrêter Arnaud de Bresse & Abailard , & de les enfermer séparément chacun dans un monastère.

Cependant Abailard ignorant les^{Fin d'Abailard.} ordres qui avoient été donnés contre lui , s'étoit mis en chemin pour aller à Rome poursuivre son appel. Heureusement il passa par le monastère de Clugni , dont étoit alors abbé Pierre le Vénérable , l'un des grands hommes de son siècle , recommandable à toutes sortes d'égards , soutenant par la noblesse des sentimens celle de la naissance , généreux , bien-faisant , régulier dans sa conduite , aimant les doctes , & savant lui-même. Il fut touché des infortunes d'Abailard , & de la cause qui les lui avoit attirées , & il résolut de remédier au

mal. Il commença par engager le malheureux fugitif à rester à Clugni, & afin de lui assurer un asyle dans cette maison, il entreprit de le réconcilier avec S. Bernard. Pour préliminaire, Abailard donna sur tous les points de doctrine qui lui avoient été reprochés une confession de foi très catholique. Il avoit cette bonne qualité de n'être point opiniâtre. C'étoit légèreté, c'étoit amour de la vaine gloire, qui le jettoient dans des étarts. Mais il revenoit sans beaucoup de difficulté. Après cette satisfaction donnée à l'Eglise, la réconciliation ne fut pas difficile avec S. Bernard, dont le zèle étoit vif, mais qui en vouloit aux erreurs & non à la personne. Pierre le Vénérable consumma l'affaire en écrivant au pape, pour l'instruire de tout ce qu'il avoit négocié, & de la résolution où étoit Abailard de renoncer pour jamais au tumulte des leçons publiques : en sorte qu'il ne s'agissoit que de lui accorder sûreté dans la retraite de Clugni, dont les moines ne laisseroient pas de profiter du savoir d'un tel hôte. Innocent se rendit facile à cette demande ; & Abailard, âgé alors

de soixante ans , & accablé d'infirmités , trouva enfin un lieu de repos pour passer ses dernières années.

Il y vécut encore deux ans , uniquement occupé des exercices de la pénitence , de l'étude , & de l'instruction de ses nouveaux confrères , auxquels il faisoit de tems en tems des sermons. Il ne parut prendre aucun intérêt au bruit que faisoient encore dans le monde les restes & les suites de son affaire : & il ne put être tiré du silence qui convenoit à sa situation , ni par les nouveaux assauts que lui livrèrent après coup , & sans beaucoup de nécessité , Guillaume de S. Thierri , & Geofroi moine de Clairvaux , autrefois son disciple , ni par l'apologie que donna en sa faveur un autre de ses disciples Bérenger de Poiriers , & qui est un ouvrage plein d'aigreur contre S. Bernard , & où l'on trouve plus de vaines plaisanteries & de déclamations que de raisons.

Abailard se rendit l'exemple de la maison de Clugni pour l'humilité , pour l'esprit de pauvreté , pour la pratique de tous les devoirs de la vie monastique. » Je ne me souviens point, dit Pierre le Vénérable en écrivant p. 210;

190 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
au sujet de sa mort à Héloïse , » je
» ne me souviens point d'avoir jamais
» vu son semblable dans tout ce qui
» annonce au dehors l'humilité. Je
» l'avois forcé de prendre la première
» place après moi dans notre nombreux
» se troupe, & il paroissoit le dernier de
» tous par la pauvreté de son vêtement.
» Lorsque je le voyois marcher devant
» moi dans les processions , je ne
» pouvois me lasser d'admirer qu'un
» homme d'un si grand nom pût s'ou-
» blier lui-même si pleinement. Il
» suivoit les mêmes maximes dans le
» boire & le manger , dans tout ce
» qui appartient au soin du corps. Il
» se retranchoit , je ne dis pas le su-
» perflu , mais tout ce qui n'est pas
» étroitement nécessaire. Tout son tems
» étoit partagé entre l'étude & la
» prière : la charité seule pour ses frè-
» res lui faisoit rompre le silence. En
» un mot son esprit , sa langue , ses
» actions ne respiroient que la Reli-
» gion , accompagnée d'une sage
» Philosophie , & de l'amour persévé-
» rant de la science. »

Par une vie si religieuse Abailard se préparoit à la mort , que ses infirmités ne lui permettoient pas de

regarder comme éloignée. En effet après moins de deux ans de résidence à Clugni , comme il se trouvoit plus incommodé que de coutume , l'abbé voulant essayer si le changement d'air, & le séjour dans un beau pays , pourroient rétablir une santé qui visiblement périssoit, l'envoya dans une maison dépendante de son abbaye près Chalon sur Saône. Mais Abailard étoit usé par l'étude & par les chagrins , & il ne resta pas longtems dans cette maison sans tomber dangereusement malade. Il y mourut le 2 Avril 1142 , muni des sacremens de l'Eglise , qu'il reçut avec de grands sentimens de piété.

Il avoit souhaité être enterré au Paraclet , & Pierre le Vénérable condescendit à ce désir. Il envoya le corps d'Abailard à Héloïse , avec une épitaphe de sa composition , mal vérifiée , mais bonne pour le sens , & pleine de Religion.

J'ai tracé le portrait d'Abailard par les faits. Si l'on veut rassembler les traits qui formèrent son caractère , on trouvera qu'il fut grand esprit , qu'il eut une belle imagination : la solidité lui manqua. Il excella dans toutes les sciences & arts connus de

192 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
son tems , profond & subtil Dialecti-
cien , versé dans la belle littérature ,
éloquent, écrivant bien, parlant mieux
encore , & joignant à un raisonne-
ment précis & exact les agrémens du
discours & la force du sentiment. La
Théologie fut son écueil : il est néan-
moins louable d'avoir sçu fléchir , &
ne se point opiniâtrer dans ses er-
reurs. Ce qui est singulier , c'est que
pendant qu'il donnoit à son esprit un
essor trop libre & trop hardi , son
cœur ; comme il paroît par ses écrits ,
conserva toujours un goût de piété ,
qui ne fut étouffé en lui que durant
le feu de sa folle passion pour Hé-
loïse. Si l'on excepte ce tems de dé-
réglement , ses vices furent des vices
de légèreté. Doux & aimable dans la
société, il ne connut jamais les passions
malfaisantes. Ce qu'on peut le moins
excuser en lui , c'est la trop haute opi-
nion de lui-même , & le mépris pour
les autres. On doit croire que toutes
ses fautes auront été expiées devant
Dieu, par la pénitence édifiante dans
laquelle il passa les dernières années
de sa vie.

Héloïse lui survécut vingt & un ans ,
p. 327. étant morte le 17 Mai 1163. Il nous
reste

reste peu de choses à dire de cette femme célèbre : & presque les derniers traits, que l'histoire nous a conservés d'elle, regardent son zèle pour honorer la mémoire de son cher Abailard. Elle reçut comme un précieux dépôt le corps de cet époux infortuné, auprès duquel elle destina & choisit sa propre sépulture : elle demanda & obtint pour lui de Pierre le Vénérable une absolution, qu'elle fit suspendre au dessus de son tombeau : cérémonie usitée alors, & qui se réduit au fond à des suffrages pour le repos de l'âme du mort. L'abbé de Clugni avoit pour Héloïse une grande estime, & il eût désiré la transférer, elle & sa communauté, au monastère de Marigni, qui dépendoit de son abbaye, comptant faire pour son Ordre une grande acquisition. Mais Héloïse demeura fidèle au Paraclet. Le fils qu'elle avoit eu d'Abailard, & qu'ils avoient nommé Astralabe, paroît s'être attaché à l'état ecclésiastique, puisque sa mère pria Pierre le Vénérable de lui obtenir par son crédit un canonicat dans quelque cathédrale. Nous ne savons pas quel succès eut cette recommandation.

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 208-212.*

§. III.

Théolo-
giens.Affaire de
Gilbert de
la Porrée.*Hist. Un.*
Par. T. II.
p. 204. 223.
232-238.
*271.**Hist. Litt.*
T. IX. p. 45.
Fleuri
Hist. Eccl.
T. XIV.
p. 635. 661.

J'Ai déjà averti qu'il n'est pas possible de s'astreindre à l'ordre des tems, en écrivant l'histoire de l'Université de Paris au douzième siècle, & que je suis forcé de me faire un ordre de matières. Ce que j'ai dit jusqu'ici regarde principalement la Théologie, & je vais suivre cet objet, en commençant par l'affaire de Gilbert de la Porrée, qui s'entama l'an 1145, cinq ans après la condamnation d'Abailard au concile de Sens.

Gilbert de la Porrée né à Poitiers, comme je l'ai déjà dit, y fit ses premières études : mais curieux de puiser la science dans les sources les plus riches, il alla se perfectionner dans les Humanités sous Bernard de Chartres, & apprendre la Philosophie & la Théologie sous les frères Anselme & Raoul de Laon. Il passa un nombre considérable d'années dans les Ecoles de ces habiles maîtres : il donna à ses connoissances le tems de s'accroître & de se mûrir, & devint ainsi l'un des grands Philosophes & Théo-

logiens de son siècle. Il se mit ensuite en état de faire part de ce qu'il avoit acquis , & il enseigna long-tems , soit à Paris , soit à Poitiers : & lors même qu'en 1141 il eût été élevé sur le siège épiscopal de cette dernière ville , sa patrie , il continua encore ses leçons de Théologie. On a remarqué que joignant à la science une gravité de mœurs qui ne se démentit jamais , il tenoit son Ecole avec sévérité , & ne souffroit rien de puérile dans ses disciples. Mais il se rendoit obscur par trop de profondeur , & peu d'esprits étoient capables de le pénétrer & de le suivre. Ajoutons qu'il ne sçut pas éviter les dangers d'une subtilité de Dialectique opposée à la simplicité de la Foi.

Il portoit cette subtilité audacieuse jusques dans ses sermons , & prêchant dans son synode l'an 1145 , il avança quelques propositions peu conformes à la saine doctrine sur le mystère de la sainte Trinité. J'ai rapporté d'avance la principale de ces erreurs , qui rouloit sur une abstraction métaphysique , par laquelle Gilbert faisoit une distinction entre l'essence divine & Dieu , & disoit que l'une

196 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
n'étoit point l'autre. Deux archidia-
cres de son Eglise , Arnaud & Ca-
lon , furent blessés du discours de leur
évêque, & la contestation s'étant échauf-
fée fut portée devant le pape, qui étoit
alors Eugène III , auparavant disci-
ple de S. Bernard , & moine de l'or-
dre de Cîteaux. Les deux dénoncia-
teurs passèrent en Italie , & ils trou-
vèrent le pape à Sienne , qui se dis-
posoit à venir en France , & qui après
les avoir entendus , leur répondit
que dans le pays où il alloit , il trou-
veroit plus de facilité pour discuter
l'affaire , parce qu'il y seroit aidé des
lumières d'un grand nombre de sa-
vans Théologiens. Telle étoit l'opi-
nion qu'à la cour de Rome on avoit de
la France.

Les deux archidiares de Poitiers
revinrent avec cette réponse , & en
attendant que le tems arrivât de pro-
céder au jugement , ils se donnèrent
un puissant appui en intéressant S. Ber-
nard dans la querelle. Le zèle de ce
S. Abbé étoit tout de feu , lorsqu'il s'a-
gissoit de la pureté de la doctrine ,
& il soutint contre Gilbert de la Por-
rée le même personnage qu'il avoit
déjà fait contre Abailard. Mais ici

il avoit affaire à un adversaire plus habile & plus accrédité.

Gilbert se défendit avec présence d'esprit & avec courage, & il donna ainsi moyen à ses protecteurs d'agir pour lui. Dans le concile qu'Eugène assembla en 1147 à Paris, & auquel assistèrent plusieurs cardinaux, archevêques, évêques, abbés, & maîtres célèbres, Gilbert évita la condamnation : mais ce fut en niant qu'il eût avancé les propositions qu'on lui imputoit. La question ayant été débattue avec beaucoup de chaleur de part & d'autre, le pape remit la décision au concile qu'il devoit tenir à Reims l'année suivante.

Là Gilbert, par une variation qui ne lui fait pas d'honneur, changea de batterie, & soit qu'il fût devenu plus hardi, soit que les extraits que l'on produisoit de ses écrits ne lui permissent plus de nier, il reconnut avoir enseigné que la divinité n'est point Dieu, & il soutint sa proposition. S. Bernard le foudroya par les autorités des Pères, & par la force du raisonnement : en sorte que la condamnation de Gilbert étoit inévitable, s'il intervenoit un jugement. Mais

les intrigues de l'accusé ménagèrent une nouvelle difficulté. Les cardinaux, qui favorisoient non son erreur, mais sa personne, dirent que la matière étoit suffisamment éclaircie, & qu'ils la jugeroient incessamment. Leur vûe étoit sans doute de gagner du tems, & de laisser le concile se dissoudre sans rien prononcer. D'ailleurs ils trouvoient leur intérêt à se rendre ainsi maîtres de l'affaire, & ils autorisoient par un exemple éclatant la prétention qu'avoit dès lors la cour Romaine de s'établir seule juge en matière de Foi. Gilbert flatta leur entreprisa, en leur présentant sa profession de foi en quatre articles, dont le plus important est celui que j'ai énoncé. Les autres y sont à peu près renfermés comme des conséquences. Il protestoît à la fin de cet écrit, qu'il y corrigeroit tout ce qu'ils pourroient y trouver digne de répréhension.

L'intrigue étoit bien conduite, mais le zele de S. Bernard para le coup. Il dressa de son côté une profession de foi directement opposée à celle de Gilbert, & il la fit soucrire par dix archevêques, & par un grand nombre d'évêques, d'abbés, & de mai-

tres en Théologie. Cette profession fut présentée au pape par Hugues évêque d'Auxerre, par Milon de Têrouane, & par Suger abbé de S. Denys, actuellement régent du royaume en l'absence du roi Louis VII ; & ces députés avoient ordre de déclarer au nom de tous ceux qui les envoyoit, qu'au lieu que Gilbert se soumettoit à corriger ce qui seroit jugé répréhensible dans son écrit, pour eux ils excluoiient absolument cette condition, & protestoient qu'ils persévéroient jusqu'à la fin dans la doctrine qu'ils expoisoient.

Cet acte fit grand bruit. Les cardinaux se plaignirent hautement de ce que les prélats de France entreprenoient de définir des questions dont la décision appartenoit au S. Siège. Ils n'épargnèrent pas même le pape, & lui reprochant assez ouvertement sa trop grande déférence pour l'abbé de Clairvaux, ils le sommèrent de soutenir les droits & l'autorité de l'Eglise Romaine. Eugène crut devoir témoigner quelque égard pour de si vives représentations. Il manda S. Bernard, qui lui déclara que les évêques François n'avoient point prétendu don-

ner une définition , mais leur profession de foi. Il est pourtant bon d'observer que la protestation qu'ils avoient faite de ne jamais abandonner la doctrine contenue dans leur écrit , étoit une brèche considérable à l'autorité affectée par ceux qui se prétendoient seuls juges. On voulut bien n'y pas faire attention. On se contenta de la réponse modeste de S. Bernard , & le pape se trouva en état de décider enfin l'affaire en concile.

Gilbert fut appelé , & voyant qu'il n'étoit pas possible de reculer , il prit son parti en habile homme. Interrogé sur chaque article , il les retracta tous sans hésiter , adressant la parole à ses juges , & leur disant :
 » Si vous pensez autrement , je pense
 » comme vous. » Ses écrits furent condamnés , jusqu'à ce qu'ils eussent été corrigés par l'Eglise Romaine : & comme il s'offroit à les corriger lui-même , le pape lui répondit : » On ne
 » s'en rapportera pas à vous. » Gilbert éprouva ainsi la vérité de ce que lui avoit prédit Abailard au concile de Sens , en lui citant un vers d'Horace :
 » Quand la maison voisine brûle , le
 » danger vous regarde. »

La soumission de Gilbert lui fut utile. Il retourna à son Eglise sans aucune flétrissure personnelle : il reçut en grace les archidiacres , & il passa tranquillement encore six années dans la jouissance de tous les droits de l'épiscopat jusqu'à sa mort , qui arriva en 1154.

Les exemples d'Abailard & de Gilbert de la Porrée rendirent plus circonspéct le fameux Pierre Lombard , Pierre Lombard. *Hist. Un. par. T. II. p. 766 251.*
 connu sous le nom de *Maître des sentences* , que lui valut l'ouvrage théologique dont je parlerai incessamment. On le surnomma Lombard , *Fleuri, Hist. Eccl. T. XV. p. 65. 474.*
 parce qu'il étoit né en Lombardie dans la ville de Novare. Après avoir étudié un tems à Boulogne en Italie , où commençoit à fleurir le Droit civil , il vint en France pour se rendre habile dans la Théologie , dont il prit des leçons d'abord à Reims , ensuite à Paris. Il étoit homme fait lorsqu'il arriva à Paris , & peu accommodé des biens de la fortune , puisqu'il fallut que S. Bernard , à qui il étoit recommandé par l'évêque de Luques , l'aidât par ses amis à subsister. Nous avons la lettre que le S. abbé de Clairvaux écrivit pour

ce sujet à Gilduin abbé de S. Victor. Le premier dessein de Pierre n'étoit pas de demeurer longtems à Paris ; mais il s'y trouva si bien , qu'il y fixa son séjour pour le reste de sa vie. Il y enseigna plusieurs années avec beaucoup d'éclat : sans doute dans l'Ecole principale , qui étoit celle de la grande Eglise. Il y éprouva quelques désagréemens , si c'est lui à qui l'on doit rapporter , comme Duboullai le conjecture , ce que nous savons de l'affaire d'un certain Pierre , qualifié maître , qui vers l'an 1149 , à l'occasion d'excès commis par les écoliers , fut excommunié par l'évêque de Paris , & obligé d'aller à Rome pour faire lever l'excommunication , & pour plaider sa cause , que le pape Eugène III renvoya à l'abbé Suger. Quoi qu'il en soit de ce fait , sur lequel nous n'avons que des notions fort obscures ; ce qui est certain , c'est que la réputation de Pierre Lombard brilla tellement dans la profession de la Théologie , qu'en 1159 le siège épiscopal de Paris ayant vaqué , il fut élevé à cette grande dignité , sur la seule recommandation de son rare savoir. On assure même que Philippe de France,

qui, dit-on, avoit été son disciple, frère de Louis le Jeune actuellement régnant, & archidiacre de Paris, eut les premiers suffrages, & fut d'abord élu; & qu'il céda son droit à son maître, par une modestie dont l'exemple est incroyable dans nos mœurs. Pierre Lombard ne fut pas long-tems en place, & mourut dès l'année suivante. Il est enterré à S. Marcel, où tous les ans on célèbre pour lui un service, auquel la Licence de Théologie est obligée d'assister.

Il composa divers ouvrages: mais il s'est surtout rendu illustre par le livre *des Sentences*. Ce titre n'étoit pas nouveau: il s'étoit mis en vogue dès les commencemens du douzième siècle. Anselme de Laon, Guillaume de Champeaux, & Hugues de S. Victor, avoient donné des livres *des Sentences*: & on en attribua un à Abailard, qui pourtant refusa de le reconnoître. Ces sortes d'ouvrages annonçoient par le titre qu'ils étoient une collection des *sentences*, ou pensées de l'Ecriture & des Pères: la matière en étoit la Théologie traitée systématiquement. C'est donc d'a-

204 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
près ces exemples que travailla Pierre
Lombard.

Il les suivit , mais non en aveugle. Il ne s'appuya point de l'autorité & de la méthode d'Aristote , comme avoient fait Abailard , Gilbert de la Porrée, & avant eux Roscelin , en des questions où la parole de Dieu doit être seule écoutée. Il ne s'égarapoint dans de longs raisonnemens de son fond , & il aima mieux se contenter d'alléguer ce que l'Ecriture & les Pères lui fournissoient sur chaque point. Il acheva ce que les autres avoient seulement projeté , & il embrassa toute la Théologie dans quatre livres assez courts. Il est pourtant vrai qu'il a encore omis certaines matières fort importantes.

Son ouvrage fut accueilli avec un applaudissement universel. La commodité de trouver tout ce qui appartient à la science de la Religion , traité méthodiquement & avec netteté & précision dans un petit volume , frappa tout le monde. Le livre des Sentences de Pierre Lombard , devint , comme je l'ai déjà dit , le texte que les maîtres commentoient

dans leurs leçons , dont les disciples se remplissoient dans leurs études particulières. De là vint dans nos Ecoles le nom de *Sententiarii* , par lequel on désignoit ceux qui enseignoient ou étudioient la Théologie scholastique. On les appella aussi *Summistæ* , du nom de *summa* ou *somme* théologique , qu'avoit donné Hugues de S. Victor à son ouvrage , & que l'on appliqua à tous les ouvrages semblables.

J'ai dit que Pierre Lombard fut plus circonspect que les Scholastiques ses prédécesseurs. Cependant il ne put éviter totalement l'écueil des subtilités dialectiques , ni se préserver de toute erreur. On a dressé une liste de vingt-six articles , sur lesquels le maître des sentences n'est point & ne doit point être suivi : & cette liste est transcrite ou imprimée à la fin de son quatrième livre. Entre ces articles il s'en trouve un qui a été condamné comme hérétique. Pierre Lombard , raisonnant sur ce qui doit être crû , concluoit , de principes théologiques mal pris & poussés trop loin , que *J. C. en tant qu'homme n'est point quelque chose* , ou ce qui revient au

206 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
même, *n'est rien*. Cette proposition
est scandaleuse, & néanmoins quel-
ques uns de ses disciples la soutin-
rent, & formèrent l'hérésie, comme
on l'appella, des *Nihilistes*. Le pape
Alexandre III, à qui elle fut défé-
rée, écrivit vers l'an 1173 à Guil-
laume de Champagne, alors arche-
vêque de Sens, pour lui ordonner
d'assembler les prélats & les théo-
logiens de sa métropole, & de prof-
crire avec eux ce langage comme
contraire à la saine doctrine.

Il en fut encore question dans le
concile que le même pape tint dans
l'Eglise de Latran en 1179. Il vou-
loit y condamner la proposition de
Pierre Lombard. Mais quelques car-
динаux témoignèrent de la répugnance,
& sortirent même de l'assemblée. Adam
du Petit pont, alors évêque de S. Asaph,
éleva sa voix, & dit : » J'ai gouverné
» l'Ecole de Pierre Lombard sous son
» autorité, & je défendrai le senti-
» ment de mon maître. » Le pape ne
jugea pas à propos d'insister, de peur
d'exciter dans le concile une dissen-
sion qui causât du scandale. Mais il
envoya de nouveaux ordres à Guil-
laume, devenu archevêque de Reims,

afin que ce prélat convoquât les maîtres des Ecoles de Paris, de Reims, & des villes voisines, & leur défendit sous peine d'anathème d'enseigner la doctrine dont il s'agit, & qu'il exprime dans sa lettre sans en nommer l'auteur. La défense du pape fut observée, & l'erreur disparut.

Une autre proposition du maître des sentences sur le mystère de la Trinité fut attaquée par l'abbé Joachim. La contestation dura longtems. Mais enfin elle fut décidée en faveur de Pierre Lombard, & la doctrine de son accusateur condamnée par le pape Innocent III, dans le quatrième concile de Latran en 1215.

Pierre Lombard ne paroît avoir trouvé aucun censeur durant sa vie : on voit qu'il n'en manqua pas après sa mort. Le plus animé fut Gautier prieur de S. Victor, & il enveloppa dans la même cause Pierre Abailard, Gilbert de la Porrée, & Pierre de Poitiers, chancelier de l'Eglise de Paris, qui enseigna la Théologie pendant trente-huit ans. L'ouvrage de Gautier contre ces quatre Théologiens se conserve manuscrit dans la bibliothèque de S. Victor. Mais Duboullai en

*Hist. Un.
P. II. T. II.
p. 404. 553.
629.*

a eu communication , & publié de grands extraits. L'auteur y montre un zèle très vif : il appelle ceux qu'il attaque les quatre labyrinthes de la France , prétendant que par leurs explications monstrueuses du mystère de l'Incarnation , ils font de J. C. un être indéfinissable , & presque semblable au Minotaure , qui étoit enfermé dans le labyrinthe de Crète. On sent que l'allusion n'est pas fort heureuse , mais bien outrageante. Tout le livre est du même style que le début. Gautier n'épargne à ses adversaires aucune qualification injurieuse : & par là il les sert contre son intention. Il diminue le poids de son autorité par la véhémence de ses invectives. Ce n'est point à moi qu'il appartient d'entrer dans la discussion d'un procès de doctrine théologique. Le fait est que le livre de Pierre Lombard a triomphé de toutes les attaques qui lui ont été livrées. Avec les correctifs que j'ai marqués , il devint d'un usage universel. Il régna dans les Ecoles , & peu d'ouvrages ont eu un aussi grand nombre de commentateurs. On en compte jusqu'à deux cens quarante-quatre , entre lesquels sont les plus fameux

Théologiens de chaque siècle.

Outre Gautier de S: Victor, l'Ecole théologique de Paris opposa encore deux antagonistes célèbres à la méthode scholastique, qui cherchoit à s'établir, Pierre surnommé le Mangeur, & Pierre le Chantre. Je dois dire un mot de ces deux savans & pieux personnages.

Pierre le Mangeur après avoir été doyen de Troyes, devint chancelier de l'Eglise de Paris, & il y enseigna en cette qualité. Il s'attacha surtout à la Positive, comme on peut le juger par son principal ouvrage, qui est une histoire sacrée, tirée de l'ancien & du nouveau Testamens, & conduite depuis la création du monde, par où commence la Genèse, jusqu'à la prison de S. Paul à Rome, dernier événement marqué dans les Actes des Apôtres. Les vuides historiques que laissent les livres saints, Pierre les a remplis par Josèphe & par l'histoire profane. Cet ouvrage fut regardé comme utile dans le tems. L'auteur l'intitula *Histoire scholastique*, parce qu'il l'avoit composé pour l'usage des Ecoles. Après de longs travaux, l'amour de la retraite & du silence l'en-

Pierre le
Mangeur.

Hist. 8^{me}
P. 7. T. II.
p. 261. 326.
406. 764.

gaged à quitter sa place , pour se renfermer dans la maison de S. Victor , où il finit saintement ses jours , dans les exercices de l'étude & de la piété. Il est enterré dans l'Eglise de cette abbaye , & on y lit son épitaphe composée par lui-même. La principale pensée en est , ^a » qu'après avoir » enseigné pendant sa vie , il ne cesse » pas d'enseigner encore après sa mort , » avertissant ceux qui viennent visiter ses cendres de se dire à eux-mêmes : Ce que nous sommes celui-ci l'a été , & nous deviendrons ce qu'il est maintenant. »

Pierre le Mangeur s'étoit seulement abstenu de suivre la nouvelle manière des Scholastiques. Pierre le Chantre fit plus : il la combattit. Il condamna hautement cet esprit de contention que l'on introduisoit dans une étude , qui ne doit respirer que la charité & la paix ; ces questions vaines , & souvent indécentes , où la curiosité s'égaroit ; ces subtilités sophistiques , si opposées à la simplicité de l'enseignement de J. C. & des Apôtres. Il les com-

Pierre le
Chantre.

p. 486. 515.
571.

Hist. Litt.
T. IX, p. 23.
289. 211.

^a Vivus docui , nec cesso docere
Mortuus , ut dicat qui me videt incineratum :
Quod sumus iste fuit , erimus quandoque quod hic est.

paroit , ces subtilités , à des arêtes de poisson , qui ne sont bonnes qu'à piquer , & non à nourrir. C'étoit selon lui une poussière menue , par laquelle est aveuglé celui qui a l'imprudence de la mettre en mouvement. Plusieurs autres Docteurs pensoient de même , & ils composèrent des ouvrages théologiques dirigés sur l'ancien goût. Mais la nouvelle méthode flatte bien plus l'orgueil de l'esprit humain , qui aime à produire de lui-même , à sentir ses forces , & à n'être pas toujours tenu par la lisière. D'ailleurs , comme je l'ai observé , elle avoit son utilité , si l'on prenoit soin d'en éviter les inconvéniens. Elle prévalut totalement dans les Ecoles au treizième siècle , & elle y porta son bon & son mauvais.

Pierre le Chantre étoit autant homme de bien que Théologien savant & judicieux. Il possédoit la dignité de chantre dans l'Eglise de Paris , & c'est de là que lui est venu le surnom par lequel on le distingue. En 1191 il fut élu à l'évêché de Tournai : mais Guillaume archevêque de Reims , & régent du royaume en l'absence de Philippe-Auguste son ne-

veu , qui étoit alors en Orient , refusa de confirmer l'élection , par la raison que la forme canonique n'y avoit pas été régulièrement observée. Guillaume réunissoit par rapport à cet objet l'autorité ecclésiastique à la puissance séculière. Car l'évêché de Tournai dépendoit alors de la métropole de Reims. Pierre fut peu affligé d'avoir manqué une dignité qu'il n'avoit point désirée , & il se contenta aisément de son état , auquel il préféra même peu d'années après l'humilité du cloître. Il se retira à l'abbaye de Longpont , ordre de Cîteaux , & il y mourut avant que d'avoir fini son noviciat , l'an 1197.

On rapporte de lui , pendant qu'il étoit encore chantre , un trait qui prouve son attachement aux vrais principes dans la décision des cas de conscience. Un usurier fameux , & qui s'étoit grandement enrichi dans son indigne métier , fut touché de remords , & voulut réparer le mal dont il se sentoit coupable. Il s'adressa à l'évêque de Paris , Maurice , qui faisoit construire actuellement la grande basilique de Notre Dame , telle qu'elle subsiste aujourd'hui. Le prélat lui con-

seilla de consacrer à cette œuvre pieuse ce qu'il avoit acquis de richesses par de mauvaises voyes. Le pénitent eut quelque difficulté sur ce conseil, qui lui paroissoit un peu intéressé, & il voulut prendre l'avis de Pierre le Chantre. Celui-ci, sans aucun respect humain, lui répondit : » On ne vous » a pas donné un bon conseil. Voici » ce que vous devez faire. Chargez » un crieur public de proclamer à » haute voix dans toutes les rues de la » ville, que vous êtes prêt à restituer » à tous ceux avec qui vous avez fait » des affaires, tout ce que vous avez » exigé d'eux au delà du principal. » La chose fut exécutée : & le même homme étant venu retrouver Pierre, pour lui dire qu'après toutes les restitutions faites, il lui restoit encore beaucoup de superflu : » Maintenant, lui répondit le sage directeur, » vous pouvez faire l'aumône. »

On reproche à Pierre le Chantre une légère erreur par rapport au Sacerdement de l'autel. Il croyoit & enseignoit que la consécration du pain a son effet, qu'après que le calice a été consacré. On ne voit pas aisément ce qui pouvoit l'avoir conduit

à cette opinion singulière , qui au reste n'attaque point le fond du dogme , & n'a point eu de suites dans l'Eglise.

Maurice de Sulli, évêque de Paris.

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 325. 419.
522. 754.*

Maurice de Sulli , successeur de Pierre Lombard sur le siège de Paris , fut aussi une des grandes lumières de son siècle. Il ne dut comme son prédécesseur son élévation qu'à son mérite. Né de parens pauvres dans le territoire de Sulli , d'où il tire son surnom , il vint fort jeune à Paris mendiant son pain , pour chercher dans cette ville de ressources , en même tems la doctrine , & une amélioration à sa fortune. La pauvreté est un aiguillon pressant. Maurice étudia courageusement , & il fit de si grands progrès dans les sciences , qu'il se rendit capable d'enseigner avec succès la Philosophie d'abord , & ensuite la Théologie. La réputation qu'il s'acquit dans ces emplois , le fit juger digne d'être aggrégé à l'Eglise cathédrale de Paris comme chanoine & comme archidiaque , & enfin de la présider comme évêque. On rapporte de lui , lorsqu'il étoit déjà Docteur célèbre, un trait de modestie , que je tâcherai de rendre ici dans toute la naïveté de l'auteur original.

» Il y avoit à Paris , dit cet ancien

écrivain , » un maître habile & fa-
 » meux , connu & chéri de plusieurs.
 » Sa mère, qui étoit une pauvre femme,
 » apprenant la fortune qu'il avoit faite,
 » voulut venir le voir. Elle prit donc
 » son bâton , partit avec son juste de
 » bure , & étant arrivée à Paris , elle
 » s'adressa à des dames pour avoir des
 » nouvelles d'un tel , qu'elle leur
 » nomma. Ces dames lui dirent : *Que*
 » *voulez-vous de lui ?* Elle répondit :
 » *Je suis sa mère.* Alors ces dames la
 » menèrent dans leur maison , & lui
 » donnèrent des rafraîchissemens. En-
 » suite elles pensèrent que ce bon
 » homme auroit honte de voir sa
 » mère en un si pauvre état, & elles la
 » vêtirent bien , lui donnèrent un
 » manteau, & vinrent avec elle chez le
 » maître. En entrant elle dit : *Je suis*
 » *votre mère.* Le maître répondit : *Je*
 » *n'en crois rien. Car ma mère est pau-*
 » *vre , & elle n'est habillée que de bure.*
 » Comme il persista à refuser de la
 » reconnoître , ces dames la remme-
 » nèrent , & lui rendirent son bâton
 » & son juste de bure. Elle revint
 » trouver son fils , qui étoit en grande
 » compagnie , & qui voyant arriver
 » sa mère , ôta son capuce , alla l'em-

» brasser , & lui dit : *Je vois main-
 » tenant que vous êtes ma mère. La
 » chose se répandit dans la ville , &
 » fit grand honneur au maître. Il de-
 » vint dans la suite évêque de Paris. »*

L'épiscopat de Maurice fut long , & dura trente-six ans , depuis l'an 1160 jusqu'en 1196. C'est ce prélat qui a bâti , comme je viens de le dire incidemment, l'Eglise de Notre Dame, grand & vaste édifice , qui prouve dans celui qui l'entreprit & l'exécuta un génie élevé , & fertile en expédiens pour fournir à une telle dépense. En mourant , pour protester de sa foi sur la résurrection des corps , que quelques savans de son tems révoquoient en doute , il ordonna que l'on écrivît sur un rouleau le fameux passage de Job , qui exprime cette vérité de la façon la plus énergique , & que l'on mît ce rouleau étendu sur sa poitrine dans la cérémonie de ses funérailles.

Ecoles de S.
 Victor & de
 sainte Gene-
 viève.

Hist. Litt.
 T. I X. p.
 114-117.

Les Ecoles de S. Victor & de sainte Geneviève ne furent point stériles , pendant que celle de l'Eglise cathédrale florissoit sous les grands hommes que je viens de nommer. S. Victor nous fournit le fameux Richard , don-

un grand nombre d'ouvrages encore existans prouvent le génie & le savoir. A sainte Geneviève les études avoient été cultivées dès les anciens tems. Elles y reprirent sans doute une nouvelle vigueur par la colonie de chanoines réguliers de S. Victor, que l'abbé Suger y introduisit l'an 1148.

Vingt-neuf ans après, lorsqu'Etienne abbé de S. Euverte d'Orléans passa à l'abbaye de sainte Geneviève, il y trouva des Ecoles tellement fréquentées, qu'il craignit que le tumulte des étudiants du dehors ne troublât la régularité de sa maison : & par ce motif il ajouta une Ecole intérieure pour le service seulement de ceux qui vivoient sous la discipline claustrale. Cet abbé Etienne fut homme de mérite, & il devint en 1191 évêque de Tournai. Nous avons de lui un recueil de lettres, qui prouvent non seulement de l'érudition, & un bon goût de style, mais beaucoup d'habileté dans la conduite des grandes affaires.

Après avoir parlé de tant de maîtres célèbres, qui illustrèrent l'Ecole de Paris, je ne dois pas oublier deux élèves de cette même Ecole, qui par-

*Fleuri, Hist.
Eccl. T. XV.
p. 628.*

Elèves illustres.

parler de ce pontife , qui protégea avec bienveillance l'Ecole de Paris , & qui contribua beaucoup à achever de lui donner une forme de gouvernement stable & régulière.

On peut maintenant se faire une idée de la splendeur des études théologiques à Paris pendant le douzième siècle. Avoir professé la Théologie dans cette Ecole , c'étoit un titre , comme il paroît par plusieurs exemples , pour parvenir aux premières dignités ecclésiastiques. Cette même Ecole forma un nombre infini d'illustres élèves , parmi lesquels on compte trois papes , Célestin II , Adrien IV , & Innocent III. L'étude de la Théologie florissoit donc avec un très grand éclat à Paris. La Philosophie , c'est-à-dire la Dialectique , n'y étoit pas moins cultivée.

Etat de la
Philosophie.

Je réduis la Philosophie du tems dont je parle à la Dialectique , parce que réellement elle y étoit presque toute renfermée. La Physique passoit pour partie de la Médecine , à laquelle elle doit servir d'introduction ; & elle donnoit même son nom aux Médecins , que l'on appelloit communément Physiciens. La Morale appar-

tient à la science de la Religion , & je ne vois pas qu'on la traitât beaucoup dans les Écoles par le raisonnement. La Métaphysique , en tant qu'elle considère les idées générales & abstraites de substance & de mode , de genre & d'espèce , & autres semblables , s'enseignoit avec la Dialectique en tant qu'elle a pour objet Dieu & l'ame , elle se confondoit avec la Théologie. Pour ce qui est des Mathématiques , quoique Jean de Salisburi témoigne en avoir pris une teinture , il ne paroît pas qu'on les étudiait au douzième siècle comme d'ordinaire d'Alcuin , & dans les premiers siècles qui l'avoient suivi. La Dialectique occupoit donc presque seule les Écoles de Philosophie , & , suivant que je l'ai observé ailleurs , elle ne les occupoit que trop. L'ardeur que l'on avoit pour la Théologie refluoit sur un genre d'études , qui lui préparoit les voies. Aussi la plupart des fameux Théologiens que j'ai nommés , Guillaume de Champeaux , Abailard , Gilbert de la Porrée , Maurice de Sully , avoient enseigné également les deux sciences , la Philosophie & la Théologie.

222 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Aristote étoit le guide que l'on suivoit dans l'étude de la Philosophie. Il avoit commencé au siècle précédent, comme je l'ai remarqué, d'être connu & suivi dans nos Ecoles : mais c'est principalement en celui-ci que son autorité s'y établit. Il en étoit l'oracle, & dès lors on l'appelloit *le Philosophe* par excellence. La méthode fut d'abord de lire & d'expliquer son texte. Bientôt les Professeurs y substituèrent leurs commentaires qu'ils dictoient à leurs écoliers : usage que Pierre de Blois condamnoit, comme peu propre à faire de vrais sçavans.

*Niss. Un.
Par. T. II.
p. 565.*

p. 571.

*Grammaire,
Rhétorique,
& Poésie.*

L'état de la Grammaire, de la Rhétorique, & de la Poésie, au douzième siècle n'est pas aisé à définir. Il y eut du partage sur ce genre d'études. Les belles Lettres eurent des partisans, elles eurent des adversaires. Leurs partisans les portèrent à un degré de mérite, qu'elles n'avoient point encore atteint parmi nous depuis les invasions des Barbares. Quoique le style des bons écrivains mêmes du tems dont il s'agit ne soit pas entièrement correct, & que de plus l'on y remarque de la prolixité, des allusions forcées, des métaphores trop

entassées , & quelquefois peu naturelles , d'un autre côté il est certain que l'élégance , l'aménité , la politesse , se font sentir dans les ouvrages d'Hildebert de Lavardin , d'Abailard , de Jean de Salisburi. On ne peut prendre quelque connoissance de ces auteurs, sans s'appercevoir tout d'un coup qu'ils étoient pleins de la lecture des grands modèles, de Cicéron , de Virgile , d'Horace. Le bon goût d'écrire prenoit vigueur , & il étoit en train de s'accroître , & de s'élever peut-être jusqu'à la perfection , si la secte des Cornificiens , c'est-à-dire des Dialecticiens outrés, ne l'eût combattu & enfin étouffé. Il fit résistance , & Jean de Salisburi composa son *Metalogicus* , précisément dans le dessein de défendre la belle littérature contre les attaques violentes de la barbarie. Mais la barbarie triompha , & elle domina absolument dans tout ce qui s'écrivit jusqu'à la renaissance des Lettres , vers la fin du quinzisième siècle. Les noms de Grammaire & de Rhétorique ne furent pourtant pas bannis de nos Ecoles. Mais la réalité disparut , & il ne fut plus question de tout ce qui s'appelle pureté , gra-

224 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
ces , & ornemens du discours.

Je ne demande pas que l'on m'en croye sur ma parole touchant le mérite du style des bons écrivains du douzième siècle. Je vais mettre le lecteur à portée d'en juger lui-même , par quelques courts extraits d'Hildebert , & de Jean de Salisburi.

Hildebert de
Lavardin.

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 97.*

Hildebert étant évêque du Mans , eut à souffrir de grandes persécutions de la part de Rotrou comte du Maine , & il fut même obligé d'abandonner son diocèse & sa patrie , & de s'enfuir à Rome. Il fit des vers sur sa disgrâce , qui l'avertissoit de l'instabilité des choses humaines. Voici de quelle manière il s'en explique.

„^a J'étois riche , fortuné , & en-

* Nuper eram dives , multisquæ beatus amicis ,
Et risere diu prospera fata mihi.
Sæpe mihi dixi : Quæ sunt tam prospera rerum ?
Quid sibi vult tantus , tam citus agger opum ?
Hei mihi ! nulla fides , nulla est constantia rebus :
Res ipsæ quid sint mobilitate docent.
Res hominum atque homines levis aura * versat in
horas ,
Et venit à summo summa ruina gradu.
Cuncta sub ancipiti pendent mortalia casu ;
Et spondent propriâ mobilitate fugam.
Quidquid habes hodie , cras te fortasse relinquet.
Aut modò dum loqueris desinit esse tuum.
Hæc ludit fortuna vices , regesque superbos

* S'il n'y a point ici faute d'impression , il y a faute de quantité de la part de l'auteur. Le sens est bon.

» vironné d'amis : & pendant long-
 » tems une heureuse destinée a pris
 » plaisir à me favoriser. Né dans l'ob-
 » curité , j'étois étonné moi-même de
 » ma fortune. Souvent je me suis dit :
 » Quelle est donc cette prospérité dont
 » je jouis ? D'où me vient une si
 » grande & si subite affluence de ri-
 » chesses ? Hélas ! il ne faut point se
 » fier aux choses humaines : elles n'ont
 » nulle constance , & elles montrent
 » leur néant par leur instabilité. Et
 » les possessions des hommes , & les
 » hommes eux-mêmes , sont le jouet
 » d'un souffle léger qui les fait tour-
 » ner à chaque instant : & du plus
 » haut degré d'élévation part la chute
 » la plus cruelle. Tout ce qui se voit
 » dans le monde , flotte & chancelle
 » sous l'incertitude des événemens ,
 » & par ses changemens continuels
 » annonce une fuite dernière. Ce que
 » vous avez aujourd'hui , demain vous
 » abandonnera , ou même dans le clin
 » d'œil cesse de vous appartenir. Tels
 » sont les jeux de la fortune : elle

Aut servos humiles non finire esse diu.
 Illa dolosa comes , solâ levitate fidelis ;
 Non impune favet , aut sine fine premit.
 Nil mihi quondam vultu blandita sereno ;
 Mutavit vultus , nubila facta , fuor :

226 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

» n'accorde une longue durée ni à l'or-
 » gueil des rois , ni à l'humiliation
 » des esclaves. C'est une compagne
 » trompeuse , sur l'infidélité seule de
 » laquelle on peut compter. Elle ne
 » favorise point impunément , elle
 » ne persécute point sans relâche. Au-
 » trefois elle me caressoit avec un doux
 » sourire & un visage serein : main-
 » tenant obscurcie d'un nuage , elle
 » a changé ses caresses en rigueurs. »
 Après quelques invectives contre son
 persécuteur , après le récit des dan-
 gers qu'il a courus sur mer , Hilde-
 bert revient à sa thèse de l'instabilité
 des biens humains , & , par une ré-
 flexion digne d'un chrétien & d'un
 évêque , il y oppose en finissant la so-
 lidité invariable de l'espérance pla-
 cée en Dieu seul. »^a Dieu , dit-il ,
 » change tout , demeurant lui-même
 » immuable. Oui , il demeure im-
 » muable pendant qu'il met tout en
 » mouvement ; & plein de bonté pour

• Res & opes. versat legibus ipse manens.
 Ipse manens dum cuncta movet , mortalibus agris
 Consultit , & , quò sit spes statuenda , docet.
 Ille potens * , tenor & concordia rerum.
 Quidquid vult in me degerat , ejus ero.

* Je passe ici un mot , qui est visiblement saint , mais
 Dont - être doit - on lire mis.

» les malheureux mortels, il leur mon-
 » tre ainsi où ils doivent fixer leurs
 » espérances. Il est tout-puissant : il
 » est la stabilité de tout ce qui change,
 » & le lien de tout ce qui tend à se
 » diviser. Qu'il m'envoie tous les châ-
 » timens qu'il voudra : je suis à lui ,
 » & je lui demeurerai inviolablement
 » attaché. »

On ne peut nier que les pensées
 & les tours de tout ce morceau soient
 dans le bon goût. Ceux qui enten-
 dent la langue originale , peuvent ,
 au moyen du texte même que je cite
 au bas de la page , juger de la faci-
 lité du vers , & de l'élégance de l'ex-
 pression. Aussi les épîtres d'Hildebert p. 1572
 étoient-elles lûes dans les Ecoles ,
 & proposées pour modèles aux jeun-
 es étudiants , ainsi que nous l'apprend
 Pierre de Blois , qui se félicite lui-
 même d'en avoir profité.

Nous avons deux ouvrages de Jean Jean de Sa-
lisburi.
 de Salisburi , le *Policraticus* & le *Me-
 talogicus* , tous deux adressés à Tho-
 mas chancelier d'Angleterre , & de-
 puis archevêque de Cantorbéri. Le
 premier regarde la morale & la po-
 litique : le second traite des études
 & des lettres , & est , comme je l'ai

dit , une apologie de la belle littérature contre les invectives de ceux qui n'estimoient qu'une Dialectique pointilleuse & sophistique , & qui méprisoient toutes les autres connoissances. Le style de ces deux ouvrages a les défauts & les vertus qui caractérisent le goût du douzième siècle , peu d'ordre , de la prolixité , une trop grande recherche de figures non nécessaires , des termes qui ne sont pas du bel usage ; mais de l'élégance dans les tours , de l'aménité dans les idées , & un discours nourri du suc de la bonne antiquité. Je me contenterai de donner ici quelques morceaux fort courts du *Policraticus* , dont j'ai peu parlé jusqu'à présent.

Le plan de ce traité est satyrique , & a pour objet principal de rendre méprisables les occupations , ou plutôt les futilités des gens de cour : *De nugis curialium*. À la tête on trouve une pièce de vers , que l'auteur adresse à son livre , qui va se présenter au chancelier d'Angleterre. Ce tour est , comme l'on voit , imité d'Horace ; & dans le détail on retrouve des traits empruntés du même poète.

Jean de Salisburi commence par

avertir son livre de se tenir clos & couvert, parce qu'attaquant les vices, il ne peut manquer d'avoir beaucoup d'ennemis. »^a Si tu m'en crois, lui dit-il, » tu retiendras ta langue, tu t'interdiras l'entrée de la cour : demeure tranquille dans le cabinet. » Evite sagement l'aspect des hommes, & tiens renfermés les discours qui te sont confiés. Tout doit te devenir suspect, puisque l'on te regarde comme un ennemi public, & que l'on ne t'impute rien moins que le crime de lèse-majesté. »

Pour passer à l'éloge du chancelier d'Angleterre, le poète invite son livre à chercher un protecteur ami du vrai, qui ait & le pouvoir & la volonté de le défendre contre la haine des méchants. »^b Adresse-toi donc,

^a Si mihi credideris, linguam cohibebis, & aula
Limina non intret pes tuus : esto domi.
Adspectus hominum cautus vitare memento ;
Et tibi commissas claude, libelle, notas.
Omnia sint suspecta tibi, quia publicus hostis ;
Et majestatis diceris esse reus.

^b Ergo queratur lux cleri, gloria gentis
Anglorum, regis dextera, forma boni.
Hic est, qui regni leges cancellat iniquas,
Et mandata pii principis æqua facit.
Si quid obest populo, vel moribus est inimicum ;
Quidquid id est, per eum desinit esse notens.
Publica privatis qui præfert commoda semper,

230 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 poursuit-il , » à cet homme illustre ;
 » qui est en même tems la brillante
 » lumière du clergé , la gloire de la
 » nation Angloise , le bras droit de
 » son prince , l'exemple de toute vertu.
 » C'est lui qui réforme les abus dé-
 » guisés en loix , & qui fait régner
 » l'équité dans les ordonnances d'un
 » roi clément & généreux. Tout ce
 » qui peut ou nuire aux peuples , ou
 » être ennemi des bonnes mœurs ,
 » ce grand magistrat le corrige & l'é-
 » carte. Il préfère toujours le bien
 » public aux intérêts particuliers : il
 » compte augmenter les richesses par
 » ses libéralités. Il ne croit rien possé-
 » der plus véritablement que ce qu'il
 » donne ; & ses dons s'adressent à de
 » dignes sujets. Il répand à pleines
 » mains , & ses dons font une se-
 » mence qui se multiplie. Sa maison
 » est ouverte à tous : le vice seul ne
 » la connoît point. »

Le reste de la pièce contient en-
 core plusieurs bonnes choses. Mais
 l'expression ne répond pas toujours à

Quodque dat in plures , ducit in ære suo.
 Quod dat habet, quod habet donat dignis vice versa.
 Spargit, sed sparſæ multiplicantur opes. . . .
 Nota domus cunctis ; vitio non cognita soli.

la droiture du sens , & au m^{er} te de la pensée.

La prose de Jean de Salisburi n'est pas moins judicieuse , & elle est plus élégante que ses vers. Dans le prologue de l'ouvrage il relève d'abord l'avantage qu'ont les Lettres de transmettre à la postérité la gloire des grands hommes , & de l'instruire par leurs exemples. Il fait ensuite valoir les utilités que retirent des Lettres ceux qui les cultivent. »^a C'est d'elles , dit-il , que l'on peut emprunter avec le plus d'assurance la consolation dans la douleur , le délassement dans le travail , le contentement d'esprit dans la pauvreté , la modestie au milieu des richesses & des plaisirs. » Il ne préfère aux Lettres que la piété , qu'il regarde avec raison comme la première & la plus fidèle de toutes les ressources : mais à cette unique exception près , il ne trouve rien qui leur soit comparable. » Croyez-en , dit-il , un homme

^a Ad hæc in dolore solatium , recreatio in labore , in paupertate jucunditas , modestia in divitiis ac deliciis , fidelissimè à litteris mutua-

tur. . . . Experto credè , quia omnia mundi dulcia his collata exercitiis apparefcunt : eo quidem magis , quo cuique sensus integrior , & ratio incor-

232 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

» que les disgraces ont instruit. Tou-
 » tes les douceurs que l'on peut goû-
 » ter dans le monde , comparées aux
 » exercices de l'étude , ne font qu'une
 » vraie amertume , surtout pour ceux
 » qui ont une plus grande droiture
 » de jugement , & plus de pénétra-
 » tion dans l'esprit. Ne vous éton-
 » nez donc point de ce que je m'em-
 » presse peu d'avancer dans la route ,
 » qui seule aujourd'hui conduit à la
 » fortune ; de ce que je ne me pousse
 » pas dans les cours des grands prin-
 » ces. Je m'excuserai par le mot d'I-
 » socrate , qui étant interrogé pour-
 » quoi il n'entroit point dans les affai-
 » res qui se traitoient dans la place
 » publique , répondit : Ce que je fais ,
 » on l'ignore dans ce lieu ; & j'i-
 » gnore ce que l'on y fait. De même
 » moi , je méprise ce que recherchent
 » les gens de cour ; & ce que je re-
 » cherche , ils le méprisent. »

rupta iudicii purioris vi-
 get acumine. Noli ergo
 mirari quare aliquem gra-
 dum scalæ , quæ nunc
 sola novit adscensum , ut
 quandoque monuisti , non
 adscendo ; quare majo-
 ribus me non ingero cu-
 riis : quum tibi etiam
 Iliætræ responsurus sim
 verbo , qui interrogatus

ab amicis , quare non in
 forensibus negotiis ver-
 saretur , respondit : » Quæ
 » locus hic callet , ego
 » nescio ; quæ ego cal-
 » leo , locus hic nescit. »
 Ego enim contemno quæ
 illi aulici ambiunt , &
 quæ ego ambio , illi con-
 temnunt.

Tout cela me paroît bien pensé & bien exprimé. Que l'on me permette d'insérer encore ici un extrait du premier chapitre, dans lequel l'auteur traite de la misère des grands.

»^a Entre toutes les choses qui nuisent aux princes, je ne trouve, dit-il, rien de plus funeste, que ce voile épais que la fortune séduisante leur met devant les yeux, pour leur soustraire la vûe de la vérité. Vraie manière envers la vertu, elle n'approuve dit à ses favoris que pour leur nuire, & se rendant complaisante pour eux dans la voie, elle leur fait trouver au terme une perte infaillible. Plus elle brille par des couleurs éclatantes, plus elle les éblouit & les aveugle. Ainsi les ténèbres des erreurs prenant toujours de nouvelles for-

*Inter omnia quæ viris solent obesse principibus, nihil perniciosius esse arbitror, quàm quòd eis fortunæ blandientis illecebra adspectum subtrahit veritatis. Non verca virtutis prosperitas beatulis suis sic applaudit ut noceat, & infelici successu sic in via fortunatis obsequitur, ut in fine perniciem operetur. . . . Quo-

specie sua clarescit amplius, eo stupentibus oculis densiorem infundit caliginem. Invalescunt ergo errorum tenebris, veritas evanescit; & virtutum radice succisa, seges germinat vitiorum. Lumen rationis extinguitur, & totus homo casu miserabili fertur in præceps.

» ces , la vérité s'évanouit : & la ra-
 » cine des vertus étant coupée , le sol
 » ne devient plus fertile qu'en vices.
 » La lumière de la raison s'éteint ,
 » & l'homme tout entier par une chute
 » déplorable se précipite dans le plus
 » grand des malheurs. »

Je ne fais si ces extraits ennuyent mon lecteur. Pour moi j'avoue qu'ils me sont agréables. Je suis charmé de faire sentir que la préoccupation pour les lumières de notre siècle ne doit point nous persuader , que nous soyons les seuls qui ayons jamais eu de l'esprit. J'aime à montrer que dans des tems qui sont regardés communément comme des tems de barbarie , il s'est trouvé des écrivains , dont le bon sens , orné des graces du discours , vaut bien le ton de paradoxe & les bluettes épigrammatiques , qui font le mérite d'une grande partie de ce que l'on écrit aujourd'hui.

Il est pourtant vrai que dans ces siècles anciens bien des matières importantes , maintenant éclaircies & débarrassées de tout nuage , étoient enveloppées ou d'obscurité ou même d'erreur. Ainsi Jean de Salisburi , dans
 LIII. c. 15. le livre dont je viens de présenter

quelques échantillons , enseigne qu'il est permis de flatter un tyran , parce qu'il est non seulement permis , mais juste & ordonné même de le tuer. Il met encore en thèse , & tâche de *L. IV. c. 34* prouver , que le prince est le ministre du pontife : que les deux glaives appartiennent à l'Eglise , qui dédaignant de faire usage du glaive temporel le confie aux princes , afin qu'ils s'en servent en son nom & comme ses délégués : en sorte que demême qu'elle leur donne la puissance dont ils jouissent , elle peut aussi la leur ôter. Telle étoit la façon de penser qui dominoit de son tems. Or il faut une force supérieure d'esprit & de grandes lumières , pour s'élever au-dessus des préjugés au milieu desquels on vit : & si les génies élevés qui savent s'en garantir méritent les plus magnifiques éloges , il est dû quelque indulgence à ceux qui se laissent entraîner au torrent.

Cet écrivain étoit Anglois de naissance : mais il se forma à Paris , *Hist. Un. Par. T. II, p. 750.* comme nous l'avons vu , & il passa en France la plus grande partie de sa vie. Il fut le fidèle compagnon de l'exil & des disgraces du saint arche-

236 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
vêque Thomas de Cantorbéri. En 1172
il devint évêque de Chartres, & tint ce
siège avec honneur & édification jus-
qu'à l'an 1180, où il mourut. Quo-
qu'ecclésiastique & évêque, nous ne
l'avons point placé parmi les Théo-
logiens, parce que ses ouvrages rou-
lent sur des matières philosophiques
& littéraires.

Pierre de
Blois.

Hist. Un.
Par. T. II.
p. 761.

Nous citons de même ici Pierre de
Blois, qui pourroit être rangé sous
toutes les différentes Facultés, puis-
qu'il les embrassa toutes dans ses étu-
des. Après s'être formé aux Lettres
& à la Philosophie dans les Ecoles
de Paris, il alla étudier le Droit à
Boulogne en Italie, d'où il revint à
Paris pour s'appliquer à la Théologie.
On dit qu'il se rendit aussi habile dans
la Médecine. Mais c'est surtout par
le talent pour écrire qu'il s'est attiré
de la réputation, jusqu'à être recher-
ché des rois & des princes, qui l'em-
ployoient comme secrétaire, & au
nom desquels il a écrit plusieurs let-
tres, que nous avons parmi ses œu-
vres. Il faut pourtant avouer qu'il n'est
comparable par cet endroit ni à Jean
de Salisbury, ni à Hildebert. Il dit
peu de choses en beaucoup de paroles.

il prodigue sans nulle mesure les métaphores & les allusions les moins naturelles, en sorte que son style en devient souvent obscur. C'est un méchant modèle, & qui prouve le peu de goût de ceux qui ont loué son éloquence.

Sa fortune a été sujette à des variations. Il étoit homme de condition, né à Blois d'une famille noble, originaire de Bretagne, & il devint précepteur de Guillaume I^{er} roi de Sicile, de la race des princes Normans. Il fut même garde du sceau du roi, & en cette qualité il eut part au gouvernement des affaires de l'état. Mais cette grande prospérité ne fut pas de durée. L'envie des naturels du pays contre un étranger l'obligea de revenir en France, d'où le roi d'Angleterre Henri II le tira pour le faire archidiacre de Bath. Il étoit peu content de ce poste, & néanmoins il y vieillit. Il s'y regardoit comme en exil, il y regrettoit sa patrie, il fit des tentatives pour améliorer sa fortune. Tout fut inutile : en passant de l'archidiaconé de Bath à celui de Londres, il demeura toujours éloigné de son pays, pour le revenu il ne gagna pas

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 347. 359.*

*P. 396. 514
511.*

au changement. Il lui fallut vivre jusqu'à sa mort en terre étrangère, dans un état médiocre, & qu'il trouvoit peu digne de ses talens.

Gilles de
Paris.

Hist. Un.

Par. T. II.

p. 526. 527.

718, 767.

Je ne puis quitter l'article des belles Lettres, sans faire mention de Gilles de Paris, auteur d'un poëme qu'il intitula *Carolin*. C'est une instruction adressée à Louis, fils de Philippe-Auguste. Le poëte propose au prince encore enfant Charlemagne pour modèle, & cette idée lui a fourni le titre de son ouvrage. A la fin du cinquième livre se trouve une réfutation du reproche que certains envieux de la gloire de Paris faisoient à cette ville, d'être la nourrice d'un grand nombre de beaux esprits & de savans, mais de n'en avoir produit aucun de son sein. L'auteur, qui étoit de Paris, confond les calomniateurs, par la liste qu'il donne de dix-sept maîtres célèbres dans tous les genres, Théologiens, Jurisconsultes, Médecins, Philosophes, & Humanistes, tous Parisiens de naissance.

Le même Gilles de Paris réforma aussi, & réduisit, selon lui, en un meilleur ordre le poëme de Pierre de Riga prêtre Rémois, contenant e

vers hexamètres toute l'Histoire sainte. Pierre l'avoit composé dans la vûe qu'il fût lû dans les Ecoles de Grammaire, & pour substituer une matière religieuse aux sujets profanes que traitent les poëtes Payens. Son intention étoit louable. Mais afin qu'elle fût suivie d'un heureux succès, il eût fallu qu'il égalât par la beauté de la poésie ceux dont il vouloit prendre la place: & c'est de quoi il étoit bien éloigné.

L'étude des langues au douzième siècle avoit des bornes bien étroites. Les savans ne connoissoient que le Latin. Ils dédaignoient notre François, qui commençoit à peine à se former. Le Grec étoit presque totalement ignoré, l'Hébreu encore plus. Je ne fais si Paris peut fournir en ces tems d'autres exemples de personnes instruites dans les langues Grecque & Hébraïque, qu'Abailard & Héloïse. Jean de Salisburi avoit une teinture du Grec. Il falloit qu'elle fût bien légère, puisqu'ayant trouvé dans S. Ambroise le mot *ενα*, il ne put l'entendre, & fut obligé de s'adresser à Jean Sarrafin Anglois, maître en Théologie, pour en avoir l'explication,

L'étude des langues négligée.

Hist. Litt. de la Fr. T. IX. p. 151-153.

Fleuri, Hist. Eccl. T. XVII. Disg.

Hist. Un. Par. T. II. p. 343. 750.

» parce que , dit-il , aucun de nos
 » maîtres de ce pays-ci ne fait le Grec.

Les auteurs de l'Histoire Littéraire citent de divers endroits de la France quelques noms , qui se firent alors remarquer dans ce genre de littérature. Mais généralement parlant , la langue des sciences & des savans étoit le Latin. On lisoit Aristote & les Pères Grecs dans des traductions Latines , souvent défectueuses. Une chronique de S. Denys nous apprend , qu'un Médecin nommé Guillaume apporta des livres Grecs de Constantinople en France , qui étoient vraisemblablement les livres de Physique & de Méta-physique d'Aristote. Mais il ne paroît point que cet événement ait réveillé le goût du Grec parmi nos François. Ils avoient toutes sortes de facilités pour apprendre l'Hébreu , vû le grand nombre de Juifs établis dans les villes les plus importantes du royaume : & ils ne profitèrent point de cet avantage. Les croisades les mettoient dans le cas & dans le besoin de s'instruire des langues Arabe & Syriaque : & il s'en trouva très peu qui s'y appliquassent. Pierre le Vénérable voulant
 p. 212. avoir une version de l'Alcoran , dans

le dessein de s'en servir pour réfuter les Mahométans , fut obligé d'aller chercher des traducteurs en Espagne.

Il me reste à parler des études du Droit & de la Médecine. Je commence par le Droit canonique.

J'ai déjà observé (& la chose est claire par elle-même) que la science des canons est étroitement liée avec la Théologie. Celle-ci traite de la doctrine de l'Eglise, & l'autre de sa discipline. Aussi ces deux études marchaient-elles anciennement ensemble. Tant que la Théologie ne fut point réduite en art, & qu'elle s'appuya uniquement sur l'autorité de l'Écriture & des Pères, sans admettre beaucoup le raisonnement, elle embrassa par une suite naturelle les canons & les réglemens ecclésiastiques, & les Théologiens ne furent point distingués des Canonistes. Ce n'est pas que l'objet particulier des canons ne fixât certains studieux, qui en firent même des collections. Mais cette science étoit toujours regardée comme faisant partie de la science rhéologique : & elle ne paroît point avoir eu les Ecoles propres & ses Professeurs à part jusqu'au décret de Gratien, qui parut en 1151.

Droit canon.
Décret de
Gratien.

*Hist. Litt.
de la Fr. T.
VII. p. 15.
et T. IX.
p. 214-217.*

242 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Hist. Un.
Par. T. II. p.
141. 255.
580.

Fleuri, Hist.
Ecccl. T. XV.
p. 54.

Cet ouvrage , qui devint aussi fameux & aussi respecté en son genre , que le livre du Maître des sentences en fait de Théologie , est une compilation de canons des conciles , de décrétales des papes , de passages des Pères , & d'autres auteurs ecclésiastiques : de tout , non pas entassé confusément , mais distribué avec méthode suivant la différence des matières. On avoit déjà , comme je viens de le dire , d'autres collections semblables , & celle d'Yves de Chartres en particulier étoit d'une grande autorité. Mais l'ouvrage de Gratien éclipsa tous les précédens , soit par un mérite réel , soit parce qu'il étoit mieux accommodé au goût du tems. Il n'est pourtant rien moins que parfait : & sans entrer dans un détail de censure , qui n'est point de mon objet , & qui passe mon savoir , les fausses décrétales citées par tout avec confiance , & l'opinion de l'auteur sur la puissance du pape , qu'il fait sans bornes , & qu'il élève au dessus des canons , sont des taches qui ont été remarquées par un grand nombre d'écrivains , & en particulier par M. l'Abbé Fleuri.

Gratien , simple moine de S. Félix

à Boulogne en Italie, ne pouvoit pas par lui-même donner une grande autorité à son livre. Mais le pape Eugène III l'approuva, & ordonna qu'il fût suivi dans les tribunaux ecclésiastiques, & enseigné dans les Ecoles. Cette ordonnance eut son effet. L'Ecole de Boulogne, où l'on enseignoit déjà avec éclat; ainsi que je vais le dire, le Droit de Justinien, adopta avec empressement pour le Droit canonique un ouvrage né dans son sein. De là le décret de Gratien passa en France. Il fut lû à Orléans, à Paris, & bientôt il se répandir dans toute l'Europe, où il devint le texte unique, que les Professeurs en Droit canon commentoient par leurs leçons & par leurs écrits.

Entre les maîtres qui l'expliquoient à Paris, il n'y en eut point de plus célèbre que Girard surnommé la Pucelle. Il professa le Droit canon depuis l'an 1160 jusqu'en 1177, & sa réputation étoit si grande, que le pape Alexandre III ayant chargé le cardinal Pierre du titre de S. Chrysogone, son légat en France, de lui faire connoître les gens de Lettres de ce royaume, qui méritoient que l'Eglise

Girard la Pucelle, fameux Professeur en Droit canon
Hist. Litt. de la Fr. T. IX. p. 9. 74. 215
p. 216.

Hist. Un. Par. T. II. p. 369. 399.
454. 734.

244 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Romaine les adoptât, & les fît entrer en société de ses honneurs, le cardinal légat entre autres sujets distingués lui nomma Girard la Pucelle, comme également recommandable par sa doctrine & par la pureté de ses mœurs. Le pape ne le plaça pourtant point : mais il lui accorda avec beaucoup d'éloges un privilège pour percevoir pendant quatre ans, pourvu qu'il continuât de professer, tous les revenus des bénéfices qu'il avoit en Angleterre, sans être obligé à résidence. Nous avons la lettre qu'Alexandre III écrivit à Girard pour ce sujet, & elle est le premier titre que je connoisse du droit d'exemption de résidence accordé aux Professeurs bénéficiers. Le même droit comprenoit aussi à s'établir pour les étudiants.

Girard, qui étoit Anglois ou Normand, s'attacha à Richard successeur de S. Thomas de Cantorbéri, & vers l'an 1183 il fut nommé à l'évêché de * Coventry : mais il n'en jouit

* C'est ce que porte le texte de Duboullai à la pag. 454 : *episcopus Coventrensis*. Mais le même Duboullai, pag. 734, dit que Girard la Pucelle de-

vint *episcopus Cestrensis*, évêque de Chester, ou peut-être de Chichester. Je ne puis dire laquelle des deux leçons est la véritable.

pas , étant mort peu de mois après son ordination. Les autres Professeurs de Paris en Droit canonique , dont les noms se sont conservés , sont Artfelme de Paris , depuis évêque de Meaux , Matthieu d'Angers , qui fut ensuite cardinal , & Erienne de Paris , archidiacre d'Autun.

Tous ces maîtres fameux en Droit canon possédoient également & enseignoient le Droit civil , dont l'étude s'étoit ranimée par l'heureuse découverte des Pandectes de Justinien à la prise d'Amalphi , en l'année 1133. L'empereur Lothaire II assiégea cette ville à l'occasion du schisme excité par l'antipape Pierre de Léon , qui avoit pour protecteur Roger , duc de Calabre , & décoré récemment du titre de roi de Sicile. Lothaire , qui étoit attaché au pape légitime Innocent II , attaqua le défenseur de l'intrus , & assisté d'une flotte que lui fournirent les Pisans , il vint mettre le siège devant Amalphi. La ville ayant été prise , on trouva parmi le butin les Pandectes de Justinien , qui jusques-là étoient ignorées , ou du moins très peu connues en Europe. Les Pisans firent tant de cas de ce pré-

Droit civil ;
Découverte
des Pandectes.

*Gravina , de
ortu & progr.
Juris , n. 140-
143.*

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 576 &
577.*

cieux trésor , qu'ils le demandèrent pour toute récompense du secours qu'ils avoient donné à l'empereur. Mais ce trésor n'étoit pas dans un état où il suffît de l'avoir entre les mains pour en jouir : les Pandeâtes avoient besoin d'être revûes , mises en ordre , délivrées des taches qui les défiguroient , par un savant laborieux. Irnérius Allemand de naissance se chargea de ce travail. Il avoit étudié le Droit de Justinien à Constantinople , & à l'aide des connoissances qu'il avoit acquises , & des soins pénibles & assidus qu'il se donna , il réussit si bien à épurer & interpréter les Pandeâtes , qu'il a été appelé le flambeau du Droit : *Lucerna Juris*. Il fut chargé par l'empereur Lothaire de l'enseigner à Boulogne : & c'est de là que part la grande célébrité de cette Ecole. Nos François allèrent y puiser la science du Droit de Justinien , & la rapportèrent à Angers , à Orléans , à Paris. Jusques-là on ne connoissoit en France que les loix Barbares & le code Théodosien. Le Droit de Justinien , plus riche , plus fécond , mieux rédigé , prit faveur , & fut seul étudié dans les Ecoles. Nous venons de

Hist. Litt. de
la Fr. T. IX.
p. 53. 60.
217 & 218.

remarquer que tous ceux qui enseignèrent le Droit canon à Paris, y joignirent le Droit civil.

Cette étude s'accrédita au point d'allarmer les souverains pontifes & les évêques, & de leur faire craindre que celles qui avoient un rapport direct à la Religion, c'est-à-dire le Droit canon & la Théologie, ne fussent abandonnées. La considération & le gain qui revenoient des consultations & de la plaidoirie, étoient de puissantes amorces pour attirer au Droit civil bien des prosélytes. On trouvoit les mêmes avantages dans la Médecine, dont cependant la profession convient encore moins que celle du barreau à des clercs, tels qu'étoient alors tous ceux qui cultivoient les études, soit maîtres ou écoliers. D'un autre côté l'ignorance des laïcs, qui pour la plupart ne savoient pas lire, ne permettoit pas d'interdire aux clercs des professions qui exigent de grandes connoissances. On se contenta de les défendre aux moines & aux chanoines réguliers. C'est ce qui avoit déjà été réglé au concile de Reims en 1131 : car le mal étoit plus ancien que la découverte des Pandectes ;

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 577-579.
322.*

*Hist. Litt. de
la Fr. T. IX.
p. 218 & 219.*

248 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

& comme elle l'accrut , on réitéra les mêmes défenses au second concile de Latran en 1139 , & dans celui de Tours en 1163. On prit encore une autre précaution pour empêcher que la Théologie ne fût désertée. Ce fut de lui réserver d'une façon spéciale la plus célèbre Ecole , c'est-à-dire , celle de Paris. Par ce motif Honorius III dans le siècle suivant défendit que l'on y enseignât le Droit civil. On étoit moins en garde contre la Médecine , qui occupe moins de sujets. Je parlerai de cette défense en son lieu , & j'avertis ici d'avance qu'elle fut mal observée.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 36.*

Médecine.

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 572-576.
Hist. Litt.
T. IX. p.
191-194.*

La Médecine commença d'être cultivée à Paris avant la fin du douzième siècle. Je dis cultivée , & non pas seulement exercée. Car pour ce qui est de l'exercice de cette profession si nécessaire à la foiblesse de nos corps , il n'est pas douteux que puisqu'il y a toujours eu des malades , il s'est toujours trouvé des hommes , qui se sont mêlés bien ou mal de leur donner des conseils , & de leur prescrire des remèdes. Mais il s'agit d'Ecoles où l'on enseignât , où l'on travaillât à perfectionner un art au

difficile , aussi étendu , aussi plein de périls & d'écueils , qu'il est utile par sa nature à la société humaine. Salerne & Montpellier sont les deux plus anciennes sources où l'on allât en puiser la connoissance : & Jean de Salisburi atteste que du tems qu'il écrivoit , c'est-à-dire , vers l'an 1160 , on se transportoit de Paris dans l'une de ces deux villes pour apprendre la Médecine. Il n'y en avoit donc point alors d'Ecole à Paris , ou s'il en existoit une , elle étoit encore foible & peu fréquentée. Mais dès les commencemens du treizième siècle, Rigord, historien de Philippe-Auguste & médecin , assûre que l'on trouvoit à Paris les secours nécessaires pour s'instruire pleinement & parfaitement de l'art qui s'occupe du traitement des maladies, & de la conservation de la santé. Si cette étude étoit en pleine vigueur , & s'entretenoit avec un certain éclat à Paris peu après l'an 1200 , on peut en conclure qu'elle avoit commencé à s'y établir plusieurs années auparavant. C'est ce qui nous est confirmé par le témoignage de Gilles de Corbeil, Médecin du roi Philippe-Auguste, qui écrivit en vers un grand ouvrage sur

les vertus des médicamens composés ; & qui dans la préface de son traité dit qu'il est bien convenable que les muses Parisiennes chantent la Médecine , puisqu'elle s'est choisi un domicile qui lui est commun avec elles , & avec la Dialectique. Le même Médecin donna encore un autre livre sur son art, & il avoit été précédé par Pierre Molandin , pareillement Médecin de Paris , qui écrivit durant le cours du douzième siècle sur la Médecine. Enfin nous apprenons de Rigord, qu'au tems où Geoffroi duc de Bretagne , & fils de Henri II roi d'Angleterre , mourut à Paris , c'est-à-dire en 1186 , il y avoit dans cette ville un grand nombre de Médecins. Tous ces faits , dont les uns sont des preuves décisives , & les autres fournissent des conjectures probables , ne permettent pas de douter que la Médecine n'ait été cultivée & enseignée publiquement à Paris avant la fin du douzième siècle.

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 719.*

Les commencemens de l'Ecole de Médecine de Paris nous présentent un homme célèbre , Hugues , qui mourut en 1199 , & qui est qualifié dans son épitaphe excellent Physicien , c'est-à-dire , Médecin. Si nous voulons re-

monter plus haut, nous trouvons sous p. 773.
 Louis le Jeune un Médecin nommé
 Robert, qui étoit attaché à l'abbé Su-
 ger, & qui mourut avant l'an 1150.
 Au commencement du douzième sié-
 cle vivoit Obizon, Médecin de Louis p. 756.
 le Gros, qui après avoir longtems
 exercé son art avec beaucoup d'éclat,
 & s'y être considérablement enrichi,
 épris du désir d'une félicité plus so-
 lide quitta le siécle, & se consacra
 à la retraite & à la prière dans la
 maison naissante de S. Victor, dont
 il prit l'habit, & où il est enterré.
 Il n'est point dit que ni Robert ni
 Obizon ayent donné des leçons de
 leur art : mais ils acquirent de la cé-
 lébrité dans la pratique. Voilà ce que
 nous pouvons citer de plus ancien à
 la gloire de la Médecine de Paris.

De tout ce qui vient d'être dit, il
 résulte que l'Ecole de Paris fut très Etat des études de l'Ecole de Paris au douzième siècle.
 florissante au douzième siécle par la
 gloire des maîtres, & par le concours
 des auditeurs de toute nation ; qu'elle
 se rendit complète dans tous les gen-
 res, & que les études y prirent à peu
 près la forme qu'elles gardent encore
 aujourd'hui. Les Arts & la Théologie
 y avoient toujours été en honneur.

252 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

En ce siècle les Humanités , la lecture des bons auteurs , les beautés du style y furent portées à une perfection qui passa les siècles précédens , & qui malheureusement ne se soutint pas dans ceux qui suivirent. La Dialectique ne fut que trop cultivée , puisque l'on s'appesantit sur une science , qui ne doit que servir d'introduction aux autres. L'enseignement de la Théologie s'y forma d'une façon stable , en prenant pour texte le livre de Pierre Lombard. On enseigna pour le Droit canon le décret de Gratien , & les loix de Justinien pour le Droit civil. La Médecine , peu étudiée jusqu'alors , s'y établit , s'y anima. L'Ecole de Paris devenue ainsi nombreuse & universelle , acquit dans ce même siècle les droits de compagnie , un gouvernement , un chef , des loix & des privilèges. C'est ce que je vais traiter maintenant.

L'Ecole de Paris formée en Compagnie , distribuée en Nations , présidée par son Recteur.

Il ne faut pas s'attendre à trouver ici l'acte d'érection de l'Ecole de Paris en Université. Le changement se fit , non par autorité , ni tout d'un coup , mais comme de lui-même & par degrés. La nouvelle forme s'établit peu à peu , & se perfectionna

par une police plus régulière, à mesure que les besoins avertirent de la nécessité de prendre de nouveaux arrangements.

Ainsi le concours infini d'auditeurs, & le trop grand nombre des maîtres, *Hist. Univ. Par. T. II. p. 491.* attesté par les écrivains du tems, étoient des occasions de confusion & de désordre. Et c'est ce qui obligea l'Ecole à se former en compagnie, afin que cette vive & nombreuse jeunesse pût être gouvernée par une discipline commune, & que les maîtres se soutinssent mutuellement, & gardassent la paix entre eux, en s'astreignant à des devoirs respectifs les uns à l'égard des autres. Aussi est-il prouvé qu'avant la fin du douzième siècle, qui est celui de la grande multiplication des disciples & des maîtres à Paris, l'Ecole faisoit corps. Matthieu Paris rapporte que Jean de la Celle, qui fut élu en 1195 abbé de S. Alban, ayant fait le cours de ses études à Paris, y avoit été associé au corps des maîtres d'élite: *Ad electorum consortium magistrorum*. L'expression de l'historien Anglois est sans équivoque, & elle n'a pas besoin de commentaire.

Ce corps étoit trop nombreux pour

254 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

n'être pas soudivisé. En effet la distribution de l'Université en Nations nous est indiquée au tems de la querelle entre Henri II roi d'Angleterre , & l'archevêque Thomas de Cantorbéri.

¶ 365. En 1169 Henri offrit de prendre pour arbitres, ou la cour des Pairs de France, ou le clergé de l'Eglise Gallicane , ou les suppôts des diverses *Provinces* de l'Ecole de Paris. Voilà donc plusieurs *Provinces* distinguées dans cette Ecole.

Il est bien remarquable qu'en supposant alors existante la division en quatre Nations , telle que nous la voyons actuellement dans l'Université , on comprend tout d'un coup l'intérêt qu'avoit Henri à s'en rapporter à leur jugement. Ce prince outre l'Angleterre possédoit la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Poitou, la Guyenne. Ainsi deux de nos Nations, l'Anglicane & celle de Normandie, étoient toutes composées de ses sujets : & dans la Nation de France il avoit encore à lui les tribus de Tours & de Bourges. Aussi l'archevêque , qui sentit le motif du roi , refusa-t-il l'arbitrage de l'Université de Paris. Ce rapport a quelque chose de frappant.

Mais pourquoi l'Université commençait-elle par se distribuer en Nations plutôt qu'en Facultés ? Premièrement je ne suis point obligé de rendre raison des faits : il me suffit qu'ils soient prouvés. En second lieu, qui ignore que dans une ville où aborde une grande multitude d'étrangers, chacun cherche ceux de son pays pour faire société avec eux ? C'est l'instinct de la nature.

L'Université dans la position que je viens de décrire, ne pouvoit être sans chef. Le diplôme de Philippe-Auguste en 1200 nous apprend qu'elle en avoit un, qui certainement ne pouvoit être * que le Recteur. Ce diplôme ne crée pas le Recteur : il le suppose existant : ce qui remonte à plusieurs années. Ainsi nous trouvons avant la fin du douzième siècle l'École de Paris subsistante en Compagnie, partagée en Nations, présidée par son Recteur.

Elle avoit sans doute une discipline, mais plutôt fondée sur des usages déjà anciens, que sur un grand nombre de loix écrites : au moins,

Ses plus anciennes loix & usages.

* Voyez la dissertation placée à la fin de tout l'ouvrage.

256 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
s'il existoit de pareilles loix , nous
en reste-t-il bien peu de monumens.

F. H. p. 155.
430. 555.
675. 723.

Les plus anciennes que je connoisse regardent la *licence*, ou permission d'enseigner. La liberté d'ouvrir Ecole sans autre titre que le mérite & la bonne volonté, ne subsistoit plus après le milieu du douzième siècle. Il étoit de règle que ceux qui vouloient enseigner, en obtinssent la *licence* du maître des Ecoles, c'est-à-dire du chancelier ou scholastique des Eglises, sur le territoire desquelles ils prétendoient s'établir. Mais il n'étoit pas libre au chancelier de la refuser à ceux qui s'en trouvoient capables. On désiroit faciliter la multiplication de l'enseignement, & par ce motif le concile de Londres en 1138, & celui de Latran en 1179 sous Alexandre III, ordonnent aux maîtres des Ecoles d'accorder la *licence* à tous ceux qui en sont dignes, & de l'accorder gratuitement. Ce même règlement se trouve dans une décrétale d'Alexandre III.

p. 370. Néanmoins le même pape permit à Pierre le Mangeur, chancelier de l'Eglise de Paris, d'exiger un droit modique pour la concession de la *licence* : mais ce ne fut qu'avec de

grandes réserves. Le légat Pierre cardinal de S. Chrysogone devoit fixer ce droit par le conseil des archevêques Guillaume de Sens & Henri de Reims, qui semblent avoir eu une commission particulière, pour régler avec lui la discipline de l'Ecole de Paris. Il étoit dit que l'on auroit soin que ce droit ne fût pas onéreux aux Professeurs, & que le seul chancelier Pierre en jouiroit sans tirer à conséquence. Il paroît que l'état de sa fortune demandoit un secours. C'est ainsi que les abus s'introduisent d'abord sous des couleurs favorables. Ensuite ils s'étendent, ils s'enracinent, & ne peuvent plus être réformés.

Telle étoit donc la discipline avant la fin du douzième siècle, par rapport à la licence ou permission d'enseigner à Paris. Il falloit la demander & l'obtenir des chanceliers de Notre Dame ou de sainte Geneviève, qui ne pouvoient la refuser aux sujets capables. Il n'est point fait mention d'examen ni d'actes probatoires : mais la disposition de la loi les suppose.

Nous devons aussi mettre au nombre des loix qui se rapportent à nos Ecoles, les défenses faites aux religieux

en plus d'une occasion , ainsi que nous Favons remarqué , de fréquenter les leçons publiques de Droit civil & de Médecine , & à plus forte raison d'enseigner eux-mêmes , & de professer ces deux genres d'études.

Sur quantité d'autres objets qui regardoient ou les études en elles-mêmes , ou la police intérieure du corps , tels que l'ordre des leçons , les exercices proposés aux étudiants , soit disputés entre eux , soit ce que nous appellons thèses , les sermons qui se faisoient pour leur édification en certains jours consacrés par une dévotion particulière , la décence de l'habillement , les prières pour ceux d'entre les maîtres ou les écoliers qui venoient à mourir , le droit de faire des statuts , & de punir les contraventions ; sur tous ces objets & autres semblables , nous ne pouvons citer du douzième siècle que des usages ; qui dans la suite furent consignés par écrit , & rédigés en forme de loix. Nous en parlerons à mesure que les actes nous offriront des témoignages de la transformation de ces usages en réglemens caractérisés. Nous passons maintenant aux privilèges dont jouissoient

les maîtres & les étudiants dans le siècle que nous traitons.

Une compagnie de gens de Lettres ne peut subsister sans des ^{Privilèges accordés à ses suppôts.} privilèges, qui assùrent la tranquillité de ceux qui la composent ; & ils en sont ^{Hist. Un. par. T. II. p. 278.} dignes par la noblesse & l'utilité de leurs occupations. » Nous devons, dit l'empereur Frédéric dans une fameuse ordonnance rendue en faveur des étudiants, » nous devons notre protection » à tous nos sujets, mais surtout à » ceux dont la science éclaire le monde, » & dont les leçons instruisent nos » peuples de l'obligation d'obéir à » Dieu & à nous, qui sommes les ministres de la puissance divine. » Cette protection leur étoit encore plus nécessaire dans un tems où les Universités ne s'étoient point multipliées, & où par conséquent les secours de doctrine étant plus rares, on accouroit de toutes parts aux lieux où la sagesse se communiquoit, en sorte que le plus grand nombre & des maîtres & des étudiants étoient des étrangers, qui manquoient d'appui dans le pays où les appelloit l'amour de la science. C'est aussi ce qu'observe le même empereur dans l'ordonnance

citée. » Qui n'auroit compassion, dirail,
 » de ces précieux exilés, que le désir
 » des belles connoissances engage à
 » se bannir de leur patrie, à se faire
 » pauvres de riches qu'ils étoient,
 » à s'exposer à mille dangers; & qui
 » loin de leurs proches & de leur fa-
 » mille, demeurent sans défense vis-à-
 » vis des personnes quelquefois les
 » plus viles? » Par ces considérations
 Frédéric ordonne que ceux qui quit-
 tent leur pays pour cause d'études,
 puissent, eux & leurs *messagers*, faire
 le voyage en toute sûreté, & habiter
 sans crainte & à l'abri de toute in-
 jure dans la ville où ils étudient: &
 s'il arrive qu'on leur enlève quelque
 chose qui leur appartienne, il veut
 que les magistrats des lieux fassent ré-
 parer l'injustice, sous peine de resti-
 tution au quadruple, & de déposition
 ignominieuse. En second lieu il sou-
 strait les étudiants à la juridiction or-
 dinaire, & dans les affaires conten-
 tieuses qu'ils pourroient avoir, il leur
 accorde le droit d'être jugés par * le

Droit attri-
 bué aux étu-
 dians d'avoir
 leurs causes
 commises
 aux tribu-
 naux ecclé-
 siastiques des
 lieux de leurs
 études.

* Le texte porte PAR
 LEUR SEIGNEUR OU
 LEUR MAÎTRE, OU
 PAR L'EVESQUE DE
 LA VILLE, *coram d-*

*mino aut magistro suo, vel
 ipsius civitatis episcop.*
 Ce terme de *seigneur* a
 été interprété diverse-
 ment: mais il paroît

maître de l'Ecole, ou par l'évêque de la ville.

Telles sont les dispositions de l'authentique *Habita*, donnée par Frédéric Barberousse en 1158. Quoique cette constitution ait probablement pour objet direct & principal l'Etude de Boulogne, on ne la trouvera point déplacée ici, puisqu'elle ne fait qu'appliquer le sceau de l'autorité impériale à un usage qui s'introduisoit déjà dans toutes les Etudes, & particulièrement dans celle de Paris. La mention qu'elle fait des *messagers* est remarquable. Ces officiers étoient nécessaires aux grandes Ecoles, sur le pied où elles subsistoient alors. Il falloit bien que des étudiants transplantés en terre étrangère eussent des personnes de confiance, par qui ils entretenissent correspondance avec leurs familles, pour en tirer les secours dont ils avoient besoin.

qu'il doit être entendu du maître enseignant, & que le nom de maître a été ajouté, non pour marquer une personne différente, mais pour déterminer le sens du mot *seigneur*, qui par lui-même étoit équivoque. Ce qui ne porte à penser ainsi,

c'est que je trouve les Professeurs en Droit à Boulogne qualifiés SEIGNEURS DES LOIX, *domini legum*, dans trois textes différents rapportés par Duboullai aux pag. 29, 98, 188 du tom I II de l'histoire de l'Université.

J'ai dit que le droit établi par l'authentique *Habita*, pour le jugement des procès que pourroient avoir les écoliers, avoit lieu ailleurs qu'à Boulogne. En effet nous voyons qu'à l'occasion d'une affaire née à Reims, dans laquelle les écoliers de cette ville réclamoient leurs privilèges, le pape Alexandre III décide qu'on ne doit pas les molester, tant qu'ils consentent d'estre en jugement devant leur maître. Par un acte fait à peu près du même tems, il paroît encore que les étudiants prétendoient ne pouvoir être jugés que dans le lieu de leurs études, & par le juge ecclésiastique : & Etienne de Tournai écrivit à Guillaume de Champagne archevêque de Sens, pour le prier d'appuyer ce privilège, » auquel, dit-il, on ne peut » donner atteinte sans exposer les Écoliers à être déserées, parce que personne ne voudra sortir de son pays » pour cause d'études, si en cherchant » l'acquisition des avantages spirituels, » on court risque de perdre ses facultés temporelles. » Enfin par rapport à Paris en particulier nous avons une décrétale de Célestin III, donnée vers l'an 1194, qui statue que les

causes pécuniaires dans lesquelles les clercs demeurans à Paris sont intéressés, doivent être décidées selon le Droit canon, & conséquemment par les juges ecclésiastiques, c'est-à-dire par l'évêque de Paris, auquel il faut peut-être joindre l'abbé de sainte Geneviève. L'expression, *clercs demeurans à Paris*, désigne indubitablement les écoliers, qui étoient tous clercs, & qui sans appartenir, au moins pour la plupart, à l'Eglise de Paris, faisoient seulement une résidence passagère dans cette ville.

Ce privilège, dont jouissoient les écoliers ou les suppôts de l'Ecole, (car j'emploie le nom * d'*écoliers* suivant l'ancien usage, & j'y comprends les maîtres & les disciples) ce privilège, comme l'on voit, avoit deux parties, le droit de ne reconnoître que les tribunaux ecclésiastiques, & celui d'être jugés dans le lieu de leurs études. La première partie du privilège étoit le droit commun de toute la cléricature, qui, comme tout le monde sait, n'étoit alors justiciable que du for ecclésiastique. La décrétale

* On trouvera ailleurs la preuve de l'interprétation que je donne ici au nom d'*écoliers*, ou *discipules*.

de Célestin III s'exprime sur ce point de la façon la plus énergique. » Au-
 » cun des évêques ou des clercs , dit
 ce pape , » ne doit être traîné devant
 » les tribunaux séculiers. Ils ont leurs
 » juges , & n'ont rien de commun avec
 » les loix de l'Etat. » Etienne de Tournai , dans la lettre que j'ai citée , parlant d'un clerc que l'on forçoit de plaider devant un tribunal laïc , dit qu'il combat contre les bêtes , ayant pour juges des hommes , qui ignorent les Lettres , & qui haïssent les lettrés. Cet abus , qui faisoit du corps ecclésiastique un Etat dans l'Etat , a été réformé dans les siècles plus éclairés ; & les écoliers ont perdu avec les clercs le droit de n'être jugés que par les tribunaux ecclésiastiques. Mais pour ce qui est de l'autre partie du privilège , qui consiste à ne pouvoir être tirés du lieu de leurs études pour aller plaider ailleurs , elle subsiste en pleine vigueur jusqu'aujourd'hui. Tous les membres de notre Université ont leurs causes commises , tant en demandant qu'en défendant , au châtelet de Paris.

**Droit aux
 bénéfices.**

Les privilèges dont je viens de parler , avoient pour objet d'écarter les embarras & les obstacles capables de
 troubler

troubler dans leurs études ceux qui veulent s'y appliquer. Mais il ne suffit pas d'assurer aux Lettres leur tranquillité. Comme l'exercice en est pénible, & infructueux par lui-même, elles ont besoin d'encouragement : & les bénéfices ecclésiastiques leur ont toujours été proposés pour récompense. Je n'examine point si ceux qui parviennent aux bénéfices, doivent y porter une intention plus pure, que celle d'y trouver une subsistance honorable : c'est l'affaire des particuliers. Mais il est avantageux pour l'Eglise, que les postes en soient remplis par des hommes éminens en savoir : & conséquemment à cette vûe de bien public, ils ont toujours été regardés comme les prix & les aiguillons des études. Pour me renfermer dans ce qui appartient à l'Ecole dont j'ai entrepris l'histoire, nous avons vû que Charlemagne promettoit aux jeunes gens, à l'éducation desquels il s'intéressoit, & qu'il vouloit animer à bien faire, les meilleures abbayes & les plus riches évêchés. J'ai fait remarquer que presque tous les savans Théologiens qui ont illustré le douzième siècle, devinrent évêques ou même

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 369.*

cardinaux. Alexandre III , l'un des plus grands papes qui ayent rempli la chaire de S. Pierre , chargeoit , ainsi que je l'ai rapporté , le cardinal Pierre du titre de S. Chrysogone son légat en France , de lui faire connoître les sujets qui par leur science & par leur vertu , pouvoient devenir les ornemens de l'Eglise Romaine : & ce légat lui nomma , entre autres , Pierre le Mangeur , Bernard coadjuteur de ce Théologien dans les fonctions de l'enseignement , & Girard la Pucelle , tous Professeurs dans l'Ecole de Paris.

p. 531. Et le droit d'aspirer aux bénéfices n'étoit pas uniquement réservé pour ceux qui s'occupaient des sciences purement ecclésiastiques. Nous trouvons un Professeur ès Arts , qui à ce titre est proposé par le pape Innocent III , comme devant être admis à un canonicat dans l'Eglise de Lille. Telle est l'origine des grades , dont nous aurons souvent à faire mention dans le cours de cet ouvrage.

On ne se contenta pas de récompenser & d'animer les études par la promotion aux bénéfices : on voulut qu'elles n'en souffrissent ni obstacle ni interruption. J'ai déjà fait mention de

la lettre adressée par le pape Alexandre III à Girard la Pucelle, pour <sup>Hist. Un.
par T. I 5 p.
370.</sup> lui accorder la jouissance de ses revenus ecclésiastiques en Angleterre pendant qu'il professoit à Paris. Il est vrai que cette concession ne s'étend qu'à l'espace de quatre ans. Mais les premiers exemples de dispense gardent toujours quelque réserve, qui dans la suite s'évanouit. La lettre d'Alexandre III dont il s'agit, est le plus ancien titre & l'origine du droit que prétendent avoir les Professeurs de notre Université, de percevoir, sans être obligés à résidence, les revenus de leurs bénéfices, en quelque lieu du royaume que ces bénéfices soient situés.

La faveur des études n'est pas pour les seuls Professeurs : elle embrasse également ceux qui s'instruisent par leurs leçons. Aussi voyons-nous qu'Hubert archevêque de Cantorbéri dans le même siècle faisant le dénombrement des causes légitimes d'exemption de résidence pour les bénéficiers, y compte le ^a travail des Ecoles : expression qui comprend les maîtres & les disciples.

Les fondations des collèges doi- Collèges

* Quidam in scholis militant.

Mij

vent être aussi regardées comme des effets du désir que l'on avoit de favoriser les études, & de lever, par rapport aux pauvres qui avoient du talent & de la bonne volonté, les difficultés que leur opposoit l'état de leur fortune. Nous en connoissons deux dont l'antiquité remonte au douzième siècle, mais qui ne subsistent plus aujourd'hui.

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 463-467.*

Le premier est celui de S. Thomas du Louvre, fondé par Robert comte de Dreux, fils de Louis le Gros, sous l'invocation de S. Thomas de Cantorbéri, & amplifié par les enfans du fondateur. Cette maison embrassoit plusieurs sortes d'œuvres pies, & elle comprenoit des chanoines pour l'office divin, de pauvres écoliers sous un maître ou proviseur, & un hôpital pour les malades. Il paroît même que ceux qui la composoient étoient des religieux, qui faisoient profession, & à qui il est défendu par une bulle d'Innocent III, de sortir de leur état sans la permission de leur supérieur, à moins que ce ne soit pour se vouer à une plus étroite observance. Dans la suite les chanoines restèrent seuls, & saint Thomas du Louvre ne fut

plus qu'une Eglise collégiale. Il n'y a que peu d'années au tems * où j'écris , que les bâtimens étant tombés par vétusté , & ayant même écrasé sous leurs ruines plusieurs chanoines , ce chapitre a été réuni avec celui de S. Nicolas du Louvre , dans une nouvelle Eglise que l'on a construite sous le nom de S. Louis.

Dans cet etablissement se manifeste l'origine de nos boursiers , qui sont de jeunes gens pauvres , auxquels le collège dont ils sont membres fournit le logement & la subsistance , ou du moins des secours pour subsister pendant leurs études. Cette œuvre de charité n'étoit pas nouvelle , & il y avoit déjà longtems que le roi Robert en avoit donné l'exemple en entretenant de pauvres clercs , c'est-à-dire de pauvres étudiants. Nous avons preuve que Louis le Jeune faisoit aussi distribuer des libéralités à de pauvres écoliers par son grand aumônier. L'exemple de la munificence de nos rois invita les princes , les grands , & les prélats à l'imiter. Cette bonne œuvre prit faveur , & se multiplia beaucoup pendant les treizième & quatorzième siècles.

Hist. Un.

Par. T. I.

p. 392--394.

T. II. p. 442.

* J'écrivois ceci en 1755.

270 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
cles , auxquels se rapporte l'institution de la plupart des boursiers dans notre Université.

*Hist. Un.
Par. T. II. p.
385 & 386.*

Le douzième siècle vit naître encore un second collège à Paris , uniquement consacré à l'utilité des études. La maison de sainte Geneviève ayant envoyé une colonie de ses chanoines en Danemarck , il en résulta naturellement une liaison & un commerce plus intime entre ce royaume & Paris. Plusieurs Danois voulurent visiter la patrie des Lettres , & profiter des études que l'on y faisoit alors avec beaucoup d'éclat ; & bâtirent un hospice pour les étudiants de leur nation dans la rue de la montagne sainte Geneviève. Depuis , l'ardeur des Danois pour venir à Paris s'étant peut-être refroidie , & leur collège se trouvant peu fréquenté , il fut partagé entre les Carmes & le collège de Laon. Une maison de la rue Galande fut cédée aux Danois pour y transporter leur collège , qui enfin s'est absolument éteint.

*Hist. de Paris,
T. I.
p. 356. &
Hist. Un.
Par. T. V.
p. 390.*

T. I. p. 504.

Selon Duboullai , au commencement du douzième siècle , existoit déjà le collège des Dix-huit , qui d'abord étoit placé vis-à-vis de l'Hôtel-

Dieu , qui fut ensuite transféré près le collège de Sorbonne, & que l'on détruisit lorsque cette dernière maison fut rebâtie & considérablement augmentée par la magnificence du cardinal de Richelieu. Mais les monumens & les titres manquent pour attester cette grande antiquité du collège des Dix-huit : & le témoignage allégué par Duboullai prouve seulement , que ce collège subsistoit au tems où les pèlerinages à Jérusalem étoient une dévotion usitée ; ce qui embrasse un long espace. Quoique les édifices du collège des Dix-huit n'existent plus , les bourses se sont conservées , & elles sont même des plus avantageuses de Paris. La nomination en appartient au doyen du chapitre de Notre-Dame.

Il est bon d'observer que les collèges au douzième siècle , & longtems après , n'étoient point des Ecoles où l'on donnât des leçons à quiconque désiroit de s'instruire , selon qu'il se pratique à présent dans nos collèges de plein exercice. Ils n'avoient d'autre destination , comme aujourd'hui nos petits collèges , que de servir de retraites à de jeunes étudiants sous un

Lieux où se
tenoient les
Ecoles.

272 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
maître , qui les menoit aux Ecoles publiques. Ces Ecoles étoient totalement distinguées des collèges , telles que nous voyons encore celles de Droit & de Médecine.

Les lieux où elles se tenoient , sont , ainsi qu'on l'a vû , le cloître Notre-Dame , & les maisons de sainte Geneviève & de S. Victor. Mais outre ces Ecoles principales, il y en avoit plusieurs autres dans l'Isle, & sur la Montagne. Quiconque avoit droit d'enseigner , pouvoit ouvrir une Ecole en tel lieu qu'il lui plaisoit , pourvu que ce fût dans le voisinage des Ecoles principales. Ainsi nous avons parlé d'Adam Anglois , qui tenoit la sienne près le Petit pont. Un autre Adam Parisien , enseignoit au Grand pont , qui est celui que nous appellons le Pont au change. Au midi de la rivière , & dans le bas de la Montagne, quoiqu'il soit indubitable que plusieurs maîtres y donnoient leurs leçons , nous ne pouvons marquer avec certitude , pour le tems dont nous parlons, de lieu précis & déterminé. Lorsque les clos Mauvoisin & Bruneau commencèrent à être habités , c'est-à-dire au treizième siècle , il est pro-

*Hist. Un.
Par. T. II. p.
717.*

bable que plusieurs Ecoles s'y établirent. Ce qui est certain, c'est qu'au quatorzième la rue du Fouarre, qui fait partie de l'ancien clos-Mauvoisin, & la rue Bruneau, qui est aujourd'hui la rue S. Jean de Beauvais, contenoient les Ecoles de la Faculté des Arts, & de celle de Décret.

Ce que j'ai dit des Ecoles du cloître Notre-Dame a besoin de quelque explication. Anciennement elles étoient ouvertes à tous. Mais le concours immense des écoliers sous Guillaume de Champeaux & sous Abailard fatigua les chanoines, & ils commencèrent dès l'an 1116 à en porter leurs plaintes à l'évêque de Paris Girbert. Les choses demeurèrent pourtant en état jusqu'à vers l'an 1127. Mais alors il fut statué du consentement de l'évêque Etienne & du chapitre, que nuls écoliers externes ne logeroient plus dans les maisons du cloître; & en second lieu que les Ecoles dorénavant ne se tiendroient point au lieu accoutumé, mais seroient transférées dans le voisinage de l'auditoire de l'évêque. Ainsi naquirent les Ecoles du Parvis, qui continuèrent à être publiques. Celles du Cloître ne furent

*Hist. Un.
Par. T. II. p.
666.*

pas anéanties , mais réservées à l'instruction des seuls membres & sup-pôts de l'Eglise de Paris.

Accroisse-
ment de Pa-
ris. Quartier
de l'Univer-
sité.

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 481.*

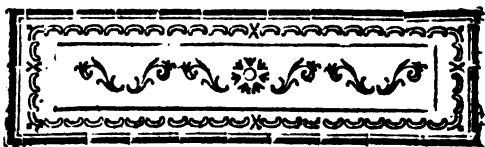
*Hist. de Pa-
ris, p. 4.*

Les accroissemens de l'Ecole de Paris donnèrent lieu à l'aggrandissement de la ville. Philippe-Auguste étoit passionné pour la splendeur de sa capitale , & il en étendit l'enceinte vers le nord & vers le midi. L'enceinte du midi , qui est la seule dont je doive parler , commençoit à la Tournelle , & montant derrière & au dessus de sainte Geneviève , elle venoit aboutir à l'endroit où est maintenant le collège Mazarin : c'est ce qu'on appelle encore maintenant le quartier de l'Université , qui lui a donné son nom , parce qu'elle y a établi son séjour , & en remplit une grande partie par ses écoles & ses collèges. Lorsque Philippe enferma de murs cette enceinte , elle n'étoit pas peuplée d'édifices & d'habitans , comme elle l'est aujourd'hui. Mais il s'en falloit de beaucoup qu'elle fût inhabitée. On y voyoit des Eglises , des maisons , des fermes , des greniers , le tout entremêlé de vignes , de jardins , d'allées d'arbres , de terres labourables. L'Université n'a pas peu contribué à en

faire un quartier pleinement & continuellement fréquenté , par les écoliers qu'elle attiroit de toutes les parties de l'Europe , & par les logemens qu'il a fallu bâtir pour eux & pour leurs maîtres.

Il ne me reste plus rien d'important à remarquer sur le douzième siècle , Etablissem^{ent} des Trinitaires. que l'institution des Trinitaires , que nous nommons Maturins , parce que Hist. Un. Par. T. II. p. 521-522. l'Eglise qui leur fut accordée à Paris , & autour de laquelle ils s'établirent , étoit sous l'invocation de S. Maturin , & en portoit le nom. Leur maison fournit depuis bien des siècles à l'Université le lieu le plus ordinaire de ses assemblées.





L I V R E I I.

§. I.

L'Université
se forme
tout-à-fait
en compa-
gnie dans le
treizième
siècle.

QUAND il ne seroit pas prouvé par les faits & les raisonnemens employés jusqu'ici, que c'est vers le milieu du douzième siècle, que l'Ecole de Paris s'est formée en compagnie, ce que nous avons à raconter dans les commencemens du treizième le feroit sentir évidemment. Tout y annonce une compagnie naissante, institutions d'offices, privilèges de nouvelle concession, réglemens qui ne supposent que des usages non écrits, obstacles, qui ne manquent jamais de traverser les établissemens commençans. Mais c'est un édifice nouveau bâti sur un fondement ancien. Les études ne paroissent point s'introduire alors dans Paris : elles y subsistoient

antérieurement , & elles acquièrent seulement une nouvelle forme, & une augmentation de splendeur.

Philippe-Auguste , qui à l'exemple de son père & de son ayeul , favorisa toujours l'Ecole & les études dont sa capitale tiroit une si grande illustration , pourvu en 1200 à la sûreté des maîtres & écoliers par un privilège , qui dérogeoit même aux droits de son pouvoir légitime.

Diplôme de Philippe-Auguste pour soustraire les écoliers de Paris à la juridiction séculière.

Hist. Un. Par. T. III.

Il étoit arrivé une émeute entre les écoliers & les bourgeois , dans laquelle Thomas prévôt de Paris ayant pris parti pour ceux-ci , & s'étant mis à la tête de la populace armée , le combat devint sanglant , & Henri archidiacre de Liège , & l'un des prétendans à l'évêché de cette Eglise , actuellement étudiant à Paris , fut tué avec quelquesuns des siens. Les maîtres de l'Université portèrent leurs plaintes au roi , & lui demandèrent justice du prévôt & de ses complices. Le cas étoit atroce , & de plus le Roi craignit que les maîtres & écoliers ne désertassent la ville de Paris , & n'allaient porter ailleurs la gloire des études. Il accorda donc aux complainans satisfaction pour le passé , & sû-

reté pour l'avenir. Il fit arrêter le prévôt, & ceux d'entre les plus coupables qu'il fut possible de saisir. Quelquesuns s'enfuirent, & furent punis dans leurs biens, leurs maisons détruites, & leurs vignes & arbres fruitiers arrachés. Le prévôt fut condamné à tenir prison perpétuelle, si mieux n'aimoit subir l'épreuve de l'eau, à la charge, s'il succomboit, d'être pendu, & s'il sortoit vainqueur, d'être néanmoins banni de Paris, & déclaré inhabile à y posséder, ni dans aucune terre du Roi, ou même ailleurs s'il étoit possible de l'empêcher, la dignité de prévôt ou bailli. Ceux qui avoient été arrêtés avec lui, éprouvèrent le même traitement : si ce n'est qu'il fut dit, que si les écoliers en reconnoissant quelquesuns pour moins coupables, vouloient intercéder en leur faveur, on pourroit leur rendre la liberté. Ceux qui avoient pris la fuite, passèrent pour convaincus.

Je remarque comme un trait de la simplicité des mœurs de ces anciens tems, la demande que fit l'Université de prendre sur soi la punition du prévôt & de ses complices : en sorte qu'ils fussent amenés dans ses Ecoles, &

qu'après y avoir été fustigés , comme le sont des écoliers punissables , ils fussent réhabilités dans leur premier état. Le roi rejetta cette requête , disant que c'étoit à lui seul qu'il appartenoit de punir des criminels qui avoient blessé les loix du royaume.

Par rapport à l'avenir , il prit des précautions singulières pour la sûreté des * écoliers. Il ordonna que tous les bourgeois de Paris jureroient , que s'ils voyoient un écolier maltraité par un laïc , ils observeroient ce qui se passeroit , afin de pouvoir en rendre témoignage , & mettroient même la main sur le laïc pour le livrer à la justice royale , qui après une information juridique , prononceroit la peine que mériteroit le coupable suivant la nature du délit. En second lieu il ne craignit point de soustraire les écoliers à la justice séculière en matière criminelle , & il voulut que pour quelque forfait que ce pût être , il ne fût permis au juge laïc d'en arrêter aucun , qu'à charge de remettre le prisonnier sur le champ entre les mains

* J'ai déjà averti que dans les premiers tems le nom d'écoliers signifie *Souvenez-vous de l'Ecole*

en général , & comprend maîtres & disciples. C'est dans ce sens que je l'emploie ici.

du juge ecclésiastique, qui prendroit connoissance de l'affaire & en décideroit, sous * cette clause néanmoins que, si le cas étoit énorme, la justice royale se feroit instruire du traitement qui feroit fait à l'accusé. Pour ce qui est du chef de l'Etude, c'est-à-dire, du Recteur, le roi déclara qu'en aucun cas il ne pourroit être ni arrêté ni jugé par les tribunaux séculiers.

Obligation
imposée au
prévôt de
Paris de prêter serment à
l'Université.

Enfin de peur que cette ordonnance ne tombât dans l'oubli, & ne se trouvât frustrée de son exécution dans la suite des tems, il fut dit que chaque prévôt de Paris, dans les premiers jours qui suivroient son entrée en charge, en jureroit l'observation dans l'assemblée de toute l'Ecole convoquée à cet effet.

Telles sont les principales dispositions du privilège accordé par Philippe-Auguste aux maîtres & étudiants de l'Ecole de Paris à l'occasion que j'ai marquée. Nous le conservons dans nos archives, & il est le plus ancien acte qui subsiste, émané de la puissance royale en faveur de notre Université.

Duboullai,
Privil. p. 277
& suiv.

* M. l'Abbé Fleuri observe que l'on voit ici la distinction du délit commun & du cas privilégié. *Hist. Eccl. T. XVI. p. 224*

Il fut confirmé par les rois successeurs du prince qui le premier l'avoit donné, & il n'a jamais été aboli. Mais il a suivi le sort des droits de la cléricature, qui en France, comme l'on fait, ont souffert de notables diminutions.

Pendant quatre siècles les prévôts de Paris ont prêté le serment ordonné par le diplôme de Philippe-Auguste, & ils sont devenus ainsi les conservateurs des privilèges royaux de l'Université. Ce titre avoit sans doute de quoi les flatter, mais l'origine n'en étoit pas agréable : & ils s'en sont toujours souvenus, tant qu'ils ont eu le libre exercice des droits de leur charge, en sorte qu'en bien des occasions ils se sont montrés plutôt les ennemis que les conservateurs de nos privilèges. La cérémonie même du serment leur coûtoit, & souvent il a fallu les y contraindre. Le dernier qui l'ait prêté est M. * de Villeroi en 1592. L'Université en 1619 fit quelques mouvemens, pour engager le nouveau prévôt à se conformer à l'ancien usage. De nos jours M. le comte d'Esclimont eut de lui-même la pensée

* Charles d'Alincour, fils du fameux Ministre d'Etat Nicolas de Villeroi,

de le renouveler , lorsqu'il travailloit à rétablir sa charge dans son premier lustre. Ces projets n'ont point eu d'exécution. Les prévôts de Paris , sans avoir jamais été dispensés par aucune loi du serment qu'ils doivent à l'Université , s'en sont dispensés par le fait : & l'Université de son côté a paru oublier un droit qui lui est si honorable , mais qui lui devient à peu près inutile, depuis que le pouvoir des prévôts de Paris n'est plus que l'ombre de ce qu'il a été autrefois.

Le privilège de Philippe-Auguste ne s'étendoit point aux chanoines de l'Eglise de Paris.

Hist. Un.
Bar.

Il me reste une observation à faire sur le diplôme de Philippe-Auguste , qui fait mention des chanoines de l'Eglise de Paris , mais pour les * exclusion du privilège accordé aux maîtres & écoliers , l'intention du roi étant que les chanoines jouissent seulement des droits dont ils étoient précédem-

* Le texte, tel qu'il est cité communément , étend le privilège aux chanoines. Mais il est visible qu'au lieu de *volumus* il faut lire *nolumus*. La suite du sens l'exige , & un sommaire ancien de cette ordonnance rédigé en François , & existant dans nos archives, suivant le témoignage de la refutation manuscrite de Du-

boullai, est conforme à la correction ici proposée : *Duquel privilège, y est-il dit, les chanoines de l'Eglise de Paris ne jouiront.* Ce qui achève de mettre cette correction hors de tout doute , c'est que réellement & de fait le mot *nolumus* se lit dans un ancien exemplaire du diplôme , qui appartient à la Faculté de Droit.

ment en possession. Cet article du diplôme prouve manifestement deux choses : l'une , qu'il y avoit affinité entre le chapitre & l'école de Paris , en sorte que les chanoines auroient pû avec quelque couleur de vraisemblance s'arroger le privilége donné aux écoliers , s'ils n'en avoient été nommément exceptés : l'autre , que ces mêmes chanoines n'étoient point du corps de l'Université , puisqu'ils ne doivent point participer à ses privilèges. Or tel est précisément notre système sur l'origine de l'Université , qui n'est point née de l'Eglise de Paris , qui en est indépendante , mais qui néanmoins a une liaison étroite avec ce corps respectable , dans le territoire duquel elle s'est premièrement établie.

Si l'on me demande maintenant en quoi le privilége accordé aux supérieurs de l'Ecole étoit différent de ceux dont jouissoient alors tous les ecclésiastiques , je répondrai qu'il est bien vrai que ceux-ci étoient exemts de la juridiction séculière : mais l'attention ne paroît pas avoir jamais été portée jusqu'à ordonner, que tous les bourgeois d'une ville fussent sous la religion du serment

284 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
responsables & garans de la sûreté
de chaque ecclésiastique, qu'il leur fût
défendu de détourner la vue, lorsqu'ils
verroient un clerc maltraité par un
laïc, & que même on leur imposât
l'obligation d'observer le fait curieu-
sement pour en pouvoir déposer en
justice, & d'arrêter le laïc injuste &
violent.

Institution
du Syndic de
l'Université.

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 23.

L'institution d'un Syndic de l'Uni-
versité suivit de près le privilège de
Philippe-Auguste. Daboullai le rap-
porte à l'année 1203. Un corps ne peut
manquer d'avoir des affaires à pour-
suivre devant les tribunaux, soit en
demandant, soit en défendant; &
il n'est pas à portée d'y veiller par lui-
même. Il lui faut donc un Agent,
Procureur, ou Syndic, comme on
voudra l'appeler, sur lequel il se re-
pose de ce soin. L'Université en sen-
tit le besoin, & elle demanda au pape
Innocent III sa permission de se don-
ner cet officier. Car alors on n'osoit
faire un pas sans le congé du souve-
rain pontife. Innocent répondit favo-
rablement la requête, reconnoissant
néanmoins que l'Université auroit pu
par le droit commun faire elle-même
ce qu'elle avoit jugé à propos de lui

demandeur. Il est plus que probable p. 1192
 que l'Université profita de la permission qu'elle avoit sollicitée & obtenue, & créa alors un Syndic. Cependant on ne trouve de mention certaine & expresse de cet officier dans les actes, que deux cens ans après. En 1406 il est dit que les lettres pour la fondation des chapelles de Savoisi furent lûes & publiées en présence & du consentement du Procureur de l'Université de Paris.

Ce n'étoit pas sans raison que l'Université au commencement du treizième siècle se munissoit d'un Syndic, chargé spécialement de défendre les droits de la compagnie. Elle avoit un puissant adversaire en la personne du chancelier de l'Eglise de Paris, qui vouloit réduire les maîtres & les écoliers sous sa dépendance. Cet esprit s'est bien conservé dans la plupart de ceux qui jusqu'à nos jours ont occupé la même place, sans que le mauvais succès de toutes leurs tentatives les ait jamais rebutés.

Le chancelier avoit des droits réels & légitimes. C'étoit à lui qu'il appartenoit de donner la licence ou pouvoir d'enseigner dans toute l'étendue du

Attaques livrées à l'Université par le chancelier de l'Eglise de Paris. L'Université conserve sa liberté.

p. 44. 59.
82.

Hemer. p. 96.

Mss. p. 524.

territoire, qui relevoit immédiatement de la cathédrale. Mais il portoit ses prétentions beaucoup plus loin : il exigeoit de l'argent pour la concession de la licence , contre la défense des papes & des conciles : il vouloit astreindre les maîtres à lui jurer obéissance & soumission. Les excommunications étoient alors très fréquentes , & le chancelier avoit pouvoir en certains cas de prononcer cette peine contre les maîtres & écoliers. Pour en accorder l'absolution , il imposoit des amendes satisfactaires , qui tournoient à son profit. Enfin il s'efforçoit de renfermer les leçons de Théologie & de Droit canon dans les Ecoles épiscopale & claustrale , dont il avoit l'intendance. Ce fut Jean de Candel , chancelier en 1208 , qui mit en avant ces prétentions exorbitantes. La ressource de l'Université fut la cour de Rome , alors très disposée à lui accorder sa protection. Le pape nomma pour commissaires l'évêque & le doyen de Troyes, qui * dressèrent des articles

* Duboullai , pag. 59 s'exprime peu correctement , en disant que ces articles furent dressés par

l'évêque de Paris. Il auroit évité cette faute , s'il eût considéré avec quelque attention les pa-

de pacification conformes aux usages reçus, & les firent ratifier par l'évêque de Paris Pierre de Nemours ou Chambellan, & par le chancelier Jean de Candel. Ainsi fut rétablie la paix, & l'Université conserva sa liberté.

Elle y fut maintenue solennellement en 1215, par le règlement du cardinal Robert de Courçon légat du S. Siège, qui ayant une commission expresse du pape pour réformer les abus & perfectionner la police de l'École de Paris, l'autorisa à faire pour sa discipline des constitutions & statuts obligatoires, & à prendre pour sa défense des délibérations munies de la religion du serment. Cependant nous voyons que trois ans après, en 1219, le pape Honorius III fut obligé de réprimer de nouveau par une bulle très sévère *l'insolence*, ainsi qu'il s'exprime, du chancelier de l'Eglise de Paris contre l'Université. Ce chancelier étoit Philippe de Grève, qui trouva mauvais que l'Université voulût jouir des droits qui lui étoient si bien acquis. Il s'appuyoit d'un règlement

Hist. Un:

Par. T. III.

p. 81.

p. 92.

roles du statut de Robert de Courçon, qui portent précisément ce que

nous avons mis dans le texte.

288. HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

dressé , disoit-il , par le légat Octavien évêque d'Ostie , & par Eudes évêque de Paris ; & comptant pour rien celui de Robert de Courçon , il menaça d'excommunication tous ceux qui dans la suite entreprendroient sans son consentement , ou celui de l'évêque de Paris , de faire touchant l'état des maîtres & écoliers *aucune conspiration ou obligation* munie de la religion du serment , ou de la menace de quelque peine que ce pût être. On voit qu'il affectoit de contredire dans les termes mêmes le statut de Robert de Courçon , si ce n'est qu'au mot *constitution* , dont s'étoit servi le légat , il substituoit le terme odieux de *conspiration*.

L'Université , dans cette affaire qui lui étoit suscitée contre tout droit , se comporta avec beaucoup de modération. Elle demanda d'abord qu'on lui donnât communication du règlement cité dans l'ordonnance du chancelier : ce qui lui fut refusé , sans doute parce que ce règlement ne disoit pas ce qu'on lui faisoit dire. Elle demanda en second lieu d'être éclaircie sur le sens de ces termes *conspiration ou obligation* , voulant savoir si l'on en-
rendoit

rendoit parler d'un accord illicite, injuste, erroné, ou au contraire conforme à la raison & à l'équité. Il fut répondu que la différence proposée ne faisoit rien à la chose, & que toute convention, même en matière légitime, lui étoit interdite. Pour se mettre à l'abri d'une si dure servitude, l'Université recourut à son asyle ordinaire, & porta l'affaire au pape par appel. Le chancelier, soutenu des vicaires généraux de l'évêque, alors absent & parti pour la croisade, méprisa l'appel qui lui lioit les mains; & comme les maîtres des Arts libéraux s'étoient signalés par une résistance plus marquée, il les excommunia, eux & leurs écoliers, suspendit les maîtres de l'exercice de leurs fonctions, & fit même emprisonner quelques-uns des étudiants. En vain ceux qui étoient traités avec tant de rigueur, tentèrent de le fléchir par les plus humbles prières, sans se départir néanmoins de leur appel: en vain employèrent-ils de puissans intercesseurs, l'évêque de Senlis, le doyen & le chapitre de Paris. Le chancelier demeura inexorable; & des fidèles, auxquels on ne pouvoit reprocher que de

soutenir leurs droits légitimes , & de recourir , pour les défendre , à la protection du chef de l'Eglise , furent privés de la communion , même à la fête de Pâque.

Le pape , qui étoit Honorius III , instruit de ces excès , en fut très irrité. Il étoit sensible au tort que l'on faisoit à une compagnie , qui , pour me servir de ses propres expressions , *répandant par tout les eaux salutaires de sa doctrine , arrose & rend féconde la terre de l'Eglise Universelle*. Il se tint offensé personnellement de l'atteinte portée à son autorité , par le mépris d'un appel qui faisoit le S. Siège de la connoissance de l'affaire. Touché de ces différens motifs il adressa un rescrit à l'évêque , au doyen , & au chantre de Troyes , leur donnant pouvoir de déclarer que les maîtres & écoliers n'avoient pû être liés par une sentence nulle de plein droit , & de défendre qu'à l'avenir aucun , quel qu'il pût être , ne s'ingérât , sans un mandement spécial du S. Siège , de prononcer contre l'Université la peine de l'excommunication. Par le même décret le pape ordonnoit au chancelier & à ses complices de comparoit

devant lui, le premier en personne, & les autres par procureurs, pour rendre compte de leur conduite.

On ne fait pas si cette affaire fut poussée plus loin, par rapport au chancelier Philippe de Grève. Mais peu de tems après, Guillaume de Seignelai, transféré de l'évêché d'Auxerre à celui de Paris, renouvela les mêmes entreprises contre l'Université, pensant avec raison que la cause du chancelier étoit la sienne. *Hist. Un.
Par. T. III.
p. 104. 111.*

C'étoit un prélat ferme & vigoureux, & qui n'étant encore que doyen d'Auxerre, avoit forcé des prêtres défobéissans, ainsi que le raconte l'auteur de sa vie, à se soumettre en plein chapitre à un châtiment humiliant. Il ne put néanmoins subjuguier l'Université, & il laissa en mourant l'an 1223 la contestation indécise. Après sa mort elle fut terminée par l'entremise du cardinal Romain légat du S. Siège : & la transaction qui intervint entre l'Université d'une part ; & de l'autre l'évêque, le chancelier, & le chapitre de Paris, fut confirmée par une bulle du pape Grégoire IX, donnée en 1228. Par cette transaction le chancelier se conserva le droit de donner

292 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
la licence ou permission d'enseigner ,
& l'Université celui de régler elle-
même sa discipline.

Un autre point de la contestation
élevée par Jean de Candel , avoit été
renvoyé à des commissaires. J'ai dit
que ce chancelier prétendoit tenir sous
sa dépendance l'enseignement de la
Théologie & du Droit canon , en le
renfermant dans les Ecoles dont il
avoit l'inspection directe. Philippe de
Hist. Un. Grève, qui remplit dans la suite pen-
Par. T. III. dant plusieurs années la même place ,
p. 129 suivit le même projet , & il prétendit
forcer les Théologiens & les Décrét-
ristes à ne donner leurs leçons qu'en-
tre les deux Ponts , c'est-à-dire dans
l'enceinte de l'île du Palais. Dans
cette affaire il eut à combattre moins
contre les maîtres de l'Université ,
que contre le chancelier de sainte Ge-
neviève , qui soutenoit que ses droits
& ceux de sa maison étoient blessés
par la prétention de Philippe , & que
les maîtres en Théologie & en Dé-
cret , aussi bien que ceux des Arts li-
béraux , pouvoient en prenant de lui
la licence, enseigner sur le territoire re-
levant de sainte Geneviève, & compris
dans la nouvelle enceinte de Philippe.

Auguste. La contestation fut portée devant le pape Grégoire IX, qui en 1227 donna commission aux abbé & prieur de S. Jean des Vignes, & à l'archidiacre de Soissons, d'examiner les moyens respectifs des parties. Il n'est pas certain s'il intervint un jugement : mais il est clair par les faits, que le chancelier de l'Eglise de Paris ne réussit pas dans son entreprise. En 1258 & en 1259 le pape Alexandre IV reconnoissoit encore dans le chancelier de sainte Geneviève le droit de donner la licence en toute Faculté : & quoique par la suite l'exercice d'un si beau droit se soit trouvé restreint à la seule Faculté des Arts, les leçons de Théologie & de Droit canon ont continué jusqu'à ce jour d'être données sur la Montagne, & non dans l'Isle du Palais.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 346. C
351.*

Le chancelier & l'évêque de Paris ayant * échoué dans tout ce qu'ils avoient tenté pour s'assujettir l'Université, elle conserva son indépendance, & elle s'y est toujours maintenue. Jamais elle n'a reçu de statuts

* Nous verrons plus bas qu'ils réussirent en partie dans l'affaire du sceau. Mais leur triomphe fut passager.

ni de l'évêque, ni du chancelier. Les papes étoient les souverains législateurs, & sous leur autorité elle faisoit elle-même les réglemens qui lui paroissent nécessaires. Nos Rois, connoissant peu alors l'étendue de leur pouvoir, n'en usoient que pour accorder des privilèges à l'Université, & non, comme ils ont fait depuis, pour lui donner des loix.

Statuts &
réglemens.

Les monumens qui nous restent, confirment ce que je viens de dire. Nous avons connoissance certaine dans les commencemens du treizième siècle, de deux * statuts faits pour l'Université; & ils sont l'ouvrage, l'un

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 32.*

* Je ne compte point un prétendu concordat passé entre les Nations sur l'élection du Recteur en 1206. Quoique Duboullai le cite pour bon, l'existence en est fort incertaine. J'en dis autant du réglemant attribué au légat Octavien & à Eudes évêque de Paris, par le chancelier Philippe de Grève. Ce chancelier sommé de donner communication de la pièce par lui alléguée, refusa, comme je l'ai dit, de la représenter : & par là il ouvre la porte à des soupçons bien fondés. Galon

* cardinal légat fit en 1208 à Paris un décret de discipline en dix articles, qui regarde tous les clercs en général. Il est vrai qu'il y est fait mention des maîtres & des écoliers, qui, s'ils contreviennent à quelqu'un de ces articles, ne peuvent être excommuniés qu'après avoir été admonestés, sulieu que les autres clercs sont excommuniés de plein droit. C'est une marque de considération pour l'Ecole de Paris, mais non un statut fait pour elle.

* P. 44. & Fleuri, *Hist. Eccl. l. LXXVI. n. 38.*

de la compagnie elle-même, l'autre d'un légat du pape.

Le premier fut dressé vers l'an *Hist. Un. Par. T. III. p. 52. 60. 61.* 1210, par huit commissaires ou députés du corps, & il rouloit sur la décence de l'habillement, sur l'ordre des leçons, & des disputes ou thèses, & sur l'assistance aux funérailles des suppôts qui venoient à décéder. Ce règlement n'existe plus en nature ; mais il en est fait une mention expresse dans une bulle d'Innocent III ; & c'est aussi vraisemblablement à ce même objet, que se rapporte une autre bulle du même pape, qui étant informé que l'Université avoit fait des statuts & ordonnances touchant ce qui la concerne, les confirma & en ordonna l'exécution. Le décret étoit accompagné d'un serment, par lequel chaque maître devoit en jurer l'observation, sous peine d'être retranché du corps : & cette clause fut exécutée avec tant de sévérité, que l'un des maîtres ayant refusé de prêter le serment, non seulement il fut exclus ; mais quoique dans la suite il fût revenu à résipiscence, il ne put rentrer dans ses droits, qu'il n'eût obtenu un rescrit du pape, par lequel il étoit

296 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
enjoint à l'Université de le réintégrer.

Statut de
Robert de
Courçon.
p. 31 & 32.

Nous ne connoissons qu'en gros & en général ce que contenoit le décret des huit commissaires. Mais nous trouvons du détail sur ces mêmes matières dans le statut de Robert de Courçon en 1215, dont j'ai maintenant à parler. C'est le plus ancien règlement qui se soit conservé jusqu'à nous, & il embrasse toute la discipline de l'Ecole. Ainsi il mérite d'être discuté avec soin.

J'observerai d'abord qu'il n'y est question que des Arts & de la Théologie : le Droit & la Médecine y sont passés sous silence. Ce n'est pas que ces deux dernières études ne fussent point cultivées à Paris : nous avons vu le contraire dans le livre précédent. On ne peut pas non plus adopter la solution de Duboullai, qui suppose que la Médecine est censée comprise sous les Arts, & l'étude du Droit canon sous celle de la Théologie. Le Droit & la Médecine sont des sciences assez importantes, pour n'être point regardées simplement comme des branches d'une autre Faculté : & d'ailleurs l'auteur du règlement, parmi les livres dont il prescrit la lecture

dans les Ecoles pour les Arts, n'en nomme aucun qui appartienne à la Médecine. Il est plus naturel de penser que les deux Facultés omises dans le statut ne florissoient pas alors à Paris avec le même éclat que les Arts & la Théologie ; que les Ecoles étoient moins fréquentées & moins nombreuses : & que par cette raison Robert de Courçon n'a pas crû nécessaire d'en faire mention. Elles acquirent dans les années qui suivirent plus de splendeur & de célébrité. Celle de Droit canon est exprimée, comme on l'a vû, dans les * rescrits de Grégoire IX, au sujet de la contestation entre les chanceliers en 1227 : & en 1231 elles sont toutes deux nommées dans la bulle donnée par le même pape en forme de règlement pour l'Université.

Par rapport aux Arts, le statut règle les conditions que doit remplir quiconque prétend être admis à enseigner, & les livres qui doivent être lûs dans les Ecoles, comme aussi ceux de la lecture desquels il se faut abstenir.

* Il y en a deux, datés du même jour, & conçus presque en mêmes termes, l'un adressé au chancelier de l'Eglise de Paris, l'autre aux commissaires que le pape institua pour cette affaire.

Le premier article est conçu en ces termes : » Qu'aucun ne lise (c'est-à-dire , ne professe les Arts) à Paris avant l'âge de vingt & un ans , & sans avoir pris pendant six ans les leçons des maîtres. Il promettra de lire pendant deux ans au moins , s'il ne survient une raison légitime de dispense , qu'il sera tenu de proposer publiquement & de soumettre au jugement des examinateurs. Que sa réputation soit sans tache : & qu'enfin , lorsqu'il se disposera à faire des leçons , il soit préalablement examiné suivant la forme portée par le règlement qu'ont dressé les évêque & doyen de Troyes , juges délégués du S. Siège ; & qui a été approuvé & confirmé par Pierre évêque & Jean chancelier de Paris. » Ceux qui sont au fait de ce qui se pratique dans nos Ecoles , reconnoîtront aisément ici les degrés académiques , & les exercices destinés à les acquérir , quoique les noms ne soient pas exprimés : un cours d'études , suivi d'un examen , qui est la voie du baccalauréat ; & ensuite un cours de licence , par lequel on mérite le degré de maître.

Les livres qu'il est ordonné de lire sont ceux d'Aristote touchant la Dialectique, touchant la morale, le quatrième des Topiques, Priscien & son abrégé, & des ouvrages dont l'auteur n'est point nommé, & qu'il est difficile aujourd'hui de spécifier, mais qui étoient sans doute connus alors, & qui rouloient sur la Philosophie, sur la Rhétorique, sur les Mathématiques, & sur la Grammaire. On interdit la lecture des livres d'Aristote touchant la Métaphysique & la Physique, & de leurs abrégés, & des écrits de David de Dinant, de Maurice Espagnol, & de l'hérétique Amauri. Je parlerai dans la suite d'Amauri. David étoit l'un de ses disciples. Maurice est peu connu. On doit observer que la Grammaire & la Rhétorique sont ici mentionnées avec la Dialectique & les Mathématiques, comme devant être également enseignées par les Professeurs ès Arts.

Quant à la Théologie, elle n'est pas traitée dans le statut de Robert de Courçon avec autant de détail que les Arts : & ce qui en est dit renferme même quelques dispositions assez peu intelligibles, soit par le changement

300 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
des usages , soit que la négligence
des copistes ait glissé quelques fautes
dans le texte. Mais la loi exige clai-
rement l'âge de trente-cinq ans , huit
ans d'étude , une capacité prouvée ,
& une conduite exempte de tout re-
proche , pour être admis à lire en
Théologie. Les leçons des aspirans à
la maîtrise , c'est-à-dire des bache-
liers , y sont nettement distinguées de
celles des maîtres.

Voilà les principaux articles qui
concernent les études. Il y en a d'au-
tres qui se rapportent à la bonne disci-
pline & à la décence. Nul ne doit
être réputé pour écolier , s'il n'a un
maître certain. On défend les repas
dans la cérémonie de l'installation des
nouveaux maîtres , & dans les thé-
ses & disputes des jeunes gens. Per-
mis seulement d'inviter un petit nom-
bre d'amis & de camarades. On des-
cend dans des détails singuliers , &
accompagnés d'une simplicité sans pa-
reille , dans ce qui regarde l'habil-
lement. » Que nul maître lisant ès
» Arts , est-il dit , n'ait une chappe
» qui ne soit ronde , noire , & tom-
» bant jusques sur les talons , du moins
» lorsqu'elle est neuve. » On permet le

manteau : mais on interdit les fourreaux ornés de pointes recourbées en bec ; mode fantasque , & qui étoit usitée parmi les petits maîtres du treizième siècle.

L'assistance aux funérailles , pratique religieuse en soi , étoit regardée par nos ancêtres d'un tout autre œil encore que nous ne la considérons communément. » S'il meurt , dit le statut , » un écolier des Arts ou de Théologie , que la moitié des maîtres aille » par tour à son convoi , & que personne ne se retire avant que la cérémonie soit achevée. Si c'est un » maître , soit ès Arts , soit en Théologie , que tous les maîtres assistent » aux vigiles. Que chacun récite le » pséautier , ou le fasse réciter : » (comme si la prière étoit un devoir dont on pût s'acquitter par procureur.) » Que tous demeurent jusqu'à minuit » dans l'Eglise où se célébreront les » vigiles : & qu'au jour de l'enterrement d'un maître cesse tout exercice , soit leçons , soit disputes.

Les démêlés avec le chancelier sont décidés par ce même règlement à l'avantage de l'Université. Le chancelier doit donner la licence sans exiger

ni argent, ni engagement de fidélité & d'obéissance, ni aucune condition en un mot, quelle qu'elle puisse être. J'ai déjà dit que les maîtres & écoliers sont autorisés à contracter des obligations entre eux & avec les autres, & à prendre librement les délibérations qui leur paroîtront convenables. Les cas où ils pourront user de ce droit, sont énoncés : Si un écolier a été tué ou blessé, ou s'il a souffert quelque injure atroce, dont on ne puisse obtenir justice; pour la * taxe des hospices où logeront les écoliers; pour ce qui concerne l'habillement, la sépulture, les leçons, & les disputes. La seule restriction que le légat mette à l'exercice de ce pouvoir, c'est d'exclure ce qui tendroit à détruire ou à dissoudre la compagnie. Il désignoit par là sans doute & interdisoit les cessations de service, qui furent permises par la bulle de Grégoire IX en 1251.

L'Université avoit aussi à défendre la possession de son pré contre les moines de S. Germain. Robert de Courçon l'y maintient. « Nous confir-

* J'expliquerai cet article à l'occasion de la bulle de règlement donnée par Grégoire IX en 1221.

« mons aux maîtres & écoliers, dit-il,
 « la possession du pré S. Germain, dans
 « l'état dans lequel il leur a été ad-
 « jugé. » Quel étoit cet état ? Quand le
 pré leur avoit-il été adjugé ? C'est sur
 quoi nous avons peu de lumières.

Les dispositions du règlement que
 je viens de rapporter, font voir que le
 légat qui le dressa, fut très favorable
 à l'Université. Il est vrai qu'il y avoit
 enseigné. Né en Angleterre, & ayant, p. 31. & 702
 commencé ses études à Oxford, il
 vint à Paris les perfectionner. On ne
 doit pas croire néanmoins qu'il ait
 appuyé les prétentions de l'Univer-
 sité contre le droit & la raison. L'at-
 tachment qu'il devoit à cette compa-
 gnie, pouvoit bien être contrebalancé
 par des engagements différens, ou
 même contraires, puisqu'il avoit été
 chanoine & chancelier de l'Eglise de
 Paris. Il étoit donc bien au fait ; on
 ne peut le soupçonner de partialité :
 & par conséquent son jugement est
 d'un très grand poids.

La commission de régler les affai-
 res & la discipline de l'Université, n'é-
 toit pas la seule ni même la princi-
 pale dont il fût chargé en France. Il
 y avoit été envoyé par le pape Innocen-

304 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
cent III pour prêcher la croisade.
C'est par cette raison qu'à la tête de
notre statut, il prend la qualité de *
serviteur de la croix de J. C.

Illustres élé-
ves de l'Uni-
versité dans
les commen-
cemens du
treizième
siècle.

p. 114. 117.

p. 10.

L'Université de Paris, décorée des
plus beaux privilèges, protégée & fa-
vorisée par les papes, soutenoit &
augmentoît l'éclat dont elle avoit joui
dans le siècle précédent. Elle est van-
tée par les écrivains du tems comme
la mère & la source de la sagesse. On
exaltoit sa gloire au dessus de celle d'A-
thènes. Robert d'Auxerre dans sa chro-
nique, ne fait point difficulté de dire
que si la ville de Paris est recomman-
dable, comme étant le séjour de la ma-
jesté royale, elle l'est encore bien plus
par le grand nombre qu'elle renferme
d'hommes excellens en doctrine dans
tous les genres. Elle continuoit en
effet de fournir à l'Eglise les sujets
qui y brilloient le plus par leurs lu-
mières, & qui en occupoient les pre-
mières dignités. Sans citer ici ceux
dont il a déjà été fait mention, le
pape Innocent III, Pierre de Corbeil
évêque de Cambrai, & ensuite arche-
vêque de Sens, le légat Robert de Cour-

* *Servus crucis Christi*. C'est par erreur que le texte
de Duboullai porte simplement *servus Christi*.

- çon ; nous comptons parmi les membres & suppôts de l'École de Paris, dans les commencemens du treizième siècle, Guillaume de l'illustre maison de Joinville, professeur en Théologie & évêque de Langres; Frédéric docteur en Décret, qui nommé à l'évêché de Châlons, préféra à l'éclat de cette place la retraite & la pauvreté volontaire, & se joignit aux instituteurs de l'ordre du Val des Ecoliers; Etienne de Langton, cardinal & archevêque de Cantorbéri, prélat recommandable par ses talens, quoiqu'il n'en ait pas fait un usage heureux pour sa patrie. p. 17.
- Il avoit fourni avec distinction la carrière de ses études à Paris : & le roi Jean sans terre, contre le gré duquel il avoit été élu archevêque de Cantorbéri, alléguant pour raison du refus qu'il faisoit de l'agréer, qu'il ne connoissoit pas celui qui lui étoit présenté, Innocent III prétend détruire suffisamment ce prétexte, en soutenant qu'un homme né son sujet, & Docteur ès Arts & en Théologie à Paris, ne peut pas lui être inconnu. Deux autres grands prélats, S. Guillaume de Bourges & S. Edme de Cantorbéri, s'étoient aussi formés dans la p. 30 & 40.

p. 41. 82.

682. 100.

104.

même Ecole , & ils y avoient puisé les semences de la doctrine & de la piété , qui les élevèrent à la gloire du ciel. Je pourrois encore ajouter ici plusieurs noms : mais ceux-ci suffisent pour faire voir combien notre Université étoit digne des éloges dont on s'empressoit de la combler.

Au reste nous connoissons mieux le mérite de l'Ecole de Paris , dans les tems dont il est ici question , par les fruits qu'elle produisit , que par un détail bien précis des études que l'on y faisoit. Nos lumières sur ce point sont fort bornées ; & voici le peu qu'il m'a été possible de recueillir.

Etudes.
Grammaire
& Rhétori-
que.

Premièrement en ce qui regarde les beaux Arts , il ne faut point chercher dans les écrivains de ce tems l'aménité & les graces du style. Ce goût , comme j'en ai averti dans le livre précédent , avoit été étouffé par la sécheresse de la Philosophie scholastique , qui tint lieu de tout. Aussi , quoique nous ayons cité divers auteurs du douzième siècle , qui ont écrit avec élégance , soit en vers soit en prose , nous n'en pouvons alléguer aucun du treizième , si ce n'est peut-être Guillaume le Breton , précepteur

de Charlot fils naturel de Philippe-Auguste, & auteur de la *Philippide*, poëme destiné à chanter les exploits de ce grand roi. Ce poëme est une histoire en vers, où l'art & la conduite ne se font pas admirer : mais la versification n'en est pas absolument mauvaise, & elle marque quelque goût de poésie. Tous les autres écrivains du tems ne connoissent aucun des ornemens du discours, contents d'éviter tout au plus les solécismes. On ne leur en avoit pas appris davantage dans les Ecoles, où il ne paroît point qu'alors on expliquât Cicéron, Virgile, & les autres bons auteurs de la latinité, comme avoit fait dans le siècle précédent Bernard de Chartres, imité par un grand nombre de maîtres habiles. Toutes leurs études de belles Lettres, se réduisoient à la Grammaire de Priscien, à laquelle on substitua dans la suite le *Doctrinal* p. 65. d'Alexandre de Villedieu, qui écrivoit vers le milieu de ce siècle. Pour ce qui est de la Rhétorique, on peut juger par le style des ouvrages du tems, qu'elle étoit traitée dans les Ecoles avec la même sécheresse que la Grammaire, ou dans un plus mauvais goût encore.

Philosophie
& Théolo-
gie.

La Philosophie avoit tous les hon-
neurs : seule elle attiroit l'attention
de ceux qui enseignoient & étudioient
les Arts , en sorte qu'enfin elle s'en
est approprié le nom , & que par Ar-
tistes ou Artiens on a entendu dans no-
tre Université les Philosophes, comme
si la Grammaire & la Rhétorique
n'eussent plus dû être comptées parmi
les beaux Arts.

*Hist. Un.
par T. II.
p. 348. &
T. III. p. 52.*

Aristote étoit le guide que l'on
continuoit de suivre non seulement
dans la Dialectique , mais dans les
autres parties de la Philosophie. Ses
livres de Physique & de Métaphysi-
que dans leur langue originale avoient
été apportés , vers l'an 1167 , de Con-
stantinople à Paris , & traduits en La-
tin pour être mis à la portée de tous
ceux qui s'appliquoient aux sciences.
On les étudia , on s'en remplit : &
bientôt se fit sentir l'inconvénient de
cette doctrine d'un Philosophe Payen
reçue dans des Ecoles Chrétiennes.
On se prévenoit de mauvais princi-
pes dans les études philosophiques ,
& on les portoit dans la Théologie.
Quelquesuns même allèrent jusqu'à
une incrédulité décidée : témoin Si-
mon de Tournai , maître célèbre sur

la fin du siècle précédent, & au commencement de celui-ci.

Il s'étoit acquis une réputation brillante dans la profession des Arts, & il soutint sa gloire dans la Théologie. Mais enfin il se démasqua : & après avoir, dans une leçon annoncée avec beaucoup d'éclat, expliqué & prouvé les plus grands mystères de la Religion, au milieu des applaudissemens qu'il recevoit, il se vanta de détruire le lendemain par de plus forts argumens tout ce qu'il venoit d'établir. Il ne put pas tenter l'exécution de sa promesse impie. Car dans le moment il fut frappé d'une apoplexie violente, qui lui fit perdre l'usage de la parole, & toutes les connoissances dont il s'étoit si fort enflé. Cet accident fut regardé comme une punition du ciel.

L'impiété de Simon de Tournai s'éteignit avec lui. Il n'en fut pas de même d'Amauri de Bène, ainsi nommé du lieu de sa naissance, village du pays Chartrain. Amauri professa à Paris d'abord les Arts, & ensuite la Théologie avec beaucoup de célébrité. On remarque de lui qu'il aimoit les opinions singulières, & qu'il avoit

Impiété de
Simon de
Tournai.

Hist. Un.
P. ar. T. III.
p. 8.

Amauri de
Bène, hérétique.

p. 24. 35. 48.

sur toutes les choses une façon de penser qui n'étoit que pour lui seul. Il dissimuloit néanmoins : & quoiqu'il eût un système complet d'irréligion dans la tête , il en laissa échapper seulement une proposition , qui pouvoit même passer pour innocente , s'il ne l'eût point outrée. Il disoit que chaque fidèle étoit tenu de se croire un membre de J. C , & qu'il étoit aussi impossible de se sauver sans cette créance , que sans celle des mystères de la naissance & de la passion du Fils de Dieu. S'il n'avoit prétendu établir que la nécessité de l'espérance & de la confiance en J. C , chef du corps mystique dont tous les fidèles sont membres , sa proposition n'auroit point été répréhensible. Mais il en pouffoit très loin les conséquences , & il y cachoit quelque venin , puisqu'au rapport de Robert Gaguin , il soutenoit qu'en vertu de l'union des membres avec leur chef , lorsque J. C. souffroit par la cruauté des Juifs, les Chrétiens avoient réellement souffert avec lui : opinion également contraire au bon sens & à la Religion. Il trouva des contradicteurs , & l'affaire ayant été portée à Rome ,

l'Université poursuivit & obtint du pape la condamnation d'Amauri, qui de retour à Paris fut obligé de se rétracter. Il se rétracta de bouche, mais sans que le cœur y eût part : & le chagrin de cet affront fit une telle impression sur cet esprit orgueilleux, qu'il lui causa une maladie, & bientôt après la mort. Comme Amauri avoit donné des signes extérieurs de repentir, il reçut la sépulture ecclésiastique, & fut enterré derrière l'Eglise de S. Martin des Champs. C'étoit en 1204. Mais un tems assez court révéla bien des mystères, & cinq ans après on reconnut qu'Amauri n'avoit pas erré sur un point seulement, & qu'il avoit été l'un des patriarches de la secte des Albigeois, qui se formoit alors, & que l'on peut dire n'avoir conservé tout au plus que le nom du Christianisme, pendant qu'elle en renversoit tous les dogmes.

Elle nioit la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie : elle détruisoit tous les sacremens : elle annonçoit une nouvelle Religion, œuvre du S. Esprit, & substituée à celle qui apportée sur la terre par le Fils, avoit pris la place de la loi ancienne appartenante

312 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

au Père. Enfin comme ces sortes d'erreurs spirituelles ne manquent guères d'avoir pour dernier objet la corruption & la débauche , elle enseignoit que celui qui est établi dans la charité , & sous la direction du S. Esprit , ne pèche point en faisant ce qui seroit péché sans cette heureuse circonstance. De là les fornications & les adultères exercés avec une licence effrénée , parce qu'ils l'étoient sans remords.

Ces erreurs se débitoient dans Paris , mais furtivement & sous le voile d'un secret religieux. On en eut vent : on découvrit en 1209 & on arrêta plusieurs de ceux qui en étoient infectés. Un concile s'assembla , auquel furent appelés les maîtres en Théologie. Là les hérétiques furent convaincus , condamnés , livrés au bras séculier , & brûlés dans la place *des Champeaux* : c'est le lieu que nous nommons aujourd'hui *les Halles*.

Par les aveux que l'on avoit tirés d'eux dans leur interrogatoire , on apprit qu'Amauri avoit été dans Paris le principal appui & propagateur de tant d'impiétés. En conséquence sa mémoire fut condamnée , & ses os
exhumés

DE PARIS , LIV. II. 313
exhumés & jettés à la voirie.

On remonta à la source , & on pensa
que * les livres d'Aristote touchant la Métaphysique avoient contribué à inspirer le mépris de la Religion de J. C. & pouvoient encore produire le même effet dans la suite. On défendit de les copier & de les lire , & on en brûla les exemplaires que l'on put trouver. C'est conséquemment à ce décret que le légat Robert de Courçon en 1213 interdit dans les Ecoles la lecture des livres de Physique & de Métaphysique d'Aristote. En 1231 Grégoire IX se contenta d'en suspendre l'usage jusqu'à ce qu'ils fussent corrigés. On voit dans ces trois condamnations une diminution successive

Condamnation de certains livres d'Aristote.

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 142.

* Ces livres, considérés en eux-mêmes , & indépendamment du tort qu'ils pouvoient faire à la religion, sont affectés d'un vice qui devoit en interdire l'usage dans les Ecoles. Aristote y a recherché l'obscurité à dessein : de façon qu'il disoit lui-même qu'en les donnant au public , il ne les avoit point donnés à proprement parler : *Εκδοδὸμίνων καὶ μὴ ἐκδοδόμενων*. Et Plutarque,

bon connoisseur , assure qu'ils ne sont point propres à l'enseignement , ni faits pour ceux qui ont besoin d'apprendre , mais supposent des lecteurs déjà pleinement instruits : *Ἡ μετὰ τὰ φυσικὰ πραγματεία πρὸς διδασκαλίαν καὶ μαθηταῖς ἔστι ἔχουσα χρησίμην , ὑπερτέρῳ τοῖς παιδείουμένοις ἀπ' ἀρχῆς γίνεται*. Plut. Alex.

314 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
de sévérité. La première est la plus
rigoureuse , les autres vont s'adoucis-
sant. Il paroîtra par les faits que la plus
sévére étoit la plus sage. Avant la fin
du siècle il fallut revenir à proscrire un
système entier d'erreurs toutes payen-
nes , qui s'enseignoient par plusieurs
maîtres de Paris.

*Voyez l. III.
ci-dessous.*

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 129.*

Ceux même qui ne pouvoient pas
l'abus jusqu'à cet excès , alteroient
au moins en partie la pureté du dogme
Chrétien par des interprétations plus
conformes aux principes d'Aristote
qu'à la tradition des Pères. C'est ce
qui attira en 1228 aux Théologiens
de Paris une bulle fulminante de
Grégoire IX, qui taxe cette conduite
de présomption & d'arrogance , & qui
blâme fortement & interdit par toute
son autorité le mélange des opinions
philosophiques avec la doctrine céleste
que nous avons apprise par la Révé-
lation.

Il ne faut pourtant pas croire que
le vice condamné ici par le pape af-
fectât tout le corps de la Théologie
de Paris. La bulle ne l'impute qu'à
quelquesuns : & s'il est difficile de ne
pas convenir qu'en général on don-
noit trop alors au raisonnement dans

des matières qui n'y font pas fournies, c'étoit communément sans préjudice du respect dû aux bornes que nos pères ont posées, & de la fidélité à conserver le dépôt ; & le corps des Théologiens, ainsi que nous l'avons remarqué d'après M. l'abbé Fleuri, entretenoit la tradition de la doctrine dans toute sa pureté.

C'est cette pureté de doctrine, jointe à un savoir éminent, qui rendit la Théologie de Paris si chère aux souverains pontifes. Ils ne regardoient comme indifférent pour eux rien de ce qui pouvoit l'intéresser, & ils se faisoient un devoir d'entrer dans le détail de sa police. Ainsi Innocent III en 1207 craignant les inconvéniens du trop grand nombre des Professeurs de Théologie à Paris, prit sur lui le soin de le fixer ; & pour prévenir l'avilissement d'une part, & de l'autre la confusion & le désordre, suites ordinaires de la multitude, il régla qu'il n'y auroit à Paris que huit chaires de Théologie ; à moins que la nécessité ou une utilité évidente ne forçât d'aller au delà. Vers l'an 1220 Honorius III, par une attention de jalousie sur cette même

Hist. Vn.

Par. T. III.

p. 36.

Ecole , bannit une étude rivale , qui pouvoit lui enlever des fujets. Le Droit civil s'enseignoît à Paris au commencement du treizième siècle , comme l'atteste l'historien Rigord.

Etude du
Droit civil
défendue par
le pape à Pa-
ris.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 96.*

Honorius donna une bulle célèbre pour défendre que l'on en fît des leçons dans Paris & dans les lieux circonvoisins , voulant , ainsi , qu'il le dit lui-même , que l'on se livrât plus pleinement à la Théologie.

Ce pape caufoit pourtant ainsi un tort considérable à l'Université de Paris , dont il excluoit un genre de connoissances si utile à la société. Il en éloignoit un grand nombre d'auditeurs , qui étoient obligés d'aller chercher ailleurs ce qui leur étoit refusé dans le lieu qui rassembloit toutes les autres sciences. Aussi ce règlement si gênant ne fut-il jamais régulièrement observé. On l'éluoit autant qu'il étoit possible : on y donnoit des atteintes dans le fait , quoique l'on n'osât pas attaquer la loi en elle-même. Cette contrainte n'a cessé que par l'ordonnance de Louis XIV en 1679 , qui a établi solennellement l'enseignement du Droit civil dans la Faculté de Décret de Paris. Jusques-là

le Droit canon seul fut autorisé dans cette Ecole. On y expliquoit le Décret de Grârien, & ensuite les Décrétales des papes, surtout depuis la collection de Grégoire IX, dont j'aurai bientôt lieu de parler.

Les monumens anciens ne nous Médecine.
fournissent rien de particulier par rapport à la Médecine pour les tems dont il s'agit ici, sinon un nouveau règlement qui en restraint encore plus que par le passé l'étude & l'exercice. Un décret d'Alexandre III, ainsi qu'il a été dit dans le livre précédent, interdisoit cette profession, aussibien que celle des loix civiles, aux religieux. Honorius III par la même bulle dont nous venons de faire mention étendit cette défense au clergé séculier, archidiacres, prévôts, chanoines en dignité, curés, & simples prêtres. Peut-être la lumière & les connoissances commençoient-elles à se répandre parmi les laïcs, & à ne plus demeurer uniquement concentrées dans le clergé : auquel par conséquent on croyoit pouvoir sans inconvénient interdire des Arts moins assortissans à la régularité sévère de l'Etat ecclésiastique.

318 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Mais si les premiers rayons de la doctrine commençoient à éclairer les laïcs, ce n'étoit encore qu'une foible lueur, & ils ne pouvoient fournir assez de sujets instruits pour suffire aux besoins de la société en cette partie. Ainsi la loi d'Honorius n'eut point d'exécution : & les ecclésiastiques demeurèrent en possession d'enseigner & d'exercer la Médecine..

L'éclat des études théologiques de Paris y avoit attiré, un peu avant les tems dont je parle ici, deux Ordres naissans, qui feroient un grand rôle dans cette histoire, & qui doivent leurs premiers progrès à notre Université, l'ordre de S. Dominique & celui de S. François. Je commence par les Dominicains, qui sont les aînés de quelques années.

Etablis-
ment des or-
dres de S.
Dominique
& de S. Fran-
çois à Paris.
Leurs ac-
croissemens
dûs en gran-
de partie à
l'Université.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 35 & 88.*

Tout le monde sait que vers les commencemens du treizième siècle, S. Dominique vint d'Espagne, où il étoit né, dans les parties méridionales de la France, pour y combattre les erreurs des Albigeois, qui infectoient ces provinces. Il prêcha contre ces hérétiques avec un très grand zèle, & il s'associa des coopérateurs dans le même ministère. Telle fut l'ori-

gine de l'ordre des frères Prêcheurs, qui obtint l'approbation & la confirmation du pape Honorius III l'an 1216 : mais il doit à l'Ecole de Paris ses principaux accroissemens. S. Dominique sentoît bien qu'il n'étoit aucun lieu où il pût faire une plus riche & plus abondante moisson, & dès l'an 1217 il se hâta d'y envoyer quelquesuns de ses religieux. Il s'y rendit ensuite lui-même, & lorsque les soins de son ordre le rappellèrent en Italie, il délégua pour tenir sa place à Paris l'un de ses plus illustres disciples.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 90.*

Ce disciple choisi pour un emploi de si grande conséquence se nommoit Renauld, & il avoit été doyen de l'Eglise d'Orléans. Etant venu à Rome avec son évêque Manassé, il y trouva S. Dominique, qui sollicitoit actuellement la confirmation de son institut, & il fut tellement touché des prédications apostoliques de l'homme de Dieu, qu'il s'attacha à lui & lui voua obéissance. Il réunissoit le savoir avec la vertu, & il avoit professé le Droit canon à Paris pendant cinq ans. Ainsi il se trouvoit très propre à faire réussir les vûes de S. Dominique dans

320 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
l'Ecole où il étoit avantageusement
connu. En effet il y gagna plusieurs
profélytes , & surtout il fit une im-
portante conquête en la personne de
Jourdain , Allemand de naissance ,
actuellement étudiant en Théologie à
Paris , qui contribua plus qu'aucun
autre à la propagation de l'ordre , &
qui en devint le général après la mort
de S. Dominique.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 92.* Le premier logement qu'occupèrent
à Paris les nouveaux religieux fut une
maison entre le palais épiscopal &
l'Hôtel-Dieu. Mais bientôt ils furent
transférés en un lieu moins resserré &
plus commode par la libéralité d'un
savant & vertueux personnage , Mé-
decin & Théologien en même tems.
Jean de S. Quentin , aussi rempli de
piété que de doctrine , & livré aux
bonnes œuvres , avoit une maison
qu'il employoit à loger les pèlerins ,
& à laquelle par cette raison on avoit
donné le nom de S. Jacques , dont le
pèlerinage étoit alors très fameux. Il
en fit don aux Dominicains , qui
commencèrent à y bâtir l'an 1218 , &
qui en ont pris le nom de Jacobins ,
sous lequel le peuple les connoît plus
communément. C'est encore aujour-

dhui leur grand couvent à Paris.

L'Université avoit des droits sur cet emplacement, sans que nous puissions dire quels ils étoient précisément, ni par où elle les avoit acquis. Elle les céda aux Dominicains. L'acte de cette donation est le plus ancien qui subsiste fait par l'Université, & comme il n'est pas long, je crois devoir le rapporter ici en entier.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 105.*

» Au nom du Père & du Fils & du
» S. Esprit, Amen. En l'honneur de
» Dieu, de la bienheureuse Vierge
» Marie, de l'apôtre S. Jacques, &
» de tous les Saints, Nous Université
» des maîtres & écoliers de Paris,
» pour le salut de nos ames nous of-
» frons & donnons volontairement &
» librement à frère Matthieu prieur
» des frères Prêcheurs, à ses frères,
» & à tout son ordre, tout ce que nous
» avons actuellement & avons jamais
» eu de droit sur le lieu de S. Jacques,
» qui est vis-à-vis l'Eglise de S.
» Etienne, à la * sortie de la ville de
» Paris : & eux de leur côté, en té-
» moignage de respect, & pour re-

* Cette manière de désigner l'Eglise que nous appellons S. Etienne des Grès, autorise la pensée de ceux qui prétendent que l'on devoit écrire d'Egrès, ab egressu.

322 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

» connoître qu'ils tiennent ce lieu de
 » notre Université comme Dame &
 » Parrone, ils nous admettront Nous
 » & nos successeurs dans la partici-
 » pation générale & perpétuelle de
 » toutes leurs prières & bonnes œu-
 » vres, comme étant leurs confré-
 » res. De plus ils célébreront tous les
 » ans deux messes solennelles au grand
 » autel, auxquelles assistera tout le
 » couvent : l'une, le lendemain de la
 » fête de S. Nicolas pour les maîtres
 » & écoliers vivans, & pour la con-
 » servation de l'Etude de Paris ; l'au-
 » tre, le lendemain de la Purification
 » de la bienheureuse Vierge Marie
 » pour ceux de notre Université qui
 » seront décédés à Paris. Outre cela
 » pour chaque maître, de quelque
 » Faculté qu'il soit, qui sera décédé
 » à Paris dans l'exercice actuel de la
 » régence, ils feront autant de so-
 » lennité, qu'ils en feroient pour un
 » de leurs frères : chaque prêtre d'en-
 » tre eux dira une messe pour le
 » défunt, & le prieur fera réciter trois
 » fois le psautier. Si ce maître a
 » choisi sa sépulture dans leur maison,
 » ils l'enterreront, s'il est Théologien,
 » dans leur chapitre, & s'il est d'une

» autre Faculté , dans leur cloître. Et
 » afin que ce qui est réglé par le
 » présent acte , soit stable & perpé-
 » ruel à jamais , nous y avons fait
 » apposer les sceaux des maîtres en
 » Théologie. Fait & passé l'an de
 » grace 1221. »

Je ferai trois observations sur l'acte que je viens de transcrire.

Premièrement je me suis conformé à l'usage moderne en traduisant le mot *Universitas* par celui d'*Université*. Il pourroit fort bien , & peut-être mieux , se traduire *Compagnie*. Le nom propre qui exprimoit alors l'Université étoit , comme il paroît par l'acte même , l'*Etude de Paris* , *Studium Parisiense*.

En second lieu le terme *Faculté* , employé dans l'acte , n'y est point déterminé à signifier une Compagnie qui fasse profession d'une discipline ou science , & rien n'empêche de le prendre simplement pour science ou art.

En troisième lieu c'est une chose très remarquable , que l'acte soit scellé des sceaux des maîtres en Théologie. Il paroît assez naturel d'en conclure, que ni l'Université ni aucune

324 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
des Compagnies qui la composoient
alors, n'avoit un sceau commun, non
pas même les Théologiens, puisque
ce n'est pas d'un sceau unique & ap-
partenant à un corps, mais des *sceaux*
particuliers *des maîtres en Théologie*,
que l'acte est muni.

Les messes dont il est parlé dans
l'acte, se célèbrent encore aujourd'hui.

Il est aisé de juger par ce qui vient
d'être rapporté, quelle faveur on por-
toit dans Paris à l'ordre naissant des
Dominicains. Il y acquit un grand
nombre de sujets distingués : & Jean
Hist. Un.
Par. T. III. de S. Quentin en particulier, non
p. 107 & 693. content d'en être le bienfaiteur,
voulut encore s'y aggréger comme
membre & comme suppôt. Il jouissoit
d'un bel état, & réunissoit plusieurs
titres; doyen de S. Quentin, d'où
lui est venu le nom par lequel on
le désigne, médecin du roi Philippe-
Auguste, docteur & professeur en
Théologie. Tous ces liens ne le re-
tinrent point. Un jour qu'il prêchoit
sur la pauvreté évangélique, & sur
le renoncement à tous les avantages
du siècle, pour en donner lui-même
l'exemple, il descendit subitement
de chaire, alla se revêtir de l'habit

de S. Dominique , & revint en ce nouvel appareil achever son sermon.

Jourdain , comme je l'ai déjà observé , étant entré dans ce même ordre l'augmenta par de grands & rapides accroissemens. Il faisoit des recrues de soixante élèves à la fois , les prenant dès la plus tendre enfance , & lorsqu'à peine ils savoient lire. Parmi ceux qu'il attira , on remarque un jeune Allemand d'illustre naissance , Albert fils du comte de Flankemberg , qui s'enrôla dans la milice de saint Dominique à l'âge de seize ans malgré son père. Ce père affligé & irrité vint à Paris pour enlever son fils : mais il ne put y réussir , & fut presque mis en pièces par les novices du convent : circonstance qui prouve mieux le zèle de Jourdain , que sa sagesse & sa discrétion.

C'est ainsi que l'Ecole de Paris fournit un renfort considérable à l'ordre de S. Dominique , qui tout d'un coup devint brillant par le mérite de la doctrine & de la piété : si ce n'est que le dépouillement de tout intérêt propre sembla par une espèce de dédommagement opérer dans chacun des membres un empressement plus

§ 26 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
vif pour les intérêts du corps.

Sur l'ordre de S. François j'ai peu de choses à observer , après ce que je viens de dire de celui de S. Dominique. Même tems à peu près , même plan , mêmes succès. Les frères Mineurs , c'est le nom que S. François donna à ses disciples , vinrent s'établir
p. 97. à Paris l'an 1218 , & aussitôt estimés que connus ils y partagèrent la gloire des Dominicains. Ce fut dans ces deux ordres que la reine Blanche choisit ceux qu'elle crut devoir charger de l'éducation du Roi son fils : & leur auguste élève S. Louis conserva toute sa vie une tendresse , & même une vénération singulière , pour les instituteurs qui avoient donné des maîtres à son enfance.

Privilèges, qui leur sont accordés par les papes.
Ils furent encore plus favorisés des papes , qui les comblèrent de privilèges , faisant plus d'attention peut-être à un bien présent , qu'aux inconvéniens dont est nécessairement suivi le renversement de l'ordre commun. Honorius III permit aux uns
p. 99 & 123. & aux autres , Dominicains & Franciscains , de célébrer partout le sacrifice de la messe sur un autel portatif , sans être obligés de demander

le consentement des ordinaires des lieux. Le même pape & Grégoire IX son successeur adressèrent des bulles à tous les prélats de la chrétienté pour leur annoncer les Dominicains comme des prédicateurs apostoliques, auxquels étoit donné par le S. Siège tout pouvoir de répandre en quelque lieu que ce fût la semence de la parole divine, d'entendre les confessions des fidèles, & de leur imposer des pénitences : & comme tout ouvrier mérite sa nourriture, ces pontifes recomman-
doient à ceux à qui ils écrivoient, le soin de faire subsister des religieux, qui s'étoient dévoués à une pauvreté volontaire. Enfin, pour n'y pas revenir à plusieurs fois, Grégoire IX déclara un jour au général des frères Prêcheurs, si nous en croyons un écrivain de l'ordre & du tems, qu'il laissât à sa liberté de dicter lui-même & de faire expédier toutes les bulles de privilèges qu'il jugeroit convenables à son ordre : & la chose fut exécutée. Les privilèges ainsi prodigués donnèrent occasion dans la suite à bien des troubles, dans lesquels nous verrons l'Université prendre toujours les partis les mieux assortis aux

328 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
règles de la bonne discipline.

Ordre du val
des Eccliers,
né du sein
même de l'U-
niversité. Les deux ordres dont je viens de
parler, doivent seulement leurs ac-
croissemens à l'Ecole de Paris. De son
sein même étoit né peu auparavant, &
dès la première année du treizième
siècle, un nouvel institut de chanoines
réguliers. L'an 1201 quatre maîtres
p. 15. célèbres en Théologie, Guillaume,
Richard, Evrard, & Manassé, tou-
chés du désir d'une vie pauvre & soli-
taire, se retirèrent dans une vallée
profonde & sauvage du diocèse de
Langres, & ils s'y établirent sous le
bon plaisir & la permission de l'évêque
Guillaume de Joinville, embrassant
la règle de S. Augustin, & prenant
l'habit des chanoines de S. Victor de
Paris. Tout en arrivant ils avoient vû
se joindre à eux un illustre compa-
gnon dont j'ai déjà parlé, Frédéric
nommé à l'évêché de Châlons, qui
renonça à la dignité dont on vouloit
le décorer pour se consacrer avec eux
aux exercices de la pénitence. Bientôt
les noms de ces pieux instituteurs,
très connus dans Paris, leur attirèrent
de cette ville un grand nombre de
jeunes gens qui vinrent se vouer avec
ferveur au même genre de vie. Mais

la communauté devenue nombreuse ne put subsister dans le lieu qu'ils avoient d'abord choisi, trop incommode, & sujet même à des périls par l'inondation des torrens, & par la chute des quartiers de rochers. Ils se transporterent avec la permission de l'évêque en 1224 dans un vallon plus agréable : & en mémoire de leur origine, qu'ils tiroient de l'Ecole de Paris, le lieu qu'ils habitoient & l'institut qu'ils professoient fut nommé *Val des Ecoliers*.

Leur ordre avoit été approuvé par le pape Honorius III l'an 1223, & en 1229 ils acquirent une maison à Paris. Ils étoient sortis de cette ville par l'amour de la retraite : l'amour des études les y ramena. Les sergens d'armes leur bâtirent une Eglise en l'honneur de sainte Catherine, conformément au vœu qu'ils en avoient fait à la bataille de Bovines, & S. Louis encore enfant en posa la première pierre : c'est celle que nous nommons sainte Catherine de la Couture ou Culture. Cette maison doit être regardée comme un collège fondé pour ceux de l'ordre qui prétendoient étudier à Paris. Sa liaison avec l'Uni-

p. 97.

Hist. de

Paris, T. II.

p. 230.

330 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
versité a toujours subsisté jusqu'à ce
qu'en 1629. elle fut réunie à la congré-
gation des chanoines réguliers de
sainte Geneviève. On appelle encore
l'ordre du Val des Ecoliers à la proces-
sion de l'Université.

Les privi- Je reviens à ce qui regarde direc-
ges de l'Uni- tement la compagnie dont j'écris l'hi-
versité s'af- stoire, & j'observe que ses privilèges
fermissent & s'affermirent & s'accrurent pendant les
s'accroissent. trente premières années du treizième
siècle.

En 1228 le roi S. Louis confirma le
Hist. Un. Priv. de Philippe-Auguste, dont
Par. T. III. j'ai parlé à la tête de ce livre, & que
p. 131. je crois avoir expliqué suffisamment.

Ce privilège se rapportoit aux cau-
ses criminelles. Pour ce qui est des
affaires civiles & pécuniaires, c'étoit
en vertu des rescrits apostoliques,
comme on l'a vû à la fin du livre
précédent, que les suppôts de l'Uni-
versité jouissoient du droit de ne pou-
voir être jugés que dans le lieu de
p. 85. leurs études. Innocent III dans le
concile de Latran en 1215, mit une
restriction à cette nature de privilè-
ges en général, & pour éviter les
vexations injustes auxquelles ils don-
noient occasion, il en limita l'usage à

la distance de deux journées de chemin. Cette modification n'a point lieu par rapport au droit de *Committimus* dont nous sommes en possession : il s'étend à tout le royaume.

*Voyez le code
Henri, liv.
XI. tit. 2.
note sur le
§. 6.*

Nous avons vu que dès le siècle précédent la coutume s'établissoit que l'absence pour cause d'études n'empêchât point ceux qui avoient des bénéfices d'en toucher les revenus. Cette coutume passa en loi dans le treizième siècle. L'évêque de Paris Eudes de Sully dans les ordonnances qu'il rendit en 1205 au sujet des chapitres de S. Marcel & de Champeaux, règle & décide que si quelqu'un des chanoines de ces Eglises désire s'absenter pour cause d'études ou de pèlerinage, les chapitres seront obligés d'accorder la permission demandée : il leur laisse seulement le pouvoir de fixer la durée de l'absence & le tems du retour.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 29.*

Une fameuse décrétale du pape Honorius III généralise la règle, & s'exprime d'une façon plus nette, mais elle ne nomme expressément que les études théologiques. Elle statue que ceux qui enseignent la Théologie, & ceux qui l'étudient dans les Ecoles,

p. 97.

332 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
percevront les fruits de leurs prében-
des & bénéfices ecclésiastiques , les
premiers tant qu'ils enseigneront , &
les autres pendant cinq ans. L'inten-
tion du pape n'est pas néanmoins ,
comme il s'en explique dans un autre
rescrit , que les distributions quoti-
diennes soient comprises dans la grace
qu'il accorde.

Les excommunications étoient des
foudres très redoutés , & d'un usage
peut-être trop fréquent , dans les tems
dont il s'agit ici. J'ai rapporté inci-
demment par rapport à cet objet deux
réglemens , qui peuvent être regardés
comme des privilèges précieux. L'un ,
qui est une bulle d'Honorius III ,
p. 94. défend à qui que ce soit d'excommu-
nier l'Université en corps , sans une
commission expresse du St. Siège. L'autre
concerne les particuliers de la
compagnie , maîtres & écoliers. C'est
p. 44. un statut du cardinal Galon , qui exige
des monitions réitérées avant que l'on
puisse procéder contre eux à l'excom-
munication , & qui veut que les seuls
contumaces & rebelles puissent y être
soumis.

Mouvements
fréquens par-
mi la jeunesse
de l'Univer-
sité.

Ces précautions n'étoient pas su-
perflues. La nombreuse & vive jeu-

nesse qui remplissoit les Ecoles de l'Université, multitude rassemblée de toutes les parties de la France & de l'Europe, excitoit souvent des querelles, dans lesquelles on en venoit aisément aux coups : & comme ils étoient presque tous clercs, en se frappant les uns les autres, ils encouroient l'excommunication prononcée contre tous ceux qui mettent la main sur un ecclésiastique, excommunication dont on ne pouvoit être absous que par le pape. C'est ce qui les obligea de recourir à Innocent III, pour lui re-^{p. 62.}
 présenter qu'ils ne pouvoient aller comparoître en personne devant son tribunal sans de grands frais, & surtout sans nuire considérablement à leurs études; & pour le prier en conséquence de relâcher quelque chose de la rigueur de la loi. Le pape eut égard à leur requête, & donna pouvoir à l'abbé de S. Victor d'absoudre les écoliers coupables de violences, en suivant néanmoins les règles de l'Eglise, en leur imposant des pénitences convenables, & pourvû que l'excès qui auroit donné lieu à l'excommunication ne fût pas énorme, & qu'il eût été commis dans Paris.

334 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
même, & non hors la ville.

Le port d'ar-
mes défendu
aux écoliers.

On sent bien que cette condescen-
dance du souverain pontife pouvoit
plutôt multiplier les abus, qu'y re-
médier. Aussi sept ans après, c'est-à-
p. 95. dire en 1218, l'official de Paris s'arma
d'une nouvelle sévérité, & publia une
ordonnance, par laquelle il défendoit
le port d'armes dans la ville à tout
clerc ou écolier sous peine d'excom-
munication. Dans le préambule de
cette ordonnance, il fait une pein-
ture peu édifiante des mœurs des éco-
liers. Il se plaint qu'ils enfonçoient
& brisoient les portes des maisons;
qu'ils enlevoient les filles & les fem-
mes: & ce qu'il y a de fâcheux, c'est
que l'on ne peut disconvenir qu'il n'ac-
cusât juste, puisque son témoignage
est appuyé par celui du cardinal Ja-
ques de Vitri, qu'aucun intérêt ne por-
toit à exagérer les torts des étudiants.

Hist. Un.
Par. T. II.
p. 687.

Querelle au
sujet du
sceau. Ro-
main cardinal
légal insulté.

Le règlement de l'official de Paris
étoit propre à prévenir les désordres
& les violences, mais pourvû que l'on
ménageât cette bouillante jeunesse: &
Romain cardinal de S. Ange & légat
éprouva combien il étoit dangereux
de l'irriter.

T. III. p. vii. Il avoit été pris pour juge dans

une contestation survenue entre le chapitre de Paris & l'Université au sujet du sceau. L'Ecole de Paris, qui n'a point été érigée en compagnie par une fondation capable de pourvoir tout d'un coup à tous ses besoins, mais qui en a pris la forme peu à peu & par degrés, ne paroît pas avoir encore eu de sceau commun en 1221, ainsi que je l'ai observé en parlant de la donation faite par elle en cette année aux Dominicains. Dans l'intervalle entre 1221 & 1225 elle s'en donna un : le chapitre le trouva mauvais, & la querelle fut portée devant le légat Romain, qui étoit alors à Paris. Le légat donna gain de cause aux chanoines, rompit le sceau de l'Université, & défendit sous peine d'excommunication qu'on le renouvellât jamais. L'auteur unique de ce fait remarque qu'il y eut de la précipitation dans le jugement du légat. Il eut tout lieu de s'en repentir. Les écoliers indignés s'attroupent, & viennent armés d'épées & de bâtons attaquer la maison du cardinal, qui eut bien de la peine à se défendre. Ses gens néanmoins soutinrent assez longtemps le siège pour attendre le

secours que le Roi leur envoya, & qui les tira avec leur maître de danger.

Fin de l'affaire
du sceau.

f. 130.

On ne nous dit point s'il fut fait justice de cet attentat. Nous voyons seulement par la suite des faits que les choses se pacifièrent, puisque dans une bulle de Grégoire IX en 1228, dont j'ai déjà parlé, & dans une autre d'Innocent IV en 1244, est ratifié l'accord conclu par la médiation du cardinal de S. Ange, qui est le légat Romain, entre le chapitre & l'Université. Cet accord n'est point rapporté dans les bulles, & par conséquent nous ne pouvons point assurer qu'il y fût question du sceau. Nous savons seulement qu'Innocent IV termina * définitivement la querelle du sceau à l'avantage de l'Université, & lui permit d'en avoir un qui lui fût propre, & dont elle fit librement usage dans toutes les occasions.

On a prétendu qu'avant que l'Université eût un sceau qui lui appartînt, elle se servoit de celui du chapitre,

* Les bulles d'Innocent IV sur cet article sont alléguées & citées par extrait dans la réfutation manuscrite de Du-

boullai, pag. 554. Il est étonnant que l'historien de l'Université n'en fasse aucune mention.

qui

qui est sous la garde du chancelier. Je ne puis nier ce fait, qui n'est pas absolument destitué de probabilité, ni l'affirmer pendant que je n'en trouve aucune preuve. La question est peu importante en soi. Puisque le chancelier accordoit & accorde encore aujourd'hui la licence, il ne seroit point du tout surprenant que dans l'origine il eût scellé les lettres de licence. Il l'est encore moins que l'Université, qui voyoit qu'il abusoit de cette pratique pour tâcher de la réduire en servitude, ait voulu se mettre en possession d'un sceau qui fût à elle, qui lui donnât pleinement le caractère de compagnie indépendante, & qui la dispensât de recourir au ministère de son ennemi.

C'étoit en 1228 que Grégoire IX Dispersion de l'Université en 1229. assûroit par sa bulle de pacification la tranquillité de l'Université : & en 1229 elle fut troublée par un événement malheureux qui pensa la renverser.

Durant les jours qui précèdent immédiatement le carême, jours de tous Hist. V. 1. Par. T. III. p. 132. tems consacrés par une mauvaise coutume à la licence, une bande d'écoliers alla au bourg de S. Marcel, qui

étoit alors séparé de la ville , pour s'y divertir ; & après l'exercice du jeu , ayant trouvé de bon vin , dit l'Historien original , dans une taverne , ils en burent apparemment plus qu'il ne convenoit. Lorsqu'il fallut payer , on ne se trouva point d'accord. La querelle s'échauffe : des paroles on en vient aux coups : & le cabaretier fut maltraité. Il appella à son secours les gens du quartier : ils accourent en grand nombre : les écoliers à leur tour sont bien battus , & obligés de s'enfuir dans la ville en mauvais ordre. Mais le lendemain ayant animé leurs camarades , ils reviennent en force pour prendre leur revanche. Ils livrent d'abord l'assaut à la maison du cabaretier , s'en rendent maîtres , répandent le vin , brisent les vaisseaux qui le contenoient. Ensuite courant comme des forcenés par les rues , ils attaquent tout ce qu'ils rencontrent , hommes & femmes , & ils en blessent plusieurs.

Un tel excès ne devoit pas demeurer impuni : mais on s'y prit mal pour en faire justice. Le doyen de S. Marcel , de qui dépendoit le bourg , ayant porté ses plaintes à l'évêque &

au légat ; ceux-ci faisoient l'occasion de se venger. L'évêque croyoit ses droits lésés par les privilèges de l'Université : le légat se souvenoit d'avoir été insulté dans l'affaire du sceau. Ils se réunissent pour irriter l'esprit de la reine régente, Blanche mère de S. Louis : & cette princesse, dans un premier mouvement d'indignation, donna ordre au prévôt de Paris de sortir de la ville avec ses archers, & de punir les coupables sans épargner personne. Le prévôt, ainsi que je l'ai remarqué, étoit aussi du nombre de ceux qui croyoient avoir des raisons de haïr l'Université. Il reçut avec joie un ordre flatteur pour sa passion, & il alla même au delà. Il sortit bien accompagné, & sans faire distinction des innocens & des coupables, il se jeta sur des bandes d'écoliers qui jouoient dans la campagne, & qui n'avoient pris aucune part au trouble du bourg S. Marcel. Les écoliers se mirent en défense & se battirent, mais avec un grand désavantage. Il y en eut de blessés, il y en eut de tués, entre autres deux jeunes gens de distinction, l'un Flamand, l'autre Normand : & c'étoient des Picards qui

340 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
avoient fait tout le désordre.

Les maîtres de l'Université prirent fait & cause pour leurs disciples, qui avoient souffert une injuste violence : & ayant commencé par suspendre tout exercice de leurs fonctions, ils adressèrent leurs plaintes à la reine & au légat, demandant justice, représentant que de même que les coupables méritoient d'être punis, aussi la peine n'auroit pas dû s'étendre à ceux qui étoient exemts de faute. La reine fit peu de cas de leurs remontrances ; l'évêque, à qui ils recoururent, ne les écouta pas plus favorablement : en sorte que poussés à bout, & se voyant sans ressource & sans appui, ils prirent un parti extrême. Comme la plupart tenoient peu à Paris, où ils étoient étrangers, ils en abandonnèrent le séjour, & se dispersèrent en différentes villes du royaume, à Orléans, à Reims, à Angers, à Toulouse. Les Anglois retournèrent dans l'Angleterre, dont le roi Henri III invita par les plus magnifiques promesses ceux-mêmes qui n'étoient pas nés ses sujets, à venir chercher un asyle & apporter leurs lumières dans ses Etats. Il ne resta pas

à Paris un seul maître fameux.

Duboullai a dit que de cette dispersion des maîtres de Paris nâquirent les Universités d'Orléans, d'Angers, de Reims, & autres du royaume. C'est une pure conjecture ; dont le fondement ne paroît pas bien solide. Il y avoit eu dans ces villes plus anciennement des Ecoles, & leur érection en Universités est de beaucoup postérieure dans l'ordre des tems. Ainsi tout ce que l'on peut penser, c'est qu'ayant souffert éclipse, elles acquirent par l'événement dont il s'agit un éclat passager. Mais leur origine, comme Ecoles, est plus ancienne, & comme Universités, plus récente. La continuité de l'enseignement public depuis un terme jusqu'à l'autre ne s'y trouve pas.

La cessation de toutes les leçons dans Paris & la retraite des maîtres firent un très fâcheux effet. La cour s'en tint offensée, comme d'une sorte de contumace & de rébellion. Il ne semble pourtant pas qu'elle ait agi par elle-même : & quoique Duboullai parle d'ordonnances rendues par le roi contre les maîtres dispersés, il ne les cite point, & n'en rapporte au-

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 139.*

342 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 cune disposition. Mais la reine ap-
 puyoit sans doute sous main l'évêque
 de Paris Guillaume d'Auvergne , qui
 ne se montra pas en cette occasion.
 fort reconnoissant envers l'Ecole dans
 laquelle il s'étoit formé , & avoit
 enseigné comme docteur. Ce prélat ,
 au lieu de calmer par la douceur des
 esprits blessés , prit le ton de hauteur ,
 & il les aigrit encore davantage. De
 concert avec le légat , il fulmina des
 excommunications contre les maîtres
 & écoliers qui s'étoient engagés par
 serment à ne point retourner à Paris ,
 qu'on ne leur eût donné satisfaction.
 Ceux qui s'étoient retirés à Orléans &
 à Angers , conféroient les degrés par
 eux-mêmes , se passant du ministère
 des chanceliers qu'ils n'avoient plus.
 Cette offense prétendue fut encore
 punie par l'excommunication. Enfin
 dans un concile tenu à Sens il fut
 dit , que les maîtres & écoliers qui
 avoient transporté les exercices de
 l'Ecole à Orléans & à Angers , s'ils
 avoient des bénéfices , en perdroient
 les fruits durant l'espace de deux ans ,
 & s'ils n'en avoient point , seroient
 réputés indignes d'en posséder jamais
 aucun , si dans un terme qui leur étoit

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 123 &
 684.

p. 136.

prescrit ils ne revenoient à Paris.

L'Université traitée en France avec tant de rigueur, n'eut de ressource que du côté de Rome. Elle implora la protection du pape Grégoire IX, qui la chérissoit singulièrement, & qui au mois de Décembre 1229 écrivit en sa faveur au roi & à la reine. Dans le bref qu'il leur adresse en commun, il déplore amèrement les dommages qui résultent de la dispersion des maîtres de l'Ecole de Paris. Il compare la doctrine de la sagesse céleste à un grand fleuve, qui de Paris se portoit dans toutes les parries non seulement du royaume, mais de l'Eglise universelle; & il témoigne souhaiter ardemment que ce fleuve soit ramené dans son lit naturel, de peur que s'il se partage en plusieurs canaux il ne vienne à s'affoiblir & à se tarir entièrement. Il fait envisager au roi comme une grande honte, s'il ne conservoit pas à la France sous son règne la gloire de la science, que ses prédécesseurs lui avoient acquise par tant de soins, en attirant les savans & les amateurs de la doctrine par les plus beaux privilèges, & en usant même d'indulgence à leur égard, si

Son rétablissement procuré par le pape Grégoire IX.

Hist. Un. Par. T. III.
p. 135.

le cas le requéroit. Il l'avertit qu'il a nommé les évêques du Mans & de Senlis & l'archidiacre de Châlons , pour négocier avec lui l'affaire de la réconciliation & du rétablissement de l'Ecole de Paris : & il finit en lui déclarant qu'il se croira obligé , si l'on n'apporte pas en France le remède au mal , d'y pourvoir par son autorité.

Hist. Un.

Par. T. I / I.

p. 133.

Il paroît que la cour de France se rendit difficile. Car la négociation des commissaires délégués par le pape ne put rien opérer , & l'affaire traîna encore plus d'un an. Les Dominicains tirèrent avantage de cet intervalle de cessation & de silence de la part de l'Université. Sous prétexte de remplacer les maîtres qui se refusoient à l'enseignement , & autorisés par l'évêque & le chancelier de Paris, ils nommèrent un des leurs pour professer chez eux la Théologie , & bientôt après à ce premier professeur ils en ajoutèrent un second. Comme il étoit entré dans leur ordre un grand nombre de bacheliers & de docteurs , ils ne manquoient pas de gens habiles. Cette entreprise eut de grandes suites , ainsi qu'on le verra ci-après.

Les maîtres de l'Université, pour parvenir à une conclusion, avoient envoyé à Rome deux députés d'entre eux, Geoffroi de Poitiers & Guillaume d'Auxerre. Par l'entremise de ces députés l'Université obtint satisfaction, comme il paroît par un grand nombre de bulles que Grégoire IX donna en 1231, à l'occasion de l'affaire dont il s'agit. La cour de France se relâcha enfin, puisqu'il est parlé dans une de ces bulles d'une amende prononcée par l'autorité du roi en dédommagement des torts que les écoliers avoient soufferts. Mais ce fut le pape qui fut proprement le juge, qui fit la loi, qui décida. Tel étoit le pouvoir qu'exerçoient alors les souverains pontifes.

Dans une bulle adressée au roi, & datée du 14 Avril, le pape, après avoir loué l'Université de Paris comme la mère des sciences & une autre *Cariath-sepher*, ou ville des Lettres, d'où il conclut que c'est un grand mal d'y causer des troubles, ou même de ne pas s'opposer aux troubles qui peuvent y naître, vient à l'objet dont il étoit actuellement question. Il dit qu'après avoir examiné soigneusement les circonstances & dépendances

Hist. Un.

Par. T. III.

p. 143.

346 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
de la dissension qui depuis peu , à
l'instigation du diable , avoit agité vio-
lemment l'Université , il avoit cru plus
à propos d'appaiser la querelle par
une économie paternelle , que par un
jugement en forme. Cette disposition
économique est contenue dans la bulle
du jour précédent 13 Avril , dont je
vais rendre compte incessamment.
Dans celle-ci le pape prie le jeune roi,
l'avertir , & l'exhorte de se montrer
favorable à l'Ecole de Paris suivant
l'exemple de ses ancêtres , & en consé-
quence d'observer & faire observer le
privilege à elle accordé par Philippe
son ayeul. Il lui recommande enfin de
faire payer l'amende dont je viens de
parler.

Une autre bulle datée du 19 Avril
donne charge à deux Chanoines de
Paris d'informer des excès , violences,
& mérites commis dans le bourg S.
Marcel , afin que sur leurs informa-
tions le pape puisse procéder à un ju-
gement.

Pour assûrer pleinement la tranqui-
lité des écoliers , le pape , par trois
bulles données dans le même mois
d'Avril , ordonne à l'évêque de Paris ,
à l'abbé de S. Germain , & au doyen de

S. Marcel, d'affujettir leurs vassaux au même serment, que devoient prêter les bourgeois de Paris, en conformité du privilège de Philippe-Auguste.

Les députés de l'Université; qui étoient venus négocier l'affaire à Rome, ne furent pas oubliés. Le pape craignoit que par la démarche qu'ils avoient faite, ils ne se fussent rendu désagréables à la cour de France, & en les renvoyant à Paris reprendre leurs fonctions, il écrivit en leur faveur au roi & à la reine, & les pria de regarder & de traiter Geoffroi de Poitiers & Guillaume d'Auxerre comme de bons & fidèles sujets.

Enfin une dernière bulle du 5 Mai consumma le rétablissement de la paix, en levant les censures & peines ecclésiastiques prononcées contre les maîtres & écoliers de Paris durant les troubles; & en ordonnant que ceux qui avoient reçu le degré de maîtres à Angers & à Orléans, sans l'intervention des chanceliers de Notre-Dame & de sainte Geneviève, eussent la liberté de professer à Paris sans nouvel examen; sauf l'observation des droits des chanceliers à l'avenir.

Toutes ces bulles avoient été précédé-

Bulle de règlement.

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 140.

dées d'une autre donnée le 13 Avril , qui renferme plusieurs objets. On y trouve un règlement tant sur les derniers troubles , qu'en général sur les prétentions respectives de l'Université d'une part , & de l'autre de l'évêque & du chancelier ; on y trouve de plus divers articles de police & de discipline par rapport à l'ordre intérieur de la compagnie. Cette bulle explique aussi & développe ce qui n'avoit été dit que d'une manière plus vague & moins expresse dans le statut de Robert de Courçon : elle est un des monumens les plus précieux à l'Université dans ces anciens tems. Ainsi je dois en donner un détail précis & circonstancié.

Elle est adressée à tous les maîtres & écoliers de Paris , & elle commence par un éloge de l'Université , conçu dans les mêmes termes que celui dont j'ai déjà donné les principaux traits.

Le pape passe ensuite à régler l'état de l'Ecole & de ceux qui la composent , & il ordonne d'abord » que les chanceliers à venir dans leur prise de possession jureront devant l'évêque , ou » sur son ordre dans le chapitre , après » avoir appelé deux maîtres de l'Université , qui s'y trouveront présens

» au nom de leur compagnie , qu'ils
 » n'admettront à professer la Théolo-
 » gie & le Décret , que des sujets di-
 » gnes & capables de faire honneur à
 » ces Facultés , & qu'ils rejetteront ceux
 » qui seroient indignes, sans acception
 » de personnes ni de nations. Avant
 » que d'accorder la licence le chance-
 » lier laissera couler trois mois , à dater
 » du jour qu'elle aura été demandée ;
 » durant lesquels il s'informera des
 » maîtres en Théologie , & autres per-
 » sonnages graves & lettrés , touchant
 » les vie & mœurs , savoir , capacité ,
 » amour de l'étude , espérance de pro-
 » grès , & autres qualités requises dans
 » ceux qui aspirent à professer : & après
 » cette information il accordera ou
 » refusera la licence , selon qu'il ju-
 » gera convenable en sa conscience.
 » Les maîtres en Théologie & en Dé-
 » cret , lorsqu'ils feront leurs premiè-
 » res leçons pour entrer en exercice du
 » doctorat , jureront de rendre un fidé-
 » le témoignage sur tous ces points.
 » Le chancelier ne pourra exiger de
 » ceux à qui il donnera la licence au-
 » cun autre serment , ni promesse d'o-
 » béissance , ni émolument quelcon-
 » que : & il jurera lui-même de ne

» point révéler les conseils des maîtres , pour leur causer quelque
 » dommage. Au reste les droits des
 » chanoines de Paris pour professer la
 » Théologie & le Décret demeureront
 » dans leur force & vigueur. »

» Par rapport aux Physiciens , c'est-
 » à-dire , Médecins , & aux Artistes ,
 » le chancelier promettra d'examiner
 » de bonne foi ceux qui se présente-
 » ront pour obtenir la licence , & il
 » n'admettra que ceux qui en seront
 » dignes. »

Tous ces articles de règlement sont, comme l'on voit , sages & mesurés : ils confèrent au chancelier ses droits , & à l'Université sa liberté. Le serment prescrit ici au chancelier lors de son institution, s'est maintenu en usage jusqu'à ce jour. La cérémonie s'en fait dans le chapitre en présence de deux maîtres de l'Université. Mais pour ce qui est du droit pécuniaire , malgré tant de défenses , si souvent & si solennellement réitérées, la cupidité plus forte que toutes les loix a établi une redevance en argent , qui se paye au chancelier par chacun de ceux à qui il accorde la licence.

On doit remarquer en second lieu ,

que les chanoines de Paris s'étoient conservés dans l'ancien droit & dans la possession de professer la Théologie & le Droit canon. C'est de quoi nous verrons encore d'autres preuves dans la suite.

Une troisième observation regardera les quatre Facultés, qui sont toutes nommées dans la bulle de Grégoire IX, au lieu que le statut de Robert de Courçon ne fait mention que de la Théologie & des Arts.

J'observe enfin que les noms de *Facultés* & de *Nations* paroissent dans la bulle : & de-là, dans la contestation pour l'antiquité entre les Facultés dites supérieures & les Nations, chacun des deux partis a voulu tirer avantage pour sa cause. Le mot de *Facultés* exprimé a donné occasion aux uns de conclure que les Facultés existoient dès-lors telles qu'elles sont aujourd'hui, séparées, & faisant corps à part : & parce que les *Nations* sont nommées, Duboullai s'est crû en droit d'en inférer que les maîtres des sciences supérieures étoient encore compris dans les Nations. De part & d'autre on a vû ce que l'on avoit intérêt de voir. Le nom de *Faculté* dans la bulle peut signifier *genre de*

352 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
science, discipline : & ce qui est dit
des Nations marque bien que ceux qui
demandoient la licence au chancelier,
étoient compris sous les Nations lorsqu'ils se présentoient, comme encore
aujourd'hui ; mais non qu'ils n'entras-
sent point dans un nouvel ordre après
qu'ils avoient reçu le degré de maî-
tres. La question pour être décidée a
besoin de moyens plus concluans. On
peut consulter la dissertation sur les
origines de l'Université.

T. VII. à la
fin de tout
l'ouvrage.

Le pape, par un autre article de la
bulle, accorde ou plutôt conserve à
l'Université le droit de faire des régle-
mens pour sa discipline intérieure, &
de punir les contrevenans par la sou-
straction des privilèges de la compa-
gnie. Robert de Courçon avoit déjà
ordonné la même chose. Mais Gré-
goire IX y ajoute la permission de
suspendre ou même cesser les leçons,
si l'Université grièvement lésée ne
pouvoit autrement obtenir satisfac-
tion. C'étoit là une justification com-
plète de la conduite qu'avoit tenue
l'Université dans le dernier trouble,
& une sauvegarde pour l'avenir.

Il ne falloit pourtant pas autoriser
la pétulance des écoliers : & c'est à

qu'oi le pape pourvoit en leur défendant le port d'armes dans la ville , comme avoit fait l'official de Paris ; en avertissant l'Université de ne point protéger les perturbateurs de la paix & de la tranquillité publique ; & en déclarant que ceux-là seuls doivent jouir des privilèges de la scholarité , qui sont vrais écoliers , ayant un maître certain dont ils fréquentent les leçons.

Si malgré ces précautions il se commet quelque excès par les écoliers , le pape entend que les coupables soient châtiés par l'évêque de Paris , qui est leur juge ; mais avec un sage tempérament , qui ménage l'honneur de l'Ecole , & ne laisse pas la faute impunie. Il recommande qu'à l'occasion des coupables on ne fasse pas retomber la peine sur les innocens , comme il étoit arrivé dans la querelle du bourg S. Marcel : mais que s'il s'élève un soupçon probable contre quelqu'un , on arrête avec des mesures de considération celui que l'on soupçonne , & qu'on le retienne seulement jusqu'à ce qu'il ait donné caution de se représenter ; après quoi il sera mis en liberté. Que si le cas est tel que le coupable doive être emprisonné , on le

354 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
mènera à la prison de l'évêque , &
non à celle du chancelier , qui est ab-
solument interdite par le souverain
pontife. Nous apprenons de-là que le
chancelier avoit une justice & une
prison.

Le pape défend encore que les éco-
liers soient arrêtés pour dettes , ce qui
est , dit-il , contraire aux loix cano-
niques. Il défend pareillement , soit à
l'évêque & à son official , soit au
chancelier , d'exiger des amendes pé-
cuniaires pour la levée de l'excommu-
nication ou de toute autre censure.

Il règle la durée des vacances , qui
ne doivent pas s'étendre au delà d'un
mois : & il ajoute que néanmoins les
bacheliers pourront pendant ce tems ,
s'ils veulent , continuer leurs leçons.
Pour entendre ceci il faut se souvenir ,
qu'alors dans l'Université il se faisoit
deux sortes de leçons : les ordinaires ,
qui étoient celles des docteurs ou maî-
tres , & les *Cursoires* , ainsi qu'ils les
appelloient , qui étoient données par
les bacheliers faisant leur *cours* de licen-
ce. L'usage de ces dernières est mainte-
nant aboli. Mais il en reste un vestige
dans les exercices qui se pratiquent
pour disputer les chaires de Droit , &

les places d'aggrégés de cette Faculté. Ces exercices représentent ce qui s'observoit autrefois pour obtenir la licence ou permission d'enseigner. Or ils consistent en partie dans des leçons de Droit que donnent les aspirans. Les leçons ordinaires devoient donc cesser pendant le tems des vacances. Mais les bacheliers avoient intérêt d'achever leurs cours le plutôt qu'il leur seroit possible : & par cette raison on leur permet de continuer leurs leçons, même durant l'intervalle où celles des maîtres étoient interrompues. C'est ainsi qu'encore aujourd'hui pendant les vacances des Professeurs en Théologie, & une partie de celles des Professeurs en Droit, les bacheliers ne laissent pas de soutenir leurs thèses, qui sont devenues leurs seuls exercices depuis qu'ils ne font plus de leçons.

Par rapport à la matière des leçons en Grammaire & en Philosophie, le pape ordonne aux maîtres ou professeurs ès Arts de lire & d'interpréter Priscien, & il défend la lecture des livres de Physique d'Aristote, comme je l'ai déjà observé, jusqu'à ce qu'ils soient corrigés, & purgés de tout soupçon d'erreurs. Pour ce qui est des

356 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
maîtres & étudiants en Théologie, il leur recommande de se renfermer dans leur objet, de ne point affecter de se donner pour Philosophes, mais de s'efforcer de devenir savañs dans ce que Dieu a enseigné aux hommes, & de ne traiter dans les Ecoles que des questions qui puissent être décidées par les livres théologiques & par les écrits des SS. Pères.

Le pape ajoute ensuite un règlement sur ce qui regarde les biens des écoliers décedés sans avoir mis ordre à leurs affaires; en sorte que la disposition de ce qu'ils avoient à Paris demeureroit douteuse & incertaine. Le cas étoit fréquent, à cause de la multitude des étrangers que la réputation de l'Ecole de Paris y amenoit de toutes parts. L'évêque & un des maîtres de l'Université sont chargés par la bulle, de cette administration.

Enfin pour terminer la querelle née à l'occasion du trouble du bourg S. Marcel, le pape donne aux maîtres & écoliers de Paris ses ordres à ce sujet, & il s'explique de la façon la plus favorable. Il reconnoît qu'ils ont été provoqués par des outrages & de mauvais traitemens, & que dans tout

ce qu'ils ont fait pour en obtenir la réparation, ils ont moins agi pour leur intérêt propre que pour la cause commune : & se déterminant lui-même, comme il le déclare, par la vûe de l'utilité générale de l'Eglise, il leur permet de retourner à Paris, sans que leur retour, ni le séjour qu'ils ont fait dans d'autres villes, puissent leur être imputés à blâme ; & il n'exige leur retour, qu'après que le roi leur aura rendu leurs privilèges, & qu'ils auront eu satisfaction par rapport aux amendes que doivent payer ceux qui les ont outragés.

Toutes choses furent exécutées suivant le vœu du pape & de l'Université. Les maîtres & écoliers ayant obtenu la satisfaction qu'ils désiroient, revinrent à Paris ; & l'exercice de l'enseignement public, après une interruption de deux ans, reprit son cours & son activité.

J'ai réservé exprès, pour le traiter séparément, un article mentionné dans la bulle de règlement de Grégoire IX, parce qu'il demande quelque explication : c'est celui de la taxe des logemens.

Ce nombre immense d'écoliers & de maîtres que les études attiroient à

Paris , avoient besoin de logemens & d'écoles , & ils ne pouvoient se placer que chez les bourgeois. De là il résultoit un grand inconvénient pour la discipline & pour les bonnes mœurs.

*Hist. Un.
par. T. II.
p. 687.*

Jacques de Vitri se plaint des désordres qu'opéroit ce mélange d'une vive jeunesse avec toutes sortes de personnes. » Dans une même maison , dit-il , » au premier étage sont des écoles , » & en bas des lieux de débauche. » C'est ce qui occasionna la fondation des collèges , pour réunir sous un même toit , & sous l'autorité d'un maître commun , les jeunes étudiants d'un même pays ou d'un même ordre. Mais le nombre des collèges étoit bien petit dans le tems dont je parle maintenant. Ce ne fut que vers le milieu du treizième siècle & dans le suivant , que cette institution prit faveur & devint fréquente. Jusques-là les écoliers n'avoient de ressource pour se loger que les maisons des bourgeois : & il ne pouvoit pas manquer de survenir des contestations sur le prix. Les propriétaires vouloient louer cher , & les écoliers être logés à bon marché. Il fallut donc taxer d'autorité les loyers : c'est un des articles nommés expressément dans le statut de Robert de

*T. III.
p. 32.*

Courçon parmi ceux sur lesquels l'Université est en droit de prendre des délibérations. La bulle dont il s'agit ici contient une semblable disposition. Mais nous apprenons un peu plus de détail par une autre bulle du même pape & du même tems, que j'ai déjà citée. Elle donne lieu de croire que d'abord l'Université agissoit seule en cette matière. Mais comme il étoit juste que les bourgeois concourussent à une détermination qui les intéressoit, Grégoire IX apporta un tempérament à cet usage. Il ordonna que le prix des loyers fût taxé par deux maîtres de l'Université, & deux bourgeois élus du consentement des maîtres : de façon néanmoins que si les deux bourgeois négligeoient de remplir leur commission, les deux maîtres pussent sans eux procéder au règlement, suivant ce qui se prariquoit auparavant.

Cette ordonnance fut observée avec l'agrément du roi : & les religieux & ecclésiastiques ayant prétendu soustraire à la loi commune les maisons qu'ils possédoient dans Paris, le même pape Grégoire IX les y soumit expressément par une bulle qu'il donna en 1237. p. 160.

§. I I.

Bulles des papes Grégoire IX & Innocent IV, pour accorder de nouveaux privilèges à l'Université, ou confirmer les anciens.

L'UNIVERSITÉ avoit recouvré la tranquillité & la liberté de ses exercices, par la protection de la cour de Rome en 1231 : elle s'y conserva pendant les années suivantes avec le même appui. Grégoire IX lui continua les preuves de son affection & de son estime : & Innocent IV, qui succéda à Grégoire après le court règne de Célestin IV, & une vacance de deux ans, enchérit encore sur tous les bienfaits de ses prédécesseurs à l'égard d'une compagnie, que l'on regardoit comme la lumière de la Chrétienté.

On peut conjecturer que six ans après la paix rétablie par Grégoire IX, l'Université eut à craindre de nouveau des excommunications de la part de l'évêque ou du chancelier de l'Eglise de Paris. C'est ce qui vraisemblablement occasionna deux bulles de ce pape, données l'une & l'autre le 12 Juin 1237.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 159.*

Celle qui est rapportée la première par Duboullai, est adressée à l'archevêque

que de Reims , & à l'évêque & au doyen d'Amiens , & elle les charge de faire jouir l'Université des privilèges que le S. Siège lui a accordés , les autorisant à réprimer par les censures ecclésiastiques ceux qui entreprendroient de la troubler dans cette jouissance. L'effet de cette bulle étoit limité à l'espace de cinq ans. Telle est la première origine des conservateurs apostoliques établis pour protéger l'Université. Ils devinrent dans la suite une magistrature perpétuelle. Lors de l'institution , leur pouvoir étoit , comme l'on voit , renfermé dans une assez courte durée.

La seconde bulle du même jour , 12 Juin 1237 , soustrait le corps de l'Université à toute excommunication qui ne sera pas portée en vertu d'un mandement spécial du S. Siège. C'est ce qu'avoit déjà ordonné Honorius III dans sa bulle de 1218. Grégoire IX étend ce privilège à la personne du Recteur , aux Procureurs , & même à tous les maîtres & écoliers dans les cas qui devront être regardés comme faits de l'Université. Mais cette espèce de sauvegarde n'avoit force que pour sept ans.

§64 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

niversité sa possession du droit de sceau, contre la décision du même cardinal. Il renouvela aussi la bulle d'Innocent III, qui portoit approbation & ratification des statuts dressés par des députés de la compagnie. Il en usa de même à l'égard de celle de Grégoire IX, qui soumettoit les maisons possédées par des ecclésiastiques, séculiers ou réguliers, à loger les écoliers, moyennant un prix taxé par les commissaires députés à cet effet. Il confirma aux écoliers la possession du droit dont ils jouissoient, de ne pouvoir être tirés hors de la ville pour aller plaider ailleurs. Il les exempta encore de la nécessité de payer aucun péage, soit en venant à Paris pour leurs études, soit lorsqu'ils s'en retournoient dans leur patrie. Ces deux derniers privilèges sont ceux dont l'évêque de Senlis est seul établi conservateur. Innocent IV étendit la bienveillance qu'il portoit à l'Université de Paris jusques sur ceux qui la servoient, & il associa les bedeaux aux privilèges des maîtres & écoliers. La bulle qui contient cette disposition est du 13 Mai 1245, & elle cite les Nations, & les cite seules. » Vos ser-

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 52.

p. 195.

p. 241.

p. 243.

p. 202.

«viteurs, y est-il dit, qui sont choisis
 » par chaque Nation.» Si les Facultés
 avoient existé alors en compagnies sé-
 parées, elles auroient eu sans doute
 leurs serviteurs particuliers, & il en
 seroit fait mention dans la bulle.

Cette faveur déclarée du pape pour
 l'Université, & en particulier les pou-
 voirs qu'il donnoit aux conservateurs
 de ses privilèges, causèrent de l'in-
 quiétude à l'évêque de Paris: & pour *Hist. Un.*
 se garantir de la foudre, il obtint en *Par. T. III.*
 1250 une bulle, par laquelle il étoit *p. 238.*
 défendu à tout conservateur ou exé-
 cuteur de lettres apostoliques, de frap-
 per ce prélat & son Eglise d'excom-
 munication ou d'interdit.

Innocent IV, à l'exemple de ses prédé-
 cesseurs, fit aussi des réglemens par rap- *Réglemens*
 port à la discipline & à la police de l'U- *de discipline.*
 niversité de Paris. Etant instruit que la *p. 244.*
 licence de porter les armes dans la
 ville se perpétuoit parmi les écoliers,
 ce qui occasionnoit des désordres éga-
 lement contraires à la tranquillité pu-
 blique, à l'honneur de la compagnie,
 & au bien des études, par une bulle
 du 6 Juin de l'an 1247, il donna pou-
 voir au chancelier de priver les cou-
 pables des droits & des privilèges de

366 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
la scholarité , si avertis jusqu'à trois
fois ils ne se corrigeoient point.

Des objets même moins importants
attiroient l'attention du pontife. Je
trouve dans un ancien livre de la Fa-
culté de Droit une bulle d'Innocent I V
en 1243 , qui ordonne aux suppôts &
membres de l'Université de se rendre
assidus aux assemblées de la compa-
gnie.

*Hist. Un.
Par T. III.
p. 196.*

Ce même pape fut informé qu'il
s'élevoit souvent des querelles entre les
écoliers & entre les maîtres, au sujet des
logemens & des écoles. Le prix en
étoit taxé. Mais par malignité , par
jalousie , ils cherchoient à se supplan-
ter , & alloient sur le marché les uns
des autres. Par ces indécentes manœu-
vres , en même tems que l'on nuisoit
à la réputation du corps , on four-
nissoit aux propriétaires des maisons
le moyen d'augmenter leurs loyers :
grand inconvénient pour des locatai-
res ; dont la plupart étoient plus ri-
ches des biens de l'esprit que de ceux
de la fortune. Cet abus subsistoit dès
le tems du légat Robert de Courçon ,
qui voulut y remédier par un article
de son statut. Mais les abus qui ont
leur racine dans la cupidité ne s'étei-

gnent pas aisément : & le pape Innocent IV fut obligé de revenir à la charge. Il défendit par une bulle du 6 Mars 1245, aux maîtres & aux étudiants de se déloger mutuellement, & de s'enlever les uns aux autres par des enchères odieuses leurs hospices & leurs écoles, & il chargea le chancelier de veiller à l'exécution de son ordonnance.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 196.*

Il appuyoit ainsi de son autorité apostolique un statut ou règlement qui venoit d'être porté par l'Université au mois de Février de la même * année, concernant la même matière, & renfermant à peu près les mêmes dispositions. Dans ce statut je trouve un trait qui suppose que la nécessité de loger les écoliers ne laissoit pas de devenir pour les bourgeois un avantage, dont ils pouvoient être jaloux. Il y est dit que si un propriétaire de maison refuse de loger au prix de la taxe un écolier qui offre sûreté pour le paiement, la maison sera interdite

p. 195.

* L'acte porte la date de l'année 1244. Mais en ces tems là l'année ne commençoit en France qu'à la fête de Pâque.

Ainsi le mois de Février

de l'année 1244, selon la façon de compter usitée alors, appartient suivant la nôtre à l'année 1245.

pour cinq ans , & que tout maître ou étudiant qui y prendroit un logement durant cet espace , s'il n'en sort au premier avertissement du Recteur ou des Procureurs , sera privé des droits du corps. Il est bon d'observer de plus , que l'Université ne recourt point au chancelier : elle a son chef & ses magistrats , qui lui suffisent. Les *serviteurs* ou bedeaux sont dans ce même acte nommés , si je ne me trompe , pour la première fois. L'assemblée s'étoit tenue aux Maturins.*

Hist. Un.

Par. T. III.

p. 194.

Nous avons de la même année , * ou de la précédente , un statut , non de l'Université entière , mais d'une de ses parties , c'est-à-dire , des Artistes ou professeurs ès Arts. Ce statut roule principalement sur l'ordre des leçons que doivent donner les bacheliers , & sur les jours & les heures , où il leur est permis ou non permis de les donner. Comme les usages ont beaucoup changé depuis cinq cens ans , les dispositions de ce règlement ne sont point aisées à bien entendre , & franchement la

* Le texte dit l'année 1244. Mais comme le mois n'est pas exprimé , il reste incertain si nous devons compter , en nous conformant à notre usage , 1244 ou 1245. Voyez la note précédente..

discussion en seroit plus pénible qu'utile. Mais il ne coûte rien d'observer que pour la distinction des heures on se gouvernoit par les cloches de Notre-Dame ; & que le coup de Nones, le coup de Complies, sont marqués dans le statut pour signaux des leçons. Les horloges alors n'étoient pas communes : & pour se régler on ne trouvoit rien de plus commode que les sonneries régulières de la Cathédrale, qui dans des lieux encore peu habités se faisoient entendre à une grande distance.

Cette délibération des Professeurs ès Arts, à laquelle ne prennent point de part les maîtres des autres sciences, a donné lieu à quelquesuns de conclure que dès lors la distinction des Facultés existoit telle qu'elle subsiste aujourd'hui. Mais le contraire est prouvé par la bulle en faveur des bedeaux, qui est de l'an 1245, & qui parle uniquement des Nations, ainsi que nous avons eu soin de l'observer. La bulle de 1252, qui soustrait l'Université au péril des excommunications, ne fait pareillement mention que du Recteur & des Procureurs. D'ailleurs il est aisé de concevoir que les Théologiens,

*Hist. Un.
Par. T. III
p. 242.*

370 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
Décrétistes , Médecins , & Artiens ;
quoique répandus dans les Nations ,
pouvoient , lorsqu'il s'agissoit d'affai-
res qui regardoient le genre d'étude
& de science que chacun professoit , se
réunir selon leurs différentes classes
pour une délibération momentanée ,
sans que pour cela ils constituassent des
compagnies qui eussent leurs magi-
strats & leurs officiers propres. Il est
vrai que ces assemblées de maîtres en
une certaine science préparoient les
voies à la distinction des Facultés , qui
se formoit peu à peu , & donc par
cette raison il est difficile de marquer
l'époque précise.

- p. 222. L'ouvrage étoit bien avancé en 1249.
Car il paroît par un acte de cette an-
née , que dès lors les Régens ès Arts
avoient seuls la nomination du Rec-
teur. Il est dit dans cet acte qu'il s'é-
toit élevé au sujet de l'élection du
Recteur une discorde fâcheuse *entre*
les Régens ès Arts , c'est-à-dire , en-
tre la Nation de France d'une part , &
de l'autre les trois autres Nations : &
la dissension ayant été portée jusqu'à
un schisme ouvert , en sorte que
chacun des deux partis avoit son Rec-
teur , les médiateurs de la réconcilia-

tion exigèrent des trois Nations pour préliminaire qu'elles fissent publier dans les Ecoles des *Artistes* la levée de la défense, par laquelle elles avoient interdit à leurs compatriotes les leçons des maîtres de la Nation de France. Il semble que l'état des docteurs en Théologie, en Décret, & en Médecine, fût alors flottant & incertain. Ils ne constituent point encore de compagnies : il n'est parlé par rapport à eux ni de chefs particuliers, ni * d'officiers, dans aucun monument du tems : & déjà ils n'ont plus de part à l'élection du chef de tout le corps, & ne jouissent plus, au moins en entier, des droits des Nations. Il y a plus. A la fin de l'acte dont il s'agit ici, les Nations se qualifient *Nations des Artistes*, comme si elles n'eussent été composées que de Professeurs ès Arts. Je pense néanmoins que les maîtres des sciences supérieures étoient encore compris dans les Nations. Mais dans l'objet dont il s'agissoit actuellement, c'est-à-dire, dans les délibérations qui regardent la

* J'excepte les bedaux : le dirai plus bas, dans des Facultés, dont il est un acte que Duboullai fait mention, comme je rapporte à l'année 1253.

372 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
nomination du Recteur , ils n'étoient
point admis , & les Nations en ce cas
n'étoient composées que d'Artistes.

Ce même acte nous apprend qu'il
n'y avoit point alors une forme bien
établie pour la nomination du Rec-
teur. Le schisme étant formé par l'in-
stitution de deux chefs pour le même
corps , les mieux intentionnés tra-
vaillèrent à remédier à un si grand
mal , & firent convenir les deux par-
tis de s'en rapporter à des arbitres
tirés de la compagnie , au sentiment
desquels on acquiesceroit de part &
d'autre. Les arbitres décidèrent que les
deux Recteurs se nommeroient eux-
mêmes un successeur unique. Que s'ils
ne pouvoient s'accorder , ils gère-
roient le rectorat de concert , & dépen-
damment l'un de l'autre , jusqu'au ter-
me qui seroit fixé : après lequel les
quatre Procureurs procéderaient à l'é-
lection d'un nouveau Recteur. Que si
tous les quatre ou trois d'entre eux se
réunissoient en faveur d'un même su-
jet , l'élection seroit faite. Que s'ils
se trouvoient partagés , ils appelle-
roient le Recteur ou les Recteurs en
place pour parvenir à une décision.
Que s'il y avoit encore partage , alors

quatre nouveaux électeurs tirés des quatre Nations prendroient la place des premiers, avec les mêmes droits & sous les mêmes clauses & conditions, jusqu'à ce qu'un choix formé par la pluralité consommât enfin l'affaire, L'acte qui contient ces dispositions devoit servir de règlement, & il est par cette raison muni des sceaux des quatre Nations.

Le Recteur élu par les seuls Régens ès Arts, & tiré de leur corps, devoit par une conséquence naturelle s'intéresser à eux d'une façon plus spéciale, qu'aux maîtres des autres sciences. C'est ce qui paroît dans un règlement de l'Université, que Duboullai rap-^{His. Un. Par. T. 121. p. 240.} porte à l'an 1251, & qui prescrit la conduite qu'il convient de tenir par rapport aux écoliers impliqués dans les querelles, qui naissoient souvent entre eux & les bourgeois. L'Université, après avoir exclus de sa protection & sauve-garde tout criminel, tout faux écolier, c'est-à-dire, quiconque pour acquérir l'impunité se masque du titre de la scholarité sans en remplir le devoir, s'explique ainsi sur ceux qui ayant été arrêtés par le prévôt de Paris mériteront d'être réclamés. » Si

» c'est un écolier ès Arts , dit ce règlement , » son maître le redemandera » au prévôt de Paris ; & en cas de refus du prévôt , il en avertira le Recteur qui s'adressera * à l'évêque ou à son official. Dans les autres Facultés , chaque maître réclamera son écolier. » Pourquoi cette différence ? le Recteur négligeoit-il de prendre connoissance de ce qui regardoit les écoliers des Facultés dites supérieures ? ou les maîtres en ces Facultés dédaignoient-ils d'employer l'entremise du Recteur ? Je n'en fais rien. Ce qui est clair , c'est que le Recteur prenoit un intérêt particulier à ce qui touche les régens & les écoliers ès Arts.

Ce règlement me fournit d'ailleurs quelques observations importantes par rapport à l'état de l'Université.

Premièrement les genres d'études

* L'auteur de la résumation manuscrite de Duboullai en citant ce même règlement , ajoute ici un degré. Selon le texte qu'il présente , le Recteur doit s'adresser d'abord au chancelier , & enfin à l'évêque. L'omission du nom du chancelier est suspectée d'infidélité par l'adversaire de Duboul-

lai. Mais il seroit également libre de regarder l'addition de ce nom comme une interpolation frauduleuse. Nous n'en trouvons point dans cette querelle , & nous faisons profession de ne point déférer aux soupçons injurieux , & destitués de preuves.

que l'on y faisoit, sont ainsi énoncés : *La Théologie, les Décrets, la Médecine, les Arts, la Grammaire*. Toujours, comme l'on voit, il est fait mention de la Grammaire. Ici on la distingue d'avec les Arts, dont le nom, par un abus qui s'introduisoit alors & qui a prévalu, est attribué à la seule Philosophie.

En second lieu après le dénombrement que je viens de rapporter, un peu plus bas je trouve ces mots : *Ceux qui étudient dans lesdites Facultés*. Il est bien clair que le terme *Faculté* ne se prend ici que pour discipline ou science. Car jamais la Grammaire n'a constitué dans l'Université une cinquième Faculté, si l'on entend par ce mot une compagnie subsistante à part & séparément des quatre autres.

J'observe enfin que l'acte dont il s'agit ici, fait mention de bedeaux des différentes Facultés : expression qui sembleroit marquer des bedeaux autres que ceux des Nations, & l'existence des Facultés comme compagnies; si d'ailleurs les monumens du tems n'y résistoient.

Il n'est pas étonnant que la Philosophie se soit seule mise en possession du

Etudes. La
Philosophie

régne. La Grammaire jusqu'à un certain point est cultivée, la Rhétorique mise en oubli.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 232.*

p. 280.

nom d'*Arts* dans un tems où seule elle régnoit dans les Ecoles. Elle eut de la peine à en bannir absolument la Grammaire, dont la connoissance est d'une indispensable nécessité. Mais elle n'y laissa aucune place à la Rhétorique, & à tout ce qui appartient à l'Eloquence. Il est encore fait mention de Rhétorique dans le statut de Robert de Courçon en 1215. Après cette époque elle tombe dans l'oubli. La bulle de Grégoire IX en 1231 ne nomme pour auteurs qui doivent être lus par les Professeurs ès Arts que Priscien & Aristote, Priscien pour la Grammaire, Aristote pour la Philosophie : & dans la pratique on n'alloit pas au de-là, comme il paroît par un sermon de Robert de Sorbonne que Duboulai a imprimé, & par un règlement des Régens ès Arts en 1254, qui entre dans un très grand détail sur l'ordre des leçons, & sur les livres qui doivent en faire la matière. Cicéron, Virgile, Horace ne sont pas même nommés soit dans l'un soit dans l'autre de ces monumens. Nulle mention des poètes. On avoit oublié jusqu'à la Prosodie & aux règles de la quantité des syllabes. C'est ce que montrent & les

mauvais vers qui nous sont restés de ce tems là, pleins de solécismes, & les hymnes que S. Thomas composa vers l'an 1264 pour l'office de la fête du S. Sacrement, & qui belles, solides pour les choses, & pleines de piété, ne sont qu'une prose nombrée & rimée.

De pareilles études étoient bien imparfaites : & telles seront toujours celles où l'on cultivera un genre unique à l'exclusion des autres. Je ne me lasse point d'observer que toutes les belles connoissances se tiennent, & ont besoin de s'aider réciproquement. La Philosophie devient barbare, si elle n'est tempérée par la douceur & l'aménité des lettres : & les lettres dégénèrent en amusement frivole, si elles n'ont pour base la solidité philosophique.

Le Droit civil, quoi qu'interdit par une bulle expresse, étoit mieux traité dans les Ecoles de l'Université que la Rhétorique. Une preuve qu'on l'y enseignoit, c'est que dans le même sermon que je viens de citer, Justinien est nommé au rang de ceux dans les écrits desquels on prenoit soin de s'instruire.

Droit civil.

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 232.

378 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Droit canon.
Décrétales.

Hist. Un.
Par. T. III
p. 98 & 153.

Fleuri, Hist.
Ecccl. T.
XVII. p. 106.

Les leçons de Droit canon , qui pendant un long tems n'avoient roulé que sur le Décret de Gratien , acquirent un nouvel objet par la publication des Décrétales réduites en un corps. Il s'en fit plusieurs collections : mais la seule qui soit restée en autorité , est celle de Grégoire IX , formée par Raimond de Pegnafort Dominicain Catalan sous les ordres de ce pape. Grégoire IX la publia en 1234 par une bulle adressée à l'Université de Boulogne en Italie , & il la substitua à toutes les précédentes , voulant qu'elle fût seule en usage dans les jugemens & dans les écoles. Il écrivit dans la même forme , & envoya de pareils ordres à l'Université de Paris : & l'on ne peut douter que depuis ce tems les Décrétales n'y aient été enseignées avec le Décret de Gratien , qui continua néanmoins de donner le nom à l'Ecole de Droit canon , toujours appelée jusqu'au règlement de 1679 École de Décret.

Théologie.

La Théologie florissoit singulièrement à Paris , & elle nous fournira seule plus de matière que tous les autres genres d'études.

Question de
la pluralité

La question de la pluralité des bé-

nées, question bien aisée à déci- ^{des bénéfices.}
 der si la cupidité ne s'en mêloit pas, ^{ces.}
 fut agitée avec beaucoup de chaleur ^{Hiq. Un.}
 pendant trois ans, depuis 1235 jus- ^{Par. T. III.}
 qu'en 1238. L'évêque de Paris Guil- ^{p. 154. 155.}
 laume d'Auvergne, à la tête du très ^{164-166.}
 grand nombre des maîtres en Théologie
 séculiers & réguliers, condam-
 noit la pluralité, si un seul bénéfice
 suffisoit pour la subsistance. Le chan-
 celier Philippe de Grève, & Arnoul
 docteur en Théologie, depuis évêque
 d'Amiens, combattoient pour l'opi-
 nion contraire. Ils pouvoient s'autori-
 ser d'une bulle d'Innocent III en
 1211, qui n'est rien moins que sé-
 vére sur cet article. » Quoique la ^{p. 63.}
 » superfluité des bénéfices sur la tête
 » d'un seul, dit le pape, soit toujours
 » condamnable, on doit néanmoins
 » en tolérer quelquefois la pluralité,
 » en considérant avec sagesse & dis-
 » crétion l'état de la personne. » Je ne
 fais pas si cette autorité fut alléguée
 dans la dispute. Ce qui est certain,
 c'est qu'elle n'arrêta point le zèle de
 l'évêque Guillaume, prélat ferme
 pour les règles, & très désintéressé. On
 rapporte de lui qu'ayant droit de re-
 cueillir de la succession d'un chanoine

de Paris , qui étoit mort sans avoir fait de testament , trois mille dragmes , somme alors très considérable , il rejetta avec horreur ce qui auroit pû paroître à d'autres une bonne fortune , & détestant l'avarice de l'ecclésiastique qui laissoit un si grand amas , » Ah ! le » malheureux , s'écria-t-il : que son argent » périsse avec lui. » L'évêque n'en toucha pas un denier , & fit distribuer le tout aux pauvres.

Quoique Philippe de Grève eût presque tous les suffrages réunis contre son opinion , il n'y demeura pas moins obstinément attaché : & l'on dit qu'à l'article de la mort , comme son évêque l'exhortoit à se reconnoître , & à se dépouiller de ses bénéfices multipliés qui l'entraîneroient en enfer , le malade répondit qu'il vouloit éprouver ce qui en étoit.

En l'année qui suivit la mort de cet opiniâtre défenseur de la pluralité des bénéfices , c'est-à-dire en 1238 , la question fut de nouveau débattue & décidée dans une assemblée solennelle. L'évêque de Paris convoqua dans le chapitre des Dominicains tous les maîtres en Théologie : & là il fut dit que l'on ne pouvoit en conscience &

fans mettre son salut en péril posséder deux bénéfices, si l'un des deux valoit quinze livres Parisis de revenu. Sur quoi l'on doit remarquer que quinze livres Parisis, ou, ce qui est la même chose; dix-huit livres quinze sols Tournois, suffisoient donc pour la subsistance honnête d'un ecclésiastique.

Un des principaux promoteurs de cette décision fut Hugues de S. Cher, Dominicain d'un grand mérite, dont j'aurai dans la suite occasion de parler plus d'une fois. Le successeur de Philippe de Grève, Guyard de Laon, peu après évêque de Cambrai, n'imita pas dans le goût pour la pluralité des bénéfices celui qu'il remplaçoit. Il étoit si persuadé du sentiment contraire, qu'il disoit : » Je ne voudrois pas » pour tout l'or de l'Arabie passer une » seule nuit revêtu de deux bénéfices, » quand même je saurois que le lendemain matin l'un des deux seroit » donné à un sujet capable : & cela, » à cause de l'incertitude de la vie, » & de peur de mourir en état de » damnation. » Témoinage respectable d'une conscience timorée.

Les maîtres en Théologie de Paris

Condamna-
tion du Tal-
mud.

*Hist. Un.
P. T. III.
p. 176. 191.
Fleuri, Hist.
Eccl. T.
XVII. p.
400-405.*

étoient appelés à la décision de toutes les affaires qui intéressoient la religion. Le Talmud des Juifs commença de faire du bruit parmi les Chrétiens sous le pontificat de Grégoire IX, à qui un Juif converti l'avoit fait connoître. Les blasphêmes dont ce livre est rempli contre J. C. & contre la sainte Vierge, irritèrent le zèle du pape & des prélats. La recherche en fut ordonnée par toute la Chrétienté : & les Théologiens de Paris en particulier furent chargés de le lire, & de l'examiner ; aussi bien que quelques autres ouvrages du même goût qui furent trouvés chez les Juifs. Ils s'acquittèrent de leur commission sous les yeux de l'archevêque de Sens, & des évêques de Paris & de Senlis : & après l'examen, ils jettèrent au feu tous ces recueils d'impiétés en présence du clergé & du peuple. Ceci se passa vers l'an 1240. En 1248 le légat Eudes de Château-Roux confirma & réitéra la condamnation du Talmud, toujours aidé des lumières de nos Théologiens, auxquels se joignirent les docteurs en Droit canon.

L'examen du Talmud suppose nécessairement la connoissance de l'Hé-

breu. Aussi est-il remarqué que deux docteurs Catholiques savans en cette langue , firent fonction d'interprètes & de traducteurs : ce qui prouve que l'étude de l'Hébreu n'étoit pas absolument négligée dans le tems dont nous parlons. Matthieu Paris cite encore un Robert d'Arondel savant en Hébreu , qui mourut en 1246.

*Hist. Un.
Par. T. III
p. 204.*

J'ai dit que le Talmud fut examiné , condamné , & jetté au feu par les maîtres en Théologie de Paris. L'énoncé d'une bulle d'Innocent IV touchant ces examinateurs & censeurs fait naître plusieurs difficultés , qu'il est à propos d'éclaircir autant qu'il est possible. Ils sont ainsi désignés : *le Chancelier , & les Recteurs & Régens en Théologie à Paris*. Pourquoi est-il fait mention du chancelier ? Que veut dire ici le nom de *Recteurs* ?

A la première question je répons que le chancelier , qui étoit le chef de l'Ecole théologique du chapitre , & qui en instituait les Professeurs , par une suite assez naturelle prétendoit être à la tête de toute la Théologie de Paris ; & que dans un tems où les droits respectifs des compagnies n'étoient pas encore bien demêlés ni

*Observation
sur les droits
du chancelier.*

p. 20.

éclaircis , il semble avoir joui réellement de cette prérogative. Lorsque la Faculté de Théologie fut une fois formée & en pleine possession de son état , elle secoua le joug , & ne reconnut plus d'autre chef que l'ancien de ses docteurs. Nous trouverons dans la suite plusieurs traits qui appuient ce système.

Sur le nom
de Recteur.

Pour ce qui est du titre de Recteur , il est certain que ce nom n'a pas été tout d'un coup attribué au chef de l'Université privativement à tout autre , & que ce n'est que par laps de tems que l'usage exclusif s'en est établi. Dans l'origine & suivant l'étymologie il signifie quiconque gouverne , & *Reclor* est exactement le même mot que *Régens*. Nous le voyons donné par Innocent III aux Professeurs en Théologie , par la reine
p. 60.
T. IV. p. 83. Jeanne de Navarre au premier modérateur de la maison qu'elle fondeoit , &
T. V. p. 191. par l'Université elle-même au chef de l'ambassade qu'elle envoyoit au concile de Pise. Nous avons donc lieu de penser que dans la bulle d'Innocent IV il est employé pour exprimer ceux qui gouvernent , ceux qui président , ceux qui professent. Les mots Recteurs

teurs & Régens sont joints , comme nous joignons souvent ceux de *Lecteurs & Professeurs*. Peut-être même dans le texte de la bulle faudroit-il , par le changement d'une seule lettre , substituer *Lectores* à *Rectores*.

Le zèle de l'évêque & des Théologiens de Paris pour l'orthodoxie n'eut pas seulement à combattre les blasphèmes des Juifs. Dans le sein de l'Ecole Chrétienne se montroient quelques erreurs , toujours produites par l'abus de l'esprit philosophique , duquel l'humilité même du cloître ne garantit pas les Professeurs Dominicains & Franciscains.

Condamnation de quelques erreurs théologiques.

Entre les propositions erronées qui furent alors extraites de leurs écrits , j'en remarque deux particulièrement : l'une , qu'il y a plusieurs vérités éternelles qui ne sont point Dieu ; l'autre , que celui qui a les meilleures dispositions naturelles aura de nécessité plus de part à la grace & à la gloire. La première de ces erreurs attaque l'attribut incommunicable de Dieu , d'exister seul par la nécessité de son être : l'autre est purement Pélagienne. L'évêque de Paris assisté des maîtres en Théologie condamna ces

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 177-180.

386 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
deux propositions avec huit autres :
& , ce qui me paroît bien digne d'être observé , à chaque erreur il opposa la vérité contraire que l'on doit croire & enseigner. Cette forme de censure est bien lumineuse , & il seroit à souhaiter qu'on l'eût dans toutes les occasions prise pour modèle.

*Réfut. Mss.
de Duboullai,
p. 593.*

*Coll. jud. de
novis error.
T. I. p. 158.*

Jean de Brès , qualifié simplement clerc , qui professoit la Logique , ne profita point de l'exemple d'une condamnation qui auroit dû lui servir d'avertissement. Voulant philosopher sur l'essence de la lumière , il lui attribua l'infinité & l'immenité. Il confondoit apparemment la lumière corporelle avec celle qui éclaire tous les esprits. Il enseignoit encore quelques autres erreurs , qui se ressentoient du venin de l'Arianisme. Cité en conséquence par l'évêque de Paris , qui s'étoit fait assister du chancelier & des maîtres en Théologie , il promit d'abjurer ses erreurs. Mais il agissoit de mauvaise foi , & en 1247 le légat Eudes de Château-Roux fut informé que Jean de Brès continuoit de débiter les mêmes opinions auxquelles il avoit feint de renoncer. Il cita de nouveau à comparoître de-

vant lui : & , toujours avec le conseil du chancelier & des docteurs , après avoir requis le consentement de l'évêque , il bannit cet opiniâtre dogmatiseur de la ville & du diocèse , lui interdisant toutes leçons publiques & particulières soit dans Paris , soit en tout autre lieu de sa légation où fût établie *une Etude solennelle*. Ce sont les termes du décret , qui marquent vraisemblablement une Ecole ouverte à tous.

Le légat , homme sage , se proposa d'aller à la racine du mal , qui venoit de ce qu'au lieu d'observer une édifiante sobriété , & de se renfermer dans les bornes de chaque profession , les Logiciens vouloient dans leurs disputes procéder en Théologiens , & les Théologiens en Philosophes. Pour remédier à cet abus , il termine la censure , qui est adressée à tous les maîtres & écoliers de Paris , par les avertir & les exhorter de respecter les limites posées à chaque science par nos pères , & de craindre les écueils de la nouveauté & de la présomption.

C'est en suivant ces maximes que la Théologie de Paris se maintenoit pure & sans tache , réprimant avec

Comment se traitoit alors la Théologie.

sévérité & vigilance toutes les erreurs qui osoient paroître. Ces erreurs n'étoient point grossières, & elles prouvent de l'esprit & de la subtilité dans ceux qui les mettoient en avant. Les zélateurs de l'orthodoxie, qui les condamnoient, ne montroient pas de moindres lumières en Métaphysique, mais guidées par la Révélation. Un fameux écrivain de nos jours, qui pour s'être attaché aux sciences naturelles, n'en connoissoit pas moins les caractères d'un genre d'étude qui n'étoit pas le sien, a très bien défini la Théologie des tems dont nous parlons. » La Théologie, dit M. de Fontenelle dans l'éloge de M. Duhamel, » a été longtems remplie » de subtilités ingénieuses à la vérité, » utiles même jusqu'à un certain point, » mais souvent excessives ; & l'on » négligeoit alors la connoissance des » Pères, des conciles, de l'histoire » de l'Eglise, enfin tout ce qu'on appelle aujourd'hui Théologie positive. On alloit aussi loin que l'on » pouvoit aller par la seule Métaphysique, & sans le secours des faits, » presque entièrement inconnus : & » cette Théologie a pû être appelée

Elog.
T. I. p. 137.

» fille de l'esprit & de l'ignorance. »
 On ne connoissoit que deux livres :
 la Bible , qui a toujours été expliquée
 dans l'Ecole de Paris , & l'ouvrage
 du maître des Sentences : & celui-ci ,
 qui forme un systême & un corps
 complet & suivi , attiroit même da-
 vantage l'attention & des maîtres &
 des disciples. Il fut commenté dans
 le tems dont il s'agit par Alexandre
 de Halès , célèbre docteur Francif-
 cain , qui , ayant le premier exécuté
 ce travail , a eu dans la suite , ainsi
 que je l'ai déjà remarqué , un grand
 nombre d'imitateurs.

*Hist. Un.
 par. T. III.
 p. 184. 200.*

Les religieux mendiants , comme
 l'on voit , s'étoient immiscés d'en-
 seigner la Théologie dans Paris : &
 lorsque l'Université s'appêrçut du tort
 que lui faisoient ces nouveaux-venus ,
 & qu'elle voulut y remédier , elle
 éprouva d'étranges difficultés , qui
 pensèrent causer sa ruine , & dont
 elle ne se tira qu'en cédant une partie
 de ses droits. C'est ce que je dois
 maintenant raconter.

*Commence-
 mens des
 contestations
 entre les reli-
 gieux men-
 diants & l'U-
 niversité.*

J'ai dit que la dispersion de l'U-
 niversité en 1229 fut l'occasion que
 firent les Dominicains pour se
 mettre en possession d'une chaire de

p. 131. 138.

Théologie. Comme il ne restoit plus à Paris aucun maître , au moins de quelque nom , c'étoit une couleur bien favorable que d'interrompre le triste silence de l'Ecole , & de ne pas souffrir que l'enseignement public cessât entièrement. L'évêque & le chancelier , qui dans cette affaire , comme je l'ai observé , se montrèrent les plus ardens ennemis de l'Université , appuyèrent l'entreprise des Dominicains. Ainsi ces religieux établirent dans leur couvent un Professeur de Théologie pendant le tems que dureroit la querelle ; & encouragés par le succès , peu après qu'elle fut apaisée , ils en ajoutèrent même un second de leur autorité privée. Ils eurent l'attention & l'habileté de faire exercer ces places par ceux qui pouvoient leur faire le plus d'honneur , tels que Rolland de Crémone, Albert le Grand, Hugues de S. Cher. Ces savans maîtres attirèrent un grand nombre d'auditeurs. Car leurs Ecoles étoient publiques , & ouvertes non seulement à leurs religieux , mais à quiconque vouloit profiter de leurs leçons.

Hist. Un.
Par. T. III. Les Franciscains suivoient pas à pas
p. 206-207. les Dominicains , & ils s'érigèrent

comme eux en Professeurs de Théologie. Jean de Florence leur second général leur avoit néanmoins interdit le titre & les honneurs du doctorat, comme peu convenables à l'humilité, à laquelle ils s'étoient voués singulièrement. Mais cette barrière fut trop foible, & elle ne put arrêter en eux ou l'amour de la gloire ou le désir de se rendre utiles. Alexandre de Halès, qui étoit docteur lorsqu'il embrassa l'institut de S. François, continua dans son nouvel état la profession dont il avoit acquis étant séculier le titre & le droit : & il fraya ainsi la route à ses confrères, qui plus modestes néanmoins que les Dominicains s'en tinrent à une seule chaire de Théologie.

Les Mendians ne furent pas contents de jouir de ces avantages par le fait uniquement, & en quelque façon à titre précaire : ils obtinrent en 1244 une bulle du pape Innocent IV, qui ordonnoit à l'Université de les admettre à partager les honneurs Académiques : & comme ces religieux pensoient que la modestie de leur état ne leur permettoit pas de demander la licence, voyant qu'on les prenoit au

p. 194.

p. 123.

mot & qu'on ne la leur donnoit pas , ils engagèrent encore cinq ans après le même pape à enjoindre au chancelier par une bulle d'accorder la licence aux religieux qui s'en feroient montrés dignes & capables , quand même ils ne la demanderoient pas. Distinction plus honorable & plus flatueuse , que n'eût été la démarche qu'ils croyoient interdite à leur humilité.

On peut bien juger que toute cette conduite ne leur concilioit pas les cœurs des maîtres de l'Université. Ils ne se rendirent pas moins odieux aux prélats , par les privilèges qu'ils se faisoient donner contre les droits des Ordinaires.

P. 147.

Ils commencèrent par affranchir leurs maisons , leurs offices , leur discipline claustrale , de la juridiction des évêques & des curés. Les prélats tentèrent de s'opposer à cette brèche faite à leur autorité & à leurs droits , & ils voulurent exiger de ces religieux les mêmes redevances , auxquelles étoient tenus les autres fidèles envers les Eglises paroissiales. Grégoire IX vint au secours des Mendians , & il les maintint dans une exemption que leur donnoit leur règle approuvée par

les papes , & qu'ils ont conservée jusqu'aujourd'hui.

Ils firent plus. Sous prétexte qu'ils étoient les aides & les coopérateurs des pasteurs ordinaires , ils s'attribuoient leurs fonctions. Ils prêchoient & confessoient sans demander le consentement des curés , & même malgré eux. Ils faisoient concourir leurs sermons avec les offices des paroisses , & quelquefois avec les instructions de l'évêque dans sa cathédrale. Ils s'attribuoient la confiance des mourans : legs pieux , ~~droits~~ même de sépulture , tout étoit pour eux : & les pasteurs en titre , négligés & abandonnés de leurs brebis , se trouvoient seuls , réduits à une honteuse solitude , pendant que tout le monde couroit après des ouvriers sans mission spéciale & sans stabilité.

Par ces voies , des pauvres volontaires amassèrent de grandes richesses , & ils tombèrent dans les inconvéniens qui en font les suites , l'orgueil , le faste , l'ostentation. Je ne veux point adopter tout ce que dit contre eux Matthieu Paris , écrivain qui prend visiblement plaisir à médire , qui d'ailleurs engagé dans un Ordre ancien ,

avoit intérêt de décrier les notiveaux. Je fais même que les reproches qu'on peut leur faire avec un légitime fondement, ne doivent pas s'étendre à tous les particuliers, & souffrent des exceptions. Sans nommer ici tous les grands personnages que produisirent les Ordres mendiants dans les tems dont je parle, S. Thomas & S. Bonaventure, l'un Dominicain, l'autre Franciscain, furent certainement deux brillantes lumières de l'Eglise, & ils l'édifièrent autant par leurs mœurs, qu'ils l'éclairèrent par leur doctrine & par leurs écrits. Mais on ne peut disconvenir du crédit énorme que les Mendians acquirent dans les cours des papes & des princes; & dont ils abusoient souvent. Je vois avec peine qu'il ne tint pas aux Dominicains que S. Louis ne quittât le trône, qu'il ornoit par tant de vertus, pour prendre leur habit & s'ensevelir dans leur cloître. On ne peut nier qu'ils ne témoignassent un grand mépris pour les ecclésiastiques séculiers & pour les anciens ordres religieux, dont ils envahissoient les droits & quelquefois même les possessions. Il est certain que la régularité de la discipline s'altera

p. 267.

p. 148.

*Fleuri, disc.
s. sur l'Hist.
Ecl. T. XX.*

bientôt parmi eux, & demanda une prompte réforme. C'est un scandale que la jalousie qui se mit entre les Dominicains & les Franciscains, & qui les porta à se disputer les uns aux autres la prééminence. Enfin on ne peut se dispenser de blâmer leur zèle indiscret pour faire des prosélytes, & leur précipitation à les lier à l'Ordre par des vœux, avant que l'année d'épreuve fût écoulée : abus qui eut besoin d'être réprimé par une bulle d'Innocent IV. Ce même pape fut obligé de donner une autre bulle pour maintenir contre leurs prétentions ambitieuses les droits des Ordinaires : & comme il mourut peu après d'une attaque subite d'apoplexie, leurs écrivains n'ont pas rougi d'attribuer sa mort non seulement à vengeance divine, mais à l'effet de leurs prières ; en sorte que, disent-ils, cette phrase passa en proverbe, „ Seigneur, délivrez-nous des litanies des frères „ Prêcheurs. „ Je n'insiste point sur tous ces faits, & je n'en parle même qu'à regret & par nécessité. Mais il en résulte que les maîtres de l'Université n'avoient pas tort de s'alarmer des progrès des Mendians, &

*Hist. Un.
art. T. 1. I.
p. 186.*

p. 180.

p. 192.

p. 270.

*p. 273. O.
271.*

396 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
de se précautionner contre leur ambition.

p. 255 & 256. Ils souffroient surtout avec peine les deux chaires théologiques des Dominicains , & ils favoient que cet établissement tendoit à exclure enfin les séculiers de la profession publique en Théologie. Voici comme ils raisonnent eux-mêmes sur cette matière dans une lettre adressée à tous les prélats : » La ville de Paris ne com-
» porte que douze chaires de Théolo-
» gie , vû la diminution du nombre
» des étudiants depuis que les frères
» Prêcheurs & autres ont établi des
» Professeurs de leur corps en diffé-
» rentes villes : & nous avons ici six
» collèges de réguliers , * Cisterciens ,
» Prémontrés , du Val des Ecoliers ,
» Trinitaires , Dominicains , Fran-
» ciscains. De nos douze chaires trois
» sont exercées actuellement par des
» chanoines de Paris , & le chapitre
» est même en droit d'augmenter le
» nombre des Professeurs suivant qu'il

* Le collège des Cisterciens ou Bernardins étoit déjà fondé. L'ordre que je me suis fait ne m'a pas permis encore de parler de cette fondation , dont

je rendrai compte dans la suite. Je m'étonne que dans le dénombrement qui se trouve ici , ne paroisse point la maison de S. Victor.

„ a des fujets. Deux chaires pour les
 „ Dominicains , une pour chacun des
 „ cinq autres collèges de réguliers : il
 „ n'en reste plus que deux pour les
 „ séculiers qui ne sont pas chanoines
 „ de la cathédrale. Or ce partage si
 „ inégal est en même tems nuisible
 „ aux études & injuste : nuisible aux
 „ études , parce qu'il ôte aux étudiants
 „ le plus puissant de tous les aiguil-
 „ lons , qui est l'espérance de parve-
 „ nir à l'état de Professeur ; injuste ,
 „ parce que nous sommes séculiers
 „ dans l'origine , & que les réguliers
 „ viennent nous enlever l'héritage de
 „ nos pères. »

Dans ces circonstances l'Université
 ne pouvoit rien faire de moins que
 de réduire chaque collège de régu-
 liers à une seule chaire publique de
 Théologie , sans gêner leur liberté
 en ce qui regardoit l'instruction de
 leurs religieux dans l'intérieur de la
 maison. C'est ce qu'elle fit par un *Hist. Un.*
 décret que portèrent en l'an 1252 les *Par. T. III.*
 Professeurs en Théologie , & qui fut *p. 245.*
 approuvé & autorisé par toute l'U-
 niversité. Mais les Dominicains , au
 lieu de se louer de la modération
 dont on usoit à leur égard , se cru-

398 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
rent lésés, s'élevèrent contre le décret,
& refusèrent d'y obéir.

Les choses
s'aigrissent à
l'occasion
d'une cessa-
tion de le-
çons ordon-
née par l'U-
niversité,
pour le
meurtre d'un
de ses éco-
liers.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 240 &
250-258.*

Il survint alors un incident qui donna lieu aux deux partis de porter les choses à l'extrême. Le Carême étoit destiné par la discipline scholastique à un genre d'exercice qu'ils nommoient *Determinances*, & qui étoit un acte public dans lequel les aspirans au baccalaureat ès Arts expliquoient par un discours suivi quelque matière de Logique. Ces petites solennités amenoient des repas, où de jeunes têtes s'échauffoient. Il arriva donc dans le Carême de l'an * 1253 que les écoliers prirent querelle avec quelques bourgeois.

* Il étoit déjà arrivé quelque chose de semblable, suivant le rapport de Duboullai, en 1251 : & c'est à l'occasion de ces violences & de leurs suites, qu'avoit été porté le décret dont j'ai parlé, touchant les mesures & les règles qui devoient être observées, lorsqu'il s'agiroit de redemander un écolier emprisonné par le prévôt de Paris, ou par ordre de l'évêque. Le même décret contient une formule de serment, par laquelle

chaque maître devoit s'obliger à ne prendre sous sa protection aucun malfaiteur & auteur de troubles, qui prétendrait se faire passer pour écolier. Il n'est point dit dans l'acte que ce serment fut exigé par ordre du gouvernement. Mais Duboullai ajoute que l'Université alla présenter son décret à la reine Blanche, qui étoit actuellement régente en l'absence de son fils S. Louis, & lui en promit l'exacte observation. Cette prin-

La garde accourt, & tombe sur les écoliers, dont l'un fut tué, & les autres menés en prison après beaucoup de mauvais traitemens & de blessures. L'Université les réclama, & ils lui furent rendus le lendemain dans un triste état & demi-morts. Non contente d'avoir délivré ses prisonniers, elle demanda justice contre les auteurs de la violence qu'ils avoient souffert, & jusqu'à ce qu'elle l'eût obtenue elle cessa ses leçons. Un mois s'étant écoulé sans qu'elle vît l'effet de ses poursuites, elle s'assembla, & l'avis commun fut qu'il y avoit lieu d'ordonner, conformément aux bulles de privilèges accordées par les papes, que tous les maîtres s'engageroient par serment à poursuivre selon Dieu & raison la justice qui étoit dûe à l'Université, pour l'attentat par lequel la sûreté de ses étudiants avoit été troublée.

celle fit prêter dans le même tems un serment semblable par tous les bourgeois de Paris. Elle prenoit ces précautions pour prévenir les troubles que pouvoit occasionner l'absence du Roi, & le mauvais succès de la croisade. Je n'ai point mis ces faits dans le texte, parce qu'ils ne sont point assez expliqués ni circonstanciés pour leur importance, & que les actes qui en font mention laissent plusieurs choses à désirer.

Ce fut là que les Dominicains se déclarèrent. Leurs deux Professeurs en Théologie refusèrent de consentir à la délibération , à moins qu'on ne leur assûrât la possession des deux chaires théologiques établies dans leur collège , & que l'on n'en passât un acte scellé du sceau commun de l'Université. Le Franciscain se joignit à eux. L'Université se tint très offensée de ce refus , & elle tenta toutes fortes de voies pour vaincre l'opiniâtreté des trois Professeurs mendiants. On leur représenta qu'ils contrevenoient aux bulles des papes , dont une menaçoit d'excommunication les membres de l'Université réfractaires aux ordres du corps , si dans quinze jours ils ne venoient à résipiscence. On fit un nouveau règlement , portant que nul ne seroit mis au nombre des maîtres , si préalablement il ne juroit l'observation des statuts de la compagnie , & s'il ne s'engageoit aussi par serment à concourir aux délibérations qu'elle prendroit pour le maintien de ses privilèges , & à ne révéler à personne celles que l'on conviendrait de tenir secrètes. Les Dominicains résistèrent à toutes ces attaques.

On leur offrit même de leur permettre d'ajouter à leur serment cette clause : » Pourvû que lesdits statuts » ne contiennent rien qui devienne » illicite pour moi en vertu de la » règle des frères Prêcheurs, dont je » fais profession : » & cette condescendance ne put les satisfaire. Enfin l'Université forcée par leur opiniâtreté, les retrancha de son corps, & priva de leurs chaires les deux Professeurs Dominicains, Bonhomme & Elie.

Ces divisions & ces chicanes intestines retardèrent la justice que l'Université demandoit que l'on fît des auteurs de la violence dont ses écoliers avoient été les victimes. Elle l'obtint enfin d'Alfonse comte de Poitiers, entre les mains duquel étoit le gouvernement du royaume depuis la mort de la reine Blanche, mère du roi S. Louis & la sienne. Les deux plus coupables furent pendus, les autres bannis : & l'Université reprit ses leçons & ses exercices.

L'affaire des Dominicains ne fut pas si promptement terminée. Ces religieux ne considérant que l'intérêt de leur Ordre, ne gardèrent aucunes

402 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 mesures avec l'Université, à laquelle
 ils avoient obligation, & qui s'étoit
 montrée, comme ils ne pouvoient en
 disconvenir eux-mêmes, leur patronne
 & leur bienfaitrice. Ils la calomnié-
 rent auprès du Prince & des Grands,
 & l'accusèrent devant le comte de
 Poitiers d'avoir fait des statuts contre
 Dieu & la Religion, & des conspira-
 tions illicites contre le service du Roi
 & le bien du royaume. Cette accusa-
 tion étoit visiblement fautive : mais de
 plus elle convenoit bien mal dans
 leur bouche, puisqu'ils avoient eux-
 mêmes offert de consentir à ces sta-
 tuts si criminels, si on eût voulu
 leur assûrer la possession de leurs
 chaires. Ils ne s'en tinrent pas là. Ils
 recoururent au pape, & sur un faux
 exposé ils obtinrent de lui une com-
 mission à * l'évêque d'Evreux, pour
 engager l'Université à faire rentrer
 les Dominicains dans son corps, sans
 l'observation de ses statuts, jusqu'à ce
 que le pape eût pris connoissance de
 l'affaire, & en eût donné son jugement.

* Cet évêque est nom-
 mé seul dans la lettre de
 l'Université aux prélats.
 Il paroît par la bulle d'A-
 lexandre IV *Quasi lig-*
num visæ, que l'évêque
 de Senlis étoit chargé
 conjointement avec celui
 d'Evreux de la même
 commission.

L'évêque d'Evreux ne témoigna pas une grande ardeur pour exécuter sa commission : & c'est ce qui donna lieu apparemment à un autre négociateur , Albéric légat du S. Siège , d'entreprendre de concilier les parties. Les maîtres de l'Université , si nous en croyons Thomas de Cantimpré , auteur Dominicain , ne procédoient pas de bonne foi dans cette affaire. Ils vouloient tirer de leurs adversaires une promesse vague de se soumettre aux ordres de l'Université , pour leur ordonner ensuite , non pas de fermer une de leurs Ecoles , mais de s'abstenir de toutes leçons de Théologie. Les Dominicains , selon le rapport du même écrivain , étoient disposés à se contenter d'une seule chaire. Mais avertis du piège qu'on leur tendoit , ils engagèrent le légat à demander qu'on leur exprimât par écrit les ordres auxquels on prétendoit qu'ils se soumissent. Cette proposition déconcerta la ruse , & rompit l'accord. Je ne fais pas quelle créance on doit ajouter à ce récit. L'autorité de Thomas de Cantimpré est bien faible dans la cause de son Ordre. Mais je n'ai pas crû qu'il me fût permis

464 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
de supprimer ce qu'il raconte , quoi-
que je n'en apperçoive ailleurs aucun
vestige.

Les Dominicains ne s'accommodèrent pas d'un aussi tiède exécuteur des lettres apostoliques , que l'étoit l'évêque d'Evreux , & ils en obtinrent de nouvelles , adressées à maître Luc chanoine de Paris , de la partialité duquel l'Université se plaint beaucoup dans sa lettre aux prélats. Celui-ci servit les Dominicains à leur gré , & dès qu'il eut reçu ses pouvoirs , sans monition canonique , sans avoir ouï les parties , il suspendit par sentence de leurs fonctions tous les maîtres de l'Université , & il fit publier son jugement dans toutes les Eglises paroissiales de Paris. L'Université , qui s'étoit déjà rendue appellante au S. Siège des procédures de ce juge prévenu , appella aussi de sa sentence , & continua les fonctions qui lui étoient illégitimement interdites.

Elle rendit le change aux Dominicains pour la publication de la suspension prononcée par le commissaire apostolique ; & quoiqu'elle eût déjà fait publier dans toutes les Ecoles le décret par lequel elle retranchoit ces

religieux de son corps, elle en réitéra la proclamation à la S. Remi, par la raison ou sous le prétexte que les écoliers nouvellement arrivans avoient besoin d'en être instruits. Les Dominicains se crurent insultés, & peut-être n'avoient-ils pas tort de le penser. Mais on ne peut s'empêcher de blâmer le parti qu'ils prirent de repousser l'insulte par la force. Lorsque les bedeaux de l'Université vinrent dans leur maison pour y publier le décret, ces religieux oubliant leur caractère se jettèrent sur eux, arrachèrent le papier de la main de celui qui lisoit, les chargèrent tous d'injures & de coups, & ils les forcèrent par cette violence à s'en retourner sans avoir fait leur commission. Le Recteur se transporta lui-même sur les lieux accompagné de trois maîtres ès Arts, pour exécuter ce que les bedeaux n'avoient pu faire, & il ne fut guères mieux reçu. A peine se mettoit-il en devoir de lire, qu'ils l'interrompirent par leurs clameurs mêlées de propos outrageans. Ils l'accusèrent même d'être armé sous sa robe, & sans aucun égard pour sa dignité ils le tâtoient par tout le corps, en sorte qu'il fut obligé de relever sa

robe pour montrer qu'il n'avoit point d'armes.

A ces voies de fait les Dominicains joignirent la fraude. Ils obtinrent du commissaire apostolique une lettre par laquelle il asûroit, que quarante sup-pôts de l'Université qu'il nommoit, consentoient le rétablissement des Professeurs Dominicains dans la compagnie. Ils tinrent cette lettre fort secrète, la montrant seulement avec beaucoup de mystère à ceux qu'ils es-péroient séduire, & par le moyen desquels ils se flattoient d'exciter du trouble & de la division dans le corps. Enfin néanmoins l'Université en ayant heureusement recouvré une copie, la fit lire en pleine assemblée de ses maîtres : & tous ceux qui étoient dénommés dans la lettre, s'inscrivirent en faux & nièrent absolument ce qu'on leur imputoit. Le commissaire honteux de sa manœuvre découverte, rompit lui-même le sceau de sa lettre, & en signe de repentir il remit une partie du sceau rompu entre les mains du Recteur : & de plus à la requête des maîtres dont les noms avoient été cités à faux, il donna une seconde lettre qui démentoit la première.

C'est dans ces circonstances que l'Université accablée de maux , & en craignant encore de plus grands , à cause du crédit immense que ses adversaires s'étoient acquis dans les cours des princes , écrivit la lettre aux prélats d'où j'ai tiré la plupart des faits que l'on vient de voir. Elle l'adressa à tous les prélats , parce que les Dominicains ayant partout des établissemens , elle appréhendoit d'être partout décriée , & vouloit que sa justification fût aussi répandue que la calomnie. Après l'exposé des faits , elle implore la protection des prélats , & elle intéresse l'Eglise universelle dans sa cause. » Vous avez été , leur dit-il , » les enfans de l'Université , & maintenant vous en êtes les » peres. Compatissez donc à nos maux » avec des entrailles paternelles. Et » en même tems , puisque vous faites fonction de sentinelles établies » sur la maison d'Israel , considérez » du lieu élevé où la divine Providence vous a placés , les dangers qui » menacent l'Eglise. Si l'on en attaque le fondement , qui est l'Ecole de » de Paris , tout l'édifice est mis en » péril. »

M. l'abbé Fleuri remarque non sans raison, que l'Université de Paris s'attribue une gloire trop grande en se qualifiant *le fondement de l'Eglise*. Mais c'étoit un langage presque reçu, quoique peu juste : & il seroit aisé de citer plus d'un exemple d'expressions semblables, ou du moins qui en approchent fort, employées dans les monumens du tems.

La lettre de l'Université aux prélats est datée, pour le lieu, de l'Eglise de S. Julien le Pauvre, où se tenoient alors les assemblées générales; & pour le tems, de l'an 1253, premier Mercredi après la fête de la Purification de la sainte Vierge, c'est-à-dire le quatre Février 1254.

En même tems que l'Université écrivoit aux prélats de la Chrétienté, pour se procurer leur appui, elle poursuivoit juridiquement l'affaire en cour de Rome auprès du pape Innocent IV; & elle auroit pu espérer justice, si la mort n'eût enlevé prématurément ce pontife, qui commençoit à s'appercevoir de l'inconvénient des trop grandes faveurs accordées par ses prédécesseurs & par lui-même aux religieux mendiants.

C'est

C'est ce que permet de penser la bulle ^{Hist. Un. P. 270.} qu'il donna peu de tems avant sa mort, pour maintenir les droits de l'ordre hiérarchique contre les entreprises des religieux. J'ai déjà parlé de cette bulle, qui est datée du vingt-&-un Novembre 1254 : & Innocent IV mourut le sept Décembre suivant. Ce pape fut homme d'esprit & de mérite, ^{p. 277.} fort habile dans le Droit canon, qu'il avoit professé à Boulogne, amateur des lettres & des lettres : & on pourroit le louer sans restriction, si les préjugés de son siècle ne l'avoient entraîné à se regarder comme le souverain des souverains, & à agir en conséquence. C'est par une suite de ses engagemens contre l'empereur Frédéric, qu'il protégea beaucoup les Mendians, qui alors remplissoient toutes les cours, s'étoient acquis la confiance des princes, & pouvoient donner un grand branle aux affaires. On voit que sur la fin de sa vie il vouloit revenir sur ses pas & modérer leurs privilèges. Mais il n'eut pas le tems de mettre la dernière main à son ouvrage : & Alexandre IV son ^{Le pape Alexandre IV favorite les Mendians.} successeur, loin de suivre ses derniers errements, fut non pas le pro-

410 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 tecteur , mais l'humble serviteur des
 Mendians. Dès le commencement de
 son pontificat il signala pour eux son
 obéissance. Il fut élu le douze Dé-
 cembre , & le * vingt-deux du même
 mois il révoqua la bulle dont je viens
 de parler , comme donnée précipitam-
 ment par son prédécesseur , & sans que
 l'on eût pris le tems nécessaire pour
 un mûr examen.

Il est aisé de juger , qu'auprès d'un
 pape ainsi disposé, l'Université ne put
 combattre qu'avec un grand désavan-
 tage contre les Mendians. Elle avoit
 envoyé à Rome ses députés , ou du
 moins ordonné une députation , du
 vivant d'Innocent IV : & à la tête de
 toute l'affaire agissoit pour elle & en
 son nom le fameux ** Guillaume de S.
 Amour, docteur & professeur en Théo-
 logie , & chanoine de Beauvais , né en
 Franche-Comté dans la petite ville de
 S. Amour , d'où il a tiré son surnom.

Guillaume
 de S. Amour.

Hist. Un.
 Par. T. III.
 p. 248.

* M. l'Abbé Fleuri
 date cette bulle du trente
 & un Décembre. La dis-
 férence n'est pas impor-
 tante.

** Il est qualifié Pro-
 cureur des maîtres & éco-
 liers de Paris : ce que
 Duboullai (pag. 276.)

interprète Syndic de l'U-
 niversité. Mais il est vis-
 ble que le titre de Pro-
 cureur ne signifie ici que
 Député, fondé de procura-
 tion pour l'affaire en
 se poursuivoit actuelle-
 ment.

L'Université avoit bien choisi son procureur & défenseur. Jamais homme ne montra plus de zèle & plus de fermeté tout ensemble, que Guillaume de S. Amour. Il poussa même le zèle un peu trop loin : mais on ne peut assez admirer sa constance inébranlable.

Je dis qu'il y eut de l'excès dans son zèle, parce qu'il mêla du personnel dans la cause, décrivant la conduite des adversaires dans des points qui n'appartenoient guères au fait dont il s'agissoit ; parce que non content de diriger ses traits contre les religieux mendiants, il attaqua même la profession de la mendicité, qui franchement pour être mise à l'abri du reproche, a besoin d'être autorisée par le pape & par l'Eglise ; mais qui munie une fois de ce rempart, ne peut plus être blâmée sans scandale. Aussi fut-il obligé de déguiser sa marche, de n'employer que des termes vagues & des peintures générales, dont l'application étoit néanmoins si aisée à faire, que personne ne pouvoit y être trompé : & lorsqu'il fut pressé de s'expliquer, sa ressource fut de dissimuler & même de nier ce qui étoit

412 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
plus clair que le soleil : nouvelle faute ;
& dans le cas de laquelle ne doivent
jamais se mettre les honnêtes gens ,
qui laissent de pareils procédés aux
défenseurs de causes injustes & aux
plaideurs de mauvaise foi. Son livre
des Périls des derniers tems , composé
durant le feu de la querelle qu'il sou-
tenoit , & les sermons qu'il prêcha
dans Paris pendant ce même tems , sont
répréhensibles par les deux endroits
que j'ai remarqués. Je n'insiste point
sur ces objets : je mets à l'écart toute
personnalité , toute question superflue :
& me bornant à l'essentiel , je dis que
Guillaume de S. Amour avoit tort
assûrément de déshonorer , par de mau-
vais moyens de défense , une cause
très juste & très légitime en soi.

Avantages de
la cause de
l'Université.

La cause étoit bonne par deux rai-
sons , qui me paroissent péremptoi-
res : la première , que les séculiers
étoient en possession des chaires théo-
logiques , & par conséquent avoient
droit de s'y maintenir , & de ne s'en
pas laisser exclure par des nouveaux-
venus ; la seconde , que l'association
des réguliers avec les séculiers dans
un même corps nuit constamment au
tout , & affoiblit la fidélité à l'intérêt

commun par l'intérêt particulier de chaque Ordre, qui se mêle à la traverse.

J'ajoute qu'une considération étrangère au fond de la question, mais d'un très grand poids en elle-même, devoit donner beaucoup de force à la résistance que l'Université opposoit aux Mendians : c'est que quelquesuns d'entre eux altéroient la pureté de la Foi par une fausse spiritualité. Jean de Parme, général des frères Mineurs, donnoit dans les visions de l'abbé Joachim : & en 1254, lorsque les esprits étoient déjà très échauffés, parut un ouvrage pernicieux, intitulé *l'Evangile éternel*, qui lui fut attribué, & qui contenoit des erreurs intolérables. Il y étoit dit que l'Evangile de J. C. n'étoit qu'une loi imparfaite, qui ne pouvoit pas conduire à une vraie sainteté, & qui ne devoit plus durer que six ans : & qu'en 1260 seroit manifestée la loi du S. Esprit, qui sans les Sacremens, & autres élémens grossiers, élèveroit les ames à une haute contemplation, & à la vertu la plus parfaite. Ce livre étoit né parmi les Franciscains, & il en avoit infecté plusieurs : mais les Do-

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 266. 267.*

414 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 minicains mêmes n'étoient pas exemts
 de la contagion. Les uns & les autres
 cachotent avec grand soin cet ouvrage
 de ténèbres : & néantmoins ils en
 hazardèrent, comme par forme d'es-
 sai , quelques propositions dans le
 public , qui animèrent le zèle des doc-
 teurs, & leur donnèrent une prise bien
 avantageuse sur leurs adversaires.

C'étoit encore un grand secours
 pour les maîtres de l'Université , que
 de pouvoir lier leur cause à celle de
 tout l'ordre hiérarchique , dont les
 droits étoient lésés par les privilèges
 excessifs accordés aux Mendians , &
 par l'usage immodéré qu'ils en fai-
 soient. Aussi Thomas de Cantimpré
 Dominicain attribue-t-il aux sollici-
 tations de Guillaume de S. Amour &
 de ses confrères la bulle d'Innocent IV
 contre ces privilèges : & le fait est
 très vraisemblable.

*Hist. Un.
 Par. T. II.
 p. 274.*

*Bulle Quasi
 lignum , qui
 juge l'affaire
 contre l'Uni-
 versité.*

Mais ces motifs , quelque impor-
 tans qu'ils fussent , ne balancèrent
 pas dans l'esprit d'Alexandre IV l'in-
 clination déterminée qu'il avoit à
 favoriser les Mendians. Ce pape ayant
 commencé son pontificat par leur sa-
 crifier les droits de la Hiérarchie en
 révoquant la dernière bulle de son

prédécesseur , n'avoit garde de ménager ceux de l'Université. Le quatorze Avril de l'an 1255 il donna son jugement contre elle par la fameuse bulle *Quasi lignum vite*, qui accorde des complimens & de belles paroles à l'Université, & la réalité d'une pleine victoire aux Dominicains.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 262.*

Elle débute par un éloge magnifique de l'Université, qui est comparée à l'arbre de vie. Vient en suite le récit de toute l'affaire : après lequel le pape décide en esprit de paix, à ce qu'il assure, les différens points qui formoient la contestation.

Premièrement, sous prétexte de ne point borner le pouvoir dont doit jouir le chancelier par rapport à la concession de la licence, conformément à la bulle de Grégoire IX en 1231, il veut & entend que ledit chancelier puisse accorder la licence à quiconque s'en sera prouvé digne, sans distinction de séculier ou de régulier : ce qui mettoit les Dominicains à portée d'établir dans leur collège, non pas deux Professeurs en Théologie, mais autant qu'ils auroient voulu.

Sur l'obligation de garder le secret

par rapport aux délibérations de la compagnie , le pape ajoute une clause qui rend le serment illusoire. » Cette obligation aura lieu , dit-il , pourvu que les délibérations ne soient point telles qu'on ne puisse les taire sans mettre le salut des ames en danger. » Avec une exception aussi vague tout est permis , & la loi du secret devient inutile & sans force.

Passant en suite à ce qui regarde les cessations de leçons , le pape semble d'abord se déclarer pour l'Université. Car il statue que ces cessations étant une fois ordonnées , tous les maîtres tant réguliers que séculiers seront obligés de les observer. Mais pour les ordonner , il exige les deux tiers des suffrages dans chaque Faculté , de Théologie , de Droit canon , de Médecine , & des Arts : ce qui rendoit la conclusion comme impossible dans la pratique , ainsi que nous verrons bientôt l'Université le lui représenter.

Enfin il casse & annule les décrets par lesquels les Dominicains avoient été retranchés du corps de l'Université , & de sa pleine puissance il rétablit ces religieux dans tous leurs droits.

Pour l'exécution de sa bulle, Alexandre IV, suivant la pratique usitée ^{*Hist. Un. Par. T. III. p. 286.*} alors, nomma des commissaires apostoliques, savoir les évêques d'Orléans & d'Auxerre, à qui il donna pouvoir de punir les rebelles par les censures ecclésiastiques; & il adressa une troisième bulle, datée du même jour, aux maîtres de la Faculté de Théologie de Paris, pour les exhorter à l'obéissance, & leur déclarer que s'ils résistoient, ils s'exposeroient à se faire suspendre de leurs offices & bénéfices.

Ces bulles foudroyantes arrivées à Paris, & les ordres de s'y soumettre intimés par les évêques commissaires, ^{*L'Université prend le parti de se dissoudre elle-même.*} jetterent l'Université dans un étrange embarras. On s'assembla, on délibéra, ^{*p. 287.*} & enfin on prit un parti, qui parut un tempérament entre une résistance ouverte, & une servitude que l'on ne pouvoit se résoudre à subir. Tous ceux qui composoient la compagnie, délibérèrent de dissoudre la société qui étoit entre eux, & de renoncer aux privilèges académiques. Conformément à cette délibération ils répondirent aux deux évêques, qu'ils ne prétendoient point empêcher les fr-

res Prêcheurs de jouir des graces à eux accordées par la bulle *Quasi lignum* ; que la chose ne les regardoit plus , vû qu'ils ne faisoient plus corps , & n'étoient que de simples particuliers détachés les uns des autres ; & que si les commissaires passoient outre , & vouloient procéder contre eux , ils protestoient de nullité contre tout ce qui seroit fait à leur préjudice , & en appelloient au pape.

Au fond c'étoit là un subterfuge : & les deux évêques , qui le sentirent , allèrent en avant , & prononcèrent la sentence d'excommunication contre tous ceux qui appartenoient à l'Université , en quelque degré & de quelque Faculté qu'ils fussent. L'Université tint bon , & déclara qu'elle ne devoit ni ne pouvoit recevoir les Dominicains dans son corps : & elle publia une espèce de manifeste contenant ses raisons , dont les principales sont celles que j'ai déjà exposées.

Ceci se passoit aux approches des vacances , & plusieurs des maîtres & des écoliers se retirèrent de Paris pour n'y plus revenir. Cependant après la S. Remi , il s'en retrouva encore un assez grand nombre , qui persistant

dans leur résolution de ne plus faire aucune fonction publique, & de ne se point porter pour maîtres de l'Université, ne laissèrent pas de faire un nouvel effort auprès du pape, & de lui écrire une longue lettre pour lui prouver la justice de leur cause & la régularité de leur procédé.

La suscription de cette lettre est remarquable. Ceux qui l'écrivent se qualifient » les particuliers maîtres & » étudians en toute Faculté, restes » de la dispersion de l'Université de » Paris, actuellement demeurans dans » cette ville sans faire corps ensemble. » Cette manière de se désigner annonce tout d'un coup qu'ils ne sont pas disposés à acquiescer au jugement prononcé contre eux. En effet ils se plaignent respectueusement, mais avec une grande force, de la bulle *Quasi lignum*. Ils représentent au pape que la nouvelle condition à laquelle elle les assujettit pour ordonner les cessations de leçons, les jette dans un extrême péril : » Nous sommes ici, disent-ils, » des étrangers, sans appui de parens ni d'amis, exposés » chaque jour à des insultes atroces, » qui attaquent même nos personnes.

Lettre écrite au pape par ceux qui restoient de l'Université à Paris.

Hist. Un. Par. T. III. p. 282.

420 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

» Notre unique défense est de suf-
 » pendre nos leçons pour réveiller
 » l'attention du prince, & l'engager
 » à nous faire justice. Cette ressource
 » nous est ôtée, s'il nous faut les deux
 » tiers des suffrages dans chaque Fa-
 » culté. Jamais nous ne les aurons
 » dans la Faculté de Théologie, dans
 » laquelle les chanoines de Paris & les
 » religieux, fort opposés aux cessa-
 » tions, comme nous ne l'avons que
 » trop éprouvé, possèdent, & possé-
 » deront encore plus sûrement en ver-
 » tu de la dernière bulle, plus du
 » tiers des chaires de Professeurs. Ainsi
 » nous restons livrés, comme des
 » brebis, à la boucherie. »

Les auteurs de la lettre se discul-
 pent avec beaucoup d'adresse sur le
 parti qu'ils ont pris de dissoudre
 la société de l'Université. » Nous
 » avons, disent-ils, deux inconvé-
 » niens à éviter, l'un de vous dé-
 » sobéir, l'autre d'admettre parmi
 » nous des hommes qui ne nous
 » conviennent point. Quel meilleur
 » moyen pour ne point vous manquer
 » ni à nous-mêmes, que celui de rom-
 » pre notre société ? Nous en avons
 » le pouvoir par le droit naturel, qui

» ne retient personne en société mal-
 » gré lui : & il nous est bien doux de
 » nous défendre de l'association avec
 » des hommes qui nous déplaisent ,
 » & doivent nous déplaire , sans trans-
 » gresser vos ordres , adressés à un
 » corps qui n'existe plus. »

Sur ce principe ils se plaignent amé-
 rement de la sentence d'excommu-
 nication prononcée contre eux , à
 l'instigation des Mendians , par les
 évêques d'Orléans & d'Auxerre. » Ces
 » prélats , disent-ils , excèdent visi-
 » blement leurs pouvoirs. Ils ont char-
 » ge d'excommunier les rebelles : &
 » nous ne le sommes pas , puisque pour
 » désobéir il faut exister. »

Il paroît néanmoins que tout ce
 langage n'étoit qu'un tour d'adresse.
 De leur aveu , ils conservoient en-
 core une grande partie de leur exi-
 stance , puisque , selon le témoignage
 de leur lettre , non seulement ils de-
 meuroient dans Paris , mais ils y
 avoient des Ecoles , ils y tenoient des
 assemblées. Ils avoient compris appa-
 remment par l'exemple de ce qui s'é-
 toit passé en 1229 , qu'abandonner
 Paris c'étoit quitter la partie : ils
 voyoient des successeurs tout prêts à

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 338. les remplacer : & pour ne point leur laisser le champ libre , ils ne renonçoient ni au séjour de la ville , ni à la totalité de leurs fonctions , interrompant seulement les actes publics , pour pouvoir dire qu'ils ne se regardoient plus comme maîtres de l'Université.

p. 296. Cependant les Dominicains ouvroient leurs Ecoles , faisoient des leçons publiques , célébroient les promotions de docteurs avec tout l'appareil usité en pareil cas , & dans ces actes ils se faisoient soutenir , ainsi qu'on le leur reproche dans la lettre , par des gens armés que la cour leur fournissoit : ce qui prouve , contre l'intention de ceux qui écrivent , qu'il y avoit donc quelque trouble à craindre de la part des écoliers des maîtres séculiers. Il se faisoit ainsi une petite guerre dans l'enceinte des murs : les deux partis étoient sur le *qui vive* , & s'observoient mutuellement.

Tous ces faits résultent de la lettre que j'extraits ici , & ils y sont exprimés plus ou moins clairement. Mais elle raconte directement & en détail l'accusation intentée, par les pra-

riques des Mendians , contre Guillaume de S. Amour devant le roi & l'évêque de Paris , & glorieusement détruite par ce docteur.

Les Mendians le regardoient avec raison comme l'ame de tout ce qui se faisoit contre eux , & pour se débarrasser d'un si intolérable adversaire , il n'est point d'effort qu'ils ne tentassent. Ils l'avoient précédem-
*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 293. 319-320.*
 ment attaqué au tribunal de son évê-
 que diocésain Seguin de Mâcon : & Guillaume ayant soutenu le choc avec courage & avec un heureux succès ; ils revinrent à la charge , & lui suscitèrent à Paris un procès criminel ; lui imputant d'avoir lu plusieurs fois dans les assemblées de ses confrères
p. 290.
 un libelle diffamatoire contre la personne du pape. L'accusation étoit atroce , & un certain Grégoire chapelain & nonce du pape , qui passoit par Paris , la porta devant le roi & devant l'évêque. L'affaire fut mise en règle , & l'évêque , juge de la contestation , fit citer Guillaume. Celui-ci se défendit en homme de vigueur. Il comparut , & demanda que l'on citât pareillement son accusateur , & qu'on l'obligeât de prouver ce qu'il

424 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
avançoit. Grégoire n'osa comparoître,
& après bien des tergiversations, il
prit enfin le parti de sortir furtive-
ment de la ville. Guillaume n'avoit
plus d'accusateur, & cependant l'é-
vêque, qui lui étoit peu favorable,
différoit de prononcer la sentence
d'absolution. L'accusé offrit de lui-
même ce qu'on appelloit alors *pur-
gation canonique*, c'est-à-dire un ser-
ment par lequel il jureroit sur les
tombeaux des martyrs qu'il étoit in-
nocent du crime qu'on lui imputoit :
& quatre mille clercs se présentè-
rent pour faire avec lui le même ser-
ment. L'évêque ne put se dispenser
alors de décharger de l'accusation
Guillaume de S. Amour, qui sorti
victorieux d'une affaire si odieuse,
n'en devint pas, comme on peut le
croire, moins ardent à combattre
contre ceux qui la lui avoient sus-
citée.

Après le récit de cet événement, la
lettre ne contient plus que des invec-
tives trop fortes contre les religieux
mendians, & des prières au pape
d'accorder la protection à des persé-
cutés qui l'implorent, & de révo-
quer l'excommunication injustement

prononcée contre eux. Elle est datée du dix Octobre 1255, & comme ceux qui l'écrivoient n'avoient point le sceau commun de l'Université, à laquelle ils prétendoient ne plus appartenir, ils disent avoir scellé leur lettre des sceaux des quatre Nations distinguées d'ancienneté.

Ils ne pouvoient guères se pro-
mettre une réponse favorable : &
en effet ils ne reçurent que des trai-
temens rigoureux de la part d'un pape
dévoué à leurs adversaires. Alexan-
dre IV se vit néanmoins forcé de
causer une mortification à ceux qu'il
chérissoit. Les docteurs de Paris
avoient extrait d'un livre construit sur
les mêmes principes que l'Evangile
éternel, & destiné à y servir d'intro-
duction, ouvrage sorti, comme le
premier, de l'ordre des Franciscains,
plusieurs propositions visiblement
erronées, & ils les avoient en-
voyées au pape Innocent IV, qui pré-
venu par la mort ne put en donner
son jugement. Les erreurs étoient si
grossières & si palpables, qu'il n'y
avoit nul moyen de les excuser ou
tolérer. Alexandre IV condamna
donc le livre de l'*Introduction*. Mais

Condamna-
tion du livre
de l'*Introdu-
ction à l'E-
vangile éter-
nel.*

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 292.*

426 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 pour consoler les Franciscains , il
 condamna en même tems & par la
 même bulle les cahiers qui conte-
 noient les propositions extraites du
 livre , sous prétexte qu'ils attribuoient
 malignement à ce livre des erreurs
 qui ne s'y trouvoient pas. Ce n'est
 pas tout encore. La bulle de condam-
 nation , datée du vingt-trois Octobre,
 est adressée à l'évêque de Paris , qui
 est chargé de la faire exécuter. Le
 quatre Novembre suivant le pape en-
 voya à ce même évêque une seconde
 bulle , pour lui recommander d'ob-
 server tant de précautions , tant de
 mesures dans l'exécution de la pré-
 cédente , qu'il n'en résultât ni honte
 & ignominie pour les frères Mineurs ,
 ni sujet de triomphe pour leurs en-
 vieux.

Nouvelles
 bulles contre
 l'Université.

Hist. Un.
 Par. T. III.
 p. 293.

C'étoit avec de tels ménagemens
 qu'il traitoit les Mendians. Mais il
 frapport à bras raccourci sur l'Uni-
 versité. Le vingt-cinq Novembre il
 donna une bulle adressée au chance-
 lier de sainte Geneviève , par laquelle
 il lui enjoit de n'accorder la licence ,
 en quelque Faculté que ce puisse être ,
 à personne qui ne se soumette à la
 bulle *Quasi lignum*. Les sept & qua-

tre Décembre trois nouvelles bulles, qui ordonnent aux évêques d'Orléans & d'Auxerre d'excommunier tous ceux qui résistent à la même constitution *Quasi lignum*, & de déclarer suspens de leurs offices & bénéfices ceux qui refusent ou refuseront d'aggréger au corps de l'Université les frères Bonhomme & Elie, Professeurs Dominicains. Dans l'une de ces bulles Guillaume de S. Amour est spécifié nommément.

Les évêques chargés de l'exécution de ces bulles ne secondèrent pas l'ardeur du pape qui les avoit données ; soit qu'ils eussent par eux-mêmes peu de zèle pour une pareille œuvre ; soit qu'ils trouvassent des obstacles de la part du roi S. Louis, qui revenu depuis plus d'un an dans sa capitale vouloit y maintenir la tranquillité & la paix. Ce prince religieux étoit rempli d'affection pour les Dominicains & les Franciscains, parmi lesquels il voyoit briller de grandes vertus : mais il aimoit encore plus la justice ; il vouloit que chacun jouît de ses droits ; & d'ailleurs il n'étoit pas disposé à souffrir que la cour de Rome s'arrogeât

L'exécution
en est différée.

une trop grande autorité dans son royaume. Le fait est que les trois foudroyantes bulles du mois de Décembre n'eurent point leur exécution. Comme il devoit se tenir bientôt un concile à Paris pour une autre affaire, les évêques commissaires jugèrent sagement devoir consulter leurs confrères sur celle dont ils étoient vraisemblablement embarrassés.

Guillaume de S. Amour se justifie de l'accusation d'erreur insentée contre lui. Dans l'intervalle Guillaume de S. Amour ne goûta pas le repos que cette espèce de trêve sembloit lui permettre d'espérer. On tenta d'indisposer contre lui l'esprit du Roi, à qui l'on présenta une liste d'erreurs que l'on prétendoit avoir été enseignées par ce docteur dans ses sermons; & l'archevêque de Tours prêcha devant le roi & l'évêque de Paris, non pas véritablement contre la personne, mais contre la mauvaise doctrine contenue dans les propositions dénoncées. Guillaume ne s'effrayoit de rien. Il résolut de se justifier le Dimanche suivant dans l'Eglise des SS. Innocens, où il prêchoit : & sachant que certains religieux lettrés & gens de mérite, dit-il lui-même, devoient s'y rendre pour lui livrer

un assaut, il y vint accompagné de deux de ses confrères, Eudes de Douai & Laurent Anglois, & muni de livres théologiques dont il prétendoit faire usage pour sa défense. Après le sermon fini, il fit lire le mémoire des erreurs qu'on lui imputoit : & il prit à témoin ses auditeurs, qui l'avoient suivi toute l'année, qu'il n'avoit avancé aucune des propositions erronées, dont ils venoient d'entendre la lecture. Il ajouta que n'ayant ni mitre, ni crosse, ni anneau, qui pussent autoriser & garantir ses discours, il avoit apporté l'Ecriture * sainte, pour prouver par elle la vérité de ce qu'il avoit prêché touchant les périls des derniers tems : & il sembla défier ainsi ses adverfaires. Aucun ne se montra, & ils se retirèrent sans oser ouvrir la bouche.

Le concile se tint à Paris, présidé par l'archevêque de Sens : & les préats exigèrent des maîtres de l'Université & des religieux mendiants qu'ils

Accord ménagé en France entre l'Université & les Mendiants,

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 293.

* On nommoit alors l'Ecriture sainte, comme on le remarque M. l'Abbé leuri, Hist. Eccl. T. VII. p. 427. non seu-

lement les livres canoniques, mais tous les livres des auteurs ecclésiastiques.

prissent des arbitres , qui furent quatre archevêques , Philippe de Bourges , recommandable par une vertu éminente , qui lui mérita l'honneur d'être invoqué comme saint après sa mort , Thomas de Reims , Henri de Sens , Eudes de Rouen. Ces prélats ouïrent les parties , & rendirent ensuite leur sentence arbitrale , qui , comme la plupart des décisions de cette espèce , en partageant le différend , ne donnoit satisfaction ni aux uns ni aux autres. Ils laissèrent aux frères Prêcheurs leurs deux chaires , leur défendant de passer ce nombre : mais ils les condamnèrent à demeurer séparés de l'Université , à moins qu'elle ne jugeât à propos de les rappeler volontairement. Tout le reste étoit égal entre les deux parties contendantes. Les écoliers des uns devoient être reçus & admis par les autres. Défense à l'Université de faire aucun décret contre les écoliers des religieux. Ordre aux religieux de renoncer à toutes lettres obtenues ou à obtenir par eux ou par tout autre , contre ce qui est réglé par le présent accord. Enfin les prélats déclaroient que s'ils avoient ordonné la sépara-

tion, c'étoit pour le bien de la paix, & non qu'ils eussent trouvé rien de répréhensible dans les religieux. L'acte est daté du premier Mars 1255, c'est-à-dire 1256 avant Pâque.

Cet accord étoit sujet à un grand inconvenient, en ce qu'il établissoit à Paris deux Ecoles parallèles, indépendantes, & conséquemment rivales & ennemies. De plus il se faisoit sans l'entremise du pape, & même contre son autorité, puisque l'une des principales conditions contredisoit la bulle *Quasi lignum*, qui enjoignoit à l'Université de recevoir les Mendians dans son corps. Un pareil accommodement ne pouvoit subsister: & tout en naissant il fut traversé par trois bulles que le pape donna coup sur coup, avant même que d'être informé de la sentence arbitrale des prélats, ou du moins d'avoir eu le tems de la faire examiner & d'en porter son jugement.

La première de ces bulles est datée du trois Mars, & adressée à l'évêque de Paris. Le pape dit être instruit que quelquesuns des maîtres & écoliers de Paris, qu'il traite d'auteurs de scandales & d'enfans de satan, empêchent

Il n'a pas lieu, & est cassé & annullé par le pape.

Hist. Un. Par. T. III. p. 297.

que l'on ne fasse des aumônes aux frères Prêcheurs, que l'on ne fréquente leurs sermons & leurs leçons, que l'on ne recoure à eux pour la confession : & en conséquence il ordonne à l'évêque d'excommunier ceux qui persécutent ou persécuteront ainsi ces religieux.

La seconde, donnée le quatre Avril, est adressée à l'Université même, & enjoint de nouveau aux maîtres & écoliers de se soumettre à la bulle *Quasi lignum*, & à toutes les lettres apostoliques qui ont suivi sur cette affaire, les menaçant des plus grandes peines s'ils persistent dans leur opiniâtreté : & le pape proteste que s'il ne prononce pas ces peines dès le moment même, c'est parce qu'il veut bien se persuader encore que la multitude n'est coupable que de s'être laissé éblouir par la maligne ruse d'un petit nombre de séducteurs, & surtout de Guillaume de S. Amour.

Enfin la troisième bulle exhorte le roi S. Louis à prêter le secours du bras séculier à l'évêque de Paris contre ceux qui troublent les frères Prêcheurs. Elle est datée du douze Avril.

Il étoit bien clair que toutes ces bulles

bulles étoient dictées par les Dominicains eux-mêmes. Aussi n'obtinrent-elles pas une grande considération, si ce n'est qu'elles empêchèrent sans doute que l'accommodement ne pût avoir lieu. Je trouve encore une bulle du cinq Mai, qui commet l'abbé de S. Maur des Fossés pour faire exécuter le règlement concernant l'Université, c'est-à-dire la bulle *Quasi lignum* : & cette commission est accordée à la requête de l'évêque & du chapitre de Paris, qui se montrent ainsi dans cette occasion, comme dans un grand nombre d'autres, opposés à l'Université.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 302.*

C'étoient là de grandes brèches ; quoiqu'indirectes, à l'accord dressé par les prélats. Mais le pape ne tarda pas à casser & annuler expressément cet acte, & à exiger de nouveau l'entière & pleine exécution de la loi qu'il avoit portée. Le dix-sept Juin il donna une bulle, dans laquelle après avoir repris l'affaire dès le commencement, & exagéré avec force les torts des maîtres & écoliers de Paris, il regarde comme un nouveau grief la conclusion d'un accord par lequel, au mépris de ses ordres tant

de fois réitérés , les Dominicains demouroient exclus du corps de l'Université. Il blâme ces religieux de l'avoir conclu sans sa permission ; il veut qu'il soit réputé pour non venu , & que l'on s'en tienne à ce qu'il a lui-même précédemment réglé sur ces matières. Il s'étoit contenté jusqu'alors de menacer les réfractaires. Ici il joint l'effet aux menaces : il prive de toutes leurs dignités & bénéfices quatre des principaux membres de l'Université, Guillaume de S. Amour, Eudes de Douai , Nicolas doyen de Bar sur Aube , & Chrétien chanoine de Beauvais. S'ils résistent , & osent encore enseigner malgré sa défense , il les déclare indignes des bénéfices qu'ils possèdent & de tous autres , & veut qu'ils soient chassés de tout le royaume de France.

La bulle est adressée à l'évêque de Paris , qui est chargé de l'exécuter à la rigueur , & menacé lui-même de l'indignation du souverain pontife , s'il n'obéit pas avec fidélité & diligence.

Il doit nous paroître bien singulier aujourd'hui qu'un pape , de sa pleine autorité, bannisse du royaume de Fran-

ce ceux par qui il se tient offensé.
 Tel étoit le pouvoir énorme que la
 cour de Rome s'étoit alors attribué.
 Néanmoins comme ses ordres ne
 pouvoient être exécutés qu'avec le se-
 cours & l'appui du bras séculier ,
 le pape écrivit à ce sujet le vingt-
 sept Juin au roi S. Louis. Ses expres-
 sions sont remarquables. Il le prie ,
 & même lui enjoint pour la rémission
 de ses péchés , de chasser de ses états
 les quatre Théologiens , à qui il im-
 putoit la cause des troubles. Il sou-
 haiteroit de plus , s'il plaisoit au roi ,
 que Guillaume de S. Amour & Chré-
 tien de Beauvais , comme les plus
 coupables , fussent arrêtés & détenus
 en prison. Le roi aimoit les Domini-
 cains & les Franciscains , jusqu'à dire
 que s'il pouvoit se partager en deux ,
 il donneroit une moitié de lui-même
 à chacun de ces deux Ordres : il étoit
 plein de respect pour le S. Siège : &
 l'on ne peut guères douter qu'il ne
 regardât comme étant en faute ceux
 que le pape lui enjoignoit de punir.
 Mais il connoissoit trop bien les
 droits de sa place suprême , pour
 penser qu'il eût à recevoir des ordres
 de qui que ce pût être sur la terre en

p. 106.

 Fleuri ;
 Hist. Eccl.
 T. XVII.
 p. 514.

436 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
affaire temporelle. Guillaume de S.
Amour & ses confrères restèrent à
Paris jouissant de la liberté de leurs
personnes , & continuant d'agir sur les
mêmes principes.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 305.*

Le pape donna le même jour ,
vingt-sept Juin , une autre bulle
adressée encore à l'évêque de Paris ,
dans laquelle il l'exhorte à empêcher
que les maîtres & écoliers de Paris ne
transfèrent l'Université dans une au-
tre ville. Il se souvenoit que ceux qui
lui avoient écrit cette longue lettre ,
à laquelle il n'eut aucun égard , dé-
claroient en finissant que si l'on conti-
nuoit de les tourmenter dans Paris ,
ils prendroient le parti de se trans-
porter & de s'établir ailleurs. Ce n'é-
toit point là l'intention du pape. Il
vouloit que l'Université restât à Paris ,
& qu'elle reçût les Mendians.

La fermeté des maîtres & écoliers
à se soutenir contre une si forte tem-
pête a de quoi étonner. Il est bon
d'observer cependant que s'ils étoient
foudroyés par la cour de Rome , si le
roi avoit un penchant décidé à favo-
riser leurs adversaires ; d'un autre
côté ils trouvoient un grand appui
dans la disposition des esprits de la

ville de Paris & presque de tous les ecclésiastiques de France. Dans Paris on méprisoit & on détestoit les Mendians, & le peuple les chargeoit d'injures, que Matthieu Paris a eu soin de rapporter en détail. Les prélats & les ecclésiastiques séculiers gardoient sans doute plus de mesures. Mais ils sentoient combien leur étoient préjudiciables les privilèges de ces nouveaux Ordres : & en cette partie, ainsi que j'en ai déjà remarqué, ils étoient liés de cause & d'intérêt avec l'Université. Aussi les Mendians se défioient d'eux, comme ils le firent voir dans une occasion éclatante.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 308.*

Guillaume de S. Amour venoit de donner au public le livre *des Périls des derniers tems*, dont il est le principal, mais non l'unique auteur. Il n'y parle point en son nom. Ce sont les Professeurs en Théologie de Paris qui s'annoncent comme l'ayant composé, pour avertir du danger ceux qui tiennent le gouvernail de l'Eglise, & pour prémunir les Fidèles contre la séduction. J'ai déjà donné une idée générale de ce livre, qui sans nommer les religieux mendians ; paroît visiblement fait pour les attaquer, &

Livre des Périls des derniers tems.

De Peric. ult. viff. temp.

p. 18.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 309.*

qui étoit très propre à exciter contre eux & le mépris & la haine. Guillaume & ses confrères prêchoient dans le même goût : en sorte que les Dominicains excédés jugèrent à propos d'en porter leurs plaintes à plusieurs prélats des provinces de Reims & de Sens , qui se trouvoient à Paris. Guillaume , mandé par les prélats , se défendit en habile homme , plus curieux de servir sa cause , que de dire toute vérité. Comme il n'avoit jamais nommé personne , il répondit qu'à tort les Dominicains se faisoient-ils l'application de traits & de caractères vagues & généraux. Qu'il étoit bien éloigné de blâmer aucun Ordre approuvé par l'Eglise Romaine : & qu'au reste , si l'on prétendoit qu'il eût avancé quelques propositions fausses & erronées , il étoit prêt , soit à les défendre , si elles étoient vraies , soit à les révoquer ou corriger , si les évêques lui en imposoient la loi. Ceux-ci fort satisfaits d'une pareille réponse , se montrèrent disposés à célébrer un concile , auquel ils appelleroient plusieurs Théologiens , tant de Paris , que des villes & provinces circonvoisines , supposé que les par-

ties fussent consentantes de soumettre leurs démêlés à la décision de ce concile. Guillaume accepta l'offre avec bien de la reconnoissance, & pria même instamment les prélats de l'effectuer, réitérant sa protestation de corriger tout ce que le concile trouveroit de répréhensible dans ce qu'il avoit prêché ou enseigné. Mais les Dominicains refusèrent leur consentement, sous le prétexte que le concile n'auroit d'autorité que dans la province de Sens : ce qui ne suffisoit pas pour la justification de leur Ordre, répandu dans tous les royaumes de la Chrétienté. On voit bien qu'ils vouloient porter l'affaire à Rome, où ils avoient tout crédit.

Le roi, sans doute sollicité par eux, seconda leur vœux, & envoya le livre *des Périls des derniers tems* au pape par les clercs Jean & Pierre, demandant un jugement. L'Université de son côté ordonna pareillement une députation au pape pour provoquer la condamnation de l'*Évangile éternel* : & , ce qui me paroît fort singulier, elle choisit pour députés précisément les quatre Théologiens si rigoureusement pros crits, auxquels

Il est condamné par le pape.

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 308.

440 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
elle joignit Jean Dritton , Anglois ,
& Jean Bélin , François , tous deux
Régens ès Arts. Le premier est qua-
lifié Recteur de l'Université : ce qui
signifie qu'il étoit en place lorsqu'il fut
député : mais on lui donna sans doute
un successeur avant qu'il partît pour
Rome. Ces députés se munirent d'un
certificat en bonne forme de tous les
prélats devant lesquels Guillaume de
S. Amour avoit comparu , & dont il
s'étoit montré prêt à subir le jugement.
L'Université lui procura encore , à lui
& à ses collègues , des lettres de recom-
mandation au pape de la part de tous
les chapitres de la province de Reims.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 310.*

Les députés de l'Université ne pu-
rent pas faire autant de diligence que
les envoyés du roi : & les Domini-
cains agirent avec tant de vivacité ,
qu'ils obtinrent d'un pape qui ne fa-
voit leur rien refuser , la condamna-
tion du livre *des Périls des derniers
tems* , avant que ceux que l'on en
regardoit comme les auteurs , & qui
venoient pour le défendre , fussent ar-
rivés à Rome. Le livre avoit été livré
à l'examen de quatre cardinaux , dont
l'un étoit Hugues de S. Cher , Domi-
nicain de profession , qui ne rougit

pas de se porter pour juge dans la cause de son Ordre. Le rapport de ces commissaires fut aussi désavantageux qu'il le pouvoit être. Ils trouvèrent dans le livre plusieurs assertions contraires à l'autorité du souverain pontife & de ses confrères dans l'épiscopat , la mendicité volontaire blâmée , le zèle de ceux qui se devoient au salut des ames , traversé & décrié ; des leçons dangereuses & capables de refroidir dans les Fidèles leur dévotion accoutumée , & de les éloigner de la disposition à faire l'aumône , & de l'entrée dans la profession religieuse. Sur ce rapport le pape donna le cinq Octobre une bulle qui condamnoit le livre *des Périls des derniers tems* , comme injuste , scélérat , exécration ; & les instructions qui y sont données , comme mauvaises , fausses , & criminelles. La bulle ordonnoit en conséquence à quiconque auroit des exemplaires du livre de les bruler , dans l'espace de huit jours après qu'il en auroit appris la condamnation. Ce jugement fut exécuté à Anagni , où résidoit le pape. La bulle fut publiée solennellement en sa présence dans l'Eglise cathédrale , & le livre jeté au feu.

Flouri ;
Hist. Eccl.
T. XVII.
p. 569.

442 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

On a remarqué que parmi cette multitude de qualifications atroces, qu'accumulent le rapport des commissaires & la bulle du pape, la note d'hérésie ne paroît pas : ce qui prouve l'injustice de ceux qui ont voulu faire passer Guillaume de S. Amour pour hérétique.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 312.*

Le pape prenoit tellement à cœur cette affaire, qu'il se hâta de donner un grand nombre de bulles pour la notification & exécution du jugement qu'il venoit de prononcer. Il en adressa une au roi S. Louis pour lui donner avis de la condamnation du livre ; une à tous les prélats de France, Bourgogne, Picardie, Bretagne, & Normandie, pour le même objet ; une aux archevêques de Tours & de Rouen, & à l'évêque de Paris, pour les charger de faire publier & exécuter à Paris, & en tout autre lieu où ils jugeroient qu'il en soit besoin, son jugement apostolique, avec pouvoir d'user de censures contre les rebelles ; une seconde à S. Louis, pour le prier d'appuyer ces prélats de son autorité.

Trois des
collègues de
S. Amour se
rétractent.

Le plus beau sujet de triomphe pour les Dominicains fut la rétractation de deux des députés de l'Université, Eu-

des de Douai , & Chrétien de Beauvais , avec lesquels se rangea bientôt un troisième , savoir Nicolas de Bar sur Aube. Le dix-huit Octobre , dans le palais du pape à Anagni , les deux premiers que je viens de nommer , promirent avec serment à deux cardinaux , dont l'un étoit Hugues de S. Cher , en présence d'un notaire apostolique , de se soumettre à la bulle *Quasi lignum* , de recevoir les religieux mendians dans le corps de l'Université , de condamner le livre *des Pénis des derniers tems* , de reconnoître le droit de prêcher & de confesser dans ceux qui sont envoyés par le pape , ou par les évêques , sans requérir le consentement des pasteurs du second ordre ; d'approuver la mendicité religieuse , de désavouer tout ce qu'ils avoient pû dire ou écrire qui parût tendre à la diffamation des religieux mendians , & de déclarer qu'ils n'avoient point prétendu les désigner sous les noms de faux prédicateurs , faux apôtres , messagers de l'Ante-Christ , & autres termes injurieux ; enfin de renouveler , lorsqu'ils seroient à Paris , les mêmes déclarations & protestations publiquement dans leurs

444 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
sermons. Ceci se passa le dix-huit ;
& le vingt-trois il en fut dressé procès
verbal dans une assemblée de person-
nes d'un rang distingué convoquées à
cet effet.

Guillaume
demeure ser-
me.

Hist. Un.
Par. T. I / I.
p. 316.

Cette rétractation étoit complète ,
comme l'on voit , & les Dominicains
n'avoient épargné à leurs adversaires
abbatus aucune clause ni circonstance
humiliante. Il manqua pourtant à leur
victoire ce qui en auroit fait le plus
glorieux couronnement à leurs yeux.
Ils ne purent mettre sous leurs pieds
celui dont la défaite les eût le plus
flattés. Guillaume de S. Amour resté
seul , n'en fut pas moins intrépide , &
il soutint jusqu'au bout la cause qu'il
avoit entreprise. Les Mendians avoient
néanmoins réuni toutes leurs forces ,
& mandé pour le combat tout ce que
leurs Ordres leur fournissoient de plus
éminent en dignité , en mérite , & en
doctrine. Sans compter le cardinal
Hugues de S. Cher , qui les servoit
comme juge , Humbert général de
l'ordre des frères Prêcheurs , Albert
le Grand , S. Thomas d'Aquin , S.
Bonaventure alors général des Fran-
ciscains , prirent part à la dispute : &
la fermeté de Guillaume de S. Amour

ne se démentit point, quoiqu'attaqué par tant & de si redoutables adversaires.

On lui fit subir interrogatoire sur faits & articles : & il nous a laissé lui-même le procès verbal des griefs qui lui furent reprochés, & de ses réponses. Plusieurs des articles roulent sur ce que dans ses sermons & dans le livre des *Périls des derniers tems*, il avoit pris plaisir à étendre & à développer les caractères des faux apôtres, sous lesquels on prétendoit, non sans fondement, qu'il avoit voulu désigner les religieux mendiants. Il se défend avec fermeté & habileté tout ensemble, niant quelquesunes des propositions qu'on lui imputoit, & expliquant les autres de manière que, sans les révoquer ni les rétracter, il les met hors de prise. Il détourne sur des sectes méprisées & condamnées de tout le monde, telles que les *Bons valets* & les *Béguines*, ce qu'on l'accusoit d'avoir dit contre la mendicité des frères Prêcheurs & Mineurs : & il observe malignement que ces religieux se nuisent à eux-mêmes, en se faisant l'application de traits odieux qui ne devoient pas les regarder.

Il est interrogé sur faits & articles.

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 319.

p. 327.

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 317.

On l'accusoit d'avoir dit qu'il n'étoit point permis aux religieux de devenir maîtres ou docteurs. Il se fauve par une distinction. » Je n'ai point avancé que l'on m'impute, dit-il : » mais j'ai dit qu'il ne leur est pas permis de désirer le doctorat, » & de faire des efforts pour y parvenir. Ils ont renoncé aux honneurs » comme aux richesses. Le doctorat » est un honneur, & par conséquent » le désir leur en est interdit, comme » celui de l'or & de l'argent. »

On peut juger du reste par ces échantillons. Guillaume faisoit si bien qu'on ne pouvoit le prendre par ses paroles. Mais le vrai perçoit : & le pape remarque lui-même dans sa bulle aux prélats de France, que si les docteurs qui font la guerre aux Mendians, ne les nomment pas expressément & ne les désignent qu'en termes généraux, toutes les enveloppes & toutes les circonlocutions dont ils usent, ne cachent point leur mauvaise volonté, & laissent voir à découvert qui sont ceux à qui ils en veulent.

Sur ce qui regarde le livre *des Périls*, Guillaume devoit être embarrassé. Il ne pouvoit le défendre après

que le pape l'avoit condamné, & il ne vouloit pas l'abandonner. Il prend un milieu, qui sauve, autant qu'il est possible, tout inconvénient. Il proteste d'abord que c'est à la prière des prélats de France, que lui & quelques autres maîtres en Théologie & en Droit canon ont recueilli les autorités de l'Ecriture & des Auteurs ecclésiastiques, dont l'ouvrage est presque entièrement tissu. Il ajoute qu'il s'en est fait cinq éditions, toutes avec des changemens, additions, retranchemens, corrections, explications de ce qui pouvoit être obscur & ambigu. Que l'exemplaire sur lequel le pape a prononcé son jugement, est de la troisième édition; & qu'il est persuadé que si le souverain pontife se fût fait représenter la quatrième ou la cinquième, il les eût plutôt jugé dignes de son approbation que de sa censure. Qu'après tout, puisqu'à la tête du livre se trouve une protestation de le soumettre à la correction de l'Eglise, c'est-à-dire, du pape, & des autres prélats qui ont droit d'en juger; puisque les auteurs y ont corrigé eux-mêmes ce qui pouvoit blesser, & qu'enfin ils ne prétendent point de

fendre ce qui a déplû au pape dans l'édition qu'il a condamnée , on ne peut leur faire aucun reproche légitime : & ici il s'applique ce que S. Augustin dit de lui-même au commencement de ses Rétractations ^a :

» N'ayant pû atteindre à la première
 » gloire, qui est celle d'une sagesse
 » irrépréhensible, nous aspirons à la
 » seconde , qui est celle de la mo-
 » destie ; & s'il ne nous a pas été
 » donné de ne rien dire dont nous euf-
 » sions lieu de nous repentir, au moins
 » nous avons prouvé notre repen-
 » tir de ce qui n'auroit pas dû être dit. »

Les réponses de Guillaume de S. Amour ne devoient pas satisfaire ses juges. Cependant le pape ne le traita jamais d'hérétique : il ne rendit point de jugement en forme contre lui : & s'il le punit d'autorité, ce fut , comme nous le verrons, sans attenter à la liberté de sa personne.

^a *Qui primas non potuit habere sapientia, secundas habeat partes modestia : ut qui non valuit omnia impunibenda dicere, saltem pariticas qua cognoverit dicenda non fuisse. Aug. **

trouvent point dans l'édition des Bénédictins au lieu indiqué : mais ils avertissent qu'elles y paroissent dans l'édition de Louvain , & qu'elles sont réellement de S. Augustin, lettre 143 à Marcelin.

* Ces paroles ne se

Il est certain que si ce docteur avoit excédé en quelque chose dans son livre *des Périls*, les auteurs & les partisans de l'*Evangile éternel*, c'est-à-dire, un assez grand nombre de Franciscains, étoient tout autrement coupables. Il ne s'agissoit pas pour eux de témérité & de scandale, mais d'une doctrine blasphématoire, qui fappoit l'Eglise de J. C. par les fondemens. Et néanmoins ce dernier livre si pernicieux fut traité avec moins de rigueur que celui *des Périls*. Le pape ne put se dispenser de le condamner au feu : mais l'exécution commise aux soins du cardinal Hugues de S. Cher & de l'évêque de Messine, tous deux Dominicains, fut secrète & se fit sans bruit & sans éclat. La cour de Rome n'eut pas lieu de s'applaudir de ces ménagemens si déplacés. Les folles & dangereuses impressions de l'*Evangile éternel* se perpétuèrent dans l'Ordre des frères Mineurs, & y causèrent des troubles, qui donnèrent bien de l'occupation aux papes, & dont se ressentit dans le temporel même, comme dans le spirituel, toute la Chrétienté.

Malgré tout ce que le pape avoit

Condamnation du livre de l'*Evangile éternel*.

p. 329.

Fleuri ;
Hist. Eccl.
T. XVII.
p. 575.

450 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

L'Université fait en faveur des religieux mendiants, persiste à ex-
clure de son Université n'étoit pas encore dispo-
corps les sée à les admettre dans son corps ; &
Mendians. il y avoit même lieu de craindre que
Plusieurs pour s'en dispenser elle ne prît le
Bulles du pa- parti de quitter Paris , & de se trans-
pe à ce sujet. porter ailleurs. Le pape crut donc
Hist. Un. qu'après tant de rigueurs qu'il avoit
Par. T. III. exercées sans beaucoup de fruit , il
p. 331. étoit bon de tenter d'adoucir des es-
 prits irrités. C'est dans cette vûe
 qu'il donna le quinze Novembre une
 bulle accommodée au ton de douceur,
 & qui peut être regardée comme une
 sorte d'apologie qu'il fait de toute sa
 conduite. Il commence par combler
 d'éloges pompeux l'Université , à qui
 cette bulle est adressée. Il assure que
 c'est par un motif d'affection pater-
 nelle , qu'il a travaillé à appaiser les
 troubles qui agitoient une compagnie
 si chère à son cœur : & il prétend
 qu'elle doit se réjouir de tout ce qu'il
 a fait & ordonné contre des hommes
 pervers & ennemis de la paix , qui
 par les orages & les tempêtes qu'ils
 excitent , altèrent le repos si néces-
 saire aux études , & conséquemment
 à la gloire du corps. Il passe ensuite
 à justifier les Mendians de tous les

reproches dont ils étoient chargés par leurs envieux : & après avoir annoncé la condamnation du livre des Périls, il exhorte l'Université à vivre en union avec des religieux si dignes d'estime par leur doctrine, par leur piété, & par les services qu'ils rendent à l'Eglise. Enfin il lui recommande de ne point transférer hors de Paris les études & les belles connoissances, qui ont fait dans cette ville de si heureux progrès, se montrant disposé à favoriser la compagnie qui les cultive, de toutes les grâces du Siège apostolique.

Les douces insinuations du pape p. 334-342 n'eurent pas plus d'effet que ses rigueurs, & les maîtres de l'Université tinrent ferme pour exclure les Mendians, conformément à l'accord fait par l'autorité des quatre archevêques arbitres agréés par les deux partis. Cette résistance irrita étrangement le pape, & augmenta son zèle pour la cause des Mendians. Résolu de se faire obéir, dans le cours des sept premiers mois de l'année 1257 il fit partir bulles sur bulles, toutes tendantes à extorquer ce qu'on ne vouloit pas accorder de bonne grace : une

452 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 au chancelier de Paris , pour lui défendre de donner la licence en quelque Faculté que ce fût à quiconque ne se soumettroit pas au règlement apostolique *Quasi lignum* , deux à tous les prélats de la Chrétienté , une à l'évêque de Paris en particulier , une au roi S. Louis , une dans la forme la plus solennelle , & avec la clause *aa perpetuam rei memoriam* , pour casser & annuler l'accord qui étoit si odieux à la cour de Rome. Toutes ces bulles renferment les termes les plus durs contre les maîtres de l'Université , & les louanges les plus flatteuses pour les frères Prêcheurs & Mineurs ; les dispositions les plus favorables à ceux-ci , les plus foudroyantes contre les autres , jusqu'à implorer pour les réduire le secours du bras séculier. La dernière en date , qui est celle au roi S. Louis , est du trente & un Juillet 1257.

Guillaume
 de S. Amour
 banni par
 le pape du
 royaume de
 France.

p. 342,

Dans le mois qui suivit , les députés de l'Université furent renvoyés d'Italie , mais avec un sort très différent. Guillaume de S. Amour , qui étoit tombé malade , n'obtint la permission de se retirer que sous la condition de ne point rentrer en France,

qui lui fut notifiée par une bulle
 tissue des expressions les plus flétris-
 santes. La voici : » Alexandre servi-
 » teur des serviteurs de Dieu , à Guil-
 » laume de S. Amour , à qui il sou-
 » haite de diriger ses pas vers le bien,
 » Comme par plusieurs fortes raisons,
 » & en conséquence des grièves of-
 » fenses que vous avez témérairement
 » commises , & spécialement à cause
 » d'un livre pernicieux & détestable ,
 » composé par vous , & condamné par
 » nous de l'avis & du consentement
 » de nos frères , vous avez mérité les
 » peines les plus rigoureuses , nous
 » voulons & vous ordonnons . . . que
 » jamais vous n'ayez la hardiesse d'en-
 » trer dans le royaume de France sans
 » la permission du S. Siège : & néant-
 » moins nous vous interdisons par
 » l'autorité apostolique de toute fa-
 » culté d'enseigner & de prêcher. »
 La bulle est du neuf du mois d'Août.

Le pape apparemment comptoit
 peu sur l'obéissance de Guillaume de
 S. Amour , quoiqu'il eût exigé de lui
 une promesse avec serment d'exécuter
 les ordres qui lui seroient donnés.
 Aumoins pour plus grande sûreté il
 envoya deux jours après une bulle au

454 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

roi S. Louis, par laquelle il le prioit & l'exhorroit d'empêcher ce docteur de mettre le pied dans son royaume. Ce qui m'étonne singulièrement dans cette bulle, c'est qu'il y est dit que le roi lui-même avoit demandé au pape le bannissement de Guillaume de S. Amour. Si S. Louis pour éloigner de ses états un docteur, qui n'étoit pas même né son sujet, croyoit avoir besoin de l'autorité du pape, il falloit, ce qui n'est pas probable, qu'il eût bien oublié la mesure & l'étendue de son pouvoir. D'un autre côté, si le fait n'étoit pas vrai, on auroit grand lieu de s'étonner que le pape en prît en quelque façon le roi lui-même à témoin. Je laisse cette difficulté à examiner à d'autres. Ce qui est certain, c'est que Guillaume se retira dans sa ville natale de S. Amour en Franche-Comté, province qui alors ne faisoit point partie du royaume de France, mais avoit ses comtes particuliers relevans de l'Empire.

Ménagemens
du pape pour
l'Université.

Pendant que le pape sévissoit contre le défenseur de l'Université, il voulut pourtant ménager l'Université même. Dans une bulle du vingt-trois Août, adressée à l'évêque de Paris, pour

lui donner pouvoir de déclarer excommunié & parjure Guillaume de S. Amour, si au mépris des ordres du S. Siège il reparoissoit en France, le pape charge ce prélat d'asûrer les maîtres & écoliers de l'Université, qui lui sont très chers, dit-il, comme d'illustres membres de l'Eglise, que ce n'est point pour avoir défendu leur cause que Guillaume est puni, mais pour ses excès, & en particulier pour avoir composé le détestable livre *des Périls des derniers tems*.

Les Dominicains voulurent aussi se faire de fête, & se rendre intercesseurs auprès du pape en faveur des suppôts de l'Université, qui pendant les troubles avoient encouru l'excommunication. Le pape dans une bulle du vingt-sept Septembre adressée encore à l'évêque de Paris, fait mention de la requête des Dominicains, & à leur priere il donne pouvoir à l'évêque de relever de l'excommunication ceux qui l'ont encourue, mais sous la condition expresse qu'ils se seront préalablement soumis à la bulle *Quasi lignum*, & qu'ils auront brulé le livre *des Périls*. L'indulgence n'étoit pas, comme l'on voit, poussée fort loin ;

456 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

& la condition à laquelle elle étoit attachée , n'a pas été exécutée bien fidèlement. Tous les exemplaires du livre *des Périls* n'ont pas été brûlés , puisqu'il s'est conservé jusqu'à nos

p. 348. 352. jours. Mais je ne crois pas que nous ayons la version qui en fut faite alors en Langue vulgaire , & même en vers François du tems , que l'on se plaisoit à faire courir parmi le peuple.

Les collé-
gues de Guil-
laume de S.
Amour re-
viennent à
Paris.

Pour ce qui regarde les collègues de Guillaume de S. Amour , qui s'étoient rétractés à Anagni , ils revinrent à Paris , dit un ancien écrivain , avec ignominie. Il y eut ordre à l'évêque de Paris de publier le procès verbal de leur rétractation , de leur faire exécuter ce qu'ils avoient promis , & , s'ils y manquoient de les dénoncer excommuniés & privés de leurs bénéfices. Il fallut donc qu'ils prêchassent & enseignassent dans leurs sermons les articles qui leur avoient été prescrits , sur l'autorité du pape & des évêques pour donner mission à tels ouvriers évangéliques qu'ils jugeront à propos , sans le contentement des curés ; sur la mendicité ; sur la fausseté des rapports entre les religieux mendiants , & les séducteurs pré-
dits

p. 342.

p. 344.

dits dans les saintes Ecritures. Ce fut sans doute une grande humiliation pour ces docteurs. Il paroît néanmoins que l'un d'eux, Chrétien de Beauvais, se reconcilia de bonne foi avec les Dominicains, puisqu'en mourant il voulut être enterré par eux, & leur légua ses livres. On en dit autant de Laurent l'Anglois.

Le sceau du triomphe des Dominicains fut le doctorat de l'illustre Thomas d'Aquin. A ne considérer que le mérite personnel, nul n'étoit plus digne de cet honneur, que celui que l'on en tenoit exclus depuis deux ans. Tout le monde fait que Thomas fut le plus grand homme de son tems, réunissant en lui tout à la fois une vertu parfaite, l'étendue des connoissances, & la sublimité des talens. Les âges qui l'ont suivi, ont toujours retenti de ses éloges : & aujourd'hui encore, malgré le changement arrivé dans le goût des études, il conserve toute sa gloire, comme on peut en juger par ce mot précieux d'un excellent connoisseur & écrivain de nos jours. » S. Thomas, dit M. de Fontenelle, dans un autre siècle, & dans d'autres circonstances, étoit Des-

p. 342.

p. 697.

Doctorat de
S. Thomas
d'Aquin.

p. 345.

Elog. T. II.

p. 433.

458 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

» cartes. » Pourquoi donc l'Université refusoit-elle d'admettre au doctorat un sujet si capable de l'illustrer ? C'étoit par une suite fâcheuse des engagemens respectifs. S. Thomas étoit Dominicain par le cœur, autant que par état : & en cette qualité, toutes les délibérations de l'Université depuis quatre ans lui donnoient l'exclusion. Il y avoit deux ans que son cours d'études étoit fini, & il ne lui manquoit plus que la cérémonie de l'installation. Le pape dès le mois de Mars 1255 avoit ordonné qu'il fût reçu. Il s'étoit plaint amèrement l'année suivante des obstacles par lesquels on le traversoit. Il voulut que l'on exigeât des députés de l'Université qui se rétractèrent, une promesse d'admettre au doctorat nommément Thomas d'Aquin & Bonaventure, l'un Dominicain, l'autre Franciscain. Enfin donc toutes les difficultés étant vaincues par tant de bulles accumulées, par la rigueur exercée contre Guillaume de S. Amour, par la soumission de ses collègues, l'Université subjuguée n'osa plus s'opiniâtrer à une résistance, qui après tout n'avoit jamais eu d'autre motif que le

Nis. Vn.

Par. T. III.

p. 281.

p. 304.

p. 315.

maintien de ses droits. Thomas d'A- p. 345.

quin, qui avoit combattu à Anagni contre les députés de l'Université, après le combat fini revint à Paris, & le vingt-huit Octobre 1257 il fut installé docteur. Ce fut alors qu'il publia une réfutation du livre *des Périls des derniers tems*. Il n'est point de mon sujet d'entrer dans la discussion de cet ouvrage. Qu'il me fût d'observer que le judicieux abbé Fleuri, sans adopter en entier les principes de S. Thomas sur la toute-puissance du pape & sur la mendicité, observe néanmoins que son livre est beaucoup plus solide & mieux suivi que celui de Guillaume de S. Amour.

Hist. Eccl.
T. XVII.
p. 586-593.

Bonaventure, qui avoit été arrêté dans sa course par les mêmes obstacles que Thomas d'Aquin, eut aussi le mêmes succès. Ils reçurent l'honneur du doctorat l'un & l'autre du chancelier de l'Eglise & de l'Université de Paris Haimeri de Vari. & de S. Bonaventurc.

p. 241. &
Hemer. de
Ac. Par.
p. 126.

Le mérite de ces deux grands hommes, & celui de quelquesuns de leurs confrères, qui leur ressembloient plus ou moins parfaitement, est sans doute la meilleure justification des efforts inouïs que fit le pape Alexan-

Réflexions
sur toute l'affaire de l'Université
contre les
Mendians.

460 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 dre IV pour introduire les religieux
 mendiants dans le corps de l'Univer-
 sité. J'ai parlé d'Aléxandre de Ha-
 lès , Franciscain , qui fut maître de
 S. Bonaventure , & qui donna le pre-
 mier commentaire sur le livre des
 Sentences ; d'Albert le Grand , qui
 forma un disciple plus grand que
 lui , S. Thomas d'Aquin. Hugues de
 S. Cher, le premier de l'ordre de S. Do-
 minique qui soit parvenu au car-
 dinalat , n'a guères paru jusqu'ici dans
 cette histoire que comme un pro-
 tecteur trop zélé de la cause des
 Mendians , qui étoit la sienne , con-
 tre les droits de l'Université. Il étoit
 homme de mérite , habile Théolo-
 gien , très versé dans l'étude de l'E-
 criture sainte : & il a rendu un ser-
 vice important à la littérature sa-
 crée par la Concordance de la Bible ,
 dont il inventa & exécuta le plan :
 ouvrage d'un soin immense & fasti-
 dieux , que n'auroit jamais pû ame-
 ner à sa fin un homme seul. Mais il
 trouva du secours dans la bonne vo-
 lonté d'un grand nombre de jeunes
 Dominicains , entre lesquels il parta-
 gea le travail.

*Prideaux ,
 Hist. des
 Juifs, T. II.
 p. 263.*

J'ai déjà cité , & je pourrois citer

encore plusieurs personnages recommandables dans les deux Ordres par leur savoir & leur vertu. Mais les noms que je viens de mettre sous les yeux du lecteur, fussent pour le convaincre, qu'Alexandre IV en protégeant les Mendians n'avoit pas mal placé son estime. Reste à savoir s'il convient d'accorder à ceux que l'on estime, même à juste titre, tout ce qu'ils souhaitent pour leur avancement au préjudice d'un tiers; & si le mérite des protégés peut excuser l'aveugle & servile obéissance d'un pontife, qui leur abandonne l'usage de son autorité, & qui se rend un instrument souple entre leurs mains, pendant qu'il doit être leur juge.

La cause de l'Université, comme j'ai eu soin de l'observer, étoit juste au fond. L'Université avoit raison de demander la conservation de son état, tel qu'il existoit avant les Mendians: elle avoit raison encore de ne vouloir point s'associer des hommes assujettis aux loix d'un institut particulier, & qui reconnoissoient des supérieurs, dont ils pouvoient opposer les ordres à l'observation de ses statuts. Les moyens qu'elle alléguoit, n'étoient pas

tous d'une égale force. Par exemple ,
 ses défenseurs avoient tort de soutenir
 que l'humilité religieuse étoit incom-
 patible avec le titre & les honneurs du
 doctorat. Les Mendians pouvoient
 bien devenir évêques , & plusieurs
 l'étoient déjà. Mais d'un autre côté
 peut-on louer l'avidité immodérée de
 ces religieux pour les degrés Acadé-
 miques , & leur acharnement à forcer
 les barrières qu'on leur opposoit ?

*Fleuri , Hist.
 Eccl. T.
 XVII. disc.
 p. 13.*

» N'auroient-ils pas mieux fait , com-
 me le dit M. l'abbé Fleuri , » de se
 » contenter d'être doctes , sans être si
 » jaloux du titre de docteurs ? »

Dégoûts que
 l'Université
 s'efforce de
 donner aux
 Mendians ,
 qu'elle avoit
 été contrain-
 te d'admet-
 tre.

*Hist. Un.
 Par. T. III.
 p. 348. 351.
 352. 353.*

Quoique l'exil de Guillaume de S.
 Amour & la rétractation de ses col-
 légues eussent déterminé l'Université
 à plier enfin , & à admettre les Men-
 dians au doctorat , il ne faut pas croire
 que le calme se soit tout d'un coup
 rétabli dans le corps. Les esprits
 étoient trop aigris pour ne pas con-
 server long tems un reste d'agitation
 & de chaleur. Il y eut partage de sen-
 timens & de conduite. Les uns obéis-
 soient de bonne grace : les autres élu-
 doient par des artifices & des chi-
 canes la soumission pleine , à laquelle
 ils ne pouvoient se résoudre : & la

pape fut obligé de réitérer par une nouvelle bulle au chancelier de sainte Geneviève, les ordres qu'il lui avoit donnés cinq ans auparavant d'exiger de tous ceux à qui il accorderoit la licence en quelque Faculté que ce fût, une promesse avec serment d'exécuter le règlement *Quasi lignum*. Ce n'est pas tout encore : les maîtres de l'Université n'osant plus entreprendre de séparer les Mendians de leur société, se séparoient eux-mêmes de la société des Mendians. S'ils les voyoient assister à quelque assemblée, ils mettoient sur le tapis la délibération touchant le rappel de Guillaume de S. Amour, dont l'Université ne souffroit qu'avec un extrême regret l'absence forcée : & les Mendians pour ne point trahir leurs intérêts, & dans la crainte de désobéir au S. Siège en prenant part à une pateille délibération, étoient contraints de se retirer. On en vouloit surtout aux Dominicains, comme aux principaux auteurs de la querelle, & à ceux dont le crédit avoit le plus contribué à écraser l'Université. Elle leur fit éprouver son ressentiment par un décret

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 356.*

porté le 21 Février 1259, * c'est-à-dire 1260 selon notre façon de compter, qui statuoit qu'actuellement & à toujours dans tous les actes & toutes les assemblées Académiques, les frères Prêcheurs ou Jacobins (c'est ainsi qu'ils sont nommés dans le décret) auroient la dernière place, & prendroient rang non seulement après les séculiers, mais après tous les autres religieux, Mineurs, Carmes, Augustins, moines de Cîteaux, & autres, qui sont déclarés dignes d'avoir sur eux la préférence à toute sorte de titres.

On sent que cet acte est dicté par la vengeance. Aussi n'a-t-il point eu d'exécution. Quel intérêt en effet l'Université avoit-elle à régler les rangs entre les réguliers qui entroient dans son corps ? L'unique genre de précautions qu'il lui convenoit de mettre en usage, devoit se terminer à empêcher que les religieux ne prissent l'ascendant sur les séculiers. Les choses se sont arrangées d'elles-mêmes par rap-

* Cette date est contestée par l'auteur de la réfutation manuscrite de Duboullal, & il rejette l'acte à des temps bien

postérieurs. Ses raisons, quoique non méprisables, ne nous ont point paru absolument convaincantes.

DE PARIS, LIV. II. 465
port à cet objet, & d'une façon durable. Aujourd'hui & depuis longtems le pouvoir d'enseigner dont jouissent les réguliers est renfermé dans leur maison, & ils n'admettent à leurs leçons ni séculiers, ni même religieux des autres Ordres. Dans les * licences de Théologie le nombre des sujets que peut fournir chaque ordre de Mendians est fixé, & il ne leur est pas permis de le passer. Dans les délibérations des docteurs deux seulement de chaque famille de religieux mendians jouissent du droit de suffrage. Enfin jamais aucun régulier ne peut posséder la dignité, ni faire fonction de doyen. Ces précautions sont sages : & elles marquent de la prudence, & non du ressentiment.

Dans le décret que je viens de rapporter, on a vû nommés, comme membres de l'Université, d'autres religieux que les frères Prêcheurs & Mineurs. C'est que le pape Alexan-

* Voyez un mémoire imprimé en 1649 sous le titre : ECLAIRCISSEMENTS des différends nûs en la Faculté de Théologie de l'Université de Paris, touchant le nombre des bacheliers

que les quatre ordres des Mendians peuvent mettre en chaque licence, & celui des docteurs qu'ils ont pouvoir de députer aux assemblées de la même Faculté.

466-HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Hist. Un. Par. T. III. p. 338. 339. dre IV, par la bulle du douze Mai 1257, avoit ouvert l'entrée en l'Université à tous * les religieux. Ainsi les

Dominicains & les Franciscains furent les seuls acteurs dans la querelle. Mais ils frayèrent le chemin aux Carmes & aux Augustins, qui s'étoient formés & établis après eux; & à tous les autres religieux qui existoient alors, & qui sont venus depuis, si ce n'est que les dernières congrégations ou réformes se sont éloignées elles-mêmes, ou ont été exclues par la sagesse de l'Université.

Formation de la Faculté de Théologie en corps distinct & séparé.

La contestation avec les Mendians produisit donc un grand changement dans l'Université, en y introduisant les réguliers. Elle en acheva un autre, qui se préparoit depuis plusieurs années: je veux dire la formation de la Faculté de Théologie en un corps distinct & séparé.

J'ai dit que les maîtres & étudiants en toute Faculté étoient originaire-

* L'Université, dans sa lettre à tous les prélats, fait mention de cinq Ordres religieux, qui avoient déjà des Docteurs & Professeurs en Théologie. Le pape, par la bulle que je cite dans mon texte, accorde de plus à ces religieux, & à tous autres, l'entière jouissance des privilèges Académiques, & le droit d'être associés en plein, comme vrais membres, au corps de l'Université.

ment compris sous les Nations. J'ai observé néanmoins que dans les affaires liées à un certain genre d'étude, ceux qui en faisoient profession, ne laissoient pas de s'assembler à part, & de prendre des délibérations particulières : ce qui amenoit naturellement la distinction des compagnies selon les différentes classes de connoissances. Cette manière de délibérer par Facultés prenoit faveur de plus en plus, & elle étoit bien usitée au tems de la bulle *Quasi lignum*, qui en fait une mention expresse, & exige pour la cessation des leçons les deux tiers des suffrages dans les Facultés de Théologie, de Décret, de Médecine, & des Arts. * L'entrée des réguliers dans l'Université consumma l'ouvrage, au moins par rapport à la Faculté de Théologie. C'étoit comme Théologiens qu'ils prétendoient être admis. Le doctorat en Théologie faisoit l'objet de leur ambition. Entre les diffé-

*Hist. Uni.
Par. T. III.
p. 287.*

* On pourroit soupçonner que le pape souhaitoit même d'accréditer cette forme, comme plus favorable à la cause des Mendians, qui n'avoient point d'adversaires plus vifs, ainsi qu'on

le verra bientôt, que les Régens des Arts, & auxquels par conséquent il eût été avantageux que les Nations composées de ces Régens eussent été confondues en une seule Faculté.

rens ordres de maîtres qui composoient l'Université , & qui avoient tous une forte répugnance à les recevoir , les Théologiens , contre lesquels les Mendians dirigeoient leurs principaux efforts , furent d'abord subjugués. Les autres se défendirent : & nous voyons par une bulle du pape à l'évêque de Paris , donnée le vingt-sept Juin 1259 , que c'étoient les * Régens ès Arts qui se distinguoient le plus par la persévérance à disputer le terrain , & à causer aux Mendians , devenus docteurs en Théologie , tous les dégouts dont ils pouvoient s'aviser. Les Médecins étoient dans le même cas que les Artistes. L'étude du droit canon , qui tenant de fort près à la Théologie , convenoit pourtant moins à la profession des Mendians , & piquoit moins leurs desirs. Ainsi les Théologiens seuls subirent le joug , & admirèrent en pleine société avec eux les Mendians , que les autres ordres de maîtres & d'étudiants continuoient à rejeter. Ils tinrent donc de nécessité leurs assemblées à part ,

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 351.*

* Le texte porte *Reges* | *res* ne peut signifier ici
Artisfarum. Il est visi- | que *Régens*.
ble que le terme *Reffe-*

sans néanmoins se séparer de l'Université, aux privilèges de laquelle ils n'avoient garde de renoncer. Ils formèrent alors un corps entièrement distingué des Nations, mais uniquement composé de docteurs. Leurs bacheliers restèrent dans les Nations : preuve manifeste & monument subsistant de l'ancien & primordial état des choses, tel que nous l'avons représenté. Je ne fais s'ils eurent dès ces premiers tems pour chef le plus ancien d'entre eux. J'ai déjà dit que le chancelier de l'Eglise de Paris paroît avoir joui pendant un assez long espace du droit de les présider.

Dans le système que j'embrasse, d'après Duboullai, sur la formation de la Faculté de Théologie, il y a du conjectural : mais ce conjectural se déduit si naturellement des faits certains & constans, qu'il a au moins un très grand degré de probabilité.

Telle fut la fin de la contestation que les Mendiants avoient suscitée à l'Université. Ils furent les vainqueurs : mais les avantages de leur victoire ne subsistèrent pas en plein, comme je l'ai observé d'avance : & en particulier ce serment, qu'ils avoient refusé

Fin des contestations.

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 362. &
T. IV. p.
181, 182.

470 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
de prêter , qui les avoit si étrangement révoltés , ils furent obligés , moins de soixante ans après , de s'y soumettre. L'an 1318 l'Université ayant renouvelé son ancien décret de n'admettre personne à ses délibérations, qui n'eût juré de garder les privilèges , statuts , droits , & coutumes louables de la compagnie , & de n'en point révéler les secrets ; quelques religieux firent d'abord difficulté d'exécuter cette ordonnance. Mais après une courte résistance , les Professeurs en Théologie des Dominicains , des Franciscains , des moines de Cîteaux , & des Augustins , vinrent faire leur soumission à l'assemblée, & prêtèrent le serment exigé.

L'Université en corps ne souffrit donc pas une altération considérable dans sa constitution par l'introduction des religieux dans la société , & on peut même dire qu'elle y acquit de brillantes lumières , qui lui ont fait honneur en bien des occasions. Mais les particuliers qui avoient combattu contre eux , furent maltraités. Guillaume de S. Amour vieillit dans son exil : & je ne trouve point de preuve qu'il en soit jamais sorti , ni

ait reparu dans l'Université. Ses trois collègues , pour éviter un semblable traitement , subirent l'ignominie d'une rétractation. Un grand nombre de maîtres & d'écoliers avoient encouru les censures , en gardant , contre les défenses apostoliques , le livre des *Périls des derniers tems*. Mais le pape , Hist. Un.
Par. T. III
p. 362. qui leur en avoit déjà offert l'absolution à la prière des Dominicains , donna , sur la requête de l'évêque de Paris , une nouvelle bulle , qui commettoit le prélat pour lever l'excommunication , toujours sous la clause que ceux qui voudroient profiter de son bienfait , bruleroient ce livre pernicieux , & s'engageroient à n'en conserver jamais aucun exemplaire.

Cette bulle est la dernière , & environ la quarantième , que le pape Alexandre IV donna dans l'affaire des Mendians contre l'Université de Paris : & , comme s'il n'eût vécu que pour cette œuvre , il mourut moins de six mois après , au mois de Mai 1261.

Dans la querelle il avoit été grande question du privilège de prêcher partout , accordé aux religieux mendians par les papes. J'ai peu insisté sur cet Les droits
des curés dé-
fendus par
l'Université
contre les
Mendians.

article, parce qu'il regarde moins directement l'Université, qui est mon objet. Il l'intéressoit pourtant, non seulement par le zèle qu'elle a toujours montré pour le maintien de la hiérarchie, mais parce que la prédication faisoit partie * des droits du doctorat en Théologie & en étoit un appanage. Et en effet prêcher & donner des leçons de Théologie ne sont que deux différentes manières d'enseigner la Religion. Mais dans l'usage du droit de prêcher, les maîtres de l'Université respectoient les loix de la subordination ecclésiastique : en quoi ils se distinguoient des Mendians, qui prétendoient prêcher, & administrer le sacrement de Pénitence, sans le consentement des curés, & quelquefois même contre leur volonté.

Ce fut donc un des points de la contestation, que la nécessité de la

* Le fait est constant, & en attendant que les preuves s'en développent dans la suite de cette histoire, on peut s'en assurer d'avance par les textes des bulles *De quibusdam*, (p. 297 de l'histoire de Duboullai) *Cum illis processibus*, (p. 303) *Licet olim*, (p. 305) *Pa-*

rifus, (p. 333) *Non sine multa cordis amaritudine*, (p. 334) dans lesquelles toutes, les sermons & les leçons, les prédications & les écoles, marchent sur une même ligne, comme droits unis ensemble, & exercés par les mêmes personnes.

permission des curés pour quiconque se proposoit de prêcher ou de confesser dans leurs paroisses. Car les Méridiens n'attaquoient pas, aumoins ouvertement, l'autorité des évêques, quoique leurs principes y allassent.

L'Université se déclara pour les curés : *De Périls*
& Guillaume de S. Amour dans son *nov. temps*
livre *des Périls des derniers tems* ex-
pose les motifs de cette détermination. Il établit que de même que J. C. avoit autour de lui deux ordres de ministres, les apôtres & les soixante-
&-douze disciples ; pareillement dans l'Eglise les évêques tiennent la place des premiers, & les curés celle des autres ; & que dans ces deux ordres est renfermée toute la hiérarchie : d'où il s'ensuit que quiconque n'y est pas compris, ne peut faire aucune fonction ecclésiastique, si ce n'est de leur consentement & sous leur dépendance. Mais, s'objeete-t-il à lui-même, celui qui est muni des pouvoirs du pape, ou de l'évêque diocésain, n'est-il pas par cela seul en droit de prêcher ? Il répond que sans vouloir disputer de l'autorité du pape & des évêques, il est persuadé que l'intention du pape n'est point de troubler

une sage économie , ni de priver personne de ses droits ; & que par conséquent lorsqu'il donne une permission générale de prêcher partout , on doit sousentendre , comme une condition nécessaire , l'invitation du curé. Innocent IV autorisoit cette interprétation dans la bulle qu'il publia pour la restriction des privilèges des Mendians. Mais Guillaume ne pouvoit s'en appuyer , parce qu'Alexandre IV l'avoit révoquée.

*Fleuri, Hist.
Eccl. T.
XVII.
p. 588.*

S. Thomas , dans l'ouvrage qu'il opposa à celui de Guillaume de S. Amour , prend le sentiment contraire , & qualifie même d'erreur l'opinion qu'il combat. Il soutient que l'évêque ayant incontestablement le droit de remplir toutes les fonctions ecclésiastiques dans son diocèse , peut par conséquent commettre d'autres personnes en sa place ; & que le pape est par rapport à l'Eglise universelle dans le cas où est l'évêque à l'égard de son Eglise particulière.

Une conséquence nécessaire de cette doctrine , c'est que les Mendians recevant du pape leur mission , n'avoient pas plus besoin du consentement des évêques que de celui des curés. Mais

dans la dispute il ne fut point fait mention, comme je l'ai dit, des droits des évêques en opposition à ceux du pape. La cour de Rome les ménageoit : & toute la difficulté roula sur les pasteurs du second ordre.

Ces questions sont délicates, & il n'est pas aisé de les réduire à un point bien précis. Car les docteurs de Paris ne contestoient point la légitimité d'une confession faite par un paroissien malgré son curé au pape, ou au pénitencier du pape; à l'évêque, ou au pénitencier de l'évêque. Le chancelier & les docteurs en Théologie de Paris en passèrent un acte unanimement délibéré & muni de leurs sceaux, au mois de Janvier 1253. Ils n'en vouloient donc point ni à l'autorité du pape, ni à celle des évêques : mais ils ne pouvoient digérer la confusion qui résultoit des permissions vagues données par le souverain pontife, & d'une multitude de privilégiés, qui transformés en pasteurs & presque en évêques universels, venoient sans le consentement des pasteurs ordinaires, & malgré leur résistance, faire dans leurs Eglises toutes les fonctions du saint ministère. Pour prévenir ce désordre, ou pour

*Hist. Un.
Par. T. III,
p. 244.*

476 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
y remédier , il est clair qu'il n'y avoit
point d'autre moyen , que d'imposer
à ces privilégiés la loi de ne prêcher ,
ni confesser , qu'avec l'agrément des
curés.

Les actes émanés de la cour de
Rome sur cette matière durant le cours
de la querelle , présentent quel-
Hist. Un.
Par. T. III.
p. 298. &
303. ques variations. Dans les premiers , il
est fait mention de la permission du
curé sous le nom de *propre prêtre*.
p. 314. Ensuite on n'en parle plus que pour
l'exclure. Enfin dans la rétractation
p. 316. exigée des députés de l'Université ,
Eudes de Douai & Chrétien de Beau-
vais , on les oblige de reconnoître
que le pape peut envoyer des prédi-
cateurs & confesseurs par tout le mon-
de suivant son bon plaisir , sans le
consentement des prélats inférieurs ou
des curés ; & que pareillement les ar-
chevêques ou évêques dans leurs dio-
cèses sont en droit de donner les
pouvoirs de prêcher & de confesser ,
sans le consentement des prêtres infé-
rieurs ou recteurs des paroisses. Ces
nuances , ces gradations , me paroif-
sent remarquables. J'ajoute que néant-
moins jamais l'Université ne s'est dé-
partie de ses maximes sur la hiérar-

chie; & qu'elle en a dans tous les tems soutenu les droits avec une vigueur qui a beaucoup contribué à les conserver en France.

Dans le récit du fameux débat entre l'Université & les Mendians, j'ai ^{Remarques particulières.} omis quelques circonstances, quelques observations particulières, pour ne point couper le fil de la narration, & parce qu'elles auroient fait moins d'effet confondues avec des objets plus éclatans. Je vais les placer ici.

Premièrement, la lettre de l'Université aux prélats expose l'origine de ^{Origine de l'Université, exposée dans la lettre aux prélats.} la compagnie d'une façon plus nette & plus exacte, que peut être aucun autre monument de l'antiquité. Elle com- ^{Hist. Un. Par. T. III. p. 255.} mence ainsi : » La main du Très haut

» a planté à Paris depuis longtems,
 » comme un paradis de délices, l'E-
 » cole de tous les genres de littéra-
 » ture... Cette vénérable & salutaire
 » Ecole a eu d'abord à sa tête des
 » maîtres respectables par leur con-
 » duite, illustres par leur doctrine,
 » religieux par le cœur, mais tous
 » portant l'habit séculier. Par la suite
 » des tems le nombre des auditeurs
 » venant à croître, les maîtres s'ac-
 » crurent eux-mêmes : & pensant qu'ils

478 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

» pourroient vaquer plus librement &
» plus tranquillement à l'étude , s'ils
» se réunissoient par les liens de loix
» communes , ils obtinrent des deux
» Puissances les droits de corps & col-
» lège avec beaucoup de privilèges &
» de faveurs signalées. » Ce témoi-
gnage que rend ici l'Université tou-
chant son origine , est précisément
notre système. L'Université , libre &
indépendante dans sa naissance , ne
reconnoît pour tige ni l'Ecole du cha-
pitre , ni aucune autre. Elle se forme
elle-même en Ecole , & elle devient
compagnie ornée de privilèges par la
protection des papes & de nos rois.
Seulement son premier & plus ancien
état est laissé dans quelque obscurité ;
c'est l'ouvrage du Très haut. L'opi-
nion qui fait Charlemagne fondateur
de l'Université de Paris , quoique sub-
sistante alors & consignée par Vincent
de Beauvais dans ses écrits , n'étoit
vraisemblablement encore qu'une tra-
dition confuse : & des hommes peu
instruits des détails historiques des
siècles qui les avoient précédés , au-
roient eu peine à l'étayer de bonnes
preuves. L'Université l'omet sage-
ment , sans l'adopter ni la rejeter.

Les siècles suivans ont été plus hardis ; & leur hardieffe est , si je ne me trompe , justifiée par une filiation constante d'enseignement depuis les premiers maîtres établis à Paris en remontant jusqu'à Alcuin.

J'observe en second lieu que dans la lettre aux prélats l'Université faisant le dénombrement des sciences & études qui florissoient à Paris , passe sous silence la Rhétorique & la Grammaire , & ne nomme pour la Faculté des Arts que la seule Philosophie. Ce n'est pas que la Grammaire fût totalement négligée. Le contraire paroît par le statut déjà cité de la même année 1254 , où il est fait mention de Priscien comme dans les précédens. Pour ce qui est de la Rhétorique , il n'en est plus question depuis le règlement du légat Robert de Courçon en 1215. La Philosophie prévaloit de plus en plus : elle étouffoit ou resserroit dans des bornes fort étroites les autres arts , contre les maximes & la pratique d'Alcuin , & de tous ses successeurs jusqu'aux commencemens du treizième siècle. A la renaissance des lettres , la Grammaire & la Rhétorique sont rentrées dans leurs anciens droits.

Nulla mention de Rhétorique ni de Grammaire dans la même lettre.

*Hist. Univ.
Par. T. III.
p. 280.*

Droits des
chanoines de
Paris pour
l'enseigne-
ment de la
Théologie.

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 252.

p. 286.

p. 296.

Ma troisième observation regardera les droits du chapitre de Paris par rapport à l'enseignement de la Théologie. J'ai déjà dit que ces droits sont reconnus par l'Université dans sa lettre aux prélats, qui assure que le chapitre pouvoit établir autant de Professeurs en Théologie, qu'il trouvoit dans son corps de sujets capables de remplir cette fonction. J'ajoute ici que ces Professeurs du chapitre étoient exemts sur bien des chefs de l'obligation d'obéir aux statuts de l'Université. C'est de quoi elle prend soin de leur donner acte elle-même dans la délibération, par laquelle en 1253 elle soumettoit * à la peine de l'exclusion tous les maîtres qui refuseroient de jurer l'observation de ses statuts : & le pape Alexandre IV dans sa bulle *Quasi lignum* confirme cette exemption. Ce même droit est encore attesté & établi dans la sentence arbitrale tant de fois citée des quatre archevêques, qui par un article exprès permet aux Professeurs chanoines de recevoir en société d'études les Men-

* Ce décret portoit expressément la clause suivante : « Sauf en toutes choses le droit & la li-
» berté des chanoines de
» Paris ; » & la bulle *Quasi lignum* renferme la même clause.

dians

liens exclus par l'Université. Il paroît même que cette Ecole de Théologie étoit florissante. Le pape envoyant ses neveux à Paris pour s'instruire dans les connoissances convenables à des ecclésiastiques, les adressa aux chanoines, comme à des maîtres très capables de les former : & il pria de plus le chapitre de les loger dans le cloître, malgré le statut qui interdisoit d'y admettre personne qui ne fût du corps.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 307.*

Les efforts tentés dans la suite en diverses occasions contre les droits du Recteur, que l'on vouloit réduire à la simple qualité de chef de la Faculté des Arts, m'obligent d'observer en quatrième lieu, que dès ces premiers tems dont j'écris actuellement l'histoire, il étoit reconnu pour chef de toute l'Université. La lettre aux prélats est écrite au nom de toute la compagnie, & les quatre ordres de sciences qui constituent les quatre Facultés, y sont énoncés. Or dans cette lettre se trouvent ces expressions : *Notre Recteur, le Recteur de notre Université* ou *Compagnie* : expressions qu'il n'est possible d'éluder par aucune chicane.

*Prééminence
du Recteur
dans toute
l'Université.*

482 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Revenus de
l'Université,
consistans en
droits qu'elle
lève sur ses
suppôts.

*Hist. Un.
Par. T. II.
p. 276.*

*p. 94. 253.
308.*

p. 347.

Les dépenses que l'Université eut à faire pour la poursuite de son procès contre les Dominicains, pour le voyage & l'entretien de ses députés à la cour de Rome, feront l'objet de ma cinquième observation. Comment put-elle y subvenir ? Il est fait mention d'une permission donnée par Innocent IV à Guillaume de S. Amour, de retirer sur les biens de l'Université les avances faites par lui pour ce procès, & d'emprunter sous l'hypothèque de ces mêmes biens la somme de trois cens livres Tournois. Mais quels étoient ces biens de l'Université ? Elle étoit pauvre en commun, de même que ses membres particuliers. Je ne lui connois point d'autre ressource, que les taxes qu'elle imposoit sur tous ses suppôts. Personne ne lui contestoit alors ce droit : elle en avoit déjà fait usage l'an 1218 : elle en renouvela la pratique dans le fait dont il s'agit ici : & elle a continué long-tems de s'en aider dans toutes les occasions.

Si elle avoit des deniers communs, hors ces cas extraordinaires, c'est sur quoi je ne puis rien assurer. Je vois seulement par un statut de la Faculté

des Arts en 1259, que cette Faculté, sur les droits pécuniaires que payoient ceux qu'elle admettoit au baccalaureat & à la maîtrise, en réservoir une partie, sous la garde & administration du Recteur, pour les besoins de la compagnie en commun. Mais quant à ce qui regarde une réserve de deniers communs à toute l'Université, je n'en connois point de témoignage plus ancien, qu'une bulle du pape Martin IV en 1283, qui confirme l'obligation déjà imposée à tous les sup pôts de l'Université de porter deux sols chaque semaine dans la bourse commune; qui charge l'abbé & le chancelier de sainte Geneviève de lever cette imposition, avec pouvoir d'y contraindre les particuliers par les censures; & qui ordonne aux deux collecteurs de remettre les sommes qu'ils auroient recueillies entre les mains des Recteur de l'Université, doyens des Facultés, & procureurs des quatre Nations, pour être gardées fidèlement par eux, & employées aux dépenses communes de toute la compagnie.

Il me reste à rendre compte de quelques faits détachés, que je n'ai

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 463.*

Faits détachés.

484 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
pû placer jusqu'ici, & qui ne doivent
pas être omis.

Contestation
avec le chan-
celier de Ste
Geneviève
au sujet des
examina-
teurs.

*Hist. Un.
Par. T. III.
p. 350.*

En 1259 la Faculté des Arts éleva
ses plaintes contre le chancelier de
sainte Geneviève, qui dans l'exercice
du pouvoir qui lui appartient d'accor-
der la licence ès Arts prétendoit agir
despotiquement, sans s'astreindre aux
règles établies. L'usage étoit dès lors,
& subsiste encore aujourd'hui, que cha-
que Nation nomme des examinateurs,
pour éprouver la capacité de ceux qui
se présentent aux chanceliers de Notre-
Dame ou de sainte Geneviève, comme
aspirans à la licence ès Arts. Quand
je dis que cet usage subsiste mainte-
nant, c'est avec une différence nota-
ble par rapport aux anciens tems. Il
paroît qu'autrefois les Nations nom-
moient de plein droit ces examina-
teurs, au lieu qu'aujourd'hui ce sont
les chanceliers qui les désignent, &
les Nations jouissent seulement du droit
de confirmation & d'institution. Le
chancelier de sainte Geneviève (car
c'est de lui seul qu'il s'agissoit dans la
contestation dont je parle) s'affran-
chissoit totalement de cette discipline.
Il admettoit à la licence des sujets
non examinés, ou examinés par d'au-

tres que ceux que les Nations avoient choisis ; & il rejettoit des candidats que lui présentoient les examinateurs commis par les Nations. Cette conduite absolue & dominante révoltoit d'autant plus les esprits , qu'il n'étoit pas sûr que lui-même il eût le droit d'examen. On le lui contestoit : on lui demandoit copie de ses titres , & il refusoit d'en donner communication : ce qui rendoit la chose au moins douteuse. La Faculté des Arts réclama contre un abus qui détruisoit ses privilèges , & qui avilissoit sa dignité. Par une délibération unanime , elle imposa à ses suppôts touchant l'observation des anciens usages à cet égard les loix les plus rigoureuses. Ce qui m'étonne , c'est que dans son décret elle ne fasse point mention d'une bulle accordée sur la requête de l'Uni-
 versité l'année précédente par le pape , portant injonction au chancelier de sainte Geneviève de se conformer à l'ancien usage. Elle confirma son ré-
 glement l'année suivante 1260 , en y ajoutant quelques articles moins importants.

p. 346.

p. 361.

Je ne parlerois point de l'établissement des Chartreux dans le voisinage

Etablisse-
ment des

Chartreux
près Paris en
vue du voisi-
nage de l'U-
niversité.

p. 360.

de Paris en 1259 par S. Louis, si le diplôme qui leur accorde pour demeure le château royal de Vauverd, qu'ils occupent encore actuellement, ne contenoit un éloge de l'Université. Il y est dit que dans Paris coulent les eaux abondantes d'une salutaire doctrine, & qu'elles forment un fleuve qui réjouit & inonde non seulement la ville, mais l'Eglise universelle : & l'intention du saint Roi est, que la maison qu'il assigne aux Chartreux près de cette source féconde, puisse comme une tige heureusement nourrie & abreuvée porter des fruits précieux, qui se communiquent à l'Ordre entier. L'institut de ces religieux leur interdisoit néanmoins les Ecoles : mais ils comptoient pour beaucoup de se mettre à portée d'entretenir commerce avec des hommes savans en tout ce qui appartient à la Religion ; & Paris en étoit le centre. Ils pouvoient aussi se promettre d'acquiescer parmi eux des prosélytes.

Collèges.

Le collège de Sorbonne fut fondé autour de l'an 1250. Il est le plus fameux de toute l'Université, mais il n'est pas le plus ancien. J'en ai marqué quelquesuns comme existans déjà

sous le siècle précédent. Les soixante premières années de celui-ci en virent maître un bien plus grand nombre , qui pour la plûpart ont précédé le collège de Sorbonne. Je me suis suffisamment étendu sur ceux des Dominicains , des Franciscains , & du Val des Ecoliers. Je vais maintenant parler des autres, suivant l'ordre des dates.

Duboullai rapporte la fondation du ^{De Constantinople.} collège de Constantinople aux com-
mencemens du treizième siècle. Il suit ^{p. 10.} en cela le sentiment du docteur Fiesac , qui étoit très versé dans les antiquités de l'Université , & qui pense que l'établissement de ce collège suivit de près la prise de C. P. par les Latins en l'année 1204. Ce grand événement donna lieu de travailler à la réunion de l'Eglise Grecque avec la Latine. C'étoit le vœu de Baudouin ^{Fleuri Hist. Eccl. T. X V 10 p. 181.} empereur Latin de C. P. : c'étoit celui du pape Innocent III. Ce pontife écrivit aux évêques de France , pour les inviter à faire passer à C. P. des livres , qui pussent mettre , disoit-il , l'Eglise d'Orient à portée de s'accorder avec celle d'Occident dans les louanges de Dieu. Il exhorta en même tems l'Université de Paris à envoyer

pareillement à C. P. quelquesuns de ses docteurs les plus pieux & les plus éclairés , pour y établir la méthode d'étudier la Théologie qui florissoit dans leur Ecole. Il est probable que ce même motif de cimenter l'union des deux Eglises , inspira la pensée de faire élever à Paris un nombre de jeunes Grecs , & de fonder pour eux le collège de C. P. Je ne donne pas néanmoins cette origine pour bien certaine. Il nous est resté sur ce point une autre tradition , dont je rendrai compte en son lieu. Le collège de C. P. étoit près la place Maubert , & dans le voisinage de la Seine.

Des Maturins.

La maison des Maturins n'est pas seulement le lieu des assemblées de l'Université , mais un collège destiné aux études. Ces religieux , institués sur la fin du siècle précédent , comme je l'ai dit , par Jean de Matha docteur de Paris , & par Félix de Valois ermite , étoient dès l'an 1209 en possession de la demeure qu'ils occupent encore aujourd'hui , & qui leur a été donnée par l'évêque & le chapitre de Paris.

Hist. de Paris, T. I.
p. 247.

Cette même année 1209 est celle de la fondation du collège des bons

Enfans de S. Honoré, pour la dota-
 tion duquel Erienne Bêlot légua par
 testament une partie de son bien. Des bons
 Enfans de S.
 Honoré.
 p. 246. *Co*
Hist. Un.
Par. T. III
p. 45.
 Comme ce collège, qui dans l'ori-
 gine s'appelloit hôpital, n'a jamais
 eu un grand éclat, & qu'il est totale-
 ment éteint depuis longtems, je me
 contenterai d'observer que S. Louis p. 393
 en fait mention dans son testament,
 & lègue *aux pauvres écoliers* qui le
 composoient la somme de dix livres.
 Pour le reste de ce qui peut regarder
 cet établissement, qu'il me soit per-
 mis de renvoyer à Duboullai, & à
 l'historien de la ville de Paris. Le
 nom s'en est perpétué dans celui de la
 rue des bons Enfans près le Palais
 royal.

En 1217 le collège de S. Nicolas De S. Ni-
 colas du Lou-
 vre.
*Hist. de Pa-
 ris, T. I.*
p. 212
 du Louvre se forma d'un démembre-
 ment de celui de S. Thomas : où plu-
 tôt les écoliers qui occupoient la mai-
 son de S. Thomas du Louvre avec les
 chanoines, se * séparèrent, & allè-
 rent s'établir en un lieu peu éloigné,

* Je suis l'autorité de
 l'historien de la ville de
 Paris. Cependant il est
 encore fait mention dans
 un acte de l'an 1284, rap-
 porté par Duboullai,

T. III. p. 469 ; des
*pauvres écoliers de S. Tho-
 mas du Louvre.* Je laisse
 le soin de se débarrasser
 de ces épines à ceux qui
 y prennent intérêt.

où ils construisirent une chapelle en l'honneur de S. Nicolas. Ce collège ou hôpital (car il est ainsi appelé dans une bulle d'Urbain IV) eut la gloire dans le siècle même de sa fondation, de former un illustre élève en la personne de S. Yves. Il a subsisté pendant plus de trois cens ans, au bout desquels, c'est-à-dire en 1241, il fut changé par le cardinal Jean du Bellai évêque de Paris en un chapitre de chanoines, qui récemment, comme je l'ai déjà dit, a été réuni avec celui de S. Thomas dans la nouvelle Eglise de S. Louis.

Des Bernardins.

*p. 184 200.
297. 316.*

*Hist. de Paris, T. I.
p. 311-318.*

Le collège des Bernardins est sans comparaison plus célèbre qu'aucun de ceux que je viens de nommer. Il fut fondé en 1246 par Etienne de Lexington, Anglois, abbé de Clairvaux : & le motif de cet abbé fut, si nous en croyons Matthieu Paris, le désir de laver son Ordre de l'opprobre dont le couvroient les religieux mendiens, qui se signalant par le savoir & par l'exercice de l'enseignement public, méprisoient les moines rentés comme des ignorans, voués à la fainéantise & à l'inutilité. Ce motif ne doit être regardé ni comme le seul,

ni même comme le principal. Etienne de Lexington avoit l'esprit orné : il s'étoit instruit de la Théologie à Paris sous la discipline de S. Edme , depuis archevêque de Cantorbéri : & il y a lieu de penser, qu'il sentoît assez le prix des connoissances qu'il avoit acquises , pour être bien aise qu'elles se répandissent dans son Ordre. Ses vûes furent remplies : son établissement prospéra ; & dix ans après , Matthieu Paris rendoit un témoignage honorable aux moines de Clairvaux qui étudioient dans ce collège. » Leur conduite , dit-il , édifiante & bien réglée plut à Dieu , aux prélats , & au peuple. »

Mais l'auteur d'un si grand bienfait envers les religieux de son Ordre, n'eut pas à se louer de leur reconnaissance. Il fut déposé dans le chapitre général de Cîteaux en 1255. On lui imputa d'avoir tenté de se faire donner par le pape un privilège pour se perpétuer dans sa place. La vraie cause , au rapport de Matthieu Paris , étoit l'envie que l'on portoit à son mérite éminent , qui blessoit encore plus les yeux dans un étranger , dans un Anglois. Ce qui est certain , & qui

492 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
fait beaucoup d'honneur à Etienne
de Lexington, c'est qu'il supporta avec
douceur & humilité sa disgrâce. Il
né voulut point se prévaloir de la pro-
tection que le pape lui offroit pour
se rétablir dans sa dignité. Il se ren-
ferma dans un monastère de son Or-
dre, où il vécut en simple religieux,
charmé d'être déchargé du gouverne-
ment des autres, & de n'avoir plus à
s'occuper que de lui-même & de ses
progrès dans la vertu.

Le collège n'avoit été fondé par
Etienne que pour la maison & filia-
tion de Clairvaux. En 1320 il devint
commun à tout l'ordre de Citeaux,
qui n'a jamais manqué depuis ce tems
d'y entretenir des sujets; & la Faculté
de Théologie leur accorde des préro-
gatives distinguées dans le cours de
leur licence. L'Université a tenu sou-
vent dans cette maison ses assemblées.

Des bons En-
fans de la rue
S. Victor.

Hist. Un.
Par. T. III.
p. 217. 393.

Hist. de Pa-
ris, T. I.
p. 327.

Nous ne pouvons pas marquer la
date précise des commencemens du
collège des bons Enfans de la rue
S. Victor. Il subsistoit en 1248, puis-
que le 24 Novembre de cette année,
le pape Innocent IV adressa une bulle
à l'évêque de Paris, concernant l'é-
tablissement d'une chapelle dans ce

collège pour y célébrer l'office divin. Le chancelier, qui en étoit le supérieur, demandoit cette grace au pape, qui laissa, à proprement parler, l'évêque de Paris le maître de l'accorder ou de la refuser. L'évêque Renaud de Corbeil donna la permission, mais plusieurs années après, c'est-à-dire en 1257, sans faire aucune mention de la bulle du pape, & marquant expressément que c'est par son pouvoir ordinaire qu'il fait cette concession, qui ne doit durer qu'à son bon plaisir. Il réserva aussi avec soin, & dans un très grand détail, les droits du curé de S. Nicolas du Chardonnet. Cet acte est le plus ancien que je connoisse, touchant l'usage des chapelles dans les collèges de simples étudiants, qui s'est dans la suite universellement établi. S. Louis légua par son testament aux bons Enfants soixante livres. Leur collège est possédé depuis plus de cent ans par la congrégation de la Mission, & il n'a conservé aucun vestige de son ancien état, que quelques boursiers qui sont encore entretenus sur une partie de ses revenus.

Vers l'an 1250 l'Université acquit, par la fondation du collège de Sor-

494 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

De Sorbonne

*Hist. Un
Par. T. III.
p. 223-236
& 383.
Hist. de Pa
ris, T. I.
p. 229.*

bonne, un de ses principaux ornemens pour toute la suite des siècles. Ce collège, aujourd'hui & depuis longtems si fameux, a eu de foibles commencemens. Son fondateur ne fut point un grand prélat, mais un simple docteur, né dans le village de Sorbonne en Champagne, d'où il a tiré son nom, chanoine de Cambrai, & ensuite de Paris. On a dit qu'il fut confesseur du roi S. Louis. Ce fait n'est pas prouvé. Il étoit clerc, c'est-à-dire chapelain du saint Roi, dont il mérita l'affection & l'estime : homme simple dans son caractère & dans ses mœurs, comme on peut le juger par trois écrits qui nous restent de lui, & en particulier par un sermon sur la conscience, qui consiste d'un bout à l'autre dans une comparaison détaillée de l'examen que les aspirans à la licence subissoient devant le chancelier, avec le jugement redoutable dans lequel Dieu discutera notre vie & nos actions à la mort de chacun de nous.

Avant Robert de Sorbonne nul collège n'étoit établi à Paris pour les séculiers étudians en Théologie. Il voulut leur procurer cet avantage, dont plusieurs des réguliers jouissoient déjà ;

& dans cette vûe il fonda vis-à-vis le palais des Thermes , aujourd'hui l'hôtel de Clugni , une maison pour seize pauvres étudiants en Théologie , quatre de chacune des Nations qui composoient l'Université. C'étoit aux pauvres qu'il prétendoit fournir des secours. La pauvreté étoit l'attribut propre de la maison de Sorbonne. Elle en a conservé longtems la réalité avec le titre : & depuis même que les libéralités du cardinal de Richelieu l'ont enrichie , elle a toujours retenu l'épithète de *Pauvre* , comme son premier titre de noblesse.

Il ne paroît pas que cette maison ait porté le nom de Sorbonne du vivant de son fondateur , dont la modestie & l'humilité répugnoient sans doute à tout ce qui peut avoir un air d'ostentation & de vaine gloire. Ce qui me fait naître cette pensée , c'est que dans deux actes du tems , savoir une délibération de l'Université en 1266 , & une bulle de Clément IV en 1268 , je ne trouve point ce nom de Sorbonne , mais une simple désignation de la qualité des étudiants , & du lieu qu'ils occupoient dans le voisinage du palais des Thermes.

Robert gouverna sa maison avec le titre de proviseur , & il fit régler par la bulle que je viens de citer , la manière dont ses successeurs devoient être élus. » Nous voulons , dit le pape Clément IV adressant la parole au proviseur , » qu'à votre mort nul ne vous » soit substitué par fraude & par ruse , » mais celui que jugeront devoir être » mis en votre place l'Archidiacre du » lieu , le Chancelier de Paris , & les » Maîtres actuellement régentans à Paris en la Faculté de Théologie , les » Doyens de Décret & de Médecine , » le Recteur de l'Université , & les » Procureurs des quatre Nations : & » ils auront pareillement le pouvoir » de destituer, s'ils le croient expédient , » celui qu'ils auront mis en place. Le » proviseur sera aussi obligé de leur » rendre tous les ans ses comptes de » recette & de dépense. »

On voit par là que dans l'origine , nulle maison n'étoit plus sous la dépendance de l'Université , que celle de Sorbonne. Les choses ont changé. Depuis longtems le proviseur est toujours un des plus illustres prélats de l'Eglise de France , que sa dignité personnelle élève au dessus de l'assujet-

issement auquel sa place étoit soumise. Il est élu par les maîtres qui forment la maison de Sorbonne : & l'autorité qu'avoient anciennement par rapport à son institution & destitution ceux qui sont nommés dans la bulle, n'est plus qu'un cérémonial de compliment & de félicitation. Encore l'ordre dans lequel leurs noms se trouvent placés dans la bulle de Clément IV, a-t-il donné lieu pendant plusieurs siècles à une contestation peu séante entre l'Archidiacre, le Chancelier, & le Recteur. Chacun prétendoit parler le premier ; aucun ne vouloit céder : & delà résultoit une scène peu digne de la gravité de l'action & de l'assemblée. De nos jours s'est établie une forme plus décente. L'Archidiacre & le Chancelier font leurs protestations, & laissent ensuite le Recteur ouvrir tranquillement la séance, par un discours qu'ils n'entreprennent point d'interrompre.

Il n'est pas étonnant que l'Archidiacre & le Chancelier aient témoigné dans cette occasion de la déférence pour le Recteur. La préséance du Recteur dans toutes les maisons & dans toutes les assemblées de l'Uni-

498 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
 versité est si constamment établie , que
 rien ne peut l'ébranler. Un renverse-
 ment d'ordre dans un acte ancien ne
 fonde pas un titre : & je puis allé-
 guer ici ce que disoit en 1629 un ar-
 chevêque de Toulouse. * » Il n'y a rien
 » de si fautif dans les actes que l'or-
 » dre des qualités , auquel un greffier
 » gratifie ceux qu'il veut , ou pèche
 » par inadvertance , comme on voit
 » d'ordinaire même aux actes des conci-
 » les , où les présidens sont bien sou-
 » vent nommés confusément : aussi on
 » ne s'y arrête pas quand il apparôit
 » d'ailleurs du droit. » Cette remar-
 que trouve dans le fait présent une se-
 conde application à l'égard des Doyens
 de Droit & de Médecine , qui sont
 nommés avant le Recteur.

On doit encore remarquer , par rap-
 port aux usages anciens , que dans la
 bulle de Clément IV il n'est point
 parlé du Doyen de Théologie , qui
 vraisemblablement n'existoit pas ; &
 que , suivant l'observation déjà faite
 par moi plus d'une fois , le Chancelier
 semble être réputé le chef des Pro-
 fesseurs de certe Faculté.

* Je tire cette citation | l'Université de Paris , de
 du livre intitulé DE- | son Recteur , &c. c. 27.
 FENSB des droits de | p. 217.

L'établissement de Robert de Sorbonne s'accrut de cinq places pour des étudiants en Théologie Flamans l'an 1266, par la libéralité de Nicolas archidiacre de Tournai, qui donna pour cet effet cinq cens livres au fondateur. L'Université agréa cette augmentation de places, & accorda le pouvoir d'y nommer à Nicolas sa vie durant, & après lui à l'évêque de Tournai : sauf le droit qu'auroit le proviseur de rejeter les sujets qui lui seroient présentés, s'il ne les jugeoit pas dignes & capables.

Je trouve dans l'Histoire de la ville de Paris, que Robert associa à ses boursiers d'autres jeunes clercs en état de satisfaire à leur propre subsistance, qui étoient instruits avec les autres ; & qu'il leur donna pour maîtres Guillaume de S. Amour, Eudes de Douai, & Laurent l'Anglois, trois célèbres personnages, que nous avons vû faire un grand rolle dans la querelle contre les Mendians.

Il se fit donc des leçons de Théologie dans le collège de Sorbonne dès le tems de sa première institution. Mais il ne faut pas croire avec Pasquier,

*Recherch.
l. IX. c. 15.*

que ce soit alors seulement que la

300 HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ

Théologie ait commencé à être enseignée ailleurs que dans la maison épiscopale. Il y avoit longtems que Guillaume de Champeaux & Pierre Abailard l'avoient enseignée , l'un à S. Victor, l'autre sur le mont sainte Geneviève. Nous avons rendu compte des efforts inutiles du chancelier Philippe de Grève, pour renfermer en dedans des ponts l'enseignement public de la Théologie & du Droit canon. Les Dominicains & les Franciscains , avant l'établissement de la Sorbonne, avoient leurs Professeurs de Théologie dans leurs maisons. L'erreur de Pasquier sur ce fait particulier vient du système général dont il s'étoit prévenu sur l'origine de l'Université, qu'il faisoit naître de l'Ecole épiscopale.

De Calvi.

Hist. de Paris, T. I.
p. 330.

Robert de Sorbonne voulut préparer en quelque façon une pépinière qui fournît des sujets à sa maison ; & c'est de ses libéralités que fut bâti le collège de Calvi , qui étoit destiné à élever de jeunes enfans, & à les instruire des premiers principes. On l'appelloit *la petite Sorbonne*. Il occupoit une partie du terrain où l'on a construit la nouvelle Eglise de Sorbonne , & il lui a cédé la place. On ne l'a point relevé depuis.

Entre les années 1250 & 1259 s'é-
tablirent à Paris les collèges des Au-
gustins & des Carmes, non pas dans les
lieux où nous les voyons aujourd'hui,
mais celui des Augustins dans le quar-
tier Montmartre, vers la rue que nous
appelons encore des vieux Augustins;
& celui des Carmes, à l'endroit où sont
aujourd'hui les Célestins. Ils étoient
admis les uns & les autres en 1259
dans le corps de l'Université, comme
il paroît par l'acte qui assigne le der-
nier rang aux Dominicains dans tou-
tes les assemblées académiques.

Le collège des Prémontrés est du
même tems, & c'est à l'an 1252 que
se rapportent les premiers commen-
cemens de cette maison.

Des Augu-
stins & des
Carmes.

p. 335.

p. 353.

Des Prémon-
trés.

p. 338. *Ch.*
Hist. Un.
Par. T. III.
p. 301.

Fin du premier Volume.



TABLE

DU PREMIER VOLUME DE L'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

LIVRE I.

§. I. **L'**Université de Paris , mère des sciences & des beaux arts , pag. 1. Son institut vise tout entier à l'utile , 3. Un de ses avantages est d'être essentiellement composée de séculiers , 5. Son attachement aux maximes du Royaume sur les deux Puissances , 6. Elle a toujours été féconde en hommes illustres , 8. Sa pauvreté glorieuse , 9. L'Université de Paris remonte jusqu'à Charlemagne , 13. Description abrégée de l'état des Lettres dans les

TABLE DES SOMMAIRES. 503

Gaules jusqu'à ce Prince , 14. *Renouvellement des Etudes par Charlemagne* , 21. *Ecole Palatine* , 26. *Alcuin* , 33. *Succession des Maîtres de l'Ecole Palatine* , 38. *Il est incertain si l'Ecole Palatine a eu une résidence fixe à Paris* , 46. *On remonte à Alcuin par Remi d'Auxerre* , 50. *Raban* , disciple d'Alcuin , *ibid.* *Loup de Ferrières* , disciple de Raban , 53. *Henri* , disciple de Loup de Ferrières , 58. *Remi d'Auxerre* disciple de Henri enseigne à Paris , 61. *Ecole subsistante à Paris depuis Remi pendant le dixième siècle* , 67. *Pendant l'onzième* , 69. *Guillaume de Champeaux* , 75. *Réflexions sur les études en usage , & sur la manière d'enseigner* , depuis le renouvellement des Lettres par Alcuin jusqu'au douzième siècle , *ibid.* *Etudes de la Grammaire & des Lettres humaines* , 76. *Etude de la Religion* , renfermée dans la science de l'Ecriture & des Pères , 86. *Philosophie. Secte des Nominaux. Discredit de la Grammaire & des Lettres humaines* , 88. *Théologie scholastique* , 100.

§. II. **L** *A grande célébrité de l'Ecole de Paris commence au douzième siècle sous Guillaume de Cham-*

peaux, 111. *Histoire de Guillaume de Champeaux*, & des commencemens d'*Abailard*, 112. *Maison de S. Victor*, 117. *Suite des démêlés d'Abailard & de Guillaume de Champeaux*, 118. *Observations particulières*, 122. *Etat florissant de la maison de S. Victor*, 123. *Suite de l'histoire d'Abailard*, *ibid.* *Etat florissant de l'Ecole de Paris. Cours d'études qu'y fait Jean de Salisburi. Maîtres célèbres*, 155. *Elèves illustres*, 171. *Démêlé entre le professeur Galon*, & l'évêque de Paris, 176. *Théologiens de Paris appelés aux conciles*, 179. *Maison de S. Victor*, *ibid.* *Condamnation d'Abailard au concile de Sens*, 180. *Fin d'Abailard*, 187.

§. III. **T** *Héologiens. Affaire de Gilbert de la Porrée*, 194. *Pierre Lombard*, 201. *Pierre le Mangeur*, 209. *Pierre le Chantre*, 210. *Maurice de Sulli, évêque de Paris*, 214. *Ecoles de S. Victor & de sainte Geneviève*, 216. *Elèves illustres*, 217. *Le pape Adrien IV*, 218. *Innocent III*, 219. *Etat de la Philosophie*, 220. *Grammaire*, *Rhétorique*, & *Poésie*, 222. *Hildebert de Lavardin*, 224. *Jean de Salisburi*, 227. *Pierre de Blois*, 236. Gilles

DES SOMMAIRES. 505

Gilles de Paris , 238. *L'étude des langues négligée* , 239. *Droit canon* , 241. *Décret de Gratien* , *ibid.* *Girard la Pucelle* , fameux Professeur en *Droit canon* , 243. *Droit civil* , 245. *Découverte des Pandeûtes* , *ibid.* *Médecine* , 248. *Etat des études de l'Ecole de Paris au douzième siècle* , 251. *L'Ecole de Paris formée en Compagnie* , distribuée en Nations , présidée par son Recteur , 252. *Ses plus anciennes loix & usages* , 255. *Privilèges accordés à ses suppôts* , 259. *Droit attribué aux étudiants d'avoir leurs causes commises aux tribunaux ecclésiastiques des lieux de leurs études* , 260. *Droit aux bénéfices* , 264. *Collèges* , 267. *Lieux où se tenoient les Ecoles* , 271. *Accroissement de Paris* , 274. *Etablissement des Trinitaires* , 275.

LIVRE II.

§. I. **L'**Université se forme tout-à-fait en compagnie dans le treizième siècle , 276. *Diplôme de Philippe - Auguste pour soustraire les écoliers de Paris à la juridiction séculière* , 277. *Obligation imposée au prévôt de Paris de prêter serment à l'Université* , 280.

Le privilège de Philippe-Auguste ne s'étendoit point aux chanoines de l'Eglise de Paris , 282. Institution du Syndic de l'Université , 284. Attaques livrées à l'Université par le chancelier de l'Eglise de Paris. L'Université conserve sa liberté , 285. Statuts & réglemens , 294. Statut de Robert de Courçon , 296. Illustres élèves de l'Université dans les commencemens du treizième siècle , 304. Etudes. Grammaire & Rhétorique , 306. Philosophie & Théologie , 308. Impiété de Simon de Tournai , 309. Amauri de Béné , hérétique , ibid. Condamnation de certains livres d'Aristote , 313. Etude du Droit civil défendue par le pape à Paris , 316. Médecine , 317. Etablissement des ordres de saint Dominique & de S. François à Paris. Leurs accroissemens dûs en grande partie à l'Université , 318. Privilèges qui leur sont accordés par les papes , 326. Ordre du Val des Ecoliers , né du sein même de l'Université , 328. Les privilèges de l'Université s'affermissent & s'accroissent , 330. Mouvemens fréquens parmi la jeunesse de l'Université , 332. Le port d'armes défendu aux écoliers , 334. Querelle au sujet

DES SOMMAIRES. 507

*du sceau. Romain cardinal légat insulté, 334. Fin de l'affaire du sceau, 336. Dispersión de l'Université en 1229, 337. Son rétablissement procuré par le pape Grégoire IX, 343. Bulle de régle-
ment, 348.*

§. II. **B**ulles des papes Grégoire IX & Innocent IV, pour ac-
corder de nouveaux privilèges à l'U-
niversité, ou confirmer les anciens, 360.
Réglemens de discipline, 365. Etudes.
La Philosophie régné. La Grammaire
jusqu'à un certain point est cultivée,
la Rhétorique mise en oubli, 375.
Droit civil, 377. Droit canon. Dé-
crétales, 378. Théologie, *ibid.* Que-
stion de la pluralité des bénéfices, *ibid.*
Condamnation du Talmud, 382. Ob-
servation sur les droits du chancelier,
383. Sur le nom de Recteur, 384.
Condamnation de quelques erreurs théo-
logiques, 385. Comment se traitoit alors
la Théologie, 387. Commencemens des
contestations entre les religieux men-
diants & l'Université, 389. Les choses
s'aigrissent à l'occasion d'une cessation
de leçons ordonnée par l'Université,
pour le meurtre d'un de ses écoliers, 398.
Le pape Alexandre IV favorise les

Mendians , 409. *Guillaume de saint Amour* , 410. *Avantages de la cause de l'Université* , 412. *Bulle Quasi lignum* , qui juge l'affaire contre l'Université , 414. L'Université prend le parti de se dissoudre elle-même , 417. Lettre écrite au pape par ceux qui restoient de l'Université à Paris , 419. Condamnation du livre de l'Introduction à l'Evangile éternel , 425. *Nouvelles bulles contre l'Université* , 426. L'exécution en est différée , 427. *Guillaume de S. Amour* se justifie de l'accusation d'erreur intentée contre lui , 428. Accord ménagé en France entre l'Université & les Mendians , 429. Il n'a pas lieu , & est cassé & annullé par le pape , 431. Livre des Périls des derniers tems , 437. Il est condamné par le pape , 439. Trois des collègues de S. Amour se rétractent , 442. *Guillaume* demeure ferme , 444. Il est interrogé sur faits & articles , 445. Condamnation du livre de l'Evangile éternel , 449. L'Université persiste à exclure de son corps les Mendians. Plusieurs bulles du pape à ce sujet , 450. *Guillaume de S. Amour* banni par le pape du royaume de France , 452. Ménagemens du pape pour l'Université ,

DES SOMMAIRES. 509

454. *Les collègues de Guillaume de S. Amour reviennent à Paris*, 456. *Docteurat de S. Thomas d'Aquin*, 457. & de S. Bonaventure, 459. *Réflexions sur toute l'affaire de l'Université contre les Mendians*, *ibid.* *Dégoûts que l'Université s'efforce de donner aux Mendians*, *qu'elle avoit été contrainte d'admettre*, 462. *Formation de la Faculté de Théologie en corps distinct & séparé*, 466. *Fin des contestations*, 469. *Les droits des curés défendus par l'Université contre les Mendians*, 471. *Remarques particulières*, 477. *Origine de l'Université*, *exposée dans la lettre aux prélats*, *ibid.* *Nulle mention de Rhétorique ni de Grammaire dans la même lettre*, 479. *Droits des chanoines de Paris pour l'enseignement de la Théologie*, 480. *Prééminence du Recteur dans toute l'Université*, 481. *Revenus de l'Université consistans en droits qu'elle lève sur ses suppôts*, 482. *Faits détachés*, 483. *Contestation avec le chancelier de sainte Geneviève au sujet des examinateurs*, 484. *Etablissement des Chartreux près Paris en vûe du voisinage de l'Université*, 486. *Collèges*, *ibid.* *De Constantinople*, 487. *Des Maturins*, 488. *Des bons En-*

510 TABLE , &c.

fans de S. Honoré , 489. De S. Nicolas du Louvre , ibid. Des Bernardins ; 490. Des bons Enfans de la rue S. Victor , 492. De Sorbonne , 494. De Calvi , 500. Des Augustins & des Carmes , 501. Des Prémontrés , ibid.

Fin de la Table des Sommaires
du Tome I.

TOME PREMIER.

Fautes à corriger ,

E T

Eclaircissemens à ajouter.

- P**age 10, ligne 9, médiocrité, *lisez* modération.
- Pag. 24, lig. 23, les Ecoles, *lis.* leurs Ecoles.
- Pag. 26, lig. 9, les savans, *lis.* ces savans.
- Pag. 40, lig. 9, Amalain, *lis.* Amalaire.
- Pag. 59, citat. 2, lig. 4, reperies, *lis.* reperias.
- Pag. 64, lig. 6, les habitans, *lis.* ses habitans.
- Pag. 122, note, nous avons déjà observé, *lis.* nous croyons.
- Pag. 166, en marge, T. IX. p. 71, ajoutez & T. XI. p. 236.
- Pag. 169, lig. 12, Eugene IV, *lis.* Eugene III.
- Pag. 178, lig. 27, des satyres, *lis.* une satyre contre les moines. *Et à la citation en marge T. IX. p. 171.) ajoutez (& T. XI. p. 421.)*
- Pag. 193, lig. 18, Marigni, *lis.* Marcigni.
- Pag. 194, lig. 21, Raoul, mettez un astérisque à ce mot, & ajoutez cette note au bas de la page. * Raoul frère d'Anselme tenoit avec lui l'Ecole de Laon, & partageoit ses travaux & sa gloire. *Hist. Litt. de la Fr. T. VII. p. 89 & 90, & T. X. p. 189 & suiv.*
- P. 207, lig. 29, biblioque, *lis.* bibliothèque.
- Pag. 224, lig. 11, Rotrou comte du Maine,

*ajoutez au bas de la page cette note. * Les auteurs de l'Hist. Litt. de la Fr. T. XI, qualifient Rotrou comte de Mortagne.*

Pag. 235, *lig. 20, génies élevés, lis. génies éminens.*

Pag. 243, *lig. 3, le pape Eugene l'approuva, &c. ajoutez cette note*. C'est ce qu'assure positivement Duboullai, mais qui ne doit être reçu qu'avec précaution. Le fait de l'approbation donnée au décret de Gratien par Eugene III est crû assez communément, mais il n'est pas prouvé. En second lieu, il ne paroît pas qu'il ait été ordonné, ni par ce Pontife, ni par aucun autre, que le decret de Gratien fût suivi dans les tribunaux. Cet ouvrage est allégué dans les tribunaux, mais il n'y a pas force de loi. On convient que les canons cités dans le décret n'ont que l'autorité qui leur appartient par eux-mêmes, & qu'ils n'en tirent aucune de la collection où ils sont insérés. C'est ainsi que s'exprime M. l'Abbé Fleuri dans son Histoire, & dans l'Institution au droit Ecclésiastique.*

Pag. 261, *lig. 19, des personnes, mettez un astérisque au mot personnes, & ajoutez cette note au bas de la page: * Voyez la dissertation sur les origines de l'Université.*

Pag. 270, *lig. 15, & bâtirent, lis. & ils bâtirent.*

Pag. 279, *note; * j'ai déjà averti, lis. je prouverai dans la dissertation qui terminera cet ouvrage.*

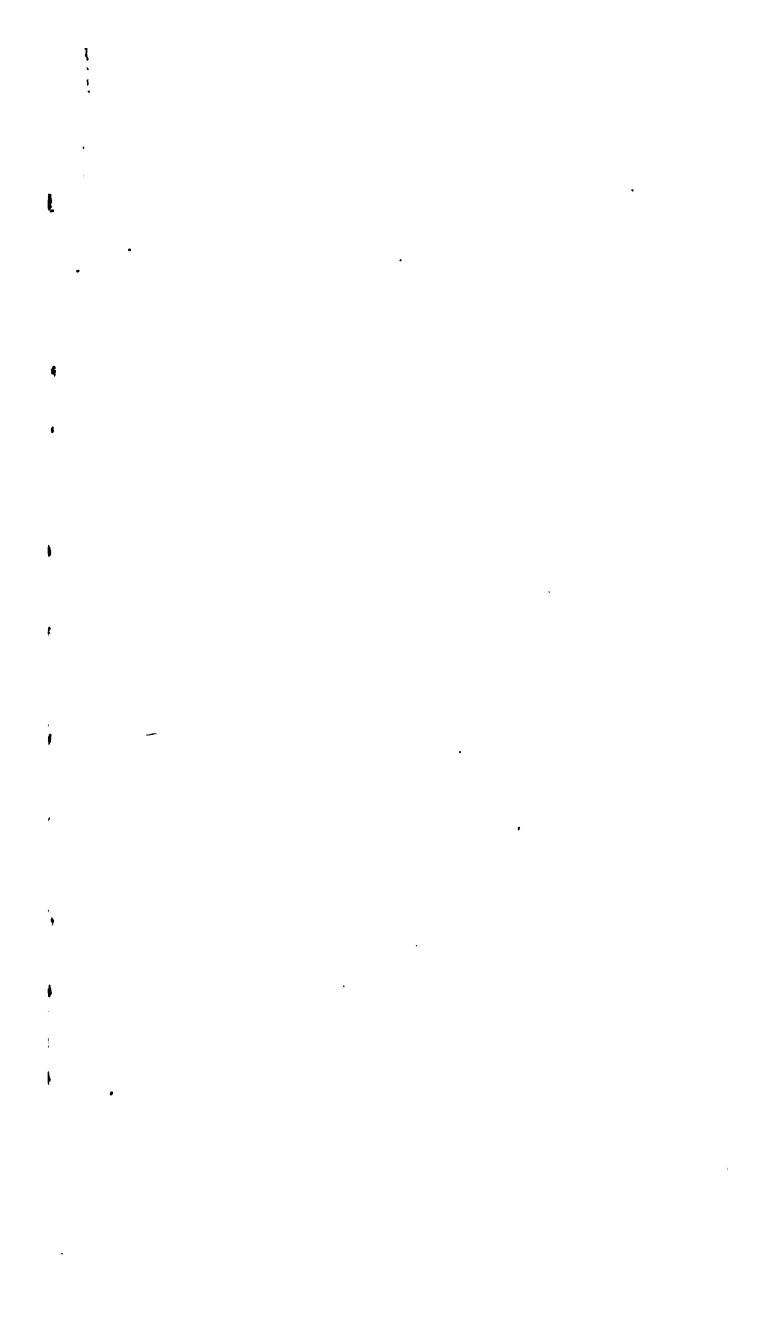
Pag. 284, *lig. 12, le rapporte, lis. la rapporte.*

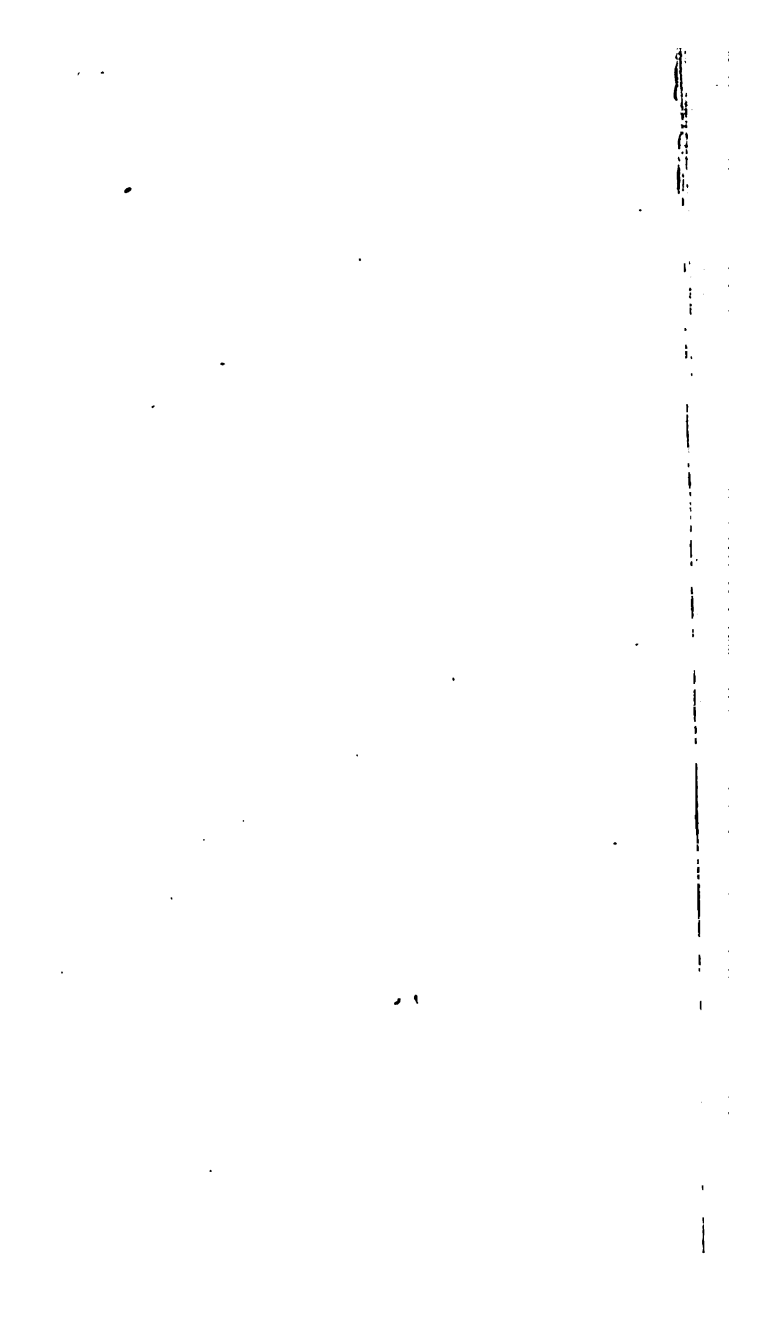
Pag. 312, *lig. 13, erreurs, lis. horreurs.*

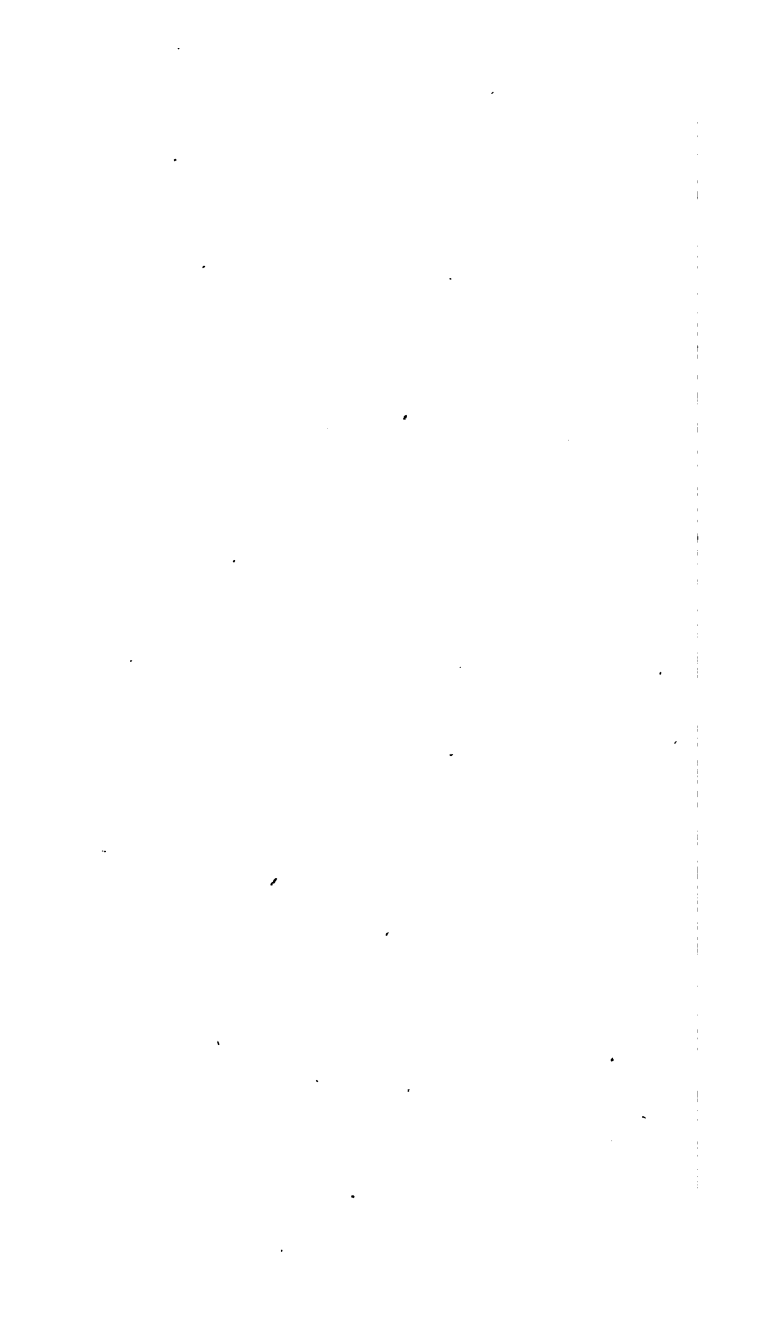
Pag. 421, *lig. 21, un, lis. une.*

Pag. 452, *lig. 9, aa, lis. ad.*

Pag. 459, *lig. 21, mêmes, lis. même,*







**THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT**

**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

VERIFIED

